NOUVEAUX ESSAIS

DE CRITIQUE

ET D'HISTOIRE

PAR

H. TAINE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

NOUVEAUX ESSAIS

DE CRITIQUE

ET D'HISTOIRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Tite-Live; 8e édition. Un vol. in-16, broché. . . . 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Essais de critique et d'histoire; 9e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Nouveaux Essais de critique et d'histoire; 8e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Derniers Essais de critique et d'histoire; 3e édition. Un vol. in-16, broché . . . . 3 fr. 50

Histoire de la littérature anglaise; 11e édition. Cinq vol. in-16, brochés.. . . . . 17 fr. 50

La Fontaine et ses fables; 16e édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Les Philosophes classiques du xixe siècle en France; 9e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Voyage aux Pyrénées; 18e édition. Un vol. in-16, broché. . . 3 fr. 50

Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché. . . . . . . 4 fr. »

Le même, illustré. Un vol. grand in-8, broché. . . . . 10 fr. »

Notes sur l'Angleterre; 12e édition. Un vol. in-16, broché. 3 fr. 50

Le même, avec gravures. Un vol. in-16, broché.. . . . . 4 fr. »

Notes sur Paris, vie et opinions de M. Fréd.-Th. Graindorge; 15e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Carnets de voyage : notes sur la province. Un vol. in-16, br. 3 fr. 50

Un Séjour en France de 1792 à 1795; 6e édition. Un vol. in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

Voyage en Italie; 12e édition. Deux vol. in-16, brochés . . . 7 fr. »

Le même, avec gravures. Deux vol. in-16, brochés. . . . . . 8 fr. »

De l'Intelligence; 11e édition. Deux vol. in-16, brochés . . . 7 fr. »

Philosophie de l'art; 10e édition. Deux vol. in-16, brochés.. 7 fr. »

Les Origines de la France contemporaine; 25e édition. Douze volumes . . . . 39 fr. 50

1re partie. — L'Ancien Régime. Deux volumes . . . . . 7 fr. »

2e partie. — La Révolution. Six volumes . . . . 21 fr. »
L'Anarchie. Deux volumes.
La Conquête jacobine. Deux volumes.
Le Gouvernement révolutionnaire. Deux volumes.

3e partie. — Le Régime moderne. Trois volumes. . . . 10 fr. 50
Napoléon Bonaparte. Deux volumes.
L'Eglise, l'Ecole. Un volume.

Table analytique. Un vol. . . . . 1 fr. »

Du Suffrage universel et de la manière de voter. Brochure in-16. . . . . » 50

H. Taine : Sa Vie, sa Correspondance. Trois volumes . . . 10 fr. 50

55518. — Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris. — 7-1905.

NOUVEAUX ESSAIS
DE CRITIQUE
ET D'HISTOIRE

PAR H. TAINE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1905

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Dans cette édition définitive, les Essais sont classés par ordre chronologique. Nous avons indiqué à la fin de chaque article le recueil où il a paru tout d'abord et la date de cette première publication. Tout l'ouvrage a été refondu, et nous avons dû supprimer dans ce volume les articles sur La Bruyère et sur Jean Reynaud qui, par leur date, devront prendre place dans les *Essais de Critique et d'Histoire*. Nous y avons incorporé en échange un article sur M. de Sacy, écrit en 1858, et publié pour la première fois dans les *Derniers Essais*; un article sur *Le Rouge et le Noir* de Stendhal qui n'a paru que dans la seconde édition des *Essais*; et enfin un article inédit sur Léonard de Vinci.

NOUVEAUX ESSAIS DE CRITIQUE ET D'HISTOIRE

BALZAC

§ I

SA VIE ET SON CARACTÈRE

Les œuvres d'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père. L'homme entier contribue à les produire; son caractère, son éducation et sa vie, son passé et son présent, ses passions et ses facultés, ses vertus et ses vices, toutes les parties de son âme et de son action laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il écrit. Pour comprendre et juger Balzac, il faut connaître son humeur et sa vie. L'une et l'autre ont nourri ses romans; comme deux courants de sève, elles ont fourni des couleurs à la fleur maladive, étrange et magnifique que l'on va décrire ici.

I

Balzac fut un homme d'affaires, et un homme d'affaires endetté. De vingt et un ans à vingt-cinq, il avait vécu dans un grenier, occupé à faire des tragédies ou des romans qu'il trouvait mauvais lui-même, contredit par sa famille, recevant d'elle fort peu d'argent, n'en gagnant guère, menacé à chaque instant d'être jeté dans quelque profession machinale, déclaré incapable, dévoré par le désir de la gloire et par la conscience de son talent. Pour devenir indépendant, il se fit spéculateur, éditeur d'abord, puis imprimeur, puis fondeur de caractères. Tout manqua; il vit approcher la faillite. Après quatre ans d'angoisses, il liquida, resta chargé de dettes et écrivit des romans pour les payer. Ce fut un poids horrible et qu'il traîna toute sa vie. De 1827 à 1836[1], il ne put se soutenir qu'en faisant des billets que les usuriers escomptaient et renouvelaient avec grand'-peine. Il fallait les amuser, les fléchir, les séduire, les fasciner. Le malheureux grand homme dut jouer bien des fois sa comédie de *Mercadet* avant de l'écrire. Rien ne servait. La dette, accrue par les intérêts, grossissait toujours. Jusqu'à la fin, sa vie fut précaire et pleine de craintes. En 1848, il disait à Champfleury, qui le trouvait dans une maison élégante : « Rien de tout cela ne m'appartient ; ce sont des amis qui me logent; je suis

1. *Balzac, d'après sa Correspondance*, par Mme Surville, sa sœur.

leur portier. » Toujours assiégé et harcelé, il fit des prodiges de travail. Il se levait à minuit, buvait du café et travaillait d'un trait *douze heures* de suite[1]; après quoi, il courait à l'imprimerie et corrigeait ses épreuves, en songeant à de nouveaux plans. Il fonda deux revues et rédigea l'une d'elles presque seul. Il essaya trois ou quatre fois du théâtre. Il conçut vingt projets de spéculation et courut une fois en Sardaigne pour voir si les scories des mines exploitées par les Romains ne contenaient pas d'argent. Une autre fois, il crut avoir découvert une substance propre à la fabrication d'un nouveau procédé et fit là-dessus des expériences. Comment payer? comment devenir riche? Excédé de tracas et de misères, il imaginait un banquier généreux, ami des lettres, qui lui disait : « Puisez dans ma caisse, acquittez-vous, soyez libre. J'ai foi en votre talent; je veux sauver un grand homme. » Il s'exaltait, finissait par croire à son rêve, et devenait le premier homme du monde, académicien, député, ministre. Un instant après, retombé sur terre, il courait à son bureau ou chez le prote, et abattait de l'ouvrage comme un bûcheron et comme un géant. D'autres fois, au milieu d'une conversation, il s'arrêtait brusquement et s'injuriait lui-même : « Monstre, infâme, tu aurais dû faire de la copie au lieu de parler. » Puis il comptait

1. Il s'enfermait ordinairement pour six semaines ou deux mois, volets et rideaux fermés, ne lisant aucune lettre, travaillant parfois dix-huit heures par jour à la clarté de quatre bougies, en robe blanche de dominicain. (*Balzac*, par Werdet, son éditeur, p. 275.)

l'argent que lui auraient gagné les heures perdues; tant de lignes à tant la ligne, tant au journal, tant chez le libraire, tant pour l'impression, tant pour les réimpressions; la somme ainsi multipliée devenait énorme. — L'argent, partout l'argent, l'argent toujours : ce fut le persécuteur et le tyran de sa vie; il en fut la proie et l'esclave, par besoin, par honneur, par imagination, par espérance; ce dominateur et ce bourreau le courba sur son travail, l'y enchaîna, l'y inspira, le poursuivit dans ses réflexions, dans ses rêves, dirigea ses yeux, maîtrisa sa main, forgea sa poésie, anima ses caractères et répandit sur toute son œuvre le ruissellement de ses splendeurs. Ainsi poursuivi et ainsi instruit, il comprit que l'argent est le grand ressort de la vie moderne. Il compta la fortune de ses personnages, en expliqua l'origine, les accroissements et l'emploi, balança les recettes et les dépenses, et porta dans le roman les habitudes du budget. Il exposa les spéculations, l'économie, les achats, les ventes, les contrats, les aventures du commerce, les inventions de l'industrie, les combinaisons de l'agiotage. Il peignit des avoués, des recors, des banquiers; il fit entrer partout le Code civil et la lettre de change. Il rendit les affaires poétiques. Il institua des combats comme ceux des héros antiques, mais cette fois autour d'une succession et d'une dot, avec les gens de loi pour soldats et le Code pour arsenal. Sous sa plume, les millions s'accumulèrent. On vit les fortunes qu'il maniait s'enfler, engloutir leurs voisines, s'étaler en grosseurs monstrueuses, puis déborder en luxe et en

puissance. Les lecteurs se sentaient glisser sur une nappe d'or. — De là une partie de sa gloire. Il nous représente la vie que nous menons, il nous parle des intérêts qui nous agitent, il assouvit les convoitises dont nous souffrons.

II

Il fut Parisien de mœurs, d'esprit, d'inclination : c'est le second trait. — Dans cette noire fourmilière, la vie est trop active. La démocratie instituée et le gouvernement centralisé y ont appelé tous les ambitieux et enflammé toutes les ambitions. L'argent, la gloire, le plaisir, préparés et amoncelés, y sont une curée après laquelle s'acharne une meute de désirs insatiables, exaspérés par l'attente et la rivalité. Parvenir! Ce mot, inconnu il y a un siècle, est aujourd'hui le souverain maître de toutes les vies. Paris est une arène; involontairement, comme dans un cirque ou dans une école, on est entraîné; tout disparaît devant l'idée du but et des rivaux; le coureur sent leur haleine sur ses épaules; toutes ses forces se tendent; dans cet accès de volonté, il double son élan et contracte la fièvre qui l'use et le soutient. De là des prodiges de travail, et non seulement le travail du savant qui apprend jusqu'à s'accabler, ou de l'artiste qui invente jusqu'à s'hébéter, mais le labeur de l'homme spécial qui court, intrigue, calcule ses mots, mesure ses amitiés, entre-croise les mille filets de ses espérances, pour pêcher une clientèle,

une place ou un nom. Que nous sommes loin de nos pères et de ces salons où une jolie lettre, un madrigal leste, un bon mot, étaient l'intérêt de toute une soirée et la source de toute une fortune! — Ceci n'est rien; la fièvre du cerveau y est pire que celle de la volonté. Toutes les professions ont reçu le droit de cité par l'avènement de la bourgeoisie; avec les hommes spéciaux, les idées spéciales sont entrées dans le monde; le courant des pensées n'est plus un joli ruisseau de médisance mondaine, de galanterie ou de philosophie amusante, mais un large fleuve que la banque, le négoce, la chicane, l'érudition, ont enflé de leurs eaux bourbeuses; c'est ce torrent qui, tombant chaque matin dans chaque cervelle, vient la nourrir et la noyer. Multipliez-le en songeant que l'approfondissement des sciences y a jeté des millions de faits nouveaux, que l'élargissement de l'intelligence y a fait entrer les littératures et les philosophies des autres peuples, que toutes les idées du monde y affluent comme en un réceptacle universel; et jugez de sa force, puisque ceux qui l'alimentent sont des talents éprouvés par la lutte, prouvés par le succès, les plus sagaces, les plus puissants, les mieux munis l'idées, les mieux fournis de force inventive, les plus obstinés à penser. Quiconque pense est ici. Les académies, les bibliothèques, les journaux, la société des gens d'esprit, le droit de vivre inconnu y attirent tous les esprits originaux et libres. Sur un banc du Luxembourg vous écoutez une discussion de médecine. Au coin de ce trottoir, un géologue vous conte les décou-

vertes des dernières fouilles. Ce long musée vous fait traverser en une demi-heure toute l'histoire. Cet opéra qu'on reprend vous jette au milieu des pensées éteintes depuis un demi-siècle. En deux heures, dans un salon, vous passerez en revue toutes les opinions humaines; il y a ici des mystiques, des athées, des communistes, des absolutistes, tous les extrêmes, tous les intermédiaires, toutes les nuances. Point de pensée si bizarre, si large ou si étroite qui n'ait accaparé un homme, n'ait fructifié en lui, ne se soit munie de toutes les forces de la folie et de la raison; les spécialités pullulent, et avec elles les monomanies. De tous ces cerveaux qui fument, la pensée sort comme une vapeur; involontairement, on l'aspire; elle pétille dans tous ces yeux inquiets ou fixes, sur ces visages flétris et plissés, dans ces gestes précipités et précis; ceux qui arrivent ici pour la première fois ont le vertige; ces rues parlent trop, cette foule pressée court trop vite; il y a tant d'idées pendues aux vitres, entassées aux étalages, imprimées dans les monuments, attachées aux affiches, glissantes sur les physionomies, qu'ils en sont encombrés et oppressés; ils sortaient d'une eau calme et froide, ils tombent dans une chaudière où bouillonne la vapeur sifflante, où tourbillonne la tempête des flots froissés tumultueusement les uns contre les autres et repoussés par la paroi frissonnante du métal brûlant. — Contre cette fièvre de la volonté et de la pensée, quel est le repos? Une autre fièvre, celle des sens. En province, l'homme fatigué se couche à neuf heures, ou tisonne au coin du

feu avec sa femme, ou va se promener sur la route vide, pacifiquement, à petits pas, regardant la plaine uniforme, et songeant au temps qu'il fera demain. Contemplez Paris à cette heure : le gaz s'allume, le boulevard s'emplit, les théâtres regorgent, la foule veut jouir ; partout où la bouche, l'oreille, les yeux soupçonnent un plaisir, elle se rue : plaisir raffiné, artificiel, sorte de cuisine malsaine faite pour exciter, non pour nourrir, offerte par le calcul et la débauche à la satiété et à la corruption. Jusqu'aux jouissances de l'esprit, tout y est excessif et âcre ; le goût blasé veut être réveillé ; il faut des paradoxes de style, des expressions monstrueuses, des idées dévergondées, des anecdotes crues ; le reste languit, la raison y doit prendre des habits de folle ; l'imprévu, le bizarre, le tourmenté, l'exagéré, n'y sont que le costume ordinaire. On y fouille toutes les plaies secrètes de l'âme et de l'histoire ; des quatre coins du monde, de tous les bas-fonds de la vie, de toutes les hauteurs de la philosophie et de l'art, arrivent les images, les idées, la vérité, le paradoxe ; tout cela bout ensemble, et l'étrange liqueur qui s'en distille pénètre tous les nerfs d'un plaisir maladif et vénéneux. — Balzac disait en parlant de Paris : « Ce grand chancre fumeux, étalé sur les deux bords de la Seine. » Quel homme plus que lui en a aspiré les émanations ? Qui a plus lutté, pensé et joui ? Quel esprit et quel sang ont plus brûlé de toutes les fièvres ? Celle de la volonté d'abord. On a vu l'horrible travail sous lequel il demeura enchaîné, les nuits passées par centaines, la

dépense inouïe d'invention et de science, la lutte contre les créanciers, la persécution des affaires, le désir effréné de gloire, l'ambition universelle, les exaltations, les épuisements, et tous les gouffres de désespoir dans lesquels il a roulé. Que dirai-je de ses débauches de pensée, de toutes ces sciences feuilletées, de tous ces métiers étudiés, de cette philosophie inventée, de cet art fouillé jusqu'au fond? Paris nous excite trop, nous autres gens ordinaires; quelles fourmilières d'idées devaient pulluler dans cet esprit, qui, multiplié par l'inspiration et par la science, apercevait, dans un geste, dans un vêtement, un caractère et une vie entière, les reliait à leur siècle, prévoyait leur avenir, les pénétrait en peintre, en médecin, en philosophe, et étendait le réseau infini de ses divinations involontaires à travers toutes les idées et tous les faits! Faut-il ajouter qu'il a eu des sens d'artiste, qu'un romancier invente en plaisir comme en autre chose, qu'il fut gourmand et gourmet en matière de luxe et de volupté? Permettez à la vie privée, même après la mort, de rester close; d'ailleurs son goût pour les meubles précieux servira d'indice[1]. Il était collectionneur, presque monomane; il avait besoin de livres splendides, de fauteuils antiques, de cadres sculptés, de tableaux de choix; la

1. Voyez la description de ses deux appartements dans le livre de M. Werdet. Quand il travaillait dans sa robe blanche de dominicain, il avait des pantoufles de maroquin rouge brodées d'or; son corps était serré par une longue chaîne d'or de Venise, à laquelle étaient suspendus un plioir d'or, un canif d'or et des ciseaux d'or.

galerie qu'il décrit dans le *Cousin Pons* avec une minutie amoureuse était, dit-on, la sienne. Il s'est mis souvent dans de cruels embarras pour avoir des porcelaines de Saxe, des tentures et autres babioles. Au plus fort de sa première misère, il écrivait à sa sœur : « Ah! Laure, si tu savais comme je raffole (mais *motus*) de deux écrans bleus brodés de noir (toujours *motus*)! » Harcelé, accablé, il ne s'en détache point; c'est une idée fixe : « Toujours mes écrans! » Sa passion pour les belles choses ressemble à une sorte de démangeaison physique; c'est une concupiscence sensuelle plutôt qu'un noble goût de l'esprit. — Voilà ses alentours et sa vie; vous prévoyez quelles plantes ont dû pousser sur ce terreau artificiel et concentré de substances âcres. Il en fallait un pareil pour faire végéter cette forêt énorme, pour y empourprer les fleurs de ce sombre éclat métallique, pour y emplir les fruits de ce suc mordant et trop fort. Beaucoup de gens souffrent de le lire. Le style est pénible, surchargé; les idées s'encombrent et s'étouffent; les intrigues compliquées saisissent l'esprit de leur pince de fer; les passions accumulées, grondantes, flamboient comme une fournaise. Sous cette lueur fauve se détache avec un relief violent une multitude de figures grimaçantes, tourmentées, plus expressives, plus puissantes, plus vivantes que les physionomies réelles; parmi elles, une vermine sale d'insectes humains, cloportes rampants, scolopendres hideux, araignées venimeuses nées dans la pourriture, acharnées à fouir, à déchirer, à entasser

et à mordre ; par-dessus tout, des féeries éblouissantes, et le cauchemar douloureux, gigantesque de tous les rêves auxquels l'or, la science, l'art, la gloire et la puissance peuvent fournir.

III

Il est mort à cinquante ans, le sang enflammé par le travail des nuits et l'abus du café auquel ses veilles forcées le condamnaient. Pour publier en vingt ans quatre-vingt-dix-sept ouvrages si obstinément remaniés qu'il raturait chaque fois dix ou douze épreuves, il fallait un tempérament aussi puissant que son génie. Ses portraits montrent un homme robuste, trapu, aux épaules larges, aux cheveux abondants, le regard audacieux, la bouche sensuelle, « le rire fréquent et bruyant, les dents solides comme des crocs ». Il avait l'air, dit Champfleury, « d'un sanglier joyeux ». La vie animale surabondait en lui. On l'a trop vu dans ses romans. Il y hasarde maints détails d'histoire secrète, non pas avec le sang-froid d'un physiologiste, mais avec les yeux allumés d'un gourmet et d'un gourmand qui, par une porte entre-bâillée, savoure des yeux quelque lippée franche et friande. La liberté fort grande du style contemporain et parisien ne lui suffisait pas. Il prit celui de Rabelais et de Brantôme pour peindre, avec la minutie du seizième siècle, les crudités du seizième siècle et composa ses *Contes drolatiques*, contes admirables, mais beaucoup plus que lestes, où toutes les convoitises

physiques, déchaînées et satisfaites, se démènent comme une bacchanale de Priapes enluminés. George Sand, ayant lu l'ouvrage, le trouva indécent. Il appela George Sand prude, de très bonne foi, semblable à La Fontaine, qui ne voyait point de mal à ses gaudrioles et ne pouvait comprendre les reproches de son confesseur. C'était leur air natal; ni l'un ni l'autre ne supposaient que des étrangers pussent s'y trouver mal à l'aise. Quand un oiseau tombe à l'eau, les poissons s'étonnent probablement qu'il n'y puisse pas respirer. Vous voyez que cette force approchait parfois de la grossièreté. Il y tombait facilement; sa joie, un peu physique, était celle d'un commis voyageur. — Le jour où il invente de relier tous ses romans entre eux pour en faire la *Comédie humaine*, il accourt rue Poissonnière, chez sa sœur, tout épanoui. « Il entre en faisant des gestes de tambour-major avec sa grosse canne de roseau à pomme de cornaline, sur laquelle il avait fait graver en turc cette devise d'un sultan : *Je suis briseur d'obstacles*, et, après avoir imité les *boum-boum* de la musique militaire et les roulements du tambour : « Saluez-moi, nous dit-il « joyeusement, car je suis tout bonnement en train de « devenir un génie. » — Ses lettres, si affectueuses, ont quelque chose de trivial; sa plaisanterie est lourde[1]. Il

1. « J'ai de bonnes nouvelles à t'annoncer, sœurette; les revues me payent plus cher mes feuilles. Hé! hé! — Werdet m'annonce que mon *Médecin de campagne* a été vendu en huit jours. Ha! ha! — J'ai de quoi faire face aux grosses échéances de novembre et de décembre qui t'inquiétaient. Ho! ho! — Ah! il y a trop de millions dans *Eugénie Grandet*! Mais, bête, puisque l'histoire est

gesticule, il chantonne, il tape sur le ventre des gens, il fait le bouffon. Sa verve est celle d'un opérateur. Il lui a suffi d'en grossir les traits pour trouver celle de Bixiou et de Vautrin. Tout cela partait d'une nature trop pleine, sève exubérante, qui débordait en mouvements, en plaisirs, en inventions, en travail, point délicate, parfois même brutale[1], et toujours impuissante à se contenir. Il contait à tout venant ses projets de romans, ses plans, jusqu'aux détails, bien pis, ses projets de fortune, par exemple, son idée d'exploiter les vieilles mines de Sardaigne; naturellement, on la lui prit. Il s'admirait naïvement et publiquement : « Vous me ressemblez, disait-il à Champfleury; je suis content pour vous de cette ressemblance. » Puis il ajoutait : « Il n'y a que trois hommes à Paris qui sachent leur langue : Hugo, Gautier et moi. » A quatorze ans, il annonçait déjà sa célébrité future. Quand, dans ses lettres ou dans sa conversation, il parle de ses romans, le mot *chef-d'œuvre* revient naturellement et perpétuellement se poser

vraie, veux-tu que je fasse mieux que la vérité? — J'essayerai du théâtre; je commencerai par *Marie Touchet*, une fière pièce, où je dresserai en pied de fiers personnages. — Halte là! madame la Mort; si vous venez, que ce soit pour m'aider à recharger mon fardeau, je n'ai pas encore fini ma tâche. »

1. Voyez, dans la *Revue parisienne*, ses articles sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. — Un jour, dans un dîner, un jeune écrivain ayant dit devant lui : « Nous autres gens de lettres... » Balzac pousse un formidable éclat de rire et lui crie : « Vous, mon-
« sieur, vous homme de lettres! Quelle prétention, quelle folle
« outrecuidance! Vous, vous comparer à nous! Allons donc!
« Oubliez-vous, monsieur, avec qui vous avez l'honneur de siéger?
« Avec les maréchaux de la littérature moderne. » (Werdet, p. 343.)

sous sa plume ou sur ses lèvres. Il se croit universel : n'a-t-il pas trouvé dans Louis Lambert le dernier mot de la philosophie et des sciences? Il rêve une place à l'Institut, à la Chambre des Pairs, un ministère. « Est-ce que ce ne sont pas les gens qui ont fait le tour des idées qui sont les plus propres à gouverner les hommes? Je voudrais bien voir qu'on s'étonnât de mon portefeuille! » — Cette jactance[1] qui, dans toutes ses préfaces, éclate en traits énormes, n'est que maladroite : chacun a la sienne; seulement, par prudence et bon goût, chacun cache la sienne; chacun se glisse poliment et doucement dans ce salon plein qu'on appelle le monde; Balzac, en homme gros et fort, se pousse bruyamment, marchant sur les pieds des gens, bousculant les groupes. Ce n'était point insolence, mais abandon. Au besoin, il se laissait contredire, il supportait le blâme, il remerciait les conseillers sincères. Il riait lui-même de ses vanteries, et, après un peu de réflexion, on les tolère : le seul orgueil odieux est l'orgueil tyrannique; et il était bon, enfant même, partant bon enfant, aussi éloigné que possible de la morgue et de la raideur, écolier dans ses délassements, badaud à l'occasion, naïf, capable de jouer aux petits jeux et de s'y amuser de tout son cœur. Ses lettres de famille sont vraiment touchantes; il n'y a pas d'affec-

1. Il avait une statuette de Napoléon dans sa chambre, et sur le fourreau de l'épée on lisait ces mots : « Ce qu'il n'a pu achever par l'épée, je l'accomplirai par la plume. » Signé : Honoré de Balzac. (Werdet, 331.)

tion plus belle et plus franche que son attachement pour sa sœur; l'épanchement est entier et profond[1]. — Sensualité, rudesse, trivialité, gaieté joviale, jactance, bonté, voilà plusieurs effets du naturel expansif; il en reste un qui mit à son service tous les autres, la fougue inventive, l'imagination enthousiaste et inépuisable. Sa tête a été un volcan de projets, songes dont il s'éprenait et qu'il quittait pour de plus beaux, rêves de fortune et de gloire, combinaisons d'affaires, réformes de l'État, de la langue et de la science, systèmes d'administration et d'aventures, erreurs et vérités sur toutes choses, enchevêtrement de fusées étranges et splendides qui illuminent et révèlent un siècle et un monde. Sa vie, ses alentours et son caractère le conduisaient au roman. Il s'y installe, comme dans son royaume, par droit de nature et par droit de volonté.

§ II

L'ESPRIT DE BALZAC

Ce qu'on appelle l'esprit d'un homme, c'est sa façon ordinaire de penser. Il y a en chacun de nous une certaine habitude qui le mène, le forçant de regarder

1. « Dis à ma mère que je l'aime comme lorsque j'étais enfant; des larmes me gagnent en t'écrivant ces lignes, larmes de tendresse et de désespoir, car je sens l'avenir, et il me faut cette mère dévouée, au jour du triomphe. Soigne bien notre mère, Laure, pour le présent et pour l'avenir ! »

d'abord là, puis ici, longtemps ou peu de temps, lentement ou vite, suggérant ici les images, là-bas la philosophie, plus loin la raillerie, tellement qu'il y tombe toujours, quelque ouvrage qu'il fasse, infailliblement, parce que cette nécessité est devenue sa nature, sa volonté et son goût. Les savants appellent cela une méthode; les artistes, un talent. On va voir celui de Balzac.

I

Il commençait à la façon non des artistes, mais des savants. Au lieu de peindre, il disséquait. Il n'entrait point du premier saut, et violemment, comme Shakespeare ou Saint-Simon, dans l'âme de ses personnages; il tournait autour d'eux, patiemment, pesamment, en anatomiste, levant un muscle, puis un os, puis une veine, puis un nerf, n'arrivant au cerveau et au cœur qu'après avoir parcouru le cercle entier des organes et des fonctions. Il décrivait la ville, ensuite la rue et la maison. Il expliquait la devanture, les trous de la pierre, la structure et les matériaux de la porte, la saillie des plinthes, la couleur des mousses, la rouille des barreaux, les cassures des vitres. Il disait la distribution des appartements, la forme des cheminées, la date des tentures, l'espèce et la place des meubles, puis il s'étendait sur les vêtements. Arrivé au personnage, il montrait la structure des mains, la cambrure de l'échine, la courbure du nez, l'épaisseur des os, la

longueur du menton, la largeur des lèvres. Il comptait ses gestes, ses clignements d'yeux, ses verrues. Il savait ses origines, son éducation, son histoire, combien il avait en terres et en rentes, à quel cercle il allait, quelles gens il voyait, ce qu'il dépensait, quels mets il mangeait, de quel cru étaient ses vins, qui avait formé sa cuisinière, bref la multitude innombrable de toutes les circonstances infiniment ramifiées et entre-croisées qui viennent façonner et nuancer la surface et le fond de la nature et de la vie humaine. Il y avait en lui un archéologue, un architecte, un tapissier, un tailleur, une marchande à la toilette, un commissaire-priseur, un physiologiste et un notaire : ces gens arrivaient tour à tour, chacun lisant son rapport, le plus détaillé du monde et le plus exact; l'artiste écoutait scrupuleusement, laborieusement, et son imagination ne prenait feu que lorsqu'il avait amoncelé en façon de foyer cet échafaudage infini de paperasses. Il le savait et le voulait. « Je suis, disait-il, un docteur des sciences sociales. » Élève de Geoffroy Saint-Hilaire, il annonçait[1] le projet d'écrire une histoire naturelle de l'homme; on a composé le catalogue des animaux : il voulait faire l'inventaire des mœurs. Il l'a fait; l'histoire de l'art n'a point encore offert une idée aussi étrangère à l'art, ni une œuvre d'art aussi grande; il a presque égalé l'immensité de son sujet par l'immensité de son érudition.

1. Préface de *la Comédie humaine.*

De là plusieurs défauts et plusieurs mérites : en beaucoup d'endroits, il ennuie beaucoup de gens. Je disais tout à l'heure qu'il y a dans son antichambre une cohue d'industriels et d'huissiers; nous y sommes avec eux, et il est désagréable de faire antichambre. L'artiste se fait trop attendre; on le maudit lorsqu'on s'est morfondu une heure dans l'escouade de ses employés. Cette cohorte d'ailleurs n'est rien moins que divertissante. Ces mémoires de menuisiers, ces comptes d'avoués finissent par casser la tête; on est vite suffoqué par une odeur de greffe, d'amphithéâtre et d'échoppe. Il faut être observateur de profession, critique par exemple, ou bien encore homme d'affaires pour s'y trouver bien. Si nous n'étions pas tous des plébéiens amateurs de science, nous aurions planté là M. Goriot au commencement de son apoplexie séreuse, et jeté César Birotteau au feu dès le premier déficit de son bilan; l'auteur verrait fuir la moitié de son public, si le dix-neuvième siècle n'avait pas mis de la poésie dans les cataplasmes et les protêts. — Ce qui est pis, c'est que le livre en devient obscur. Une description n'est pas une peinture, et Balzac souvent croit faire une peinture quand il n'a fait qu'une description. Ses compilations ne font rien voir; elles ne sont qu'un catalogue; l'énumération de toutes les étamines d'une fleur ne nous mettra jamais dans les yeux l'image de la fleur. Il faut le souffle poétique de George Sand et de Michelet, ou la vision violente de Victor Hugo et de Dickens, pour susciter en nous la figure des objets cor-

porels; nous sommes alors jetés hors de nous-mêmes, et l'émotion nous conduit à la lucidité. La minutieuse explication de Balzac nous laisse dans le repos et dans les ténèbres : il a beau décrire copieusement les croisillons de l'hôtel du Guénic ou le nez du chevalier de Valois, ces croisillons et ce nez restent dans l'ombre; un physionomiste ou un archéologue y devinent seuls quelque chose; le commun des lecteurs demeure respectueusement la bouche béante, implorant tout bas le secours d'une vignette ou d'un portrait. — Un dernier malheur, c'est que la description trop longue fausse l'impression. Quand l'imagination aperçoit un personnage absent, c'est dans un éclair; si vous la traînez sur un trait ou sur une couleur pendant douze lignes, elle n'aperçoit plus rien du tout. On ne sait plus si la figure est douce, grandiose et fine. Sa physionomie a disparu; il n'en reste qu'un paquet de chairs et d'os. Est-ce une femme que vous voyez ici, ou bien un monceau de pièces anatomiques? « L'arc des sourcils tracé « vigoureusement s'étend sur deux yeux dont la « flamme scintille par moments comme celle d'une « étoile fixe; le blanc de l'œil n'est ni bleuâtre, ni « semé de fils rouges, ni d'un blanc pur; il a la *consis-* « *tance de la corne*, mais il est d'un ton chaud. La « prunelle est bordée d'un cercle orange; c'est du « *bronze entouré d'or*, mais de l'or vivant, du bronze « animé. Cette prunelle a de la profondeur; elle n'est « pas doublée, comme dans certains yeux, par une « *espèce de tain* qui renvoie la lumière et les fait res-

« sembler aux yeux des tigres ou des chats. Mais cette « profondeur a son infini, de même que l'éclat des « *yeux à miroir* a son absolu. » Le portrait continue ainsi pendant deux cents lignes. Un de mes amis, naturaliste, me pria un jour de venir voir un papillon magnifique, qu'il venait de *préparer*. Je trouvai une trentaine d'épingles qui tenaient fichées sur le papier une trentaine de petites ordures. Ces petites ordures faisaient ensemble le magnifique papillon.

Mais aussi quelle puissance! Quelle saillie et quel relief l'interminable énumération donne au personnage! comme on le connaît dans toutes ses actions et toutes ses parties! comme il devient réel! avec quelle précision et quelle énergie il s'implante dans le souvenir et dans la croyance! comme il ressemble à la nature, et comme il fait illusion! — Car telle est la nature : les détails y sont infinis et infiniment déliés; l'homme intérieur laisse son empreinte dans sa vie extérieure, dans sa maison, dans ses meubles, dans ses affaires, dans ses gestes, dans son langage; il faut expliquer cette multitude d'effets pour l'exprimer tout entier. Et, d'autre part, il faut assembler cette multitude de causes pour le composer tout entier. Les mets qui vous nourrissent, l'air que vous respirez, les maisons qui vous entourent, les livres que vous lisez, les plus minces habitudes où vous vous laissez glisser, les plus insensibles circonstances dont vous vous laissez presser, tout contribue à faire l'homme que vous êtes; une infinité d'efforts se sont concentrés pour former

votre caractère, et votre caractère va se déployer par une infinité d'efforts; votre âme est une lentille de cristal, qui rassemble à son foyer tous les rayons lumineux élancés de l'univers sans bornes, et les renvoie dans l'espace sans bornes, étalés comme un éventail. C'est pour cela que chaque homme est un être à part, absolument distinct, immensément multiple, sorte d'abîme dont le génie visionnaire ou l'érudition énorme peuvent seuls égaler la profondeur. J'ose dire qu'ici Balzac est monté au niveau de Shakespeare. Ses personnages vivent; ils sont entrés dans la conversation familière; Nucingen, Rastignac, Philippe Brideau, Phellion, Bixiou et cent autres sont des hommes qu'on a vus, qu'on cite pour donner l'idée de telle personne réelle, qu'on reconnaîtrait dans la rue. Comme il le disait des artistes créateurs, il a fait « concurrence à l'état civil ».

S'il est si fort, c'est qu'il est systématique; ceci est un second trait qui complète le savant; le philosophe en lui s'ajoute à l'observateur. Il voit, avec les détails, les lois qui les enchaînent. Ses maisons et ses physionomies sont des coquilles sur lesquelles se moule l'âme de ses personnages. Tout se tient en eux; il y a toujours quelque passion ou situation qui les fonde et qui ordonne tout le reste. C'est pour cela qu'ils laissent une empreinte si forte; chacune de leurs actions et de leurs parties concourt à l'enfoncer; quoique innombrables, elles s'assemblent pour un effet unique. Nous les sentons toutes en une seule sensation; la figure est

plus expressive que celle des vivants eux-mêmes; elle concentre ce que la nature a dispersé. — Cela est plus visible encore dans les plans. L'ordonnance y est supérieure; il a fallu une puissance de compréhension extraordinaire pour lier tous ces événements, manœuvrer cette armée de personnages, combiner ces longues chaînes de machinations et d'intrigues. Il est comme un cocher de cirque qui tient en sa main cinquante chevaux vigoureux ou terribles, leur imposant leur route, sans diminuer leur fougue. Plusieurs de ses plans sont si savants, qu'on s'y perd : il faut être presque négociant pour comprendre *César Birotteau*, presque magistrat pour suivre *Une ténébreuse Affaire*; cela dépasse la portée des organes ordinaires; c'est un concert si riche, composé de tant d'instruments nouveaux, de tant d'idées diverses et diversement attachées les unes aux autres, que nos oreilles, accoutumées à la simplicité des classiques, peuvent à peine saisir l'ensemble et la pensée du compositeur. — Bien plus et bien mieux, il y a toujours quelque grande idée qui sert de centre à sa fable. Il a le tort de l'anncncer, mais il ne trompe point en l'annonçant. Non seulement il décrit, mais il pense. Il n'a pas assez de voir la vie, il la comprend. Le célibat, le mariage, l'administration, la finance, la luxure, l'ambition, toutes les situations principales, toutes les passions profondes, voilà le fond de son œuvre; il a philosophé sur l'homme. Qu'on prenne le *Père Goriot*, par exemple : rien de plus particulier que chaque caractère; rien de plus

éloigné de ces êtres généraux, pures abstractions que les romanciers métaphysiciens affublent d'un nom et d'une condition d'homme. Mais qui ne voit, à travers les détails qui constituent l'individu et font la vie, l'histoire abrégée du dix-neuvième siècle, les combats d'un homme jeune, pauvre, ambitieux, capable, placé entre l'obéissance et la révolte, voyant d'un côté un père, « le Christ de la paternité, » qui meurt sur un grabat infâme, trahi par ses filles et abandonné de tous; de l'autre, un bandit grandiose, « le Cromwell du bagne, » muni de toutes les séductions que le génie, l'occasion et l'expérience peuvent amasser? Et qui ne retrouve, sous cette histoire particulière de notre siècle, l'histoire éternelle du cœur, l'Hamlet de Shakespeare, l'adolescent généreux ennobli par les caresses de la famille et les illusions de la jeunesse, qui tout d'un coup, tombé dans le bourbier de la vie, suffoque, se débat, sanglote, et finit par s'y installer ou s'y noyer? — Mais ce qui véritablement achève en lui le philosophe et le met au niveau des plus grands artistes, c'est la réunion de toutes ses œuvres en une œuvre unique. Chaque roman tient aux autres : les mêmes personnages reparaissent; tout s'enchaîne; c'est un drame à cent tableaux; chacun d'eux rappelle le reste; jugez de l'effet par ce seul mot. A chaque page vous embrassez toute la comédie humaine. C'est un paysage disposé de manière à être aperçu entier à chaque détour. Les personnages se lèvent dans votre imagination avec le cortège innombrable des circonstances où vous les avez

connus; vous revoyez d'un coup d'œil leur parenté, leur pays, les origines de leur caractère et de leur fortune; jamais artiste n'a concentré tant de lumière sur le visage qu'il voulait peindre; jamais artiste n'a mieux paré à l'imperfection originelle de son art. Car le drame ou le roman isolé, ne comprenant qu'une histoire isolée, exprime mal la nature. Il ne découpe qu'un événement dans le vaste tissu des choses et supprime ainsi les attaches et les prolongements par lesquels cet événement se continue dans ses voisins; parce qu'il choisit, il mutile, et il altère son modèle en le réduisant. C'est donc être exact que d'être grand : Balzac a saisi la vérité parce qu'il a saisi les ensembles; sa puissance systématique a donné à ses peintures l'unité avec la force, avec l'intérêt la fidélité.

Elle y jette aussi plus d'un ridicule. On traversait une jolie scène : tout à coup tombe une averse de métaphysique ; on s'essuie en grondant, et on saute deux pages au plus vite. On suivait un bon raisonnement : tout à coup survient une de ces lois fantastiques improvisées par l'imagination et imposées au nom de la science[1]. On achevait une comédie piquante et touchante, la vie d'un pauvre chanoine chassé de sa pension bourgeoise : tout d'un coup, on se trouve plongé dans le galimatias em-

1. « Nathalie avait la taille ronde, signe de force, mais indice immanquable d'une volonté qui souvent arrive à l'entêtement chez les personnes dont l'esprit n'est ni vif ni étendu. Ses mains de statue grecque confirmaient les prédictions du visage et de la taille, en annonçant un esprit de domination illogique, le vouloir pour le vouloir. »

phatique que voici : « Nul doute que Troubert n'eût « été en d'autres temps Hildebrand ou Alexandre VI. « Nous vivons à une époque où le défaut des gouverne- « ments est d'avoir moins fait la société pour l'homme « que l'homme pour la société. Il existe un combat per- « pétuel entre l'individu et le système qui veut l'exploi- « ter et qu'il tâche d'exploiter à son profit ; tandis que « jadis l'homme réellement plus libre se montrait plus « généreux pour la chose publique. Le cercle au milieu « duquel s'agitent les hommes s'est insensiblement « élargi ; l'âme qui peut en embrasser la synthèse ne « sera jamais qu'une magnifique exception, car habi- « tuellement, en morale comme en physique, le mouve- « ment perd en intensité ce qu'il gagne en étendue. La « société ne doit pas se baser sur des exceptions. « D'abord l'homme fut purement et simplement père, et « son cœur battit chaudement, concentré dans le rayon « de sa famille. Plus tard, il vécut pour un clan ou pour « une petite république. » Tout cela à propos d'un procès entre deux chanoines et d'un bonhomme désolé, parce qu'il ne trouve plus ses pantoufles. Si Balzac est philosophe, il est nébuleux, et, s'il est savant, il est pédant.

II

Voilà les matériaux de l'œuvre. Quand l'observateur et le philosophe avaient amassé ainsi les idées et les faits, l'artiste arrivait ; peu à peu il s'animait ; ses per-

sonnages prenaient une couleur ou une forme, ils commençaient à vivre ; après avoir raisonné, il sentait ; il voyait involontairement leurs gestes ; leurs discours, leurs actions se formaient d'eux-mêmes dans son cerveau. La chaleur entrait dans cette lourde masse de métal péniblement accumulé de si loin et par tant de soins : il se fondait, il descendait dans le moule, et la statue nouvelle et toute brillante apparaissait. Mais par quels efforts et après quel travail ! Balzac n'a point la fougue, l'inspiration subite et heureuse, la divination facile et abondante du vrai et du beau. Naturellement il est obscur ; ses expressions sont contournées ; son premier jet est trouble, interrompu, incertain ; il bouillonne comme l'eau dans un vase fermé, étouffé par un pesant couvercle qu'il soulève par saccades et ne peut briser. Sa lourde nature corporelle semble opprimer son invention native ; il a lutté contre lui-même autant que contre les évènements. Il a écrit quarante volumes de mauvais romans, qu'il savait mauvais, avant d'aborder sa *Comédie humaine*. On vient de voir les amas d'études, sortes de constructions souterraines qui supportent chacune de ses œuvres, et on se souvient qu'il corrigeait, regrattait, refondait jusqu'à les rendre illisibles dix à douze épreuves de chaque roman. — Et pourtant, parfois c'était trop peu. Tous ses personnages ne vivent pas ; quelquefois, dans les plus vivants, une phrase ou une action fausse indique que l'inspiration a manqué ; la flamme de sa fournaise n'était pas assez intense ; des morceaux d'airain ont résisté et bossellent comme des

difformités plusieurs de ses corps les plus musculeux et les plus grands. Il ne se transformait pas d'abord et de lui-même en son personnage ; il n'y arrivait que par degrés ; parfois il s'arrêtait en chemin, et, sous le personnage, on aperçoit Balzac lui-même. Les *Mémoires de deux jeunes mariées*, Farrabesche dans *le Curé de village*, le père Fourchon dans *les Paysans*, presque tous ses grands hommes, presque toutes ses femmes honnêtes ou amoureuses, sont des statues à demi coulées qu'il faudrait remettre à la fonte. Le Parisien viveur, l'observateur raffiné et encyclopédiste, le physiologiste amateur de maladies morales, le philosophe nébuleux, matérialiste et mystique percent sous ces divers masques. Les tirades de Mme de Mortsauf sont presque aussi désagréables que les concetti de Shakespeare. La comtesse Honorine, qui meurt par un excès de pudeur, écrit en mourant la lettre la plus indécente. Mme Claës, au lit de mort, laisse échapper des allusions physiologiques et des axiomes métaphysiques dont heureusement elle était incapable. La pauvre Eugénie Grandet, provinciale, naïve, presque cloîtrée, si réservée, si pieuse, si fière, écrit à son cousin, qui la plante là subitement et grossièrement, ce mot incroyable : « Soyez heureux selon les conventions sociales auxquelles vous sacrifiez nos premières amours. » Elle aurait usé son écritoire avant de trouver la première moitié de cette phrase; elle aurait brisé son écritoire plutôt que d'écrire les trois derniers mots.

Mais le plus souvent il sort de lui-même et devient son personnage. Sa fureur de travail surmonte tout ;

l'artiste opprimé sous le savant se dégage. Levé à minuit, assis douze heures de suite, enfermé chez lui pendant deux mois, perdant le sens des objets extérieurs, jusqu'à ne plus reconnaître les rues, il s'enivre de son œuvre[1], il en comble son imagination, il est hanté de ses personnages, il en est obsédé, il en a la vision ; ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants, que désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la nécessité des êtres réels. Réveillé, il reste à demi plongé dans son rêve. Il croit presque aux événements qu'il raconte : « Je pars pour Alençon, pour Grenoble, où demeurent Mlle Cormon, M. Bénassis. » Il vient donner à ses amis des nouvelles de son monde imaginaire comme on en donne du monde véritable. « Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là ; les Grandville sont riches, malgré ce que Mlle de Bellefeuille a coûté à cette famille. » — Il faut avoir cette puissance d'illusion pour créer des âmes[2]. Les êtres imaginaires ne naissent, n'existent et n'agissent qu'aux mêmes conditions que les êtres réels. Ils naissent de l'agglomération systématique d'une infinité d'idées, comme les

1. « Je n'ai pas une idée, je ne fais pas un pas qui ne soit la *Physiologie*. J'en rêve, je ne fais que cela. »

2. Un jour, Jules Sandeau, revenant d'un voyage, parlait de sa sœur malade ; Balzac l'écoute quelque temps, puis lui dit : « Tout cela est bien, mon ami, mais *revenons à la réalité* ; parlons d'Eugénie Grandet. » — Une autre fois, Balzac décrit, chez Mme Sophie Gay, un superbe cheval blanc qu'il veut donner à Sandeau, finit par croire qu'il l'a donné à Sandeau, en demande des nouvelles à Sandeau, etc. (Werdet.)

autres de l'agglomération systématique d'une infinité de causes. Ils existent par la présence simultanée et la concentration involontaire des idées, comme les autres par l'action simultanée et la concentration naturelle des causes. Ils agissent par l'impulsion indépendante et irréfléchie des idées composantes, comme les autres par l'effort spontané et personnel des causes génératrices. Le personnage alors se détache de l'artiste, s'impose à lui, le mène, et l'intensité de l'hallucination est la source unique de la vérité. — Je crois que cette espèce d'esprit est le premier de tous. Il n'y en a pas qui rassemble plus de choses en moins d'espace. Telle action, tel mot de Vautrin, de Bixiou, de Grandet, de Hulot, de Mme Marneffe, exige et rappelle tous les traits de leur naturel et toutes les circonstances de leur vie; vous y apercevez, en un éclair, les vérités les plus inattendues et les plus vastes, la psychologie des tempéraments, des sexes, des passions, l'homme entier et l'humanité avec l'homme; ce sont des raccourcis d'abîmes. — J'en citerai plus tard de longues suites; en voici deux seulement; il s'agit de ce philosophe de bagne, sorte d'Iago, moins méchant et plus dangereux que l'autre, qui a érigé la perversité en principe et la prêche avec toute la verve du génie et de la corruption. Il fait à Rastignac le budget d'un intrigant du grand monde : « Votre blanchissage vous coûtera mille francs; *l'amour et l'église veulent de belles nappes sur leurs autels.* » — Un peu après, l'ayant presque embauché dans un assassinat, il va lui prendre la main. « Rastignac retira vivement la sienne et tomba

sur une chaise en pâlissant. Il croyait voir une mare de sang devant lui. — *Ah ! nous avons encore quelques petits langes tachés de vertu*, dit Vautrin à voix basse. Papa d'Oliban a trois millions, je sais sa fortune. La dot vous rendra blanc comme une robe de mariée, et à vos propres yeux. » Je ne crois pas que le cynisme et la misanthropie aient jamais inventé des mots plus poignants. — En voici un autre : Balthazar Claës, riche Flamand, devient chimiste, presque alchimiste, athée ; sa femme, un jour, pénètre dans son laboratoire, au milieu d'une expérience dangereuse ; il se jette sur elle, l'enlève comme une plume, atteint l'escalier parmi les éclats de verre brisé, et s'assied sur une marche, anéanti. « Ma chère, dit-il, je t'avais défendu de venir ici ; *les saints t'ont préservée de la mort.* » Dans cette prostration, vous voyez que l'homme fait a disparu ; les superstitions enfantines seules ont subsisté ; il parle comme s'il avait douze ans. Il y a en effet plusieurs exemples de commotions cérébrales qui, supprimant la connaissance des langues apprises, ne laissaient dans le souvenir que la langue nationale ; les idées superposées s'écroulent ; il ne reste que les vieux fondements. Apparemment, Balzac ici ne songeait guère à ce détail de pathologie ; mais l'inspiration est une divination.

Vous avez vu parfois une lourde chenille aux pattes multipliées, aux dents infatigables, s'endormir et se transformer dans l'épais réseau qu'elle s'est tissé ; il en sort péniblement un papillon pesant, empêtré et nourri par les débris de sa chrysalide, et que ses ailes magni-

fiques et énormes emportent au plus haut de l'air. Tel est Balzac, soutenu et alourdi par la vigueur grossière de son tempérament, par l'entassement de sa science, et dont le génie ne se dégage qu'à force de patience, après mille retards, avec des imperfections visibles, par l'accumulation et le triomphe de la volonté.

§ III

STYLE DE BALZAC

I

Lorsqu'on présente Balzac à un homme de goût qui sait bien le français et qui a été nourri dans les classiques, on assiste à la petite comédie que voici :

Notre homme manie avec un peu de crainte ces seize gros volumes. Voilà bien des choses à lire, et nouvelles; les modernes écrivent trop. La Bruyère se plaignait déjà qu'on eût tout dit; qu'est-ce que ce nouveau venu a pu trouver pour en dire si long ?

Il se hasarde pourtant, avec précaution, et feuillette par essai, au hasard, quelques pages; il tombe sur ce mot : « La matérialité la plus exquise est empreinte dans toutes les habitudes flamandes. »

Il ouvre de grands yeux, n'ayant jamais vu les empreintes de cet être rébarbatif, la matérialité. Il réfléchit un peu et se traduit tout bas la chose; cela signifie

sans doute : « Les Flamands sont raffinés dans leurs habitudes de bien-être. »

Un peu effarouché, il ouvre un autre volume et lit : « Il est impossible d'échapper au dilemme matériel et social qui résulte de ce bilan de la vertu publique en fait de mariage. » Cela est rude. Peut-être M. de Balzac eût mieux fait de dire simplement : « Les femmes mariées ne sont pas toutes honnêtes ; c'est un mal, mais c'est un bien ; sans cela, les hommes s'adresseraient trop bas. »

Pour se délasser (ces traductions sont pénibles), il demande une petite peinture simple ; on lui indique le curé de Tours ; il y a là une vieille fille tracassière et dévote : probablement M. de Balzac en parlera gaiement. Il rencontre ce début : « Nulle créature du genre féminin n'était plus capable que mademoiselle Sophie Gamard de formuler la nature élégiaque de la vieille fille. » *Créature*, *genre féminin*, *genre élégiaque* : suis-je au muséum d'anthropologie ? — Il tourne la page, ses yeux s'arrêtent sur cette jolie phrase : « Telle était la substance des phrases jetées en avant par les *tuyaux capillaires* du grand conciliabule femelle. » Effectivement, c'est un cours de botanique : dans quel guêpier me suis-je fourré ? — Il saute vingt feuillets et lit trois fois avec un étonnement croissant la dernière page : « L'égoïsme apparent des hommes qui portent une science, une nation ou des lois dans leur sein, n'est-il pas la plus noble des passions et en quelque sorte la maternité des masses ? Pour enfanter des peuples neufs

ou pour produire des idées nouvelles, ne doivent-ils pas unir dans leurs puissantes têtes les mamelles de la femme à la force de Dieu? » — Jamais il n'a vu d'hommes ayant des mamelles dans la tête. Il frappe la sienne ; ses bras tombent, et il regarde en souriant le malheureux ami qui trouve cela beau.

Il prend haleine, et au bout d'une demi-heure se remet à la tâche. Il rencontre des « convictions immarcessibles », « les douleurs lancinantes d'un cancer » qui ronge l'âme, « un télégraphe labial ». Il trouve que le commis voyageur est un « pyrophore humain, un prêtre incrédule qui n'en parle que mieux de ses mystères et de ses dogmes ». Il apprend, entre la vente de deux chapeaux, « qu'une nation qui a deux Chambres, qu'une femme qui prête ses deux oreilles, sont également perdues, qu'Ève et son serpent forment le mythe éternel d'un fait quotidien qui a commencé, qui finira peut-être avec le monde ». Il juge que l'histoire d'un commis voyageur donne lieu à de bien belles morales ; il pose en principe que M. de Balzac est un encyclopédiste pédant ; s'il tolère ses grands mots, son argot scientifique, son fatras philosophique, c'est comme on supporte la pluie en novembre. Il lui reste deux choses à supporter.

Il ouvre *Eugénie Grandet*. Tout le monde lui a dit que c'est un chef-d'œuvre dans le genre simple ; certainement la première phrase sera simple ; un début l'est toujours ; voyons celui-ci : « Il se trouve dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire une mélan-

colie égale à celle des cloîtres les plus sombres, des landes les plus ternes et des ruines les plus tristes. Peut-être y a-t-il en effet dans ces maisons, et le silence du cloître, et l'aridité des landes, et les ossements des ruines. » Quel début ! M. de Balzac fait la grosse voix et annonce sa pièce avec la solennité empesée et formidable d'un montreur de marionnettes.

Notre pauvre lecteur prend patience ; il entame d'un air résigné un autre roman presque aussi célèbre, *le Lys dans la vallée*, un des favoris de l'auteur : « A quel talent nourri de larmes devrons-nous un jour la plus émouvante élégie, la peinture des tourments subis en silence par les âmes dont les racines tendres encore ne rencontrent que de durs cailloux sur le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes par la gelée au moment qu'elles s'ouvrent ! » Tant de figures dès la première ligne ! Ces métaphores se sont levées de bien grand matin ! M. de Balzac ressemble à un peintre qui, avant de peindre, verserait un pot de rouge sur son tableau. — Le mal de tête commence ; le lecteur juge que ce style est plaqué, qu'il indique un écrivain laborieux et malheureux, coloriste en dépit de lui-même et par ordre. En effet, regardez plutôt ces passages pris entre vingt autres semblables : « Toutes les fabriques de produits intellectuels ont découvert un piment, un gingembre spécial, leur réjouissance. De là les primes, les dividendes anticipés ; de là ce rapt des idées que, semblables aux marchands d'esclaves en Asie, les entrepre-

neurs d'esprit public arrachent au cerveau paternel à peine écloses, et déshabillent, et traînent aux pieds de leur sultan hébété, leur *Shahabaham*, ce terrible public qui, s'il ne s'amuse pas, leur tranche la tête en leur retranchant leur picotin d'or. » M. de Balzac veut être poète ; il le veut tant, qu'il le veut trop, il aboutit aux énigmes : « Caroline est une seconde édition de Nabuchodonosor ; car un jour, de même que la chrysalide royale, elle passera du velu de la bête à la férocité de la pourpre impériale. » Cela signifie qu'une femme bête peut devenir méchante. Les filles de Gorgibus parlaient ainsi.

Encore un effort ; qu'il en coûte d'aborder les grands écrivains modernes ! Jadis on entrait de plain-pied dans un beau livre ; aujourd'hui les abstractions et les métaphores obstruent la porte, aussi jolies et aussi commodes qu'une broussaille de houx. Voici le commencement du *Ménage de garçon :* « En 1790, la bourgeoisie d'Issoudun jouissait d'un médecin nommé Rouget, qui passait pour un homme profondément malicieux. » *Jouissait !* les portiers seuls disent encore : « Vous jouissez d'une mauvaise santé. » Je ne suis pas un portier, je n'aime pas qu'on me parle de ce style. — Notre lecteur continue par grâce, et trouve, en feuilletant çà et là, des phrases comme celle-ci (il s'agit d'un vieux colonel qui, dans un mouvement généreux, casse sa pipe) : « Les anges eussent peut-être ramassé les morceaux de la pipe. » — Ou bien : « Elle laissa échapper ce sourire des femmes résignées qui fendrait le gra-

nit. » — Les mots *sublime, délicieux, éblouissant, surhumain,* reviennent à chaque page. — Décidément M. de Balzac a de mauvaises manières; il est grossier et charlatan; il a le gros rire et la voix criarde des gens du peuple. Son style choque ou étourdit; afin d'être fort, il le force; pour s'échauffer, il se chauffe: cela est malsain, et je m'arrête là.

Là-dessus il vous rend les seize volumes et dit : « Quand je lis quelqu'un, c'est comme si j'admettais chez moi un homme bien élevé et sachant causer. M. de Balzac parle comme un dictionnaire des arts et métiers, comme un manuel de philosophie allemande et comme une encyclopédie des sciences naturelles. Si par hasard il oublie ces jargons, il reste de lui un ouvrier gouailleur qui polissonne et crie à la barrière. Si l'artiste enfin se dégage, je vois un homme sanguin, violent, malade, hors de qui les idées font péniblement explosion, en style chargé, tourmenté, excessif. Pas un de ces gens ne sait causer, et je n'en admets pas un dans mon salon. »

II

Ce jugement, tout français et classique, dérive des habitudes de vie et d'esprit du dix-septième siècle; il suppose deux choses, l'une qu'on parle à des hommes du monde, l'autre que ces hommes forment leurs idées par analyse.

En effet, regardez tour à tour les habitudes d'analyse

et de salon. — Dans un salon, le premier devoir est de ne point déplaire ; le second, de plaire. Vous devez éviter aux gens, surtout aux femmes, tout langage spécial : ils ne l'entendraient pas ; les termes de chimie, de zoologie ou de banque feraient là le même effet que des cornues, des squelettes ou des registres étalés auprès des jardinières et sur les divans ; l'amour-propre souffrirait de ne point les comprendre ; le bon goût serait choqué de ces disparates ; la délicatesse répugnerait à ces souvenirs de travail et d'argent. Vous devez encore éviter tout jargon métaphysique ; vous auriez l'air de professer ; une soirée n'est pas une école ; d'ailleurs on s'y amuse, et jamais la métaphysique n'a diverti. Vous devez surtout éviter les mauvais gestes et les cris trop forts. Les gens ici sont riches, tout au moins oisifs, lettrés ; ils forment une sorte d'aristocratie ; et l'aristocratie, par orgueil, par pruderie, par finesse de goût, rejette avec horreur tout ce qui sent le cabaret. Vous devez enfin être poli ; et tout homme poli évite les airs de grand homme, le ton prétentieux, les attitudes extraordinaires, impérieuses, qui recherchent l'attention et qui commandent les respects.

D'autre part, quand les hommes forment leurs idées par analyse, ils ne pensent que pas à pas ; un saut brusque les déroute : ils exigent et mettent des transitions partout[1]. Ils ne veulent point que de la banque

1. Voyez, par exemple, les transitions de Boileau dans la *Satire des femmes*. Il en souffrait, mais s'y croyait astreint.

on les jette tout d'un coup dans l'astronomie, ni que d'un palais on tombe à l'instant dans une échoppe. Ils demandent que la seconde idée suive naturellement la première; que la page se développe en pensées de la même espèce et du même ordre; que, pour arriver aux vérités très générales, l'auteur dresse l'échelle de toutes les vérités subordonnées et secondaires ; qu'il expose d'abord des choses familières et des événements quotidiens, et que, par degrés, insensiblement, il emmène le lecteur jusqu'aux réflexions élevées et inattendues. Ils lui prescrivent de comparer les choses nobles aux choses nobles et les objets vils aux objets vils, de trouver en des sujets religieux des figures pieuses, et des images joviales en des sujets gais. Ils choisissent les mots d'après leur racine et leur usage, n'emploient que les plus simples, imitent partout le style latin et antique, poursuivent sans cesse l'exactitude et la clarté. Ils ont horreur des comparaisons extraordinaires, des expressions violentes, des accouplements de mots disparates, des paradoxes de style, des bizarreries, des raffinements, des coups d'imagination. Ils veulent qu'on leur parle une sorte d'algèbre élégante, et que l'esprit, coulant d'une idée dans l'idée voisine, avance incessamment, uniformément, de lui-même, sans déviation, sans effort et sans heurt.

Certes Balzac doit déplaire aux personnes qui ont cet esprit et qui mènent cette vie. Mais on peut répondre que tous les hommes ne mènent pas cette vie et n'ont pas cet esprit. Changez les habitudes de conduite et

de pensée : à l'instant toutes les règles de style se trouvent changées. Au lieu d'un salon, mettez un club d'affaires politiques; l'âpre ironie, la polémique acharnée, les passions concentrées et haineuses, la solidité et la vulgarité de l'esprit pratique remplaceront l'élégance et la finesse. Pareillement, au lieu de causeurs qui analysent, mettez des peintres qui imaginent : les images prodiguées, les bonds d'esprit brusques et énormes, les figures triviales, décousues, éclatantes, remplaceront les développements mesurés et réguliers. Bien plus, si vous portez dans le club le langage du salon, vous paraîtrez raffiné et fade; on vous appellera freluquet et danseur. Si vous parlez aux peintres en style d'analyste, vous paraîtrez ennuyeux et terne; on vous appellera académicien et bavard. Le bon style est l'art de se faire écouter et de se faire entendre; cet art varie quand l'auditoire varie; il déplaît à celui-ci parce qu'il plaît à celui-là; ce qui est obscurité et ennui pour l'un devient clarté et attrait pour l'autre. Aucun n'a le droit d'imposer à autrui son plaisir et sa nature; aucun n'a le devoir d'emprunter à autrui sa nature et son plaisir. Il y a donc un nombre infini de bons styles : il y en a autant que de siècles, de nations et de grands esprits. Tous diffèrent. Si vous écriviez aujourd'hui à la façon d'Hérodote et d'Homère, on vous traiterait d'enfant; si vous parliez aujourd'hui à la façon d'Isaïe ou de Job, on vous fuirait comme un fou. Il y a entre les siècles et les esprits des barrières aussi fortes qu'entre les espèces et les instincts. La diversité de nature fonde

chez les uns la diversité des instincts, comme chez les autres la diversité des littératures ; l'histoire sociale n'est que le prolongement de l'histoire naturelle ; la prétention de juger tous les styles d'après une seule règle est aussi énorme que le dessein de réduire tous les esprits à un seul moule et de reconstruire tous les siècles sur un seul plan.

Considérez donc l'auditoire de Balzac et sa structure d'esprit. Vous lui imposiez des habitudes de salon : est-ce qu'il y a aujourd'hui des salons? Je vois bien encore une grande salle avec des fleurs, un piano, des bougies ; mais c'est là tout. Les hommes après le dîner vont au fumoir ; s'ils restent, vous les trouvez entassés dans un coin, ou par petits groupes. Ils parlent de politique, de chemins de fer, un peu de littérature, beaucoup d'affaires ; ils sont venus pour « se mettre au courant, pour entretenir leurs relations ». De temps en temps, l'un d'eux se détache, va saluer les dames qui font cercle, seules autour du feu ; l'abolition de la galanterie et de la cour les a mises là ; elles ne causent plus que de robes et de musique. Au bal combien d'hommes dansent après vingt-cinq ans ? Et en vérité ils ont raison. Il faut les jolies joues du chevalier de Grammont, son habit rose ou vert-pomme, ses dorures, ses rubans, ses dentelles, pour un tel office ; leur funèbre habit noir, leur air soucieux, leur sourire obligé y répugnent ; en somme, ils ne sont bien qu'entre eux : leur vrai salon, c'est un cercle ; las d'affaires, de chiffres, de sciences et de travail, ils y vont lire les

journaux. Presque tous hommes spéciaux, ils se sont frottés aux hommes spéciaux de toute espèce, et les jargons des métiers ou des sciences ne les offensent plus. Toutes les philosophies et toutes les littératures ont coulé sur eux, distillées par les gazettes, la conversation et les mille machines de vulgarisation qui alimentent la vie parisienne. Paris est à la fois un réservoir et un alambic où s'engorgent et se raffinent toutes les idées de l'univers. Ainsi dégoûtés et nourris, ils peuvent trouver du plaisir dans tout ordre de pensées, et ils ne souffrent de pensée que sous une forme frappante. Ils veulent être distraits, émus; ils ont besoin de nouveauté, de singularité et de surprise. — Il leur reste, je le sais, un fonds de modération, de politesse et d'élégance; Balzac, je l'accorde, par sa bizarrerie, sa pédanterie, son obscurité et son exagération, dépasse souvent ce que leur goût demande. Il n'importe; c'est là un auditoire original, complet, distinct des autres, ayant les droits des autres; s'il a ses défauts, il a ses mérites; s'il est moins poli et moins aimable que l'ancien, il est plus savant, il a l'esprit plus ouvert, il est plus expert en littérature. Vous voyez bien que Balzac a le droit d'être encyclopédiste, philosophe, violent et étrange, que ses habitudes de style conviennent à nos habitudes de vie, et que l'écrivain est autorisé par le public.

Regardons maintenant l'écrivain; vous lui imposez vos habitudes d'analyse : il en a d'autres, puisqu'il est artiste; et les siennes valent les vôtres, puisque, comme

vous, il se fait entendre de ses pareils. — Votre esprit ressemble à la table d'un bon livre de zoologie ou de physique ; les idées s'y ordonnent d'elles-mêmes en séries continues, progressives. Elles naissent divisées et classées : leur départ se fait naturellement et d'abord. Elles trouvent des cases préparées d'avance, et chaque famille entre dans la sienne sans perdre un seul de ses membres, sans recevoir un seul membre étranger. — Ce n'est pas ainsi que l'artiste crée. Toutes ses facultés s'émeuvent à la fois ; chez lui, le philosophe, l'encyclopédiste, le médecin, l'observateur, se lèvent ensemble. Et il le faut bien, puisque les matériaux fournis par toutes ces facultés concourent ensemble à fournir les actions et les paroles du personnage qu'il fait agir et parler. Si elles s'y employaient tour à tour et isolées, elles ne produiraient que des créatures mutilées et des êtres abstraits. Chez lui, les idées s'amassent et se cristallisent par blocs, dans tous les coins du creuset, selon tous les hasards et toutes les inégalités de l'inspiration, sans cadres symétriques et faits d'avance, pêle-mêle ; ici un mot éblouissant qui peint en raccourci un caractère ; près de lui une maxime générale, au même endroit une pointe de raillerie, tout le chaos bouillonnant des images, des réflexions et des sentiments. Vos mots sont des notations, ayant chacun sa valeur exacte, fixée par la racine et ses alliances ; les siens sont des symboles dont la rêverie capricieuse invente le sens et l'emploi. Il a été sept ans, dit-il, à comprendre ce qu'est la langue française. La vérité est qu'il l'a étudiée profon-

dément[1], mais à sa façon, comme d'autres qu'on accuse aussi d'être des barbares. Pour eux, chaque mot est, non un chiffre, mais un éveil d'images : ils le pèsent, le retournent, le scandent : pendant ce temps un nuage d'émotions et de figures fugitives traverse leur cerveau ; mille nuances de sentiments, mille souvenirs confus, mille aperçus brouillés, un bout de mélodie, un fragment de paysage se sont entre-croisés dans leur tête ; le mot est pour eux l'appel soudain de ce monde vague d'apparitions évanouies. Quelle distance entre ce sens et celui des grammairiens ! — Mais c'est un sens ; vous ne devez pas le nier parce qu'il vous échappe. Il y a là une espèce d'architecture, nouvelle, il est vrai, mais aussi vaste que l'ancienne, qui ne doit ni imposer ses règles à l'autre, ni subir les règles de l'autre, et qui, comme sa rivale, a ses beautés.

D'abord la grandeur, la richesse et la nouveauté. Ce style est un chaos gigantesque ; tout y est : les arts, les sciences, les métiers, l'histoire entière, les philosophes, les religions ; il n'est rien qui n'y ait fourni des mots. On parcourt, en dix lignes, les quatre coins de la pensée et du monde. Il y a ici une idée swedenborgienne, à côté une métaphore de boucher ou de chimiste, deux lignes plus loin un bout de tirade philosophique, puis une gaudriole, une nuance d'attendrissement, une demi-vision de peintre, une période musicale. C'est un car-

1. Voyez, pour preuve, le style admirable et original des *Contes drolatiques*, tout semblable aux carnations de Jordaens.

naval extraordinaire de métaphysiciens grimauds, de silènes paillards, de savants blêmes, d'artistes dégingandés, d'ouvriers en sarrau, chamarrés et caparaçonnés de toutes les magnificences et de toutes les friperies, coudoyant les costumes et les défroques de tous les siècles, ici un haillon, là-bas une robe d'or, la pourpre cousue aux loques, les diamants brodant les guenilles, toute cette foule tourbillonnant et suant dans la poussière et dans la lumière, sous les flamboiements du gaz dont l'âpre éclat ruisselle et éblouit. Vous êtes choqué d'abord; puis l'habitude vient, bientôt la sympathie et le plaisir. Vous êtes remué par cette irruption de figures étranges, par cette largeur des perspectives, par cette immense et soudaine ouverture de tous les horizons. Bientôt ces bizarreries vous piquent; vous vous complaisez dans une métaphore inattendue; votre esprit aperçoit entre des objets infiniment distants un lien inconnu. Les mille filets par lesquels toutes les choses se rejoignent et se tiennent d'un bout de l'univers à l'autre entrelacent sous vos yeux leur réseau inextricable. La chimie explique l'amour; la cuisine touche à la politique; la musique ou l'épicerie sont parentes de la philosophie. Vous voyez plus de choses et plus d'attaches entre les choses; au lieu d'un jardin commode et bien planté, c'est le fouillis obscur et énorme d'une grande forêt.

Avec l'esprit, bientôt le cœur s'émeut; sous le fourmillement tumultueux de ces idées regorgeantes, on sent une chaleur qui croît. Ces expressions violentes,

ces images ramassées dans l'hôpital et dans le bagne, ces accouplements d'expressions inouïes, cette ardeur du style étouffé d'idées qu'il ne peut contenir, annoncent un degré de souffrance, d'effort et de génie qu'on ne trouve point ailleurs. Il lutte contre la lourdeur de sa nature et l'encombrement de sa science ; sa fournaise intérieure s'embrase plus ardente sous la masse qui l'écrase et qu'elle finit par soulever. On prend part à ce labeur et à cette victoire ; on souffre de cet acharnement de l'inspiration obstruée, de ces exploits de la volonté fiévreuse ; mais on est pénétré de cette passion qui grandit et de cette puissance qui triomphe. L'impression est maladive, mais si forte, qu'on ne l'oublie plus. Ainsi troublé et emporté, on ne s'étonne plus de cette profusion d'images ; elles percent la masse bouillonnante, comme ces flammes de pourpre et de rose qui voltigent au-dessus d'un creuset. Il a des yeux de peintre ; involontairement et volontairement il voit les couleurs et les formes ; il en a besoin ; les abstractions aboutissent chez lui aux tableaux ; au détour d'un raisonnement, il tombe dans un paysage. Je copie la description d'une journée et d'un bouquet ; voici ce que l'imagination et la passion ont fait de la botanique : « Avez-vous senti dans les prairies, au mois de mai, ce parfum qui communique à tous les êtres l'ivresse de la fécondation, qui fait qu'en bateau vous trempez vos mains dans l'onde, que vous livrez au vent votre chevelure, que vos pensées reverdissent comme les touffes forestières ? Une petite herbe, la flouve odorante, est le

principe de cette harmonie voilée. Aussi personne ne peut-il la garder impunément auprès de soi. Mettez dans un bouquet ses lames luisantes et rayées comme une robe à filets blancs et verts; d'inépuisables exhalaisons remueront au fond de votre cœur les roses en bouton que la pudeur y écrase.... Au fond du col évasé de la porcelaine, supposez une forte marge uniquement composée de ces touffes blanches particulières au sédum des vignes en Touraine : vague image des formes souhaitées, roulées comme celles d'une esclave soumise. De cette assise sortent des spirales de liserons à cloches blanches, les brindilles de la bugrane rose, mêlées de quelques fougères, de quelques jeunes pousses de chêne aux feuilles magnifiquement colorées et lustrées; toutes s'avancent prosternées, humbles comme des saules pleureurs, timides et suppliantes comme des prières. Au-dessus, voyez les fibrilles déliées, fleuries, sans cesse agitées, de l'amourette purpurine, qui verse à flots ses anthères presque jaunes; les pyramides neigeuses du paturin des champs et des eaux; la verte chevelure des bromes stériles; les panaches effilés de ces agrostis nommés les épis du vent : violâtres espérances dont se couronnent les premiers rêves, et qui se détachent sur le fond gris de lin, où la lumière rayonne autour de ces herbes en fleur. Mais déjà plus haut quelques roses du Bengale clairsemées parmi les folles dentelles du daucus, les plumes de la linaigrette, les marabouts de la reine-des-prés, les ombellules du cerfeuil sauvage, les blonds cheveux de la clématite en fruits, les mignons

sautoirs de la croisette au blanc de lait, les corymbes des mille-feuilles, les tiges diffuses de la fumeterre aux fleurs roses et noires, les vrilles de la vigne, les brins tortueux des chèvrefeuilles ; enfin tout ce que ces naïves créatures ont de plus échevelé, de plus déchiré ; des flammes et de triples dards, des feuilles lancéolées, déchiquetées, des tiges tourmentées comme de vagues désirs entortillés au fond de l'âme : du sein de ce prolixe torrent d'amour qui déborde s'élance un magnifique double pavot rouge accompagné de ses glands prêts à s'ouvrir, déployant les flammèches de son incendie au-dessus des jasmins étoilés et dominant la pluie incessante du pollen, beau nuage qui papillote dans l'air en reflétant le jour dans ses mille parcelles luisantes. Quelle femme, enivrée par la senteur d'aphrodise cachée dans la flouve, ne comprendra ce luxe d'idées soumises, cette blanche tendresse troublée par des mouvements indomptés, et ce rouge désir de l'amour qui demande un bonheur refusé dans ces luttes cent fois recommencées de la passion contenue, infatigable, éternelle? Tout ce qu'on offre à Dieu n'était-il pas offert à l'amour dans ce poème de fleurs lumineuses qui bourdonnait incessamment ses mélodies au cœur en y caressant des voluptés cachées, des espérances inavouées, des illusions qui s'enflamment et s'éteignent comme les fils de la Vierge dans une nuit chaude? »

La poésie orientale n'a rien de plus éblouissant ni de plus magnifique ; c'est un luxe et un enivrement;

on nage dans un ciel de parfums et de lumière, et toutes les voluptés des jours d'été entrent dans les sens et dans le cœur, tressaillantes et bourdonnantes comme un essaim tumultueux de papillons diaprés.

Évidemment cet homme, quoi qu'on ait dit et quoi qu'il ait fait, savait sa langue ; même il la savait aussi bien que personne ; seulement il l'employait à sa façon.

§ IV

LE MONDE DE BALZAC

Dans sa préface de la *Comédie humaine*, Balzac annonce le dessein d'écrire l'*histoire naturelle* de l'homme ; son talent était d'accord avec son dessein ; de là l'espèce et les traits de ses figures : tel père, tels enfants. Quand on sait de quelle manière un artiste invente, on peut prévoir ses inventions.

Aux yeux du naturaliste, l'homme n'est point une raison indépendante, supérieure, saine par elle-même, capable d'atteindre par son seul effort la vérité et la vertu, mais une simple force, du même ordre que les autres, recevant des circonstances son degré et sa direction. Il l'aime pour elle-même ; c'est pourquoi, à tous ses degrés, dans tous ses emplois, il l'aime ; pourvu qu'il la voie agir, il est content. Il dissèque aussi volontiers le poulpe que l'éléphant ; il décomposera aussi volontiers le portier que le ministre. Pour lui, il n'y a

pas d'ordures. Il comprend et manie des forces; c'est là son plaisir, il n'en a pas d'autre; il ne dit pas : le beau spectacle! mais : le beau sujet! Et les beaux sujets sont les êtres curieux, importants dans la science, capables de mettre en relief quelque type notable, quelque déformation singulière, propres à révéler des lois étendues et nouvelles. De pureté, de grâce, il ne s'en inquiète guère; à ses yeux, un crapaud vaut un papillon; la chauve-souris l'intéresse plus que le rossignol. Si vous êtes délicat, n'ouvrez pas son livre; il vous décrira les choses telles qu'elles sont, c'est-à-dire fort laides, crûment, sans rien ménager ni embellir; s'il embellit, ce sera d'une façon étrange; comme il aime les forces naturelles et n'aime qu'elles, il donne en spectacle les difformités, les maladies et les monstruosités grandioses qu'elles produisent lorsqu'on les agrandit.

L'idéal manque au naturaliste; il manque encore plus au naturaliste Balzac. On a vu qu'il n'a point cette vive et agile imagination par laquelle Shakespeare effleure et manie les fils déliés qui unissent les êtres; il est lourd, péniblement et obstinément enfoncé dans son fumier de science, occupé à compter toutes les fibres qu'il dissèque, avec un tel encombrement d'outils et de préparations repoussantes, que, lorsqu'il sort de sa cave et revient à la lumière, il garde l'odeur du laboratoire où il s'est enfoui. La vraie noblesse lui manque, les choses délicates lui échappent, ses mains d'anatomiste souillent les créatures pudiques; il enlaidit la laideur. — Mais il triomphe quand il s'agit de peindre

4

la bassesse ; il se trouve bien dans l'ignoble, il y habite sans répugnance ; il suit avec un contentement intérieur les tracasseries de ménage et les tripotages d'argent. Avec un contentement égal, il développe les exploits de la force. Il est armé de brutalité et de calcul ; la réflexion l'a muni de combinaisons savantes ; sa rudesse lui ôte la crainte de choquer. Personne n'est plus capable de peindre les bêtes de proie, petites ou grandes. — Telle est l'enceinte où le pousse et l'enferme sa nature ; c'est un artiste puissant et pesant, ayant pour serviteurs et pour maîtres des goûts et des facultés de naturaliste. A ce titre, il copie le réel, il aime les monstres grandioses, il peint mieux que le reste la bassesse et la force. Ce sont ces matériaux qui vont composer ses personnages, rendre les uns imparfaits et les autres admirables, selon que leur substance s'accommodera ou répugnera au moule dans lequel elle doit entrer.

I

Au plus bas sont les gens de métier et de province. Jadis ils n'étaient que des grotesques, exagérés pour faire rire ou négligemment esquissés dans un coin du tableau. Balzac les décrit sérieusement ; il s'intéresse à eux ; ce sont ses favoris, et il a raison, car il est là dans son domaine. Ils sont l'objet propre du naturaliste. Ils sont les espèces de la société, pareilles aux espèces de la nature. Chacune d'elles a ses instincts, ses besoins,

ses armes, sa figure distincte. Le métier crée des variétés dans l'homme, comme le climat crée des variétés dans l'animal; l'attitude qu'il impose à l'âme, étant constante, devient définitive; les facultés et les penchants qu'il comprime s'atténuent; les facultés et les penchants qu'il exerce s'agrandissent; l'homme naturel et primitif disparaît; il reste un être déjeté et fortifié, formé et déformé, enlaidi, mais capable de vivre. — Cela est repoussant, peu importe; ces difformités acquises plaisent à l'esprit de Balzac. Il entre volontiers dans la cuisine, dans le comptoir et dans la friperie; il ne se rebute d'aucune odeur et d'aucune souillure; il a les sens grossiers. Bien mieux ou bien pis, il se trouve à son aise dans ces âmes; il y rencontre la sottise en pleine fleur, la vanité épineuse et basse, mais surtout l'intérêt. Rien ne l'en écarte, ou plutôt tout l'y ramène; il triomphe dans l'histoire de l'argent; c'est le grand moteur humain, surtout dans ces bas-fonds où l'homme doit calculer, amasser et ruser sous peine de vie. Balzac prend part à cette soif de gain, il lui gagne notre sympathie, il l'embellit, par l'habileté et la patience des combinaisons qu'il lui prête. Sa puissance systématique et son franc amour pour la laideur humaine ont construit l'épopée des affaires et de l'argent. — De là ces salons de province, où les gens hébétés par le métier et par l'oisiveté viennent, en habits fripés et en cravates raides, causer des successions ouvertes et du temps qu'il fait; sortes d'étouffoirs où toute idée périt ou moisit, où les préjugés se hérissent, où les ridicules s'étalent, où la

cupidité et l'amour-propre, aigris par l'attente, s'acharnent, par cent vilenies et mille tracasseries, à la conquête d'une préséance ou d'une place. — De là ces bureaux de ministère où les employés s'irritent, s'abrutissent ou se résignent, les uns cantonnés dans une manie, faiseurs de calembours ou de collections, d'autres inertes et mâchant des plumes, d'autres inquiets comme des singes en cage, mystificateurs et bavards, d'autres installés dans leur niaiserie comme un escargot dans sa coque, heureux de minuter leurs paperasses en belle ronde irréprochable, la plupart faméliques et rampant par des souterrains fangeux pour empocher une gratification ou un avancement. — De là ces boutiques éclaboussées par la fange de Paris, assourdies du tintamarre des voitures, obscurcies par la morne humidité du brouillard, où de petits merciers flasques et blêmes passent trente ans à ficeler des paquets, à persécuter leurs commis, à aligner des inventaires, à mentir et à sourire. — De là surtout ces petits journaux, la plus cruelle peinture de Balzac, où l'on vend la vérité et surtout le mensonge, où l'on débite de l'esprit à telle heure et à tant la ligne, « absolument comme on allume un quinquet », où l'écrivain, harcelé de besoins, affamé d'argent, forcé d'écrire, se traite en machine, traite l'art en cuisine, méprise tout, se méprise lui-même, et ne trouve d'oubli que dans les orgies de l'esprit et des sens. — De là ses prisons, ses tables d'hôte, son Paris, sa province, et ce tableau toujours le même, toujours varié, des difformités et des cupidités humaines. — Au

fond elles lui plaisent; ce sont ses héros, puisqu'il les couronne : Scapin, qu'il appelle Rastignac, est fait ministre d'État; Turcaret, qu'il nomme Nucingen, devient pair de France, trente fois millionnaire. La plupart de ses fripons se trouvent à la fin riches, titrés, puissants, députés, procureurs généraux, préfets, comtes. La dorure est une sorte d'auréole, la seule dont ils soient capables; à l'exemple de la société et de la nature, il la pose complaisamment sur leur habit.

II

Ses gens d'esprit ont son esprit. Ne cherchez jamais en eux l'ironie mesurée et discrète, arme de la raison et du bon goût, la finesse délicate, la justesse de style, l'aisance tranquille et fière d'un homme bien élevé, qui est sûr de sa pensée, de son rang et de ses façons. Ils ont une verve bourbeuse et violente qui jette à flots et qui entre-choque les trivialités et la poésie, l'argot de la banque et les figures de l'ode, sorte d'ivresse malsaine et puissante comme celle que donnerait un vin brûlant et frelaté. Ils parlent en artistes et en gamins, touchant tout et cassant tout, la philosophie et la politique, la vérité et la vertu. Paris a mis entre leurs mains toutes les idées; ils polissonnent avec elles, à la façon des sceptiques et des enfants qui volontiers feraient des cocotes avec une Charte ou un Évangile. — « Tu ferais pot-bouille avec une actrice qui te rendrait heureux, voilà ce qui s'appelle une question de cabinet.

Mais vivre avec une femme mariée!... c'est tirer à vue sur le malheur. » Et ailleurs : « Reprochez-vous à ce pauvre Rastignac d'avoir vécu aux dépens de Mme de Nucingen? D'abord, abstraitement parlant, comme dit Royer-Collard, la question peut soutenir la *critique de la raison pure*; quant à celle de la raison impure.... » — Le roman continue ainsi pendant deux cents pages : calembours, idées étranges et profondes, allusions scabreuses, métaphores flamboyantes, caricatures subites et subitement rompues, style de banquier, de prédicateur, de commissaire de police et de peintre; leur langage ressemble à ces tas d'ordures parisiennes où l'on trouve pêle-mêle tous les débris de l'extrême richesse et de l'extrême misère, des restes de dentelles et des épluchures de choux. — Cela fait du terreau puissant, je vous l'accorde, mais accordez-moi qu'il est infect. « Mon effervescence première, dit l'un d'eux, me cachait le mécanisme du monde; il a fallu le voir, se cogner à tous les rouages, entendre le cliquetis des chaînes et des volants, se graisser aux huiles. » Un autre lui crie : « Ta plaisanterie est vieillotte! ta phrase est plus connue qu'un remède secret! » J'en passe et de plus belles. — La source de ce style est la désillusion; l'expérience les a bronzés et brisés; ils jugent la vie laide et sale, et ils jettent de la boue avec colère et avec plaisir contre l'essaim brillant des beaux songes qui viennent bourdonner et voltiger au seuil de la jeunesse. Il faut dire que le désenchantement, pour les saisir à la gorge, a pris la plus laide forme, celle de créancier; la lettre de

change, les protêts, les recors, la saisie sont leur compagnie ordinaire; leurs phrases involontairement en gardent la mémoire; derrière tous leurs châteaux en Espagne, ils entrevoient Clichy à l'horizon. Pour achever de les rendre tristes, Balzac les rend philosophes; ils dissertent sur leur siècle, sur la vie, sur l'histoire, amèrement comme des vaincus, ou brutalement comme des tyrans, mais toujours en style de viveurs misanthropes, qui, entre deux bouteilles de champagne, s'amusent à flétrir l'homme et à disséquer la société. Voilà un nouveau genre de divertissement, propre à Paris, à Balzac et au XIXe siècle : la philosophie du dégoût, professée en termes d'école et de cuisine, au milieu des verres cassés et des papiers timbrés, par des artistes devenus à demi financiers, à demi malades et à demi coquins.

III

Le naturel des femmes se compose de finesse nerveuse, d'imagination délicate et agile, de réserve innée et acquise. C'est dire que presque toujours il échappe à Balzac. Parfois, je le sais, son talent d'observateur triomphe; il a si bien regardé et tant réfléchi qu'il a peint avec vérité quelques jeunes filles honnêtes et tendres : la Fosseuse, Évelina, Eugénie Grandet, Marguerite Claës. Çà et là pourtant, ces chastes figures ont des taches; mais, dans les autres, les fautes sont telles, que le portrait en est tout gâté. L'homme au tempérament

grossier, le philosophe pédant, le physiologiste habitué des salles de dissection, percent sous le masque mal attaché de la femme honnête. Elles ont des *mots d'auteur*. — Mme Claës, Espagnole ignorante, femme d'intérieur et de ménage, dit à son mari : « La vie du cœur, comme la vie physique, a ses actions.... La gloire est le soleil des morts. » Mme de Mortsauf répond à Félix de Vandenesse qu'elle ne peut pas l'aimer, parce qu'elle se doit à ses enfants et à son mari malade : « Ma confession ne vous a-t-elle pas assez montré les trois enfants auxquels je ne dois jamais faillir, sur lesquels je dois faire pleuvoir une rosée réparatrice, et faire rayonner mon âme sans en laisser adultérer la moindre parcelle? » Ces deux femmes, Mme Graslin et beaucoup d'autres, étaient nées certainement prophétesses et bas-bleus. La pudeur, autant que le bon goût, leur manque. Modeste Mignon, écrivant à un jeune homme qu'elle aime et qu'elle n'a vu qu'une fois, se récrie sur les jolis gants « qui moulaient sa main de gentilhomme ». Mme de Mortsauf, que l'auteur présente comme une madone, commet cinq ou six actions presque lestes, et sa dernière lettre lève bien visiblement et bien haut le rideau de l'alcôve conjugale. — La vérité est que Balzac y entre trop; sans doute il est utile de mettre le pied dans le cabinet de toilette, à la façon d'une femme de chambre, ou l'œil au trou de la serrure, à la façon d'un commissaire de police; mais, si cela désenchante, cela empêche d'enchanter. Je n'ai plus de plaisir devant une belle toilette quand on m'en donne la facture et qu'on

m'en démontre le mécanisme. Je n'ai plus de sympathie pour un joli ménage[1], quand on me compte les cuvettes d'eau fraîche et les flacons de vinaigre employés tous les soirs pour entretenir la beauté. Je n'ai plus d'admiration pour une femme vertueuse, quand, au bout d'une belle action, je la vois se poser en pied comme une actrice et réciter une tirade de drame. Quand Balzac veut peindre la vertu, la religion et l'amour, il rencontre l'enflure pénible d'une sublimité fausse, la banalité fardée d'une phraséologie officielle, la concupiscence d'une imagination dévergondée et d'un tempérament échauffé ; ses beaux portraits de femmes sont ailleurs. — Ce sont d'abord les grotesques, pauvres sottes prétentieuses, taquines ou niaises, Mme Soudry, Mlle Rogron, Mlle Gamard, la grande Nanon, Mlle Cormon, et cent autres, déformées par la vie de province, le métier, les soins du ménage, les tracasseries, les commérages, n'ayant pour poésie qu'une dévotion machinale et l'art de frotter leurs meubles, piquées sourdement par la griffe du diable que Balzac, leur gros libertin de père, ne manque jamais d'aiguiser. Ce sont aussi les intrigantes, Mme Camusot par exemple, sorte de procureurs en jupons, plus cruels et plus rusés que les autres, artificieuses, âpres au gain, implacables, plus dangereuses que les hommes, parce qu'elles ont moins de scrupules, moins de craintes et plus de passions. Ce sont encore les malades, Mme Graslin,

1. *Ferragus*, *Mémoires de deux jeunes mariées.*

Mme d'Aiglemont, créatures délicates, que l'ignorance, la pureté, l'imagination, ont rendues trop sensibles, et qui, tombées tout d'un coup dans la platitude de la vie et dans les brutalités du mariage, languissent, s'exaltent, s'abattent, et finissent par se perdre ou se faner. — Partout où il y a une difformité ou une plaie, Balzac est là; il fait son métier de physiologiste; personne n'a si bien décrit la laideur et le malheur, et beaucoup de gens l'en louent, disant que c'est là tout l'homme. Le mariage, comme l'argent, est sa place d'armes; il y revient toujours: c'est le grand arsenal de nos misères. A la vérité, il veut l'égayer, et s'affuble d'une robe de pédant pour vous divertir. Il secoue l'arbre de la science et vous donne à croquer les pommes les plus vertes. Vous mangez et vous essayez de rire; mais au fond vous avez envie de pleurer. *Les scènes de la vie conjugale* sont un chef-d'œuvre; mais quel triste chef-d'œuvre! — « Tu trouvais ton *idéal*, toi! un bel homme toujours si bien mis, en gants jaunes, la barbe faite, bottes vernies, linge blanc, la propreté la plus exquise, aux petits soins! » En effet, tel est l'idéal. — « Et des promesses de bonheur, de liberté! On entendait rouler dans ses moindres mots des chevaux et des voitures. Armand me faisait l'effet d'un mari de velours, d'une fourrure en plumes d'oiseau dans laquelle tu allais t'envelopper. » — J'achève, ou plutôt Cécile de Marville achève : « Donner cinq cent mille francs à son compagnon d'infortune! O maman! j'aurai voiture et loge aux Italiens! » — L'homme épouse une dot et une bonne tenue, la

femme épouse une calèche et une frisure. De là un bonheur conjugal vraiment unique, chacun tirant à soi, tous deux trompés dans leurs espérances, usant de leur esprit pour se picoter en secret et s'aimer en public. — Mettez tous ces vices et toutes ces forces ensemble, vous aurez le bas-bleu et la lorette! Mme de Bargeton, Mme de la Baudraye, Mme Schontz, Esther, Josépha : ce sont, dans Balzac, les plus parfaites figures de femmes. Sa pédanterie, son style prétentieux, ses phrases à longue queue et à ramages, sa sensualité à demi couverte conviennent au bas-bleu, qui est une courtisane d'imagination et qui fait des orgies d'esprit. Son audace, son dévergondage de style, sa verve brutale et fangeuse, ses nerfs d'artiste, son goût pour la magnificence et le plaisir, sa science de la vie et son cynisme conviennent à la courtisane qui exploite le monde et qui en jouit.

IV

Il y a pourtant des gens vertueux dans Balzac, car il y en a dans la nature; mais les siens sont d'une espèce particulière et portent, comme le reste, la marque de leur auteur. Le poète moraliste, Corneille par exemple, pose ses héros debout tout d'abord. Ils veulent être héros, ils le sont; nulle autre cause, leur volonté suffit et se suffit à elle-même pour se fonder et s'expliquer. Le naturaliste pense autrement; à ses yeux, la volonté a ses causes; quand l'homme marche, c'est qu'il est poussé; quelque ressort a remué dans

« l'automate spirituel » et a remué le reste. Pour lui, la vertu est un produit, comme le vin ou le vinaigre, excellent, à la vérité, et qu'il faut avoir chez soi en abondance, mais qui se fabrique comme les autres, par une série connue d'opérations fixes, avec un effet mesurable et certain. Ordinairement, elle n'est que la transformation ou le développement d'une passion ou d'une habitude; l'orgueil, la raideur d'esprit, la niaiserie obéissante, la vanité, le préjugé, le calcul y aboutissent; les vices contribuent à la faire, pareils à ces substances infectes qui servent à distiller les plus précieux parfums. — Le juge Popinot est une sorte de *petit manteau bleu*, bienfaiteur systématique et habile de tout son quartier; mais sa bienfaisance s'est tournée en manie, et l'on voit qu'il aime les pauvres comme un joueur aime le jeu. Le marquis d'Espard, ayant appris que la moitié de sa fortune vient d'une confiscation criminelle obtenue il y a deux cents ans, découvre, après mille peines, l'héritier légitime et lui rend son bien ; mais sa probité héroïque est nourrie par l'orgueil nobiliaire, et chacun devine qu'il veut effacer une tache de son blason. Le notaire Chesnel sacrifie sa fortune, presque son honneur, et sauve la famille d'Esgrignon par des prodiges de dévouement entassés; mais ce zèle est une passion de vieux domestique, et le lecteur découvre, dans l'aveuglement et dans les éclats de son amour, la fidélité animale et involontaire d'un chien. Les Pillerault, les Birotteau sont probes par habitude et par orgueil de négoce, par étroitesse d'éducation et

d'esprit. Certainement nous pouvons les admirer encore ; mais notre admiration diminue au spectacle des sources de leur vertu, d'autant plus que ces sources versent en eux la sottise et le ridicule aussi abondamment que la beauté. Birotteau lâche à chaque minute des phrases de parfumeur et de niais ; Pillerault est une dupe politique ; Popinot vit dans la crasse et montre les habitudes d'un automate judiciaire. Balzac compte les bégaiements, les verrues, les tics, toutes les petites misères, toutes les grandes laideurs qui se rencontrent dans l'homme vertueux comme dans les autres. C'est le rendre visible, mais c'est l'amener du ciel en terre ; il le fait réel, mais il l'amoindrit. — Il l'amoindrit d'une autre façon encore ; car il ne peint jamais d'autres sources de vertus, les plus pures de toutes, la grandeur d'idées qui a soutenu Marc-Aurèle, et la délicatesse d'âme qui a guidé Mme de Clèves. Il a besoin de l'enfer pour encourager ses saintes. Les bienfaits de Bénassis et de Mme Graslin ne sont que les calculs d'un grand remords. Mme Hulot, Mlle Cormon, Mme de Mortsauf placent à gros intérêts sur la terre, afin d'être mieux payées dans le ciel. La vertu ainsi présentée n'est qu'un prêt à usure et sur gages. C'est la plus laide idée de Balzac. Que le naturaliste nous désenchante, on s'y résigne ; mais que l'artiste supprime en nous l'élévation et la finesse, on se révolte, et on lui répond que, s'il les abolit dans les autres, c'est probablement parce qu'il ne les trouve point en lui.

V

En effet, son idéal est ailleurs. Ses médecins n'ont pas de plus grand plaisir que la découverte d'une maladie étrange ou perdue ; il est médecin et fait comme eux. Il a décrit maintes fois[1] des passions contre nature, telles qu'on ne peut pas même les indiquer ici. Il a peint avec un détail infini et une sorte d'entrain poétique l'exécrable vermine qui pullule et frétille dans la boue parisienne, les Cibot, les Rémonencq, les Mme Nourrisson, les Fraisier, habitants venimeux des bas-fonds obscurs, qui, grossis par la lumière concentrée de son microscope, étalent l'arsenal multiplié de leurs armes et l'éclat diabolique de leur corruption. Il est allé chercher dans tous les recoins et dans toutes les fanges les créatures étranges ou malsaines qui vivent en dehors de la loi et de la nature, des joueurs, des entremetteuses, des bohèmes, des usuriers, des forçats, des espions ; il a si bien pénétré dans leur être, il a si fortement lié et équilibré tous leurs ressorts, il a rendu leur naturel si nécessaire et leurs actions si conséquentes, qu'en les détestant on les admire, et que l'imagination qui voudrait s'en détourner ne s'en détache plus. — Ce sont, en effet, les héros du naturaliste et du rude artiste que rien ne dégoûte ; ils sont les curiosités de sa galerie. Vous passez vite

1. *La fille aux yeux d'or*, *Sarrasine*, *Vautrin*, *Une passion dans le désert*.

devant ses honnêtes femmes indélicates, devant ses prêtres emphatiques, devant ses grands hommes nébuleux ou bavards; le beau n'est point ici : un muséum n'est point un musée. Mais vous vous arrêtez devant ses gens de métier et d'affaires, chacun casé sous sa vitrine, étalant les arrêts et les excès de développement qui le rangent dans son espèce; devant ses gens d'esprit tous éblouissants, pervertis et dégoûtés; devant ses femmes malades, ses commères de province, ses dames auteurs et ses lorettes; devant ses hommes vertueux, préparés comme les autres par la triste méthode anatomique, et qui tous tirent leurs vertus de leurs préjugés, de leurs manies, de leurs calculs ou de leurs vices; devant les êtres excentriques ou difformes qu'il a réservés et mis en saillie comme des pièces d'élite. Attendez encore un instant, il va lever un rideau et vous verrez dans une salle distincte les monstres de la grande espèce : il les aime encore mieux que les petits.

§ V

LES GRANDS PERSONNAGES

Si vous croyez que dans la nature humaine la pièce essentielle est la raison, vous prendrez pour héros la raison, et vous peindrez la générosité et la vertu. Si vos yeux s'appliquent à la machine extérieure et ne s'attachent qu'au corps, vous choisirez le corps pour

idéal, et vous peindrez des chairs voluptueuses et des muscles vigoureux. Si vous voyez dans la sensibilité la partie importante de l'homme, vous ne verrez de beauté que dans les émotions vives, et vous peindrez les accès de larmes et les sentiments délicats[1]. Votre opinion sur la nature fera votre opinion sur la beauté; votre idée de l'homme réel formera votre idée de l'homme idéal; votre philosophie dirigera votre art. — C'est ainsi que la philosophie de Balzac a dirigé l'art de Balzac. Il considérait l'homme comme une force : il a pris pour idéal la force. Il l'a affranchie de ses entraves; il l'a peinte complète, libre, dégagée de la raison qui l'empêche de se nuire à elle-même, indifférente à la justice qui l'empêche de nuire aux autres; il l'a agrandie, il l'a nourrie, il l'a déployée et l'a donnée en spectacle, au premier rang, comme héroïne et comme souveraine, dans les monomanes et dans les scélérats.

Comment rendre beaux la folie et le vice? Comment gagner notre sympathie à des bêtes de proie et à des cerveaux malades? Comment contredire l'usage presque universel de toutes les littératures et mettre l'intérêt et la grandeur à l'endroit précis où elles ont ramassé le ridicule et l'odieux? Qu'y a-t-il de plus honni que le soudard grossier, poursuivi de quolibets et de mésaventures depuis Plaute jusqu'à Smollett? — Regardez, le voilà qui se transforme; Balzac l'explique : vous apercevez les causes de son vice; vous vous pénétrez de

1. Par exemple Corneille, Rubens, Dickens.

leur puissance et vous prenez part à leur action. Vous êtes transporté par la logique et vous voyez disparaître la moitié de votre scandale et de votre dégoût. Philippe Brideau est un soldat dépravé par le métier et la famille, par le succès et le malheur. Officier à dix-huit ans, il a eu pour éducation la campagne de Waterloo, les trahisons et les débandades; puis, au Texas, le spectacle de l'égoïsme et de la brutalité américaines. Lieutenant-colonel et deux fois décoré, du plus haut des rêves de la jeunesse, de l'ambition et du succès, il est retombé dans sa famille ruinée, pauvre hère opprimé et suspect, encagé comme un lion derrière le grillage d'une caisse, habitant haineux des bas-fonds du théâtre et de la presse, bientôt malade des débauches où il se roule pour s'assouvir et se distraire, puis conspirateur et jeté en prison au sortir de l'hôpital. Il a été endurci par le spectacle et l'exercice de la force; il a été aigri par l'humiliation de la défaite et les privations de la misère; il a été corrompu par la compagnie des escrocs, par l'habitude de l'orgie, par l'indulgence de sa famille, par l'adoration de sa mère, par l'impunité de ses premiers crimes. Vous étonnez-vous maintenant qu'il étale et pratique le mépris de la justice et des hommes? Ce courant de causes emporte l'esprit comme un fleuve. On ne se rebute plus des grossièretés de Philippe, on veut les voir; son caractère les exige et fait que nous les exigeons. Bien plus, l'atrocité les recouvre; à force d'insensibilité, il devient grand. Il n'y a plus rien d'humain en sa nature; il exploite tout et

il foule tout. — Ayant volé sa caisse, il effraye sa mère par une feinte de suicide ; on l'embrasse, on pleure, on lui offre à genoux la fortune de la famille. « Tiens, se dit-il, l'annonce a fait son effet. » Voilà sa reconnaissance. — Il a filouté le dernier argent de la vieille Descoings, sa seconde mère, et le lendemain la trouve mourante : « Vous me chassez, n'est-ce pas? Ah! vous jouez ici le mélodrame du *Fils banni*? Tiens, tiens, voilà comme vous prenez les choses? Eh bien, vous êtes tous de jolis cocos. Qu'ai-je donc fait de mal? J'ai pratiqué sur les matelas de la vieille un petit nettoyage. L'argent ne se met pas dans la laine, que diable! Et voilà. » C'est là son repentir. — Il a été nourri par un vieux camarade d'armée et de débauches, Giroudeau; devenu riche, il l'éconduit et le fait disgracier. « C'est, dit-il, un homme sans mœurs. » Voilà son amitié. — Il a épousé une femme de basse origine pour avoir un million; arrivé à Paris, il la jette dans le demi-monde, puis dans la plus basse ordure, il l'y laisse mourir de misère et de maladies. Voilà sa loyauté conjugale. — Il a tué sa mère par la brutalité de son ingratitude. Un camarade député par la famille le supplie de venir la voir au lit de mort, il se met à rire : « Eh! que diable veux-tu que j'aille faire là? Le seul service que puisse me rendre la bonne femme est de crever le plus tôt possible. Je suis un vieux chameau qui se connaît en génuflexions. Ma mère veut, à propos de son dernier soupir, me tirer une carotte pour mon frère. Merci. » C'est là sa piété filiale. — Qui pense encore à la gros-

sûreté fougueuse du viveur et du soudard? L'horreur ici noie la crapule; c'est l'éclat inhumain et sinistre d'une statue d'airain. — Balzac y ajoute la force : l'éducation qui a perverti Philippe l'a cuirassé; sabreur et joueur, parmi les chances de la guerre et de la roulette, il a gagné ce sang-froid qui donne à l'homme la possession de soi-même et la domination sur autrui. Il a « le regard qui plombe les imbéciles », la dissimulation qui trompe le public, le coup d'œil qui saisit l'occasion. Écoutez de quel style, avec quelle hauteur de mépris, avec quel flegme de corps de garde il endoctrine son oncle, vieil imbécile exploité par sa servante et par l'amant de sa servante. « Bonjour, messieurs, dit-il aux visiteurs; je promène mon oncle, comme vous voyez, et je tâche de le former, car nous sommes dans un siècle où les enfants sont obligés de faire l'éducation de leurs grands parents.... Je vous tuerai Maxence comme un chien. Vous me prendrez chez vous à sa place, je vous ferai alors marcher cette jolie fille au doigt et à l'œil. Oui, Flore vous aimera, tonnerre de Dieu! ou, si vous n'êtes pas content d'elle, je la cravacherai.... Vous vivrez ensemble comme des cœurs à la fleur d'orange, une fois son deuil passé; car elle se tortillera comme un ver, elle jappera, elle fondra en larmes. Mais... laissez couler l'eau. » Jamais le cynisme et le dédain ont-ils trouvé une expression plus poignante et plus amère? Philippe sangle et saigne les hommes comme un bétail, en cavalier et en boucher. — Il est si fort, qu'il prodigue sa force; il fait sauter

le sabre des mains de Maxence, lui dit de le ramasser, puis le tue après l'avoir insulté de son pardon. Il est aussi grand calculateur que duelliste, empoche la succession de son oncle, se débarrasse de son oncle, de sa femme, de ses amis, de sa mère, s'installe devant le public, en beau costume officiel de générosité et d'honneur, gagne des croix, un titre, des millions, et touche au faîte. Pour l'achever, Balzac lui donne la philosophie du vice : un scélérat n'est pas complet, s'il ne l'est par principe; il faut qu'il sache ce qu'il fait et ce qu'il vaut, qu'il s'en glorifie, qu'il appelle sa cruauté justice, qu'il insulte à la vertu comme aux hommes, qu'il appuie ses crimes sur l'autorité du droit, qu'il les érige en maximes, qu'il les étale dans toute la gloire de la raison, sous toute la clarté du ciel. L'impudence et la théorie sont sa dernière couronne : écoutez Philippe : « Les femmes, dit-il, sont des enfants méchants ; c'est des bêtes inférieures à l'homme, et il faut s'en faire craindre; car la pire condition pour nous, c'est d'être gouvernés par ces brutes-là. » Et ailleurs : « Je suis un parvenu, mon cher, je ne veux pas laisser voir mes langes! Mon fils, lui, sera plus heureux que moi, il sera grand seigneur. Le drôle souhaitera ma mort, je m'y attends bien, ou il ne sera pas mon fils. » Vous voyez qu'il se fait justice et s'assied dans sa brutalité comme dans un lit glorieux et commode; Machiavel et Borgia n'eussent pas mieux dit. Qu'importent sa fin et les deux ou trois coups de hasard qui le ruinent et le tuent? Une pierre peut tomber dans la plus belle machine, casser

un ressort et déconcerter le reste; la machine n'en reste pas moins un chef-d'œuvre. Qu'elle déchire et broie, je n'y pense plus; je ne songe qu'à l'enchaînement géométrique de ses rouages d'acier, aux formidables dents grinçantes de ses engrenages froissés, à l'invincible élan du volant qui disparaît dans sa vitesse, au lugubre éclat du fer meurtri qui brille et crie; l'artiste m'a vaincu, m'a emporté, m'a ébloui, et je ne sais plus et je ne veux plus que l'admirer.

Ce soudard encore pouvait devenir poétique; il a la hardiesse et le flegme, et Balzac n'a eu qu'à les étaler pour le relever. Mais que faire de l'avare? Qu'y a-t-il de grand dans un usurier grimé, ratatiné, inquiet, attaché à faire des comptes, à rogner ses dépenses et à grignoter le bien d'autrui? Comment écrire après Molière et pour contredire Molière? Qu'est-ce qu'Harpagon, sinon un grotesque que le poète diffame et soufflette pour nous amuser et nous corriger? — Comptez tous ses ridicules; trouvez-vous une place où la beauté puisse se loger? Sa lésine est d'autant plus basse qu'il est né riche bourgeois, et que son rang l'oblige à garder valets, diamants et voitures. Qu'y a-t-il de plus vil qu'un usurier à carrosse inventeur de mets économiques, thésauriseur de chandelles et grippe-sou? Il est raillé par ses voisins, vilipendé par ses domestiques: il laisse son fils s'endetter et sa fille s'enfuir; il veut prêter sur gages, et l'affaire manque; il veut cacher son argent, et on le lui vole; il veut se marier, et on lui prend sa maîtresse; il tâche

d'être galant, et il est imbécile; il pleure, et le spectateur rit. Que de moyens pour rendre un personnage grotesque! — Donc, en prenant les moyens contraires, on rendra le personnage poétique; l'être ridicule et bas se trouvera tragique et grandiose; Harpagon retourné deviendra Grandet. Faisons-le paysan, tonnelier, piocheur de vignes; sa mesquinerie deviendra excusable : s'il compte les morceaux de sucre au déjeuner du matin, s'il cloue de ses mains les caisses de son neveu, s'il appelle sa servante auprès de lui pour économiser une chandelle, c'est que les habitudes durent, que le jeune homme persiste dans le vieillard, et que l'âme garde toujours l'attitude qu'elle a prise d'abord : nous en aurions fait autant à sa place, et nous supportons ici la ladrerie qui nous choquait ailleurs. — Harpagon, maladroit, bafoué et dupe, était un sujet de rire; Grandet, habile, honoré et heureux, deviendra un objet de crainte. Il exploite ses gens et sa famille, ses amis et ses ennemis. Il a pris pour servante une campagnarde taillée en grenadier, dont personne ne voulait, en qui il a imprimé un dévouement machinal et la fidélité d'une bête de somme. Il a choisi pour femme une ménagère dévote, soumise par religion, par délicatesse et par bêtise, qui lui laisse prendre ses épargnes et évite de lui demander un sou. Il a dressé sa fille à l'économie stricte, et profite de sa vertu filiale pour lui dérober l'héritage auquel elle a droit. Il se débarrasse de son neveu ruiné et trouve moyen de faire le généreux en lui prenant ses bijoux à un taux de

juif. Il est respecté par les plus riches bourgeois, qui lui font la cour espérant épouser sa fille. Il tire d'eux vingt services, recevant de l'un des consultations gratuites, envoyant l'autre à Paris pour arranger ses affaires. Il profite de toutes les passions, de toutes les vertus, de toutes les misères, véritable diplomate, calculateur obstiné, si attentif et si prudent, qu'il dupe les gens d'affaires et se joue de la loi avec la loi. Il a commencé avec deux cents louis et finit avec dix-sept millions. La splendeur de l'or couvre ici la laideur du vice, et l'avarice glorifiée s'assoit sur le succès comme sur un trône. — Pour la porter plus haut encore, Balzac la munit de toutes les forces de l'esprit et de la volonté. Grandet est tellement supérieur, que d'ordinaire il consent à faire le sot ignorant et humble, bredouillant, disant que sa tête se casse, qu'il n'entend rien aux complications des affaires, jusqu'à ce que ses adverversaires oublient leur défiance et lui livrent leurs secrets. Il se moque d'eux, il s'amuse à les faire courir et suer, il se joue de leur attente et de leurs révérences. « Entrez, messieurs, dit-il à ses visiteurs, gens huppés de la ville; je ne suis pas fier, je rafistole moi-même la marche de mon escalier. » Et il les fait asseoir devant son unique chandelle, côte à côte avec sa servante. — Il s'installe dans son avarice comme Brideau dans sa brutalité; il l'étale en maximes avec une précision et une conviction atroces. Quand son frère s'est tué et que son neveu pleure : « Il faut laisser passer la première averse; mais ce jeune

homme n'est bon à rien : il s'occupe plus des morts que de l'argent. » Rirez-vous d'un homme après de telles paroles? Cette sentence est un coup de couteau qui tranche d'un trait la racine de l'humanité et de la pitié. Son vice en lui est un dogme embrassé avec l'âpreté de la volonté et l'acharnement de l'amour. Il est tyran chez lui et terrible; ses femmes tremblent sous son regard; ce sont ses « linottes », petites bêtes gentilles à qui l'on donne de temps en temps un grain de mil, mais à qui d'un coup de pouce on tordrait le cou. La passion gronde à travers ses expressions sarcastiques et crues : « Je ne vous donne pas *mon* argent pour embucquer de sucre ce jeune drôle. — Tiens, de la bougie? Les garces démoliraient le plancher de ma maison pour cuire des œufs à ce garçon-là! » On est emporté par la véhémence et les éclats de sa colère : on voit qu'à ce degré le vice ne reçoit ni frein ni mesure, qu'il brise tout et foule tout, et se rue à travers les sentiments et le bonheur des autres, comme un taureau à travers une maison ou une église. « A quoi vous sert de manger le bon Dieu six fois tous les trois mois, si vous donnez l'or de votre père en cachette à un fainéant qui vous dévorera votre cœur quand vous n'aurez plus que ça à lui prêter? » Sa femme le supplie au nom de Dieu. « Que le diable emporte ton bon Dieu! » — On a peur ici de la nature humaine; on sent qu'elle renferme des gouffres inconnus où tout peut s'engloutir, tout à l'heure la religion, à présent la paternité. Lorsque sa fille signe l'acte par lequel elle renonce à l'héritage

de sa mère, il pâlit, sue, défaille presque, puis tout d'un coup l'embrasse à l'étouffer. « Va, mon enfant, tu donnes la vie à ton père. Voilà comme doivent se faire les affaires. La vie est une affaire. Je te bénis. Tu es une vertueuse fille qui aime bien son papa. » Cette trivialité, cette bénédiction jetée en manière d'appoint, ces cris saccadés et étranglés de l'avare qui étouffe le père, sont horribles. A cette hauteur et avec ces actes, la passion atteint la poésie; et peut-être un pareil avare n'est-il qu'un poète à huis clos et dévoyé. Il nage en imagination sur son fleuve d'or. Il parle de son trésor avec les vivantes et caressantes expressions d'un amoureux et d'un artiste. « Allons, va le chercher, le mignon. Tu devrais me baiser sur les yeux pour te dire ainsi des secrets de vie et de mort sur les écus. Vraiment, les écus vivent et grouillent comme les hommes; ça va, ça vient, ça sue, ça produit. » A la fin, ses yeux restent des heures entières collés sur des piles de louis, comme pour se nourrir de leur scintillement. « Ça me réchauffe, » dit-il. — Le trouvez-vous grotesque encore? Que de joies a goûtées cet homme! Il a joui de son or par les yeux comme un peintre; il a vogué comme un poète parmi les inventions et les espérances de cent mille féeries resplendissantes; il a savouré le long plaisir continu du succès croissant, de la victoire répétée, de la supériorité sentie, de la domination établie; il n'a souffert ni par le cœur, ni par l'argent, ni par les privations, ni par les remords; il est mort au bout de l'extrême vieillesse, dans la pos-

session et dans la sécurité, dans l'entier assouvissement de sa passion maîtresse, dans le silence des autres désirs amortis ou arrachés. Si Corneille écrivait la généreuse épopée de l'héroïsme, Balzac écrit la triomphante épopée de la passion.

Ceux-là encore échappent à la laideur par leur puissance : choisissons une passion qui soit une faiblesse; au lieu d'une bête de proie, prenons un fou; cherchons un vice qui fasse, non un tyran, mais un esclave, et qui dévore le cœur et la vie de celui qui le porte, au lieu de ravager la vie et le bonheur d'autrui. — Il en est un, le plus bafoué de tous, plastron commun de la comédie antique et de la comédie moderne, le libertinage des vieillards amoureux, qu'on dupe, qu'on vole et qu'on chasse. Celui-là aussi, pour Balzac, va devenir un héros; car qu'importe l'homme? Est-ce à Grandet ou à Brideau que je m'intéresse? Que sont-ils aux yeux de l'artiste, sinon le piédestal d'une statue qui est leur passion? C'est elle qu'il admire, car c'est elle qui est grande, éternelle, souveraine et dévastatrice de la nature et du monde humain. Sa puissance est pareille et pareillement visible, lorsqu'elle brise les objets qui l'entourent ou le vase qui la contient. Il est beau de la voir entrer comme un poison dans un corps vigoureux et sain, brûler son sang, tordre ses muscles, le soulever en soubresauts, l'abattre, puis décomposer lentement la masse inerte qu'elle ne lâche plus. — Le baron Hulot d'Ervy, un des grands administrateurs de l'Empire, à demi ministre, père de la plus florissante famille, adoré

par la plus belle et la plus vertueuse des femmes, homme d'esprit, d'invention, de résolution et d'expérience, magnifique, aimable, s'est laissé peu à peu infecter de ce venin. Les femmes d'Opéra ont dévoré sa fortune; il n'a plus d'argent pour soutenir sa maison et marier sa fille, et sa passion, accrue par l'habitude, est devenue une obsession. « Et tout cela pour une femme qui me trompe, qui se moque de moi quand je ne suis pas là, qui m'appelle un vieux *chat teint*! Oh!... c'est affreux qu'un vice coûte plus cher qu'une famille à nourrir.... Et c'est irrésistible.... Je te promettrais à l'instant de ne jamais retourner chez cette abominable israélite; si elle m'écrit deux lignes, j'irais, comme on allait au feu sous l'Empereur. » — Un vice aussi enraciné devient une monomanie. Le fumeur d'opium qui voit son camarade râler dans un coin de la taverne dit: « Voilà pourtant comme je serai dans trois mois, » et il se retourne pour charger sa pipe; la passion prend l'homme et le tire de son croc de fer, par un mouvement prévu et invincible, dans l'ornière sanglante et fangeuse de toutes les hontes et de toutes les douleurs. — Renvoyé par sa cantatrice, Hulot s'est épris d'une jolie femme, qui semble une femme honnête, la plus dangereuse courtisane qu'on ait peinte, égale à la Cléopâtre de Shakespeare, reine pour l'audace, artiste pour la fougue et les inventions. Dans ce gouffre s'engloutissent les débris de sa fortune. Il engage ses traitements, il signe des lettres de change, il vend son crédit, il laisse sa femme sans pain, il envoie son oncle, brave

paysan, obéissant comme un soldat, piller dans les fournitures d'Afrique. Le père, l'homme prudent, l'administrateur, l'honnête homme, disparaissent par degrés sous le débauché. Le vice monte en lui comme une marée, noyant l'humanité, le sens commun et l'honneur. Dans cette débâcle, il découvre que sa maîtresse le trompe, et pour deux rivaux; elle-même le lui dit en face avec un soudain éclat d'insolence et d'insulte. Il demande grâce, le malheureux! il consent à donner une place au mari; il reconnaît l'enfant; bien plus, il se croit aimé, il pleure d'attendrissement : ses yeux sont bouchés, il boit toute honte, sans plus rien sentir; possédé d'une idée fixe, il n'aperçoit plus les autres; il avance comme un enfant qui, le regard arrêté sur un fruit, court en trébuchant à travers les épines et les fanges; à peine s'il est désabusé, lorsque le couple d'escrocs le fait surprendre en flagrant délit d'adultère et lui extorque les derniers restes de son crédit et de son bien. Au même instant, la montagne de misères que son vice vient d'accumuler croule sur lui d'un seul choc. Son fils chancelle sous le poids des lettres de change; sa femme, traînée par l'extrême désespoir et le plus sublime dévouement jusqu'au bord du déshonneur, tombe mourante; son vieux frère, austère républicain, meurt en trois jours; son oncle, emprisonné pour lui, se poignarde dans son cachot avec un clou. Foudroyé par les mépris du prince son patron, chassé de ses places, déclaré voleur, il s'abat « quasi dissous » sous la ruine des fortunes qu'il a brisées, parmi les

sanglots des familles qu'il a déshonorées, au glas des deux morts qu'il a causées. — En est-ce assez? Et la poésie physiologique s'arrêtera-t-elle à cette agonie de l'honneur? La logique la traîne plus loin, des convulsions grandioses jusqu'à l'inertie flasque de la dissolution et de la mort. Désormais Hulot n'est plus un homme, « mais un tempérament ». La délicatesse, l'élégance, l'amour, tout ce qui peut embellir ou excuser le vice, s'est anéanti pour lui; il n'en reste qu'une habitude et un besoin. Il descend jusqu'à emprunter de l'argent à la cantatrice, son ancienne maîtresse. Il vit avec des grisettes, quittant l'une, puis l'autre, « comme un roman lu, » parmi des ivrognes d'estaminet, des figurants, des claqueurs et la plus immonde canaille, lui-même digne des drôles qu'il voit, toujours endetté et poursuivi, à la fin écrivain public dans une échoppe, ayant acheté avec de l'argent et des pralines une pauvre innocente enfant de quinze ans. Son avilissement se tourne en idiotisme; il tombe jusqu'à une sorte d'instinct machinal et physique. Retrouvé par sa femme, qui veut le rendre à sa famille sauvée et à sa fortune restaurée, il lui dit : « Je veux bien, mais pourrai-je emmener la petite? » C'est le geste aveugle et horrible d'un affamé qui s'accroche en tâtonnant à son dernier morceau de pain. Pour achever, il s'amourache d'une grosse Normande, maritorne de sa cuisine : « Ma femme n'a pas longtemps à vivre, lui dit-il, et si tu veux, tu pourras être baronne. » Sa pauvre femme malade meurt de ce mot qu'elle entend, et la cuisinière devient ba-

ronne. Quelle fin et quel mot! mais quelle suite et quel ensemble! Lucrèce n'a rien fait de plus puissant lorsque, avec une verve désespérée et une logique intraitable, il a décrit la peste d'Athènes et fait de la peste son héros.

Arrêtons-nous ici; ces trois portraits feront juger des autres. Balzac, comme Shakespeare, a peint les scélérats de toute espèce : ceux du monde et de la bohème, ceux du bagne et de l'espionnage, ceux de la banque et de la politique[1]. Comme Shakespeare, il a peint les monomanes de toute espèce : ceux du libertinage et de l'avarice, ceux de l'ambition et de la science, ceux de l'art, de l'amour paternel et de l'amour[2]. Souffrez dans l'un ce que vous souffrez dans l'autre. Nous ne sommes point ici dans la vie pratique et morale, mais dans la vie imaginaire et idéale. Leurs personnages sont des spectacles, non des modèles; la grandeur est toujours belle, même dans le malheur et dans le crime. Personne ne vous propose d'approuver et de suivre; on vous demande seulement de regarder et d'admirer. J'aime mieux en rase campagne rencontrer un mouton qu'un lion; mais, derrière une grille, j'aime mieux voir un lion qu'un mouton. L'art est justement cette sorte

1. Vautrin, Mme Marneffe, de Marsay, Nucingen, Philippe Brideau, La Palférine, Maxime de Trailles, etc.

Comparez Richard III, Iago, lady Macbeth, Macbeth, Regane, Gonerille, etc.

2. Claës, Hulot, Grandet, Goriot, Louis Lambert, Marcas, Frauenhofer, Sarrasine, Facino Cane, etc. Dans *Gambara* et *Massimilla Doni*, petit roman en deux parties, il y a sept monomanes.

Comparez Coriolan, Hamlet, Lear, Othello, Antoine, Hotspur, Juliette, Leonatus, Timon, etc.

de grille; en ôtant la terreur, il conserve l'intérêt. Désormais, sans souffrance et sans danger, nous pouvons contempler les superbes passions, les déchirements, les luttes gigantesques, tout le tumulte et l'effort de la nature humaine soulevée hors d'elle-même par des combats sans pitié et des désirs sans frein. Et certes, ainsi contemplée, la force émeut et entraîne. Cela nous tire hors de nous-mêmes; nous sortons de la vulgarité où nous traînent la petitesse de nos facultés et la timidité de nos instincts. Notre âme grandit par spectacle et par contre-coup; nous nous sentons comme devant les lutteurs de Michel-Ange, statues terribles dont les muscles énormes et tendus menacent d'écraser le peuple de pygmées qui les regarde; et nous comprenons comment les deux puissants artistes se trouvent enfin dans leur royaume, loin du domaine public, dans la patrie de l'art. — Shakespeare a trouvé des mots plus frappants, des actions plus effrénées, des cris plus désespérés; il a plus de verve, plus de folie, plus de flamme; son génie est plus naturel, plus abandonné, plus violent; il invente par instinct, il est poète; il voit et fait voir par subites illuminations les lointains et les profondeurs des choses, comme ces grands éclairs des nuits méridionales, qui d'un jet soulèvent et font flamboyer tout l'horizon. — Celui-ci échauffe et allume lentement sa fournaise; on souffre de ses efforts; on travaille péniblement avec lui dans ses noirs ateliers fumeux, où il prépare à force de science les fanaux multipliés qu'il va planter par milliers, et dont les lumières entre-

croisées et concentrées vont éclairer la campagne. A la fin, tous s'embrasent; le spectateur regarde : il voit moins vite, moins aisément, moins splendidement avec Balzac qu'avec Shakespeare, mais les mêmes choses, aussi loin et aussi avant.

§ VI

LA PHILOSOPHIE DE BALZAC

Le signe d'un esprit supérieur, ce sont les vues d'ensemble. Au fond, elles sont la partie capitale de l'homme; les autres dons ne servent qu'à préparer ou à manifester celui-là; s'il manque, ils restent médiocres; sans une philosophie, le savant n'est qu'un manœuvre, et l'artiste qu'un amuseur. De là le rang éminent d'Ampère en physique, de Geoffroy Saint-Hilaire en zoologie, de M. Guizot en histoire. De là aussi le rang de Balzac dans le roman.

I

Il avait des idées générales sur tout, tellement que ses livres en sont encombrés et que leur beauté en souffre. Quelles sont les causes, les suites et les alliances de chaque faculté et de chaque passion, quels sont les effets privés ou publics de chaque condition et de chaque profession, comment on fait et on défait sa fortune, les cent mille vérités sur l'homme et sur les hommes

qui composent l'expérience du monde, tout cela est dans son œuvre ; il y a des traités sur le mariage, sur le commerce, sur la banque, sur la faillite, sur l'administration, sur la famille, sur la presse. Il raisonne, et ses personnages raisonnent à chaque instant. Cette abondance de pensées fait leur grandeur ; presque toujours, leurs paroles valent la peine d'être méditées. Chacun arrive avec la masse de réflexions accumulées par toute une vie ; et toutes ces masses, opposées et liées les unes aux autres, composent par leur union et leur contraste l'encyclopédie du monde social.

Qu'est-ce que ce monde, et quelles forces le mènent? Aux yeux du naturaliste Balzac, ce sont les passions et l'intérêt. La politesse les orne, l'hypocrisie les déguise, la niaiserie les couvre de beaux noms ; mais au fond, sur dix actions, neuf sont égoïstes. Et il n'y a là rien de bien surprenant, car, dans ce grand pêle-mêle, chacun est confié à soi-même ; la constante pensée de l'animal est de se nourrir et de se défendre ; et l'animal persiste dans l'homme, avec cette différence que, la pensée de l'homme étant plus vaste, ses besoins et ses dangers sont plus grands. C'est pourquoi Balzac considère la société comme un conflit d'égoïsmes, où la force triomphe guidée par la ruse, où la passion perce sourdement et violemment les digues qu'on lui oppose, où la morale acceptée consiste dans le respect apparent des convenances et de la loi. — Cette vue triste et dangereuse l'est d'autant plus, qu'il fait des scélérats hommes de génie, qu'en donnant la théorie du vice il le

rend involontairement intéressant et excusable, qu'il peint médiocrement les sentiments élevés et fins, qu'il peint admirablement les sentiments grossiers et bas, et que de temps en temps, emporté par son sujet, il jette des maximes contraires à la paix publique et peut-être même alarmantes pour l'honneur[1]. — D'ailleurs cette amère philosophie manque chez lui de son contrepoids naturel, l'histoire, qu'il savait mal; il oubliait que, si l'homme aujourd'hui offre beaucoup de vices et de misères, l'homme autrefois en offrait bien davantage, que l'expérience agrandie a diminué la folie de l'imagination, l'aveuglement de la superstition, la fougue des passions, la brutalité des mœurs, l'âpreté des souffrances, et que, de siècle en siècle, on voit s'accroître notre science et notre puissance, notre modération et notre sécurité. Pour philosopher sur l'homme, ce n'est pas assez d'une observation exacte, il faut encore une observation complète; et la peinture du présent n'est point vraie sans le souvenir du passé.

Car, aussitôt que l'on considère le passé, on est tenté

1. « Les gens vertueux ont presque toujours de légers soupçons de leur situation; ils se croient dupés au grand marché de la vie. » (*Les Parents pauvres.*)

« Il ignorait qu'à trente-six ans, à l'époque où l'homme a jugé les hommes, les rapports et les intérêts sociaux, les opinions, pour lesquelles il a sacrifié son avenir, doivent se modifier chez lui comme chez tous les hommes vraiment supérieurs. » (*La vieille fille.*)

« Il vit le monde comme il est, les lois et la morale impuissantes chez les riches, et vit dans la fortune l'*ultima ratio mundi.* » (*Le Père Goriot.*)

de trouver le présent beau et honnête. Au fond, rien n'est plus trompeur que ces mots de beauté et de bonté, et rien n'est plus dangereux que de les employer à juger le monde. Il ne faut jamais dire que le monde est mauvais, ni le contraire. Ainsi employés, ces mots signifient seulement que les choses sont belles ou laides par comparaison à certains objets; c'est pourquoi, si on les compare à des objets différents, ces mêmes choses prendront un nom et une qualité contraires. La vérité est qu'il y a dans le monde une mesure de bien qui paraît grande si on la compare à une moindre, petite si on la compare à une plus grande, et qui, de même que toute quantité, n'est ni grande ni petite en soi. — Vous trouvez l'homme misérable et mauvais : c'est qu'au fond du cœur vous avez une image de la vie heureuse et juste, et que, rapprochant notre vie de celle-là, vous voyez de combien de degrés elle est au-dessous. Mais, si vous considérez la vie naturelle et animale, le jeu effréné et discordant de l'imagination et des désirs, le conflit nécessaire de la volonté et des choses, vous admirerez la portion de justice et de bonheur qui subsiste à travers ces tempêtes, et vous louerez la noblesse de la nature humaine, qui, parmi tant de forces déchaînées et aveugles, maintient et dégage la raison et la vertu. De sorte qu'à volonté, et selon ce point de départ, l'homme vous paraîtra vertueux ou vicieux, beau ou laid, heureux ou misérable, sans qu'aucun de ces noms exprime sa véritable nature, sans qu'aucun de ces noms puisse fixer une règle de gouvernement ou de conduite,

et cela parce que chacun de ces noms mesure seulement la distance qui se trouve entre l'homme réel et un certain homme imaginaire, que vous composez arbitrairement, que vous grandissez ou rapetissez à votre plaisir, et qui peut varier dans tous les sens et à l'infini. — Quittez ces mots vagues, si vous voulez traiter de morale ou de politique; tâchez par l'histoire et la pratique de savoir les choses. Comptez, sur un nombre donné d'actions, combien il y en a d'égoïstes et combien de dévouées; cette proportion établie, vous saurez jusqu'à quel point la société présente est une paix, jusqu'à quel point elle est une guerre, et dans quelles limites vous devez songer à l'intérêt des autres et à votre intérêt. Séparez et considérez les penchants et les facultés dominantes de votre nation et de votre temps; cette distinction établie, vous saurez quelles puissances mènent votre patrie et quelle espèce de gouvernement elles soutiennent ou réclament. Sinon, vous écrirez, comme Rousseau ou M. de Maistre, d'après des impressions passionnées et des théories abstraites, pour conclure universellement à la république ou au despotisme, avec l'illusion d'optique qui a guidé et égaré Balzac.

De sa morale, en effet, naît sa politique. Comme tous ceux qui ont mauvaise opinion de l'homme, il est absolutiste [1]. Lorsqu'on ne voit dans la société que des passions naturellement égoïstes et mutuellement hostiles, on implore une main toute-puissante qui les brise et

1. Voir le *Médecin de campagne*, le *Curé de Village*, la *Maison Nucingen*, *Préface générale*, etc.

les réprime. Ainsi faisait Hobbes, théoricien du despotisme, lorsque au sortir de la révolution d'Angleterre il réclamait des verges de fer et un dompteur de bêtes contre les animaux malfaisants qui venaient de se déchaîner. Balzac déteste et méprise notre société démocratique, et, à chaque occasion, éclate en injures, souvent brutales, contre le gouvernement des deux Chambres. Il déplore que Charles X n'ait pas réussi dans son coup d'État, « la plus prévoyante et la plus salutaire « entreprise qu'un monarque ait jamais formée pour le « bonheur de ses peuples ». Il pense que « le gouver- « nement est d'autant plus parfait qu'il est établi pour « la défense d'un *privilège* plus restreint » ; que « le « principe de l'élection est un des plus funestes à l'exis- « tence des gouvernements modernes » ; que « les pro- « létaires sont les mineurs d'une nation et doivent tou- « jours rester en tutelle ». Il regrette la pairie héréditaire, les majorats, le droit d'aînesse. « La grande plaie « de la France est dans le titre *Des successions* du Code « civil, qui ordonne le partage égal des biens. » Il trouve ridicule l'abolition de la loterie, sorte d'opium qui aidait le peuple à supporter sa misère ; l'établissement des caisses d'épargne, qui encouragent les domestiques à voler leurs maîtres ; l'institution des concours, qui hébètent beaucoup de bons esprits et fabriquent une multitude d'ânes savants. Il maudit la liberté de la presse et appelle les journaux des « entrepôts de venin ». Il n'a pas assez de tant d'institutions despotiques et trouve qu'il faudrait, par-dessus toutes ces

belles choses, plusieurs grains d'arbitraire. « Les lois », dit un de ses politiques favoris, « sont des toiles d'arai-« gnée à travers lesquelles passent les grosses mouches « et où restent les petites. — Où veux-tu donc en venir? « — Au gouvernement absolu, le seul où les entreprises « de l'esprit contre la loi puissent être réprimées. Oui, « l'arbitraire sauve les peuples en venant au secours « de la justice. » — Pour achever, il ajoutait à la tyrannie civile la tyrannie religieuse. Il voulait l'une pour maîtriser les esprits, comme l'autre pour maîtriser les corps. « L'enseignement, ou mieux l'éducation « par les corps religieux, est le grand principe d'exis-« tence pour les peuples, le seul moyen de diminuer la « somme du mal et d'augmenter la somme du bien dans « la société. La pensée, principe des maux et des biens, « ne peut être préparée, domptée, dirigée que par la « religion. » — Il est clair qu'avec la gendarmerie d'un côté et l'enfer de l'autre on peut beaucoup sur les hommes, et que des peuples, exclus de l'égalité par les majorats, de la liberté par le despotisme, de la pensée par l'Église, seraient trop heureux d'être bien nourris et point trop battus. Des esprits mal faits vous répondraient peut-être que, contre les vices des hommes, vous cherchez refuge chez un homme, naturellement aussi vicieux que les autres, et encore gâté par la licence du pouvoir absolu. Ils vous feraient remarquer que, si une presse et une Chambre libres sont le théâtre d'ambitions rivales et l'organe d'intérêts égoïstes, elles prêtent une voix à toutes les minorités contre toutes les oppressions, et

que, dans les grands besoins, le sentiment public les rallie de force autour de la vérité et du droit. Ils montreraient que, si l'homme est mauvais, ses vices peuvent mettre un frein à ses vices, et que l'orgueil en Angleterre, l'égoïsme bien entendu aux États-Unis, maintiennent la paix et la prospérité publiques mieux que n'a jamais fait le despotisme d'une Église et d'un roi. Ils ajouteraient qu'un bon politique ne s'oppose pas à des penchants invincibles ; que l'esprit de vanité et de justice implante en France l'égalité des conditions et des partages ; que l'accroissement de la richesse, du loisir et de l'instruction y implantera la science et le souci des affaires publiques ; bref, qu'on n'empêche pas le feu de brûler, que le plus sage parti est de modérer, de régler et d'utiliser la flamme. Ils concluraient que Balzac, en politique comme ailleurs, a fait un roman.

Il en a bien fait d'autres, en psychologie notamment et en métaphysique. — Pour découvrir de grandes idées vraies, il faut se défier de soi-même, revenir cent fois sur ses pas, vérifier à chaque instant ses conjectures, savoir ignorer beaucoup de choses, séparer les vraisemblances des certitudes, mesurer la probabilité, n'avancer qu'avec méthode dans le grand chemin déjà éprouvé de l'analyse et de l'expérience. Tout philosophe renferme un sceptique. — Balzac ne l'était ni par nature ni par métier. Sa nature et son métier l'obligeaient à imaginer et à croire ; car l'observation du romancier n'est qu'une divination : il n'aperçoit pas les sentiments comme l'anatomiste aperçoit les fibres ; il les conjecture

d'après le geste, la physionomie, l'habit, le logis, et si vite, qu'il se figure les toucher, ne sachant plus distinguer la connaissance directe et certaine de cette connaissance indirecte et douteuse[1]. Il a pour instrument l'intuition, faculté dangereuse et supérieure par laquelle l'homme imagine ou découvre, dans un fait isolé, le cortège entier des faits qui l'ont produit ou qu'il va produire, sorte de seconde vue propre aux prophètes et aux somnambules, qui parfois rencontre le vrai, qui souvent rencontre le faux, et qui ordinairement n'atteint que le vraisemblable. Balzac l'employait dans les sciences; vous jugez avec quel effet. — Quand les conceptions sont contrôlées une à une par l'expérience, elles peuvent exprimer la nature des choses qu'elles représentent; mais quand elles se développent d'elles-mêmes et d'elles seules, elles n'expriment que la nature de l'esprit qui les forme. Si cet esprit est net, sec, impropre à saisir les ensembles, elles seront matérialistes. S'il est vague, poétique, enclin à réaliser les abstractions, elles seront mystiques. Ainsi sont nés presque tous les grands systèmes de religion et de philosophie. Ainsi songent aujourd'hui plusieurs grands poètes, celui-ci copiant Pythagore et disant que les cailloux sont des âmes déchues, celui-là imitant les alexandrins et flottant dans les vapeurs d'un christianisme à demi chrétien. Ainsi pensa et rêva Balzac, fabriquant le monde et l'âme d'après la structure de son propre

1. Louis Lambert, *Théorie de l'intuition.*

esprit. — Un peu grossier d'imagination et accoutumé à donner un corps aux choses invisibles, il ne put contempler nos idées telles qu'elles sont et toutes pures; il prétendit que l'âme est un fluide matériel éthéré, analogue à l'électricité; « que le cerveau est le matras « où l'animal transporte ce que, suivant la force de cet « appareil, les diverses organisations peuvent absorber « de cette substance et d'où elle sort transformée en « volonté; » que nos sentiments sont des mouvements de ce fluide, qu'il sort « en jet » dans la colère; qu'il pèse sur nos nerfs dans l'attente; « que le courant de « ce roi des fluides, suivant la haute pression de la « pensée ou du sentiment, s'épanche à flots, ou s'amoin- « drit et s'effile, puis s'amasse pour jaillir en éclairs. » Il crut que « les idées sont des êtres organisés, com- « plets, qui vivent dans le monde invisible et influent « sur nos destinées »; que, concentrées dans un cerveau puissant, celui d'un bon magnétiseur par exemple, elles peuvent maîtriser le cerveau des autres et franchir des intervalles énormes en un éclair. Il expliquait ainsi la transmission de pensée, la vue à distance, la divination prophétique, l'insensibilité des nerfs, la puissance des muscles, le perfectionnement des sens, la guérison des maladies, les apparitions, les possessions, les catalepsies, les extases et tous ces faits douteux ou étranges que nous ont légués les sciences occultes et que les sciences contestées essayent aujourd'hui de rétablir. Il expliquait ainsi bien d'autres choses, en constructeur savant et habile, amassant beaucoup de docu-

ments et liant fort bien les faits, mais décriant involontairement ses théories par la fougue d'imagination et les aveux poétiques qu'elle y mêlait. « Le plaisir de « nager dans un lac d'eau pure, au milieu des rochers, « des bois et des fleurs, seul et caressé par une brise « tiède, donnerait aux ignorants une bien faible image « du bonheur que j'éprouvais quand mon âme était bai- « gnée dans les lueurs de je ne sais quelle lumière, « quand j'écoutais les voix terribles et confuses de « l'inspiration, quand, d'une source inconnue, les ima- « ges ruisselaient dans mon cerveau palpitant. » Ce n'est pas ainsi qu'on trouve des lois en psychologie; il y faut plus de calme et de circonspection. Dans ce tourbillon, tout se confond, la lumière, les sons, les idées, le monde visible et le monde invisible; on ne voit plus qu'une sorte de fantasmagorie agile et resplendissante; on est tout disposé à prendre, comme Louis Lambert, la pensée de l'homme pour une sorte de flamme, et les forces de l'univers pour une sorte d'éther. Au troisième siècle, quand fourmillaient les poètes, les visionnaires et les malades, on vit les manichéens soutenir que Dieu est un liquide, brillant à la vérité et subtil, mais qui imprègne la matière pesante, à la façon d'une éponge. Heureusement, nous ne sommes plus au temps des manichéens.

Ces matérialistes étaient volontiers mystiques. Balzac était l'un et l'autre, et pour la même raison[1]. Les

1. *Séraphita.*

tranquilles déductions du savant dégoûtent ces cerveaux tumultueux et poétiques : elles leur paraissent lentes, froides, impuissantes; ils aiment bien mieux se livrer aux ravissements et aux éclairs magnifiques de leurs orages intérieurs. Ils finissent par y croire et les considérer comme une puissance divinatoire et supérieure, seule capable d'ouvrir à l'homme l'univers infini et les choses divines. Vous trouverez cette théorie tout au long dans Plotin, dans saint Bonaventure, dans sainte Thérèse, dans saint Martin et dans Swedenborg. Quand Balzac quittait son microscope, il était swedenborgien; il disait force mal des simples raisonneurs, « purs abstractifs, » comme il les appelle, prétendant que « les « plus beaux génies humains sont partis des ténèbres « de l'abstraction pour arriver aux lumières de l'intui- « tion ». — « L'intuitif est nécessairement la plus par- « faite expression de l'homme, l'anneau qui lie le « monde visible aux mondes supérieurs. Il agit, il voit, « il sent par son *intérieur.* » — Je ne sais s'il priait beaucoup, mais il parlait de la prière à la façon des illuminés. « La dernière vie, celle en qui se résument toutes « les autres, où se tendent toutes les forces, et dont les « mérites doivent ouvrir la porte sainte à l'être parfait, « est la vie de la prière.... Comme un vent impétueux « ou comme la foudre, elle traverse tout et participe « au pouvoir de Dieu. Vous avez l'agilité de l'esprit; en « un instant vous vous rendez présent dans toutes les « régions, vous êtes transporté comme la parole même « d'un bout du monde à l'autre. Il est une harmonie, et

« vous y participez! Il est une lumière, et vous la voyez!
« Il est une mélodie, et son accord est en vous! En cet
« état, vous sentirez votre intelligence se développer,
« grandir, et sa vue atteindre des distances prodi-
« gieuses; il n'est, en effet, ni temps ni lieu pour l'es-
« prit ... Quoique ces choses s'opèrent dans le calme et
« le silence, sans agitation, sans mouvement extérieur,
« néanmoins tout est action dans la prière, mais action
« vive, dépouillée de toute substantialité et réduite à
« être, comme le mouvement des mondes, une force
« invisible et pure. » — Ceci est la théorie de l'extase; vous jugez quelles beautés et quels rêves elle peut enfanter. La fin de *Séraphita* ressemble à un chant de Dante; le fond du dogme y reste chrétien, et la destinée humaine est présentée comme une suite de vies ascendantes où l'âme, guidée d'abord « par l'amour de
« soi, puis par l'amour des êtres et enfin par l'amour
« du ciel, traverse tour à tour le monde naturel, le
« monde spirituel et le monde divin ». Mais toutes les splendeurs de l'hallucination et de la poésie viennent couvrir la doctrine; une vision confuse et magnifique ouvre le ciel, sorte d'océan de lumière où nagent les mondes, chacun dans sa robe d'or, autour du mystérieux et flamboyant moteur qui leur communique la vie et l'amour. « Ils entendirent les diverses parties de l'in-
« fini formant une mélodie vivante; et, à chaque temps
« où l'accord se faisait sentir comme une immense res-
« piration, les mondes, entraînés par ce mouvement
« unanime, s'inclinaient vers l'Être immense qui, de

« son centre impénétrable, faisait tout sortir et rame-
« nait tout à lui.... La lumière enfantait la mélodie, la
« mélodie enfantait la lumière, les couleurs étaient lu-
« mière et mélodie, le mouvement était un nombre
« doué de la parole ; enfin tout y était à la fois sonore,
« diaphane, mobile : en sorte que, chaque chose se pé-
« nétrant l'une par l'autre, l'étendue était sans obstacle
« et pouvait être parcourue par les anges dans la pro-
« fondeur de l'infini. Là était la fête Des myriades
« d'anges accouraient tous du même vol, sans confu-
« sion, tous pareils, tous dissemblables, simples comme
« la rose des champs, immenses comme les mondes. Il
« ne les vit ni arriver ni s'enfuir ; ils ensemencèrent
« soudain l'infini de leur présence, comme les étoiles
« brillent dans l'indiscernable éther. » — Voilà les féeries et les croyances auxquelles aboutit son génie. Pour les exprimer, il abusait du roman, comme Shakespeare du drame, lui imposant plus qu'il ne peut porter. Shakespeare, opprimé par un surcroît de poésie, mettait sur la scène des cantates, des opéras, des rêveries, et tous les enfants charmants ou dévergondés de la fantaisie. Balzac, opprimé par un surcroît de théories, mettait en romans une politique, une psychologie, une métaphysique, et tous les enfants légitimes ou adultérins de la philosophie. Beaucoup de gens s'en fatiguent, et rejettent *Séraphita* et *Louis Lambert* comme des rêves creux, pénibles à lire ; ils voudraient une philosophie moins romanesque ou des romans moins philosophiques. Ils ne se trouvent ni assez instruits ni assez

amusés ; ils demandent plus d'intérêt ou plus de preuves. Ils devraient remarquer que ces œuvres achèvent l'œuvre, comme une fleur termine sa plante ; que le génie de l'artiste y rencontre son expression complète et son épanouissement final ; que le reste les prépare, les explique, les suppose et les justifie ; qu'un cerisier doit porter des cerises, un théoricien des théories, et un romancier des romans.

II

On fait des mots sur tout, à Paris ; c'est une façon de résumer les idées, pour les rendre portatives. En voici quelques-uns que j'ai recueillis sur Balzac :

« C'est le musée Dupuytren in-folio. »

« C'est un beau champignon d'hôpital. »

« C'est Molière médecin. »

« C'est Saint-Simon peuple. »

Je dirai plus simplement : Avec Shakespeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine.

(*Journal des Débats*, février-mars, 1858.)

MARC-AURÈLE

Étude sur Marc-Aurèle, par Édouard de Suckau.

M. de Suckau a présenté à la Sorbonne, puis au public, un Mémoire excellent, ni emphatique ni scolastique, écrit du meilleur style, plein de force et de mesure, fort savant sans étalage d'érudition, fort élevé sans étalage d'admiration. Il expose la doctrine de Marc-Aurèle avec la sympathie d'un homme de cœur et la réflexion d'un philosophe. Il la commente par le récit de son éducation et de son règne, par l'histoire de son pays et de son temps. Il a tout dit, les actions du capitaine et du politique, son administration et ses édits, ses lectures et ses amitiés, sa vie intérieure et sa vie publique ; mais il a tout dit avec discrétion, les détails étant choisis en vue de l'ensemble, l'histoire ne faisant qu'éclairer la philosophie ; le plus étrange, c'est qu'il a tout dit *sans phrases*, toujours texte en main, l'homme n'étant loué que par l'exposition nue de ses actions et de ses paroles. Cette sorte de louange convenait seule : Marc-Aurèle est l'âme la plus noble qui ait vécu.

I

Lorsque la conquête du monde et l'établissement de l'empire eurent détruit dans le monde et dans l'empire la famille et la patrie, les mœurs et la liberté, l'homme, enfermé dans une décadence sans remède et sous un despotisme sans issue, abandonna toute espérance terrestre et tourna son effort ailleurs. Seule la pensée subsistait libre, et le mélange des religions, l'ouverture de l'Orient, la communication des races, l'échange mutuel des philosophies, venaient encore l'alimenter et l'élargir. Ainsi étendue, elle atteignit l'universel et demanda au monde divin le bien suprême que lui refusait le monde terrestre. L'homme, autrefois père et citoyen, devint religieux et philosophe et se consola de ses misères par la contemplation de l'infini. Mais chacun y alla par sa voie. Pendant que la foule, livrée à la tradition et au rêve, cherchait dans la légende et l'extase l'entrée du monde surnaturel, quelques sages, affermis par la science antique et la raison grecque, rencontraient, dans la conception du monde naturel et de la force humaine, la guérison de leurs tristesses et le soutien de leur vertu. L'un d'eux par hasard se trouva le maître des hommes, et montra aux hommes avilis, désespérés ou fanatiques, ce qu était l'âme d'un stoïcien

Quel triste rang pour une pareille âme! Des égaux, du moins, peuvent garder quelques restes de désintéressement et de franchise : ils n'ont point à calculer ni

flatter ; leur amitié peut être vraie ; ni la crainte ni l'ambition ne viennent la corrompre. Mais un prince à qui la loi donnait le pouvoir absolu, que pouvait-il rencontrer, sinon des adulateurs et des mercenaires? et que pouvait-il attendre, sinon des mensonges et des lâchetés? Marc-Aurèle les eut, et à profusion, autour de lui, jusque chez lui, dans sa famille. Quel monde à gouverner qu'un monde qui tombe! — Il revenait d'un long voyage, épuisé, ayant sauvé l'empire de la révolte et des barbares, et parlait des huit années de son absence ; et il vit le peuple, en manière de reconnaissance, lui demander par signes un congiaire de huit écus d'or! Il partait malade contre les Marcomans, ne trouvant point de soldats, ayant vendu tous les trésors de son palais pour subvenir aux frais de la guerre, et la sottise populaire l'obligeait à mener avec lui un cortège de magiciens et de Chaldéens! Il exhortait ses soldats à la fidélité et au courage; et les Jazyges, après un traité, lui rendaient cent mille transfuges! Son meilleur général, Avidius Cassius, le trahissait; son collègue Vérus restait engourdi dans les débauches; ses enfants mouraient sa femme était calomniée ou criminelle; son fils et son héritier, Commode, devait être un assassin et un monstre. Il voyait les hommes s'avilir, les mariages diminuer, la population s'amoindrir, les terres tomber en friche, la superstition s'étendre, le courage disparaître, l'amour du bien public s'évanouir, sans avoir, comme un particulier, le droit d'oublier ces maux ou la consolation de n'en toucher qu'une partie, étant forcé

par son rang de les apercevoir tous et sans cesse, d'en prévoir les suites infaillibles et désastreuses, d'y remédier en vain, de sentir son impuissance, et de toujours combattre pour être toujours vaincu. « Ils n'en feront « pas moins ce qu'ils font quand tu en mourrais de « douleur. » Et ailleurs : « Pauvres têtes que ces poli- « tiques qui appliquent, dit-on, la philosophie. Cer- « velles d'enfants. N'espère pas la république de Platon. « Un peu de bien, si petit qu'il soit, que cela te suf- « fise. » Ce peu de bien, c'était de soutenir l'empire énervé par les fléaux et les vices, abîmé par les tremblements de terre, dévasté par les inondations, épuisé par les pestes, assiégé par les barbares. N'ayant ni santé ni soldats, il hivernait en Germanie avec des recrues de gladiateurs, de mercenaires et d'esclaves, parmi les marais et dans la neige, passant les fleuves sur la glace, poursuivi par les révoltes de vaincus perfides, par l'obstination d'envahisseurs toujours nouveaux, par l'avidité d'une armée corrompue, désapprouvé à Rome, obligé, contre son cœur et ses maximes, de tuer et de détruire, attristé de ses propres victoires : « Une araignée se glorifie d'avoir pris une mouche, un « autre un lièvre, un autre des sangliers, un autre des « ours, un autre des Sarmates ! » — Ni l'amour de la gloire, ni le plaisir du succès, ni l'espoir du salut, ni l'entraînement de la lutte, ni le goût des affaires ne le soutenaient, mais la seule conscience ; comme un pilote sans espérance, il gouvernait son navire, sentant que son navire devait sombrer. S'il était dur en ce temps

d'être homme, il était plus dur d'être empereur.

Il est mort à son poste, en Germanie, sous la tente, à cinquante-huit ans, n'ayant jamais faibli. Il a conservé l'État contre les trahisons et les barbares, malgré les citoyens et les ennemis, en dépit de l'indifférence du peuple, des vices de son collègue, de la lâcheté de ses soldats. Il s'est abstenu des plaisirs, il a évité le luxe, il a modéré son pouvoir, il a résisté à la populace, il a respecté le sénat, il n'a jamais agi que d'après la justice et le droit. Il a rendu la loi plus humaine, il a protégé l'accusé, l'enfant et l'esclave; il a souffert la calomnie et la contradiction. Il vendait les meubles de son palais pour entrer en campagne, et, au retour, il remettait aux provinces l'impôt arriéré de quarante-six ans. Il établissait des écoles pour les philosophes qui contredisaient sa doctrine, et il faisait grâce aux révoltés qui voulaient détruire sa vie et la vie des siens. « Vous me dites de pourvoir par « sa mort à la sûreté de mes enfants ; qu'ils périssen « donc, si Avidius mérite plus qu'eux d'être aimé, si le « bien de l'État exige que Cassius vive plutôt que les « enfants de Marc-Aurèle. » Cassius ayant été tué par hasard, il demanda au sénat d'épargner les complices : « Qu'aucun sénateur ne soit puni,... que les députés re- « viennent,... que ceux dont les biens ont été confis- « qués les recouvrent,... qu'ils soient riches, exempts « de toute crainte, maîtres d'aller où ils voudront. « Pères conscrits, ce n'est pas un grand effort de clé- « mence de pardonner aux enfants et aux femmes de

« ceux qui sont morts. Plût aux dieux que je pusse aussi « en rappeler quelques-uns du tombeau ! » Chez lui, la miséricorde, la bonté, la tendresse coulaient à flots et coulaient de source ; l'âpre doctrine stoïque ne diminuait en rien son humanité ni sa douceur. Il aimait à aimer ; ses *Pensées* commencent par des effusions de reconnaissance ; il énumère, avec le soin le plus minutieux et le plus touchant, les bienfaits qu'il a reçus de ses parents et de ses maîtres ; il est resté jusqu'au bout leur confident, leur ami, leur obligé, leur vénérateur. Du plus haut de la philosophie et de la politique, il redescendait au sein de la famille, avec la grâce et la délicatesse d'une mère, attentif aux petites peines de ses filles, tout occupé des balbutiements et des caresses « de ses fauvettes mignonnes ». — « Voici encore les cha« leurs de l'été ; mais, comme nos petites se portent « bien, il nous semble que nous avons l'air pur et la « température du printemps. » C'est le cœur, et c'est aussi la grandeur de Virgile. — Rien d'enflé ni de sec dans ses *Pensées* ; toutes les épines de la logique stoïcienne ont disparu ; on n'entend plus le ton commandant et forcé ; on ne trouve plus rien de tendu ni d'étonnant dans sa vertu ; on en sent la source. Ces sentences écrites le soir à la lampe, l'une dans un camp chez les Quades, l'autre au sortir du sénat, ont toutes produit quelque forte action, quelque généreuse parole ; elles portent l'empreinte de leur origine et de leurs effets ; on les voit naître et on les sent agir. Elles sont un journal, comme celles de Pascal, mais le journal

d'une âme saine. Il y a bu à longs traits, non le désespoir et l'extase, mais l'héroïsme et la paix. Courtes, véhémentes, exactes, éclatantes, elles sont les cris étouffés d'un enthousiasme contenu ; elles montrent l'âme d'un grand poète qui, les yeux fixés sur le sublime, se maîtrise, et, tout troublé d'admiration, prononce à peine quelques paroles brisées, à voix basse : « Homme, tu as vécu citoyen de cette grande cité ; cinq « ans ou trois, que t'importe? L'important était d'y « vivre selon la loi. Quoi de terrible si tu quittes la « ville emmené, non par un tyran, non par un juge in- « juste, mais par la nature qui t'a introduit, comme un « acteur que le stratège congédie et remplace? — Je « n'ai point dit les cinq actes, mais seulement trois. — « Bien dit : mais, dans la vie, ces trois sont toute la « pièce. Va-t'en donc l'âme sereine, car celui qui te « congédie est serein. »

II

Quelle est donc la puissante pensée qui a formé toute cette vertu et soutenu toute cette conduite? Une seule idée, celle de la nature. — Aux yeux de Marc-Aurèle, le monde n'est point un monceau d'êtres, mais un être unique. Il n'y a point d'événement qui ne tire derrière lui et devant lui la chaîne infinie et indissoluble qui s'allonge jusqu'aux deux extrémités des temps. Il n'y a point de corps qui ne tienne à la sphère infinie et indestructible qui s'étend jusqu'aux

confins de l'espace. Tous les êtres et tous les changements se superposent, et un fil ne peut se rompre sans remuer tout le réseau. En sorte que tout l'univers est un individu vivant, qui subsiste par lui-même, se développe de lui-même, et manifeste, par ses formes engendrées et visibles, la loi génératrice et invisible qui le soutient. De l'étendue à la vie, de la vie à la sensation, de la sensation à la pensée, s'ordonne une série de puissances dont la première appelle la seconde, dont la seconde nécessite la première, liées entre elles comme la fleur, le fruit et la graine d'une plante, états différents qui révèlent une même force, paroles successives qui expriment une même idée. C'est un seul animal dont les événements sont les fonctions et dont les êtres sont les membres. C'est « une seule substance divisée en mille corps distincts, une seule « âme circonscrite en mille natures différentes. C'est « un souffle artiste, un feu intelligent qui se transforme en toutes choses, qui s'assimile à toutes choses, « qui d'un cours réglé engendre toutes choses », Dieu prévoyant et régulateur, sorte de « raison séminale » et active, engagée dans la matière et occupée à la vivifier. Toutes ces images, prises à la lettre par les premiers stoïciens, ne sont que des images pour Marc-Aurèle. Il pose seulement que le monde est un, qu'un ordre de lois le gouverne, et que cet ordre a l'harmonie d'une raison[1]. — Dès lors, quel spectacle ! La tristesse

1. « Atomes ou Providence, pose d'abord que tu es une partie d'un tout gouverné par la nature. »

et le dégoût n'étaient que de fausses vues de l'esprit, préoccupé d'un détail, oubliant de considérer l'ensemble. Tout est bien et tout est beau. Cette nature unique et créatrice, qui pourrait lui nuire, puisqu'il n'y a rien en dehors d'elle? Qui pourrait gêner son effort, puisqu'il n'y a d'autre effort que le sien? Quelle beauté ne languit auprès de cette puissance inépuisable, pacifique, dont l'effort mesuré amène incessamment sous la lumière le flot éternel des créatures et qui se développe également par leur ruissellement et par leurs chocs? Qui ne se sentirait pénétré d'admiration et de joie à l'aspect de cette sourde volonté vivante qui soutient et transforme les êtres, qui triomphe dans leur renouvellement comme dans leur permanence, et dont toutes les démarches sont l'œuvre de l'universelle raison? Qu'ai-je à faire de ces mille pensées mutilées par lesquelles mon esprit se prend aux fragments qui m'entourent? Une seule est entière et vraie, celle de la nature, et les autres ne valent qu'autant qu'elles se rattachent à celle-là. Je n'aurai donc qu'une seule pensée, comme il n'y a qu'un seul être : j'y rapporterai le reste ; je franchirai l'étroite enceinte de ma personne ; je concevrai le Dieu universel dont je suis un des membres, et j'agirai d'après cette conception. — Ce n'est pas moi qu'il aime, mais l'ensemble ; ce n'est donc pas moi que j'aimerai, mais l'ensemble. Ce n'est pas un homme isolé qu'il a produit, mais une communauté d'hommes liés par des instincts sociables et par la possession de la même raison ; ce n'est donc

pas mon être isolé que je servirai, mais la société des hommes, non par amour des louanges, ou par désir d'être aimé, ou par goût pour leur mérite, ou par espoir de récompense, mais parce nous sommes nés pour nous entr'aider « comme les mains, les pieds, les « paupières », et parce que la raison prend d'elle-même la tendance de la nature, comme l'eau suit la pente du sol. « Ce qui est utile à l'essaim est utile « à l'abeille. Que tout ton plaisir et tout ton délasse-« ment soit de passer d'une action sociale à une action « sociale, avec la pensée de Dieu. » — Par cette conformité, la raison, imitatrice de la nature, participe à la majesté de la nature. Elle est un Dieu intérieur, « fragment du grand Dieu universel », auguste comme lui, lumière sacrée, à demi offusquée par cette enveloppe de chairs où elle s'enferme, mais seule digne qu'on la désire et qu'on l'adore. « Si tu trouves « quelque chose de meilleur dans la vie humaine « que la justice, la vérité, la tempérance, le cou-« rage, tourne-toi vers ce bien de toute ton âme, et « jouis-en, puisque c'est le plus excellent. Mais si tu ne « découvres rien de meilleur que ce Dieu établi en toi-« même, qui s'est assujetti tes passions, qui corrige « tes imaginations, qui s'est dégagé des persuasions « sensibles, qui se soumet aux dieux, qui prend soin « des hommes ; si tu trouves en comparaison tout le « reste petit et vil, ne donne donc place en ton âme « à nulle autre chose. » Il n'y a qu'un être parfait, la Nature ; il n'y a qu'une idée parfaite, celle de la Na-

ture ; il n'y a qu'une vie parfaite, celle où la volonté de la Nature devient notre volonté.

Il n'y a qu'une consolation parfaite, et c'est elle aussi qui la donne : « Vivre d'accord avec les dieux ; « et celui-là vit d'accord avec eux qui leur montre « une âme contente de leurs décrets. » Ma douleur et ma joie ne valent pas la peine que j'y songe ; tout est noyé sous l'idée de la Nature infinie ; elle seule a le droit d'exister ; je ne dure que pour la manifester et l'accomplir ; résister, se plaindre, est la folie d'un enfant ; je n'ai la raison et je ne suis homme que parce que je me conforme à son effort. « Le monde sou- « haite ce qui va arriver. Je dis donc au monde : Je « le souhaite comme toi. » — « Les choses étant « telles, leur nature portait que de toute nécessité il « en serait ainsi ; vouloir le contraire, c'est vouloir « que le figuier ne donne point son lait. » — Je ne puis plus me révolter contre mon mal, dès que je vois que, par la composition de tout l'univers, il est de toute éternité lié à ma destinée, et que, pour l'ôter, il faudrait renverser la loi universelle et l'ordre entier. Je ne puis m'affliger de mon mal, dès que je vois qu'il m'a été imposé par une nature bonne et qu'il contribue à la santé du monde. Il n'est point un accident, puisqu'il est nécessaire ; il n'est point un mal, puisqu'il amène un bien. « Tout ce qui arrive est aussi naturel « et accoutumé que la rose au printemps, que les « fruits en été : ainsi la maladie, la mort, la calomnie, « les complots, et tout ce qui réjouit ou afflige les

« sots. » — « Embrasse la mort comme une des choses « que veut la nature.... Elle est même un bien, puis« qu'elle est de saison pour l'univers, puisqu'elle lui « sert et qu'il l'amène. » — « Plusieurs grains d'en« cens sont sur le même autel : l'un tombe plus tôt, « l'autre plus tard : nulle différence. » — « Tout ce qui « te convient, ô monde ! me convient. Rien n'est tardif « ou prématuré pour moi qui est de saison pour toi. « Tout m'est fruit dans ce que tes saisons apportent, « ô Nature ! Tout vient de toi, est en toi, retourne en « toi. Celui-ci disait : O chère cité de Cécrops ! Ne « puis-je dire : O chère cité de Jupiter ! » Où sont maintenant le découragement et la peine ? L'esprit a englouti toute pensée personnelle dans l'immense et bienheureuse pensée du Tout.

Ceci est un effort, et l'esprit, assiégé d'idées bornées, naturellement renfermé en lui-même, a peine à s'étendre, pour s'oublier dans l'amour de l'infini. En ces temps de décadence surtout, l'homme pense moins à sa grandeur qu'à sa faiblesse, et de l'idée de l'univers tranquille il retombe à la contemplation de ses misères et de son néant. Cela même est une source de consolation, consolation amère, mais fortifiante : quel cas puis-je faire de mes chagrins et de mes désirs quand je compare ma petitesse à l'immensité ? Qu'est-ce que ces soucis d'un jour et d'un atome perdu dans les deux gouffres du temps et de l'espace ? « Souviens-toi de « l'étendue universelle ; quelle part en as-tu ? de la « durée universelle ; quel fugitif instant fait ta por-

« tion? Pense souvent à la vitesse de la fuite et de la
« succession des choses qui sont et deviennent. Car la
« substance est, comme un fleuve, dans un écoulement
« éternel, et les vivants en des changements continuels,
« et les causes en des transformations innombrables:
« et il y a un abîme sans fond, le passé, puis l'avenir
« où tout s'engloutira. En un tel état, n'est-ce pas folie
« que de s'enfler, de se tourmenter ou de s'affliger ? »
— « Tout cela va disparaître, nos corps dans le monde,
« nos mémoires dans la durée.... Que tout cela est
« vil et méprisable, et pourri, et périssable, et mort ! »
— « Le vent jette à terre les feuilles des bois ; ainsi
« les générations des hommes ; ainsi les malédictions,
« les louanges, les acclamations. Tout cela naît en un
« printemps ; puis le vent les abat, et la forêt en
« pousse d'autres à la place. Cette courte durée est
« commune à toutes choses ; et toi tu fuis ou pour-
« suis toutes choses, comme si elles devaient être
« éternelles ! Encore un peu et tu fermeras les yeux ;
« et, pour pleurer celui qui t'aura enseveli, il y en
« aura un autre. » — « La durée de la vie de l'homme
« est un point ; sa substance, un écoulement ; sa sen-
« sation, une impuissance ; son corps, un bâtiment
« qui tombe ; son âme, une toupie qui tourne ; sa
« fortune, une obscurité ; sa renommée, un jugement
« d'aveugles. Bref, tout dans son âme est songe et
« fumée, tout dans son corps passe et fuit ; sa vie est
« une guerre et le séjour d'un hôte ; sa gloire après
« le tombeau, un oubli. Qui peut le sauver? une seule

« chose, la philosophie. » — Consolez-vous donc, pauvres hommes, à cause de votre faiblesse et à cause de votre grandeur, par la vue de l'infini d'où vous êtes exclus, et par la vue de l'infini où vous êtes compris, par la pensée du soleil éternel dont vous êtes un rayon, et par la pensée de la nuit éternelle où ce rayon va s'éteindre. De tous côtés, l'immensité vous presse et vous apaise ; et la nature, qui vous exalte ou qui vous écrase, vous associe à sa force ou à son repos.

Nous avons beaucoup appris depuis seize siècles ; mais nous n'avons rien découvert en morale qui atteigne à la hauteur et à la vérité de cette doctrine. Notre science positive a mieux pénétré le détail des lois qui régissent le monde ; mais, sauf des différences de langage, c'est à cette vue d'ensemble qu'elle aboutit.

(*Journal des Débats*, 25 mars 1856.)

RACINE

§ I

ESPRIT DE SON THÉATRE

M. Lahure publie à très bas prix de très bonnes éditions des plus grands écrivains français, Montesquieu, Rousseau, Saint-Simon, Fénelon, Molière, la Fontaine, Racine ; Saint-Simon entier coûte vingt-six francs; Rousseau, seize francs ; Racine, quatre francs ; cela est admirable ; de là une occasion pour relire Racine et un prétexte pour en parler.

Comme Shakespeare et Sophocle, Racine est un poète national ; rien de plus français que son théâtre ; nous y retrouvons l'espèce et le degré de nos sentiments et de nos facultés. L'abolition des mœurs monarchiques a beau lui nuire ; même sous notre démocratie, il retrouvera sa gloire ; son génie est l'image du nôtre ; son

œuvre est l'histoire des passions écrite à notre usage ; il nous convient par ses défauts et ses mérites ; il est pour notre race le meilleur interprète du cœur.

Le talent de bien dire, voilà l'esprit de cette race, esprit moyen entre la haute spéculation et l'observation minutieuse, entre l'invention hardie des idées universelles et la collection scrupuleuse des petits faits. Cet esprit circule entre ces deux extrêmes et les rapproche ; il sait expliquer, éclaircir, développer ; il est capable de mettre toute idée à la portée de tout esprit ; il n'avance que pas à pas ; il ne sort d'une idée que pour entrer dans l'idée la plus voisine ; il sait les voies de penser les plus unies, les plus directes et les plus coulantes ; il a horreur de tout écart ; il est par excellence méthodique et universel ; c'est le professeur de l'espèce humaine et le secrétaire de l'esprit humain. Il n'est ni érudit ni peintre ; il ne retirera de chaque objet que quelque idée sommaire accessible à tous ; il laissera glisser hors de ses prises le pêle-mêle des menus détails ; il n'apercevra point la multitude des circonstances particulières et sensibles qui donnent à la chose son caractère et son relief. D'autre part, il n'est ni métaphysicien ni artiste ; il laissera les Grecs et les Allemands sonder la nature intime de l'objet ; il n'en prendra qu'une idée courante. Toute son envie est de saisir agilement une notion nette, de circulation facile, qui puisse se traduire du premier coup en une autre, et celle-ci de même, de façon que toutes forment une échelle suivie, où nul barreau ne manque ou ne casse,

et qu'on puisse gravir ou descendre tout entière en un instant. Son travail est de fixer le sens des mots généraux ; son œuvre est d'établir l'ordre des idées générales ; son mérite est de disserter par delà des vérités locales, en deçà des vérités métaphysiques ; son nom est la raison oratoire, et sa gloire est de composer de beaux discours.

C'est ce genre d'esprit qui a formé le siècle de Racine ; on l'y découvre tout entier et on n'y découvre que lui ; il y est dans toute sa portée et avec toutes ses bornes. — Car regardez d'abord la religion : quelle conception originale y a-t-elle produite ? Aucune ; le dogme et la tradition sont restés intacts. Dans cet éveil si prompt et si vaste, nul œil n'a sondé de nouveau le fond des croyances. Je vois dans un coin deux petites écoles, le jansénisme et le quiétisme, où s'aventurent quelques grands hommes que personne ne suit, qui meurent à la peine, qui se rétractent à demi, que l'État et l'Église écrasent, impopulaires, persécutés, inconséquents, impuissants et oubliés. Quelle opposition entre cette stérilité d'invention et le renouvellement incessant de la pensée protestante ! Tout l'effort ici est pour expliquer et justifier la foi ; le dogme donné, on le commente ; ce sont d'admirables discours sur la religion, et ce ne sont que d'admirables discours. Fénelon, Bossuet, Bourdaloue, Nicole, La Bruyère, n'arrangent pour elle que des expositions et des apologies ; ils refont la psychologie, l'histoire et la politique à son usage ; ils la ramènent à la portée des gens du monde et ils élèvent

jusqu'à sa portée les gens du monde ; ils la rattachent à tous les besoins et à tous les devoirs de l'homme, à tous les enseignements de l'école et à toutes les institutions de la société. Ils ne créent pas ; ils prouvent, développent et plaident : ce sont les orateurs du christianisme. — Il en est de même en philosophie. Les cartésiens font grand bruit de leur affranchissement complet, de leur doute universel et de leur dédain pour l'autorité. Qui ne voit que cette émancipation est imaginaire ? Descartes croit ou feint de croire qu'il a rejeté toutes ses croyances préconçues, et toutes ses croyances préconçues subsistent en lui, à fleur d'eau ; au bout d'un instant, il y aborde ou il y échoue. Son doute n'est qu'un artifice involontaire ou préparé pour mieux ramener là les lecteurs. Vous retrouverez sa métaphysique et ses preuves dans saint Thomas, dans saint Augustin, dans saint Anselme. Toute son originalité est dans sa méthode et son style, c'est-à-dire dans l'art de trouver l'ordre vrai et l'expression exacte. En effet, un Français n'invente guère autre chose ; s'il atteint plus loin, c'est que la clarté de son style l'y conduit. Si Descartes est arrivé jusqu'à concevoir le monde comme un composé de mouvement et d'étendue, c'est par horreur pour l'obscurité des petits êtres scolastiques. Si nous parvenons à la métaphysique, c'est par l'analyse ; sa philosophie et notre philosophie ne sont que des discours que toute l'Europe comprend, que toute l'Europe écoute, que leur style rend populaires, que leur méthode rend solides, et qui donnent la perfec-

tion, la force, la beauté et l'empire à des conceptions informes ou pesantes, mais engendrées ailleurs. — Comme la religion et la philosophie, les lettres ne se sont trouvées qu'une branche de l'éloquence. Elles sont nées dans les salons : ce sont des conversations écrites. Un seul goût a régné : le désir de parfaitement parler. Chacun s'est piqué d'apprendre la grammaire avec Vaugelas, la rhétorique avec Balzac. Ce n'est point la véhémence des passions qu'on recherchait, ni la nouveauté des idées, ni l'éclat des images, mais la suite des pensées, la justesse des expressions et l'harmonie des périodes. On avait moins de sympathie pour les sentiments ardents et vrais que de curiosité pour les fines distinctions, pour les madrigaux polis, pour les dissertations ingénieuses. On aimait plus l'expression que la chose exprimée, et le style que l'âme. Dans la poésie, qui est toute invention, on prenait pour maîtres Malherbe et Boileau, travailleurs patients, régents sévères, nés versificateurs, qui ont réduit la muse au bon sens et « au pain sec », tellement qu'à la fin de cet âge, pour louer des vers, on les disait beaux comme de la prose. — En effet, c'est la prose qui a fait la richesse du siècle, et, dans la prose, non pas le roman, où l'invention est nécessaire, mais l'exposition, le discours, le sermon, la polémique, les lettres familières, tous les genres de composition où il s'agit surtout de bien dire ; et le talent s'y est rencontré si grand, l'art si achevé, l'éducation si complète, le soin si scrupuleux, que nulle autre nation et nul autre siècle ne sont comparables, et qu'Addison

ou Gœthe mis en regard paraissent maladroits et pédants.

Pour achever, considérez les mœurs. L'homme qui à ce moment entre en scène est l'homme du monde, et le talent qui à ce moment devient le plus utile est l'art de bien parler. La vie hasardeuse, solitaire et inventive a cessé avec l'indépendance et les guerres du seizième siècle ; il ne s'agit plus de faire des ligues ou de se cantonner dans son château, d'agir à sa guise ou de s'amuser à son goût. La monarchie absolue et l'administration régulière ont amené les nobles oisifs et soumis dans les salons et à la cour ; là règne un goût uniforme ; il faut y plier son humeur ; les convenances promènent leur niveau sur les singularités des esprits et des caractères. Il faut être comme tout le monde, sinon l'on cesse d'être « un honnête homme », et l'on est un homme perdu. Quel poids pour opprimer l'invention que cette obligation d'imiter et cette crainte du ridicule ! Mais quelle école pour enseigner l'art de bien dire que cette habitude d'être ensemble et cette nécessité de converser ! Autrefois on faisait fortune par l'épée et les aventures ; maintenant c'est par des assiduités et des paroles bien tournées ; il faut savoir louer, médire, conter, discuter, écrire, en termes nobles pour garder son rang, en termes fins pour prouver sa politesse, en style solide pour vaincre son adversaire, en style agréable pour plaire à la galerie. Ce beau courtisan doré qui tourne anxieusement et gracieusement autour des carpes de Marly, savez-vous quelles idées se remuent dans sa tête ? Non

pas des visions voluptueuses ou éclatantes, comme chez celui d'Élisabeth ou de Philippe II, mais des phrases ménagées et prudentes, un mot du roi qu'il vient d'entendre et dont il faut sonder la profondeur, une préface adroite qui introduira la demande d'une grâce, une saillie ingénieuse qui lui fera honneur, un adjectif à deux tranchants, qui égorgera un ennemi ou un rival. Si je regarde autour de lui, je ne trouve que des images, des préparatifs, ou des auxiliaires de ces mœurs de société et de ces habitudes oratoires ; la nature a été émondée et polie pour s'y accommoder ou les servir : les charmilles sont des tentures, les ifs des candélabres, les jets d'eau des girandoles ; ces parterres rectangulaires et ces promenades géométriques offrent des salons en plein air. L'architecture sèche et noble s'aligne avec la tenue, la gravité et la magnificence officielle d'un courtisan ; les déesses à demi nues qui se penchent au fond des allées ont le geste d'une grande dame qui plie son éventail ou retient d'un coup d'œil un assidu ; les fleuves couchés sous leur voûte de rocaille ont l'air commandant et serein de Louis XIV ou de Thésée. Voilà les alentours de Racine ; c'est cet esprit de la race et du siècle auquel s'est accommodé son esprit. S'il y a des climats dans le monde physique, il y en a aussi dans le monde moral.

II

Car, je vous prie, considérez la raison oratoire à l'œuvre ; à quoi s'attache-t-elle d'abord ? Au plan.

Quand Racine avait composé le sien, il disait : « Ma tragédie est faite. » Quelle distance entre cette sorte d'esprit et celui de Shakespeare, qui découpe en scènes des romans ou des histoires telles qu'il les trouve, laisse le dénouement arriver comme il pourra, et ne s'attache qu'aux caractères et aux passions ! C'est que le bel ordre, la vraisemblance et l'harmonie sont tout pour la raison oratoire. Une seule action, un seul intérêt, ménagé, croissant d'acte en acte et de scène en scène, rien de singulier, d'imprévu, d'improbable, un dénouement amené naturellement par les événements qui précèdent, un ensemble aussi régulier et aussi proportionné qu'un discours, c'est par là seulement qu'on peut lui plaire. La structure d'*Hamlet* lui paraîtrait absurde ; ces voyages, ces enterrements, ces suicides, cette incohérence des événements et des sentiments, cette agitation sans progrès, cette subite tuerie qui conclut la pièce, la rebuteraient comme une improvisation folle. Elle demande à la tragédie l'équilibre et la structure d'un bon raisonnement. Ce qu'elle impose en tout, c'est la règle. Les esprits naissent ici disciplinés comme les caractères, et la littérature, autant que la nation, a besoin d'un gouvernement. Si l'on n'en a point, on va en chercher un chez les autres, même quand les autres n'en ont point à vous donner. Les plus grands écrivains sont réduits à s'autoriser d'Aristote et des Grecs. C'est peu d'être vrai et de plaire, il faut encore que l'œuvre soit conforme à la poétique officielle ; il y a un uniforme littéraire qu'elle doit porter. Bien plus, on prend soin de le rétrécir. Au

nom des Grecs, on ajoute à l'unité d'action l'unité de lieu et de temps; on resserre la première entrave utile par deux autres entraves inutiles. Les raisonneurs du temps ont conclu logiquement de l'une aux autres. Ils s'épargnent ainsi la peine de voyager en imagination dans le temps et dans l'espace, ce qui les accommode fort, car ils n'aiment pas la peine et n'ont guère d'imagination. Une règle si étroite et si sage, un art si contraint et si parfait, l'intérêt et la vraisemblance imposés avec tant de logique et avec une logique si extrême, une route si bien tracée et tant de barrières autour de la route, n'est-ce point là le chef-d'œuvre et le triomphe de cet esprit moyen et méthodique qui sait composer plutôt qu'inventer?

Pareillement ses personnages sont des êtres abstraits plutôt que des hommes réels ; il esquisse un contour, il n'approfondit pas une physionomie; il développe une vertu, il ne construit pas un caractère. Rien ne lui est plus opposé que cette vision pénétrante et absorbante par laquelle Shakespeare aperçoit en un instant le corps, l'esprit, l'éducation, le naturel, le passé, le présent de son personnage, et cet innombrable écheveau de fils tortueux, nuancés et changeants qui s'entre-croisent pour le former. Il saisit quelque passion simple, la fierté, l'emportement, la jalousie tyrannique, la fidélité conjugale, la pudeur, et fait d'elle une âme ; le personnage n'est rien d'autre ni de plus ; une seule ligne a suffi pour le tracer; tous les traits accessoires, qui le compliquent dans la nature, ont disparu. De même, à l'hôtel de Ram-

bouillet, on expliquait ce qu'est le jaloux, le volage, l'opiniâtre, le généreux et le perfide ; de même La Bruyère montrera ce qu'est l'enrichi, le galant, l'hypocrite et le courtisan. La raison oratoire, en ce siècle, s'est partout employée à déduire les suites d'une qualité pure ; car son propre est de développer les idées générales, et ses poètes les ont mises en scènes, comme ses prosateurs en portraits. C'est pour cela qu'elle aboutit naturellement aux personnages héroïques et beaux ; elle leur donne les qualités qui la fondent ; elle les compose de raison pratique, c'est-à-dire de noblesse, de générosité et de vertu ; elle n'admet la passion que comme une puissance secondaire et vaincue ; elle exclut le désordre et la folie ; elle rejette l'excessif et l'ignoble ; elle ne souffre pas, même chez les scélérats, la laideur triviale et repoussante ; elle leur impose des dehors de modération et de décence ; elle veut se retrouver elle-même jusque dans les endroits où elle n'est pas. Certes, s'il est bon de connaître l'homme, il est beau d'embellir l'homme ; des deux voies ouvertes aux artistes, l'une vaut l'autre, et il y a autant de gloire à épurer qu'à créer ; c'est la gloire des Grecs, qui peignaient belles jusqu'aux Furies ; c'est celle de Racine, et nul n'a représenté des âmes plus dignes d'être aimées. Si Shakespeare repose de lui, il repose de Shakespeare ; Monime, Junie, Andromaque, sont des êtres divins, et leur perfection est d'un genre unique : car ce ne sont point des enfants frêles et tendres comme Ophélie ou Imogène, mais des femmes réfléchies, d'esprit cultivé, maîtresses d'elles-mêmes,

capables de démêler, à travers toutes les obscurités, l'utile et l'honnête, d'y atteindre malgré les tentations et les terreurs, de résister aux autres et à elles-mêmes, compagnes égales de l'homme, parce que leur vertu, comme la sienne, est fondée sur la raison. Si j'avais le pouvoir de ranimer les êtres, ce n'est pas Desdémone que j'évoquerais : elle est trop petite fille ; ni Hamlet : j'aurais mal aux nerfs ; ni Macbeth, Othello ou Coriolan : j'aurais peur ; ni Sévère : il est trop avocat ; ni le vieil Horace : il est trop dur ; c'est Monime que je voudrais voir.

Ceci annonce le dernier trait de ce théâtre, qui est l'éloquence ; le style n'y est composé que de discours, et les discours sont parfaits, tant les raisonnements y sont solides, les preuves bien disposées, les transitions ménagées, les exordes habiles, les péroraisons concluantes, le style exact et noble. Quel que soit l'orateur, confident ou prince, il est maître dans l'art de convaincre et de plaire, de garder sa dignité et de ménager celle d'autrui, de répandre la clarté sur toute idée et d'ôter à toute idée ses aspérités. — A la vérité, les étrangers s'en choquent et réclament. Ils ne peuvent souffrir que Phèdre expire sur une phrase académique, qu'Oreste en délire raisonne avec les Furies, que Roxane plaide sa passion[1] et Atalide sa mort. Ils disent qu'une émotion extrême exige un style incohérent, que l'homme agonisant ou furieux n'a que

1. Différence entre Roxane et la Camargo, d'Alfred de Musset. La situation est la même.

des cris, des larmes et des silences. Plusieurs même nous appellent rhéteurs, trouvent que, par amour de la clarté, nous bavardons, que nos développements sont infinis ; qu'Agamemnon condamnant sa fille, ou Clytemnestre défendant sa fille, affaiblissent en quarante vers ce qu'il faudrait ramasser en deux lignes, que la conviction et la passion abrègent et concentrent, et que nos personnages ont toujours l'air d'avoir derrière eux et à leurs gages un conseiller d'État, homme de cour et d'académie, chargé de traduire en beau style convenable leurs idées et leurs sentiments. — Sans doute; mais le plus souvent ils les traduisent eux-mêmes. Le grand seigneur diplomate et homme du monde a toujours la parole prête et parfaite; son orgueil, son rang, son éducation et son emploi lui interdisent de s'abandonner; il est toujours en public et porte toujours sa dignité. Louis XIV, au lit de mort comme après les désastres de 1709, gardait sa justesse et sa grandeur de style; le roi en lui avait transformé l'homme, et nous ne devons point juger un monde aristocratique et oratoire d'après les cris de nos poètes lyriques et nos habitudes de plébéiens. Il y a une singulière beauté dans ce talent de bien dire que n'altèrent point les émotions profondes; on admire Oreste, qui, troublé d'amour et de jalousie, aborde à l'instant Pyrrhus en ambassadeur consommé ; Néron, qui, tout jeune et comblé de haine, démasque Agrippine avec les raisons les mieux choisies et le dédain le plus poli ; Atalide, qui, venant s'offrir à Roxane, invente pour sauver son amant les excuses les

plus fines et les plus touchantes. On trouve en ce talent la marque d'un esprit supérieur et d'une éducation incomparable; on juge que la passion ainsi dissimulée reste encore véritable et poignante; et l'on aperçoit l'angoisse secrète que les yeux ni la voix n'ont point trahie. — J'ose même aller plus loin, et je me transporte parmi les habitudes du dix-septième siècle; j'accepte des conventions dans la tragédie comme dans l'opéra. Je souffre que Bérénice plaide sa douleur, puisque doña Anna chante la sienne; chaque art et chaque siècle enveloppe la vérité sous une forme qui l'embellit et qui l'altère; chaque siècle et chaque art ont le droit d'envelopper ainsi la vérité. C'est une erreur que de demander à doña Anna des plaintes sans mélodie; c'est une erreur que de demander à Bérénice des plaintes sans éloquence; l'une exprime sa douleur par des notes liées, comme l'autre par des raisons suivies, et on n'a rien dit contre l'une ni contre l'autre, lorsqu'on a remarqué contre l'une et contre l'autre que la passion ne s'exprime ni par le développement oratoire ni par le chant musical. — Il est plus curieux de chercher pourquoi dans un siècle ou dans une race la vérité prend pour ornement et pour expression tantôt la beauté et la convention musicales[1], tantôt la beauté et la convention oratoires; comment la scène se rattache aux mœurs, à la littérature, à la religion, à la philosophie et à l'art; comment le théâtre et le reste prennent leur naissance, leur

1. Consulter Beyle (Stendhal), *Vie de Rossini.*

forme et leur force dans quelque habitude régnante ou dans quelque talent national. Celui de Racine est celui de la France ; cela est si vrai, qu'on le rencontre déjà dans le bavardage et la clarté des *mystères* ; et, dans son théâtre démocratique et chargé d'images, Victor Hugo, qui croyait le contredire, a *plaidé* comme lui.

§ II

MŒURS DE SON THÉATRE

On a blâmé Racine d'avoir peint, sous des noms anciens, des courtisans de Louis XIV ; c'est là justement son mérite : tout théâtre représente les mœurs contemporaines. Les héros mythologiques d'Euripide sont avocats et philosophes comme les jeunes Athéniens de son temps. Quand Shakespeare a voulu peindre César, Brutus, Ajax et Thersite, il en a fait des hommes du seizième siècle. Tous les jeunes gens de Victor Hugo sont des plébéiens révoltés et sombres, fils de René et de Childe-Harold. Au fond, un artiste ne copie que ce qu'il voit, et ne peut copier autre chose ; le lointain et la perspective historique ne lui servent que pour ajouter la poésie à la vérité.

Dans la vie ordinaire, le premier personnage est le peuple : c'est pourquoi dans le théâtre aristocratique le peuple manque. Comment un plébéien y paraîtrait-il ? Ses habits et ses manières feraient tache ; à peine si on les souffre dans une bouffonnerie ; encore les grands

seigneurs ont trouvé dégoûtant de traîner leurs yeux pendant cinq actes sur un M. Jourdain. Pour le peuple en masse, à la vérité, il peut servir; car dans les séditions il touche à la couronne des rois, même à leur tête. Mais quel spectacle, et comme l'orgueil du rang se révolte à l'idée d'une pareille profanation[1]! Écartez bien loin de tels scandales; qu'ils s'accomplissent derrière la scène. Épargnez-nous le tumulte et les cris de la canaille; c'est bien assez qu'il y ait au monde des cordonniers et des marchands, ne nous imposez pas le supplice de les voir. Si la nécessité vous réduit à nous montrer des roturiers, que ce soient des domestiques; que Pylade donne des ordres à ses compagnons, mais qu'ils se gardent de répondre; nous ne voulons pas entendre le bruit avilissant de pareilles voix. Faites entrer des gardes, puisque la dignité du prince a besoin de leur cortège; mais qu'ils soient de simples mannequins, dociles à la parade, utiles pour faire ressortir la sereine arrogance du maître, qui, sans les regarder, les renvoie d'un geste[2]. Si une révolution vous contraint de les consulter, qu'ils se tiennent en bon ordre, immobiles; le plus qualifié d'entre eux, un échevin, Azarias, fera le serment à leur place; on ne peut toucher de

1. Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous?
N'allez point dans un camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée,
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.

2. Et vous, qu'on se retire.

telles mains que par une main intermédiaire. Leur seul emploi est de servir; quel que soit le service, ils sont trop honorés de le rendre; c'est une gloire pour l'enfant roturier que de mourir pour son jeune maître; la vertueuse Andromaque ne s'en est point fait scrupule: elle a ordonné de prendre chez quelque servante du palais un enfant convenable, et Ulysse, trompé, a fait tuer le petit paysan (heureux enfant!) au lieu d'Astyanax[1]. Pour entrer sur le théâtre comme dans le monde aristocratique, l'homme du peuple n'a qu'un moyen, qui est de se faire domestique de confiance, c'est-à-dire confident.

Ce confident tant raillé est un des personnages les mieux imités du théâtre monarchique. Il peut être roturier ou grand seigneur, peu importe: devant le prince, tout est peuple. Son mérite est de n'être point un homme, mais un écho; plus il a d'esprit, plus il s'efface. Car à la cour il n'y a qu'une pensée digne d'être écoutée, celle du prince: toutes les autres ont pour devoir de la mettre en relief; il n'y a qu'un intérêt digne qu'on s'en occupe, celui du prince: tous les autres ont pour devoir de le servir. Ses confidents sont à lui, comme sa canne ou sa perruque; il est devenu tout à la fois leur dieu, leur maîtresse et leur père;

1. Le comte de Horn, assassin et voleur, fut roué sous la Régence; cela parut incroyable; des femmes du peuple qui étaient sur la place le jour de l'exécution disaient: « Ça, un comte? allons donc! Est-ce que vous ne savez pas que c'est un soldat aux gardes-françaises à qui l'on a donné de l'argent pour être roué à la place de l'autre, et *qui se fait petit?* »

toutes leurs affections se sont ramassées sur lui, avec toute la force de l'habitude, de l'intérêt, du devoir et de la passion. On ne doit point s'apercevoir qu'ils sont bons, méchants, sots, spirituels, ni s'ils ont une famille, une religion ou un caractère; ces traits ont disparu sous le niveau des convenances qu'ils observent et de l'emploi qu'ils remplissent. Son chambellan mort, le roi en aura le lendemain un semblable, et saura à peine qu'il en a changé; ce sera un fauteuil commode après un fauteuil commode; il le trouvera aussi pliant, quand il lui fera l'honneur de s'asseoir sur lui. — Il le trouvera aussi lustré et aussi verni. Devant le roi, le premier devoir est de savoir bien parler; il n'y a que des gens de la meilleure éducation dans son antichambre. Ne vous figurez pas ici, je vous prie, les grosses ménagères qui vous font bâiller au Théâtre-Français, mais des duchesses en magnifiques robes lamées, accomplies dans l'art des révérences, qui, d'un sourire enchanteur, présentent la chemise, qui savent s'appuyer sur un fauteuil, apporter une lettre, étaler leur jupe, écouter un récit avec une grâce et une dignité capables de ravir les cœurs. « Il n'y a que ces gens-là, disait Napoléon, « qui sachent servir. » Quelle que soit l'intimité, soyez sûrs qu'ils se tiendront toujours à leur place. Pylade, qui était l'ami d'Oreste, est devenu son menin; Œnone, qui était la nourrice de Phèdre, est devenue sa suivante. Ils disent *vous* à leurs maîtres, qui les tutoient. Ils sont dans la chambre du prince pour aider à ses monologues; ils mettent des transitions entre ses idées; ils lui

fournissent des sujets de développement ; ils l'avertissent et le contredisent juste autant et aussi peu qu'il faut pour donner carrière à ses raisonnements et à ses passions ; ils arrangent et époussètent son esprit comme sa garde-robe ; leur office est de mettre en ordre ses pensées comme ses habits. On peut tout dire devant eux; à la volonté du maître, ils n'ont point d'oreilles. On dit tout devant eux ; ils servent de déversoir ; ils essuient l'épanchement des paroles comme un mouchoir l'épanchement des larmes. On fait tout par eux et devant eux ; l'ordre du prince est leur volonté, et son caprice leur conscience ; trahison, rapt, calomnie, assassinat, ils prêtent à l'instant leur main, leur langue, leur approbation ou leur silence. Quand le prince meurt, ils meurent ou veulent mourir ; il avait leur âme, il l'emporte avec lui. Personnages précieux, nés de la servilité et de la fidélité féodales, composés de dévouement et de bassesse, images d'un temps où un homme était l'État.

Quand vous lisez les noms d'Hippolyte ou d'Achille, mettez à la place ceux du prince de Condé ou du comte de Guiche. Le comble du ridicule ici serait de penser à Homère. Regardez le véritable Achille, sauvage farouche, à la poitrine velue, qui voudrait manger le cœur et la chair crue d'Hector ; qui, ayant tué le père, prend, une heure après, la fille pour concubine ; qui égorge en tas les hommes et les chevaux sur le bûcher de Patrocle, et secoue en hurlant et en pleurant ses bras rougis contre le ciel : et mettez en regard le charmant cavalier de Racine, à la vérité un peu fier de sa race et bouillant

comme un jeune homme, mais disert, poli, du meilleur ton, respectueux envers les captives, s'attendrissant sur leur sort, chevalier parfait, leur demandant permission pour se présenter devant elles, tellement qu'à la fin il ôte son chapeau à plumes et leur offre galamment le bras pour les mettre en liberté[1]. Quand Hippolyte parle des forêts où il vit, entendez les grandes allées de Versailles; encore y a-t-il son précepteur; sinon, où eût-il pris son beau style? Un chancelier de France, ouvrant le conseil lors d'un avènement, n'eût pas mieux parlé que lui après la mort de son père ; la petite oraison funèbre qu'il prononce est d'une pompe et d'une convenance accomplies; son exposé des affaires, son rapport sur le partage du royaume feraient honneur à un conseiller d'État. Il est si bon orateur, qu'il est sophiste ; sa façon d'exclure le fils de Phèdre est parfaite; il semble ici qu'il soit né jésuite autant que roi. Soyez certain que, comme le duc du Maine, il a eu Mme de Maintenon pour précepteur. — Et savez-vous ce qu'il faisait dans les forêts dont il parle si souvent et si bien? Des madrigaux. Ses déclarations d'amour en sont pleines[2], et tous les jeunes princes de Racine font ainsi ; ils tournent le compliment d'une façon exquise ; ils emploient avec un esprit consommé tous les joyaux du style amoureux, le

1. C'est trop, belle princesse, il ne faut que nous suivre :
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre,
Et que ce doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

2. Si je la haïssais, je ne la fuirais pas....
Quel étrange captif pour un si beau lien!

feu, les flammes, les liens, les naufrages; ils trouvent les mots les plus ingénieux, les plus délicats pour louer; ils naissent maîtres en galanterie; ce sont les cavaliers servants les plus attentifs et les plus polis. L'amour n'a pas grande place ici; au fond, il n'a qu'une très petite place en France. Ils parlent trop bien et trop pour des hommes troublés d'un sentiment profond. En retrouvant leur maîtresse enlevée, ils s'affligent

Qu'un destin envieux
Leur refuse l'honneur de mourir à ses yeux.

En recevant un aveu, tout transportés, ils trouvent une antithèse respectueuse :

O ciel! quoi! je serais ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable!

Tout est vif, léger, paré, brillant dans leur caractère et dans leur esprit; vous voyez en eux les gentilshommes de Steinkerque qui chargent en habit brodé, doré, panaché de rubans et de dentelles, braves comme des fous, doux comme des jeunes filles, les plus aimables, les plus courtois, les mieux élevés et les mieux habillés de tous les hommes, charmantes poupées d'avant-garde, de salon et de cour.

Les jeunes princesses, au contraire, aiment véritablement; c'est que les convenances d'une cour française, qui défendent l'amour aux hommes, le permettent aux femmes. — Le gentilhomme doit être galant, c'est-à-dire empressé, flatteur, parleur, toujours prêt à sourire, à s'agenouiller, à remercier, à servir et à mourir; quoi

de plus contraire à l'amour que ces façons officielles? S'il avait les licences et les éclats de la passion, il passerait pour malappris, ce qui est intolérable dans un pays de vanité comme la France et dans un monde d'apparat comme la cour. Qu'il se garde bien d'être vraiment amoureux; les petits-maîtres l'appelleraient butor et niais.—Il n'en est point ainsi pour une femme; l'attitude que lui imposent les convenances n'exclut point l'attitude que lui impose l'amour; elle peut être à la fois bien élevée et tendre; elle n'est pas condamnée aux façons flatteuses et bavardes que la mode exige du cavalier servant. Au contraire, la réserve du rang, jointe à la fermeté d'esprit et à la précoce sagacité qu'il engendre, met dans son amour une noblesse et une grâce qui ne sont point ailleurs. Racine est le plus grand peintre de la délicatesse et du dévouement féminins, de l'orgueil et de la dextérité aristocratiques : partout de fins mouvements de pudeur blessée, de petits traits de fierté modeste, des aveux dissimulés, des insinuations, des fuites, des ménagements, des nuances de coquetterie, puis des effusions et des générosités touchantes; on suit les expressions changeantes et réprimées de leur visage, et l'on devine les larmes qui n'arrivent pas jusqu'à leurs beaux yeux. — Tous leurs sentiments naissent de leur état ou en portent la marque. Ce qui les touche dans leur amant, c'est son rang : c'est en monarque qu'elles se le représentent, ayant l'air du maître du monde, entouré de princes « qui tous de lui empruntent leur éclat ». Une des causes de l'amour d'Iphigénie,

c'est qu'Achille est de meilleure maison qu'elle; elle est glorieuse d'une telle alliance[1]; vous diriez une princesse de Savoie ou de Bavière qui va épouser le dauphin de France. Sa famille pense de même, et sans cesse les allusions au sang d'Achille reviennent dans leurs discours. — Le respect filial, comme l'amour, s'est transformé. Iphigénie, qui dans Euripide parle en jeune fille, dans Racine parle en sujette; ce n'est pas à son père qu'elle s'adresse, c'est à son roi; elle lui appartient : elle doit mourir, à son ordre, sans murmure; les devoirs monarchiques ont aboli les sentiments naturels, et la faiblesse féminine a disparu sous la conscience du rang. Si elle demande à vivre, ce n'est point par crainte : une fille de France ne saurait avoir peur; c'est par devoir envers son fiancé et sa mère. Si elle tente de le toucher, ce n'est pas par la pitié, mais par l'orgueil; elle rappelle son illustre mariage, toute la gloire de sa naissance, tous les honneurs qu'elle a reçus de lui; en effet, si quelque chose doit sauver un sujet du supplice, ce sont les tendresses dont l'a honoré le monarque. — Je l'avoue, les sentiments naturels, les effusions, l'abandon de soi-même sont ce qu'il y a de plus aimable au monde, et rien n'est plus touchant que les prières de Philoctète et de Tecmesse. Et cependant, dans la nature altérée par les exigences aristocratiques, il y a encore une beauté très grande. — Songez à l'importance des dignités, à l'habitude de vivre en public, à

1 Hélas! il me semblait qu'une gloire si belle
M'élevait au-dessus d'une simple mortelle.

l'éducation, aux cent mille nécessités qui engendraient alors des idées différentes et façonnaient des passions oubliées; vous accepterez ces mœurs artificielles, comme les minces corps de jupe et les coiffures étagées qu'elles imposaient; vous retrouverez, sous ces mouvements gênés, la vérité et la grâce; vous aimerez l'orgueil et la force dans des êtres si frêles; vous jugerez leur tendresse plus touchante, en la voyant jaillir à travers la raideur de l'étiquette; vous admirerez la grandeur d'âme, la générosité sans éclat, l'abnégation modeste que les convenances ornent et soutiennent. La duchesse de Bourgogne était si adorée, que les courtisans, race méchante et bavarde, s'entendirent un jour pour dissimuler une faute qu'elle avait faite. Quoique critique, c'est-à-dire méchant et bavard, je ne veux pas voir les deux ou trois sottises que disent Iphigénie et Bérénice : et, si je les voyais, je n'aurais pas le cœur de les faire remarquer.

Deux traits composent le caractère du roi au dix-septième siècle [1]: la sécurité et la dignité. Ni le *Contrat social*, ni la prise de la Bastille n'ont encore altéré son assurance: il se croit possesseur de son peuple, comme un particulier se croit possesseur de sa terre: les théologiens et les légistes lui déclarent que son pouvoir est un patrimoine inaliénable, héréditaire, le plus inviolable de tous, tellement que cette propriété est la source des autres, et que nul sujet ne jouit de son propre bien et de sa propre vie que par une délégation du roi. Et ce droit social est encore confirmé par un

droit divin : on enseigne que Dieu est l'auteur de cette puissance, que sa volonté la consacre, que son esprit l'inspire, et qu'il suggère au roi les résolutions sages, comme il suggère au pape les dogmes vrais. Ajoutez que la soumission du peuple, l'adoration des courtisans et les respects de l'Europe autorisent encore cette confiance et cette théorie ; la Fronde ne semble qu'une escapade ridicule et lointaine : personne ne craint le mécontentement de M. Jourdain et de M. Dimanche ; le peuple n'est qu'une canaille à qui on jette des saucissons les jours de fête, et dont une escouade dissipe les criailleries et les attroupements. Quelle distance entre le monarque d'alors et les princes d'aujourd'hui, campés dans leur droit et dans leur palais comme dans une auberge ! Louis XIV est ce roi de Racine, si sûr d'être obéi, si tranquille dans le commandement, d'une condescendance si majestueuse envers ses inférieurs, d'une arrogance si froide quand on lui résiste, si différent des autres hommes que peu s'en faut qu'il ne se considère comme un dieu. Son orgueil le suit jusque dans les moments les plus extrêmes ; quand Agamemnon annonce à sa fille qu'il faut mourir, il lui dit de songer, devant le couteau, « dans quel rang elle est née », et il ajoute ce trait incroyable :

Allez, et que les Grecs qui vont vous immoler
Reconnaissent mon sang en le voyant couler.

J'en passe et de pareils ; les rôles de Néron, de Mithridate, d'Assuérus et d'Athalie en sont remplis. Un roi

moderne qui voudrait bien jouer son personnage devrait toujours avoir leurs discours sur sa table. — Il y apprendrait une autre chose, perdue aussi, la dignité, qui est comme la rançon du rang. Car elle consiste à se contraindre, en vue de sa place ; le roi, au dix-septième siècle, doit être roi dans tous les moments, à table, au lit, devant ses valets, devant ses intimes ; il faut « qu'il conserve, en jouant au billard, l'air du maître du monde » ; le titre efface la nature, et l'homme disparaît sous le monarque. Souvenez-vous que Louis XIV passait sa vie en public, qu'il mangeait, se levait, se couchait et se promenait devant toute une cour. Quel supplice pour un homme d'aujourd'hui que ces douze heures par jour de calcul et de parade, cette obligation perpétuelle de déguiser sa pensée, et de paraître toujours calme, de mesurer ses mots, de marquer les distances, sous deux cents yeux les plus perçants et les plus ouverts qui furent jamais ! Regardez les sentiments de famille et les mœurs bourgeoises de nos rois contemporains, et jugez du contraste ; alors vous comprendrez le style noble et châtié des monarques de Racine ; dans les instants les plus violents, ils se contiennent, parce qu'ils se respectent ; ils n'injurient pas, ils n'élèvent la voix qu'à demi. Néron n'est plus sophiste et artiste, Agrippine n'est plus prostituée et empoisonneuse comme dans Tacite ; tous les mots crus, tous les traits de passion effrénée, toutes les odeurs âcres de la sentine romaine ont été adoucis. Les tendresses perdent leur abandon, comme les violences leurs excès ; le roi

n'appelle sa femme que « Madame »; parlant d'elle à une autre, il ne l'appelle que « la reine »; Thésée, qui aime Phèdre et que Phèdre a cru mort, l'aborde avec un compliment officiel. C'est que les mœurs monarchiques transforment tout l'homme, la famille autant que la société, le théâtre autant que la nature, les vertus autant que les vices, le prince autant que les sujets

A côté du roi est un second roi, de grande race, hautain et digne, assis dans son droit aussi fièrement que l'autre, et maître du spirituel comme l'autre du temporel. Personne n'ignore assez l'histoire pour supposer que Joad soit un pontife juif; il est trop bien élevé et trop peu féroce. Il suffit aussi de regarder autour de soi pour voir qu'il n'est point un prêtre d'aujourd'hui; il est trop calme et trop commandant. On sent que, depuis ce temps, une révolution s'est faite dans l'esprit autant que dans le gouvernement, et que l'autorité a fléchi dans la religion autant que dans la politique. Joad parle comme un prélat du dix-septième siècle, et Racine, sans le vouloir, lui a donné plusieurs traits de Bossuet. Malgré moi, en lisant ses paroles, je songe aux sentiments que les catholiques éprouvaient alors contre les protestants : c'est la même raideur intolérante, la même foi enracinée et indestructible, la même prétention à régler et à punir les convictions d'autrui. « Les enfants ont déjà son audace hautaine »; le petit Zacharie, la douce Josabeth s'enflamment à l'aspect d'un infidèle et le chassent avec injures. De pareils sentiments aujourd'hui seraient étranges; alors ils étaient dans les mœurs. —

Un autre trait est la façon dont Joad parle de Dieu ; il semble qu'à chaque instant il soit informé de ses décrets et tienne sa foudre. Un prélat aujourd'hui oserait tout au plus se faire l'interprète des dogmes et des desseins généraux de la Providence ; pour Joad, il sait sur chaque événement l'intention spéciale de Dieu ; il assiste à son conseil ; il a pour chaque circonstance une révélation personnelle, comme Bossuet, qui transportait la théologie dans l'histoire et expliquait la Révolution d'Angleterre en disant que Dieu l'avait faite pour sauver l'âme de Madame. Faut-il rappeler l'examen qu'il fait subir au petit Joas, les questions sur le dogme et la morale, et toute cette scène empruntée à l'éducation du dauphin ou du duc de Bourgogne? Depuis l'*Émile*, elle paraît déplacée ; on sait qu'un enfant ne comprend pas les formules, qu'il les récite, et qu'un maître a tort de prendre une preuve de mémoire pour une marque de conviction. Ajoutez que le stratagème de Joad et le meurtre d'Athalie choqueraient beaucoup un public moderne si on les lui présentait pour la première fois. On trouverait singulières les phrases à double entente par lesquelles il attire Athalie dans le temple, et le sangfroid décent avec lequel il la fait emmener et tuer hors de ses yeux. Voltaire a déjà prononcé deux mots impolis sur son compte, et, sur cette matière, les sentiments de Voltaire sont maintenant dans le cœur de tout le monde. Pour admirer la pièce avec sympathie, il faut se pénétrer des passions éteintes depuis deux siècles, relire la correspondance des évêques et des

intendants[1], les procès-verbaux des assemblées du clergé, les demandes universelles et perpétuelles de persécution, les louanges dont Bossuet comble le chancelier, « qui scelle la salutaire mesure ». Par le changement des idées, le caractère du prêtre a changé comme celui du roi.

Si j'avais le plaisir d'être duc et l'honneur d'être millionnaire, j'essayerais de rassembler quelques personnes très nobles et de grandes façons; je secouerais toutes les branches de mon arbre généalogique, pour en faire tomber quelque vieille parente dogmatique qui aurait conservé, dans la solitude de la province, la dignité et la politesse de l'ancienne cour, et je la prierais de m'honorer de ses conseils. J'ornerais quelque haut salon de panneaux sculptés et de longues glaces un peu verdâtres, et j'engagerais mes hôtes à se donner le plaisir de représenter les mœurs de leurs aïeux. Je me garderais de leur serrer les mollets dans des maillots et de faire saillir leurs coudes pointus pour imiter la nudité antique; je laisserais là les malheureux travestissements grecs que Lekain, puis Talma, ont imposés à

1. Lettre de M. Legendre, intendant de Montauban, à Bossuet : « Je trouvai d'abord beaucoup d'opiniâtres qui ne voulaient entendre parler ni de messe ni d'instruction. Je leur représentai qu'après avoir épuisé les voies de douceur, le roi serait obligé de faire sur eux des exemples de sévérité, s'ils ne se mettaient à la raison. Dieu a touché leurs cœurs; ils se sont tous déterminés par la douceur à venir à la messe. — Il faudra établir l'uniformité dans les provinces voisines et dans tout le royaume, afin que nos jeunes plantes ne puissent pas se plaindre que l'on cultive leur terre, pendant que l'on néglige celle de leurs voisins.»

notre théâtre; je leur proposerais de s'habiller comme les courtisans de Louis XIV, d'augmenter seulement la magnificence de leurs broderies et de leurs dorures, tout au plus d'accepter de temps en temps un casque à demi antique et de le dissimuler par un gros bouquet de plumes chevaleresques. Je demanderais en grâce aux dames de vouloir bien parler comme à leur ordinaire, de garder toutes leurs finesses, leurs coquetteries et leurs sourires, de se croire dans un salon d'une vraie cour[1]. Alors, pour la première fois, je verrais le théâtre de Racine, et je penserais enfin l'avoir compris.

§ III

LES BIENSÉANCES DANS SON THÉATRE

La cour de Louis XIV est, je crois, le lieu du monde où les hommes ont connu le mieux l'art de vivre ensemble; on l'y a réduit en maximes, et on l'y a érigé en préceptes; on en a fait l'objet des réflexions, la matière des entretiens, le but de l'éducation, le signe du mérite, l'emploi de la vie; les gens lui ont donné tout leur temps, tout leur esprit, toute leur estime et toute leur étude. Quoi de plus naturel dans une race sociable, parmi des gens oisifs, obligés d'être ensemble, de représenter et de s'observer? Le grand talent de

1. Voir, sur les costumes de théâtre au dix-septième siècle, un article très fin et très neuf de M. Lamé, dans la Revue *le Présent*, 15 octobre 1857.

Racine fut de s'accommoder à cette inclination publique et d'imposer à son théâtre les bienséances de la société.

Ce que la société développe dans l'homme, c'est la finesse; elle fait des délicats, c'est son mérite et son tort; des délicats en toute chose, et d'abord en matière de sensations. On parle bas dans un salon; les éclats de voix y sont interdits, et pareillement toutes les actions trop fortes. Il faut que l'homme s'y contienne et s'y tempère, qu'il y modère ses gestes et qu'il y adoucisse ses expressions. Le niveau des convenances a passé sur les originalités pour en effacer les saillies; tout y est aisé, coulant; chacun évite de déplaire, presque tous cherchent à plaire. Les animosités disparaissent sous les saluts, et les contradictions s'atténuent par les sourires. La politesse mutuelle et choisie semble avoir écarté les violences et les dangers de la vie réelle, comme les tapis et les lumières semblent avoir chassé les rudesses et les inégalités du climat naturel. — Comment des gens ainsi élevés supporteraient-ils les excès du drame? L'imitation exacte de la mort et du meurtre, les jambes qui plient et l'homme qui râle à terre, les hoquets convulsifs du poison qui gagne, les sanglots de la gorge étranglée, les pieds furieux qui battent le sol, les yeux qui tournent et deviennent blancs, l'agonie des mains suantes et crispées, bon Dieu! quelle vue! Leurs yeux, leurs oreilles, tous leurs sens en ont horreur. Écartez ces crudités de la scène; ne tuez que derrière le théâtre; si le héros expire devant le public, que ce soit en vers décents, presque en cérémonie, tranquillement

et pour terminer son rôle[1], comme un chanteur d'opéra en achevant de perler sa roulade. De tels spectateurs n'ont pas besoin de la grosse illusion qu'exige le peuple; ils la méprisent; ils veulent être toujours maîtres d'eux-mêmes. S'ils vont au théâtre, ce n'est point pour être transportés et secoués, mais pour juger la vie et reconnaître les nuances de leurs sentiments. Ils sont connaisseurs en matière de nature humaine, et viennent observer de leurs loges, comme tout à l'heure dans leurs salons. Jugez maintenant si vous pouvez leur montrer le tumulte de la vie et le débordement des passions. Ils refusent de voir les mouvements violents, les coups, les gestes qui sentent le peuple; ce n'est pas seulement à titre de grands seigneurs, mais encore à titre de gens bien élevés; ils fuient l'expansion rude comme un signe de brutalité et comme un signe de roture; ils tiennent autant à leurs façons qu'à leur rang. Ils veulent qu'Hermione, Roxane, Phèdre gardent jusque dans les moments extrêmes l'éloquence et le bon goût, qu'une apparence de raison les justifie, qu'elles insultent avec suite et avec mesure, qu'elles parlent toujours comme des dames du meilleur monde, qu'elles se sachent en public. Ils défendent qu'on montre l'animal et le fou qui sont dans

1. Quand Ducis arrangea son *Othello*, au dénoûment beaucoup de femmes s'évanouirent; la sensation était trop forte. Le bon Ducis fit alors un second dénoûment *ad libitum* : au moment où Othello lève le poignard sur Hédelmone, entre le doge, excellent homme, qui a tout découvert :

.... Othello, votre ami
L'exécrable Pizarre était votre ennemi.

l'homme, les hurlements de la bête de proie, le radotage du maniaque, la convoitise de l'amour, les saccades de la douleur. Daignez regarder un mélodrame du boulevard au sortir d'une soirée choisie; entendez le cri rauque et voyez les yeux fixes de la mère à qui le traître vient d'enlever son enfant; vos nerfs malades vous expliqueront alors pourquoi Racine n'a pas peint les sensations physiques, pourquoi les convenances et les habitudes du monde ont exclu de la tragédie l'illusion complète et l'action corporelle, qui sont les extrémités de la croyance et de la vérité.

Avec les sens, la société raffine l'esprit; car il faut beaucoup de finesse pour ne jamais choquer et pour souvent plaire. — Vous avez souvent admiré un homme du monde qui, debout au coin de la cheminée, devant un cercle de femmes, conte une histoire ou dit des mots. Quel tact sûr et prompt, quelle divination innée! Comme il suit dans tous les yeux les demi-sentiments, les légères impressions qu'il y fait naître! Un regard plus sérieux, un sourire moins vif, un imperceptible mouvement de lèvres l'avertit à temps; il tourne court ou change sa phrase; il a compris qu'il allait effleurer un endroit dangereux; à l'instant, le voilà à cent lieues; la pensée est à peine née qu'il l'a déjà saisie; bien mieux, il la suit d'avance, glissant, circulant avec elle aussi agilement et aussi aisément qu'une paille qui suit les ondulations et les remous d'un courant. Il n'y a que lui qui sache louer; ses éloges calculés semblent involontaires; on ne les remarque pas, on ne les

sent qu'au plaisir qu'ils vous font; on ne peut pas s'en défier; la sincérité parfaite ne parlerait pas autrement; on dirait qu'il dissimule son approbation, qu'il a peur de blesser votre modestie, qu'il veut ménager votre délicatesse, que, s'il vous loue, c'est malgré lui. — Telles sont dans Racine les conversations ordinaires, si éloignées des pesantes flatteries que les héros de Corneille s'assènent entre eux consciencieusement et à tour de rôle. Entre les deux poètes, les hommes se sont polis. On ne voit plus des matamores, comme Sertorius et Pompée, tirer l'un contre l'autre le gros canon des compliments, ni des amoureux, comme Sévère, étouffer leur maîtresse sous l'amas de leurs tirades. Tout est devenu fin; les bonnes et les mauvaises passions se déguisent; les bienséances ornent et couvrent tout; les pires brutalités semblent adoucies: Pharnace, qui veut épouser Monime par force, a l'air du prétendant le plus loyal et le plus fidèle, et toutes les magnificences du style, tous les respects de l'admiration viennent effacer la tyrannie de son attentat[1]. Phèdre, pour éviter Thésée et pour perdre Hippolyte, trouve à l'instant, comme d'instinct, des mots à double entente qui sauvent son honneur et n'accusent pas sa véracité. Pyrrhus, obligé d'annoncer lui-même à Hermione sa perfidie et sa faiblesse, découvre le moyen de n'être ni vil ni brutal, et d'un mot imperceptible détourne loin de lui et presque sur elle le torrent d'ironie

1. Un peuple obéissant vous attend à genoux
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous.

insultante dont elle a voulu l'accabler[1]. Ils savent tous les tours heureux dont une idée est capable ; ils devinent, ils insinuent, ils atténuent ; jamais de grands efforts ; ils voient juste, du premier regard, l'endroit où il faut frapper leur adversaire, et le léger mouvement qui évitera ses coups. — Non seulement ils ont cette logique oratoire qui déduit avec une force et une clarté parfaites toutes les parties d'une preuve, mais encore ils ont cette sagacité infaillible qui aperçoit les sentiments de l'auditeur pour s'accommoder à leurs nuances, à leurs variations et à leur degré, de telle sorte que le discours n'est persuasif qu'en ce moment et pour cette personne, et qu'il prend l'empreinte de sa situation et de son caractère, comme une draperie prend la forme du corps qu'elle revêt[2]. Il y a tel personnage, Néron par exemple, que cet art et ce tact du monde ont tout entier transformé. Dans Tacite, ses ruses, sa lettre à Sénèque, ne sont que l'œuvre d'un écolier sophiste ; dans Racine, son adresse est celle du diplomate le mieux élevé. Sa galanterie envers Junie est exquise ; il vient de la faire enlever de nuit, par violence ; jamais les empressements de la politesse ont-ils mieux couvert les emportements du despotisme ?

1. Madame, je sais trop à quel excès de rage
La vengeance d'*Hélène* emporta mon courage.

2. Rôle de Pylade :

Allons, seigneur, enlevons Hermione.

Rôle d'Acomat :

Eh ! la sultane est-elle en état de m'entendre?

Quoi, madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si longtemps caché votre présence?
Ces trésors dont le Ciel voulut vous embellir,
Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître loin de nos yeux son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclu jusqu'à ce jour,
M'avez-vous sans pitié relégué dans ma cour?

Puis, tout d'un coup, un regard d'inquisiteur dément ces exagérations de courtoisie; sans transition, l'interrogatoire commence; si déguisée qu'elle soit, on aperçoit la raide volonté tyrannique; un mot bref, une menace sourde, une ironie subite et sèche, une tranquille insensibilité contre toute prière, en voilà assez : sans qu'il ait fait un geste ou lâché une phrase violente, on a reconnu la barbarie native d'un être sans cœur qui est né tyran. Plus tard, quand il écoute la furieuse invective d'Agrippine, on devine à son sang-froid quel cas il en fait; il sourit faiblement, ou arrange les plis de sa toge; c'est un quart d'heure d'ennui, il s'y résigne comme aux discours officiels; probablement il trouve en lui-même qu'Agrippine parle bien, et s'amuse à compter ses arguments; puis d'un mot, avec l'ironie la plus polie, il la transperce. Quel mépris dans ses soumissions!

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire,
Et, sans vous *fatiguer*[1] du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité,
Pouvait se reposer sur ma fidélité.

1. Elle vient de crier longtemps et fort.

Puis, avec un peu d'hésitation feinte :

> Aussi bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
> Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
> Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
> Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous.

Elle s'emporte plus haut encore, jusqu'à invoquer les dieux, jusqu'à jouer l'exaltation religieuse. Contre de tels cris, nulle parole ne vaut; des actions seules, la vraie vengeance, le poison, répondront. Néron se donne alors le plaisir exquis d'être humble et tendre, de tout livrer, de faire triompher Agrippine, de goûter par avance le frisson de terreur dont il va l'accabler. Puis, après l'assassinat, quand elle éclate, une profonde et poignante raillerie abat ses scrupules improvisés :

> Et, si l'on veut, madame, écouter vos discours,
> Ma main de Claude même aura tranché les jours.

Shakespeare aussi a peint un monstre, homme de génie, Richard III, mais muni de la grosse hypocrisie et de l'énergie populacière [1] que déployait la brutalité du moyen âge; j'aime mieux voir un scélérat homme du monde, aussi méchant et mieux masqué.

Quand on a de l'esprit, on en a partout, et dans la vertu même. Tout le monde peut être honnête, mais tout le monde ne sait pas l'être délicatement. Ce n'est pas tout de faire une belle action, il faut encore la bien faire. La vertu est toujours sur le bord de deux préci-

1. Acte I, scène v :
A most bloody boar.

pices, la niaiserie et l'emphase. Tantôt on lui reproche une sotte raideur, l'ignorance des tempéraments qu'apportent les circonstances, l'application mécanique des maximes sèches dont elle n'entend ni la portée ni le sens ; tantôt on blâme en elle un orgueil déclamatoire, l'étalage insultant de ses titres, l'habitude de s'offrir en modèle et en contraste parmi les faiblesses d'autrui. Les gens du monde passent alors, rebutés ou sceptiques, laissant tomber le mot de pédante ou de matamore, disant tout bas ou tout haut qu'ils voudraient moins de pédagogie et de fanfare, plus de finesse et plus de goût. — Telle est l'impression que laissent les héros de Corneille ; Polyeucte est un emporté, le vieil Horace un bourru, le jeune Horace un fanatique ; je les admire, mais de loin; je ne voudrais vivre avec aucun d'eux. Quant aux femmes, chacun est tenté de leur dire : « Au nom des dieux, madame, puisque vous avez tant de vertu, ne le proclamez pas si souvent, ni surtout si longuement ; n'interrogez pas votre âme; n'apostrophez pas votre devoir; soyez simple; je vous louerai davantage, quand vous me laisserez libre de vous louer moins. » — Chez Racine, la vertu n'est point bruyante; il faut la remarquer pour la sentir. Les belles actions s'y font aisément, doucement, par nature, sans vouloir de témoins, en telle sorte que le personnage n'a pas besoin de s'exalter pour y atteindre, et que la générosité coule de son cœur comme d'une source abondante et ouverte : Junie refuse la main de Néron sans tirades, du ton le plus modeste, en jeune fille et en sujette, sans se juger héroïque, occupée

seulement de ne point irriter l'empereur contre son amant. Les bassesses leur répugnent, non par principe, mais par instinct. Ils s'en écartent naturellement, comme d'une mauvaise odeur; ils font leur devoir, moins pour obéir à une règle que pour suivre un penchant. — Dryden, le célèbre poète anglais contemporain, se moque de la délicatesse d'Hippolyte, qui n'ose révéler à Thésée le crime de Phèdre. « Un tel excès de générosité n'est praticable que parmi les idiots et les fous ; tirez Hippolyte de son accès poétique, il trouvera plus sage de mettre la selle sur le bon cheval, et aimera mieux vivre avec la réputation d'un honnête homme, franc de langage, que mourir avec l'infamie d'un scélérat et d'un incestueux[1]. » Au siècle de Dryden, je le veux bien, et dans son pays. Mais sa rude plaisanterie et ses phrases grossières suffisent pour marquer la différence des deux siècles et des deux pays. — Un prince comme le duc de Bourgogne, élevé par un homme comme Fénelon, aurait tenu la même conduite qu'Hippolyte[2]. Il aurait eu horreur de se rappeler l'action de Phèdre. Si jeune, si purement conservé par une éducation vigilante et pieuse, si assidûment nourri parmi des mœurs délicates, des habitudes de prévenance et des spectacles de gloire, il « voudrait se cacher ce crime à lui-même » ; il n'ose y penser : c'est le renversement de toutes ses croyances; quand même il voudrait le révéler,

1. Préface de *All for love*
2. Sa conduite envers Vendôme, dans la campagne de Flandre, est presque égale.

il ne le pourrait; la parole lui manquerait devant Thésée; il a trop de vénération pour son père et son roi :

Devais-je, en lui faisant un récit trop sincère,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un père?
Vous seule avez percé ce mystère odieux :
Mon cœur pour s'épancher n'a que vous et les dieux.

Ce seul mot, le dernier, tout chrétien, indique la délicatesse d'une pareille âme; il est devant sa maîtresse comme dans son oratoire. Un amour si pur ne va point sans une piété filiale et une pudeur extrêmes[1]. —Et tel est l'amour dans toutes ces tragédies ; les sens semblent n'y avoir aucune part; on n'en parle pas, même pour en triompher, comme dans Corneille; ce n'est qu'une amitié sublime et plus tendre, qui est contente pourvu qu'elle obtienne en retour une amitié pareille; cette certitude lui suffit et suffit à un dénoûment, au plus touchant de tous, celui de Bérénice. Bérénice sait qu'elle est aimée; c'en est assez pour lui donner la force de consommer son sacrifice, et, quand elle le fait, c'est du ton le plus uni, en l'atténuant, trouvant des raisons contre elle-même, sûre que ceux qui l'écoutent ont le cœur assez noble pour comprendre la noblesse du sien. De même encore dans *Esther* :

Oui, vos moindres discours ont des grâces secrètes;
Une noble pudeur à tout ce que vous faites
Donne un prix que n'ont point les diamants ni l'or.
Quel climat renfermait un si rare trésor?...

1. Voyez encore ce mot d'Iphigénie :
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père.

De l'aimable vertu doux et puissants attraits!
Tout respire en Esther l'innocence et la paix,
Du chagrin le plus noir elle écarte les ombres
Et fait des jours sereins de mes jours les plus sombres.

Cette louange explique tout leur caractère; il y a là une nuance de beauté que nul peintre n'avait saisie, la délicatesse de l'honnêteté et le tact de la vertu. Celle-ci se soutient devant l'honneur exalté qu'a peint Calderon et les effusions naïves qu'a représentées Shakespeare. Les femmes de Calderon sont des héros, celles de Shakespeare sont des enfants, celles de Racine sont des femmes.

Il en est une, modèle accompli de vertu et de naturel, de passion et d'adresse, de modestie et de fierté, que l'habitude de la mauvaise fortune embellit encore d'une expression plus touchante, Monime, qui, livrée à un roi barbare et reléguée dans une forteresse, attend des hasards de la guerre le moment de sa servitude et de son hymen. Son père l'a donnée; elle se doit, elle se donne. Mais le profond sentiment de l'oppression où elle est tombée soulève en elle une révolte silencieuse : quoi qu'il faille subir, son cœur lui reste; c'est dans cet asile que se sont réfugiées sa volonté violée et sa dignité outragée. Que la force maîtrise et avilisse l'univers, elle n'atteint pas jusqu'à l'âme; nulle violence ne la conquiert, et nul devoir ne la livre. A travers tous les respects de son langage, Mithridate sent cette résistance cachée et s'en irrite. Il a beau faire, il n'aura d'elle qu'une obéissance d'esclave, et toutes les terreurs de sa puissance n'arracheront jamais une seule parcelle de ce

trésor intérieur sur lequel nulle terreur n'a prise et nulle puissance n'a droit. Elle aime ailleurs, et, trompée par un mensonge du roi, elle s'est trahie; elle vient d'entrevoir un danger pour sa dignité et une raison pour sa résistance ; à l'instant, elle se sent et se dit libre; un tranquille sourire apprend au roi quelle estime elle fait de sa conduite et quel cas elle fait de ses menaces; n'ayant plus que la force à craindre, elle n'a rien à craindre; son devoir seul la pliait, et non la peur. Avec toutes les soumissions d'une sujette et tous les ménagements d'une femme, elle lui fait comprendre la bassesse qu'il a commise et l'impuissance où il s'est jeté. Elle sait ce qu'il lui réserve, elle le lui dit et bientôt l'éprouve. A ce moment, ce cœur tant opprimé triomphe, sentant que la mort est peu de chose, et jouissant du courage qui l'élève au-dessus des menaces et de la mort.

Ce sont là les finesses et quelquefois les raffinements auxquels les mœurs de société ont donné naissance ; instituées à l'hôtel de Rambouillet, vulgarisées, puis discréditées par le bavardage et l'afféterie de Mlle de Scudéry, ces mœurs ont été épurées et exprimées par la délicatesse et l'art de Racine. Bientôt la tragédie en déclin n'en conserva que les bienséances extérieures; l'imitation répéta ce que le goût avait inventé, et les convenances devinrent des conventions. Mais les mœurs de la société, continuant leur œuvre, répandirent dans toute la littérature l'esprit fin qu'elles avaient porté dans le théâtre; il y en eut tant qu'il y en eut trop ;

c'est celui des salons décrits par Montesquieu et Duclos; c'est celui de Montesquieu et de Voltaire; c'est celui de tout le dix-huitième siècle. Il est né avec Malherbe, il est mort avec Delille. Une habitude l'a fait : l'usage d'aller en visite l'après-midi et en soirée le soir.

§ IV

SON CARACTERE ET SON ESPRIT

Quand un écrivain parvient à exprimer parfaitement le génie de son siècle, c'est qu'il l'a; il se rencontre une correspondance exacte entre la manière de sentir publique et sa manière de sentir privée. Son esprit est comme l'abrégé de l'esprit des autres, et l'on retrouve, plus forts en lui que dans les autres, les caractères et les circonstances qui ont formé le goût des contemporains.

Sophocle fut athlète, général, citoyen heureux et honoré au plus beau temps de la florissante Athènes. Tout jeune, après la victoire de Salamine, il chanta le péan au son de la lyre, nu, devant le trophée qu'on venait de dresser sur la plage. Étant plus âgé, il vit en songe Hercule, qui lui montrait l'endroit où était la couronne d'or qu'on avait volée dans l'Acropole ; il alla la chercher et consacra à Hercule Révélateur le talent d'or que la cité avait promis en récompense. Qui ne voit naître, au milieu d'une pareille vie, le noble opéra lyrique qu'on appelle la tragédie de Sophocle, dithyrambe religieux et

patriotique, composé pour des âmes neuves de sculpteurs et de citoyens? — Pareillement on est frappé, avant de lire Shakespeare, de sa vie misérable et hasardeuse, des noires légendes, des traditions sanguinaires, du désordre de pensées parmi lesquelles il s'est formé, de l'anxiété fiévreuse, des rêveries sensuelles et douloureuses, du style tourmenté, raffiné et déréglé de ses premières confidences. Ces reploiements de mélancolie ardente, cette surabondance de sensations intenses et brisées, annoncent la profonde science du cœur et le délire de passion qui va produire et dévaster son drame. — Quel contraste, en regard, que la jeunesse de Racine ! Il fit régulièrement de bonnes études, à Beauvais d'abord, parmi des gens graves et sensés, puis à Port-Royal, la plus excellente école de dignité, de style et d'éloquence, élève bien-aimé de M. de Maistre et de M. Hamon, condisciple de grands seigneurs, ami du jeune duc de Chevreuse. Au sortir du collège, il entre chez son cousin, intendant des ducs de Chevreuse et de Luynes, fait une ode en l'honneur du roi, reçoit cent louis, puis une pension de six cents livres, compose une seconde ode qu'il lit au duc de Saint-Aignan et qu'il porte à la cour. Ne sont-ce point là tous les commencements d'un poète monarchique? Plus tard, le voilà gentilhomme ordinaire, historiographe, pensionné, auteur des inscriptions qu'on met sous les tableaux de victoires, toujours à la cour ou à la suite du roi, ayant un appartement au château et les entrées, lui faisant la lecture, fort aimé de lui, à la fin composant des tragédies pour Saint-Cyr.

Sauf un ou deux oublis, il n'y eut point de courtisan plus fin et plus aimable ; il en avait la tournure et toutes les grâces. Louis XIV cita un jour sa physionomie comme une des plus heureuses et des plus belles de sa cour. « Dans sa conversation[1], il n'était jamais distrait, « jamais poète ni auteur ; il songeait moins à faire « paraître son esprit que l'esprit des personnes qu'il « entretenait.... Il vécut dans la société des femmes « avec une politesse toujours respectueuse. » Il était fort aimé du prince de Condé, du prince de Conti, de Mme de Maintenon ; il leur lisait des vers, il dînait à leur table, il logeait à Marly ; il vivait dans le plus grand monde. Ses lettres montrent l'homme le plus poli, ayant le tact des nuances et des convenances, toujours aisé et noble dans ses manières et dans ses discours, discrètement et finement moqueur, doué d'un art infini pour louer et pour plaire. Sa mémoire et ses yeux étaient remplis des gestes et de toutes les plus belles façons des seigneurs et du monarque ; il les voyait de plain-pied, en égal ; il les admirait de cœur, en inférieur ; involontairement, les traits épars s'assemblaient pour lui en physionomies : les personnages réels se transformaient chez lui en figures idéales ; ses souvenirs nourrissaient son imagination, et son théâtre imitait la cour.

Ses alentours et sa nature le faisaient éloquent, en même temps qu'homme du monde ; il n'eut jamais l'âpre sensation, ni la fièvre sauvage de l'invention originale et

1. *Mémoires*, par Louis Racine.

solitaire : il est beaucoup plutôt écrivain que poète. A Port-Royal, il fut élevé par des raisonneurs, amateurs de pur langage ; il y apprit l'art de *développer*, seul enseignement qu'aient jamais donné nos collèges. Sa correspondance, à son entrée dans le monde, montre un jeune homme de belle humeur, beau diseur, gracieux complimenteur, n'ayant aucune des singularités et des violentes saillies qui marquent ordinairement un artiste. Quelques allusions un peu lestes, une galanterie friande, point du tout ardente, voilà toutes ses hardiesses. « Il a fait le loup » à Paris avec La Fontaine ; mais le voilà redevenu exemplaire. Avant tout, il a les penchants et les talents du lettré, une belle mémoire, un goût raffiné, une science solide, un raisonnement exact, l'amour des livres et la passion du bon style. Il s'occupe à lire, commentant Pindare et Homère, n'y cherchant guère la folie et les éclairs poétiques, mais travaillant à bien comprendre le sens des morceaux, indiquant la suite des idées, effaçant sous ses traductions mesurées et nobles l'ardente et naïve couleur. Il a l'esprit meublé de beaux passages grecs, latins, italiens, espagnols, et il en cite sans cesse ; il raille et badine agréablement, mais sans pointe perçante et avec un peu de longueur. Sa grande inquiétude est de désapprendre le beau langage. Il a peur « d'écrire de méchantes lettres ». — « N'ayant « qu'une petite teinture de bon français, je suis en dan- « ger de tout perdre en moins de six mois, et de n'être « plus intelligible, si je reviens jamais à Paris. Quel « plaisir aurez-vous quand je serai devenu le plus

« grand paysan du monde ? » Il a déjà une passion décidée pour les vers (non pas pour la poésie, qui est tout autre chose). Il en fait à tout propos et de fort plats ; ce sont des amusements artificiels de société et de convention ; il ne s'agit pas d'exprimer des sentiments, mais d'aligner des syllabes, d'ajuster des rimes, d'aiguiser des pointes et d'étaler toute la garde-robe mythologique ; ce sont des amplifications rimées, simple jeu d'esprit, à l'usage de lettrés vaniteux et oisifs. Ses deux odes au roi ne sont qu'un exercice de style ; sa *Thébaïde* et son *Alexandre*, que des lieux communs élégants et déclamatoires, assaisonnés de galanterie et de chevalerie, les héros proposant de mourir, comme on accepte de boire un verre d'eau. — Toute la force et le travail de son esprit, détournés du fond, se rejetaient sur la forme. Prose ou vers, quoi qu'il écrive, on ne trouve en lui avant *Andromaque* qu'un grand talent de parole, aussi à l'aise dans l'alexandrin que dans la période, parfait dès l'abord, exquis dans les lettres, les compliments, la satire[1], toujours mesuré et délicat, mais un peu trop enclin à s'atténuer dans les développements. Plus tard, dans l'histoire de Port-Royal, des campagnes du roi, dans son discours à l'Académie, il resta le même, orateur accompli pour la justesse, la noblesse et les ménagements, avant tout amateur de style, tellement qu'il lisait les bons auteurs pour noter à la marge les expressions choisies qui pouvaient passer en français. Nous autres, aujourd'hui, bar-

1. Les deux lettres sur Port-Royal.

bares, écrivains de la décadence, nous avons peine à comprendre ces scrupules[1]. On étudiait les mots alors, comme au temps de Raphaël on étudiait les contours ; on n'osait se permettre un sous-entendu, une construction un peu nouvelle, un terme violent ; on consultait à chaque pas Vaugelas et l'usage. On se justifiait par exemple d'Horace ou de Denys d'Halicarnasse ; on pesait, on allégeait, on rechargeait chaque vers, selon qu'on le soupçonnait d'être trop plein ou trop vide ; on se consultait par lettres sur un hémistiche ; on ne trouvait aucune construction assez régulière, aucune image assez juste, aucune idée assez claire, aucune phrase assez correcte ; je suis persuadé que, dans la meilleure page du meilleur écrivain moderne, ils ne garderaient pas trois lignes entières. Vous voyez que, si jamais l'éducation et la nature ont travaillé pour former un homme dont le plus grand talent fut l'art de bien écrire, c'est celui-là.

Il avait le cœur, comme l'esprit, tout monarchique. « Ayez la bonté, disait-il à Mme de Maintenon, de vous « souvenir combien de fois vous avez dit que la meil« leure qualité que vous trouviez en moi, c'était une « soumission d'enfant pour tout ce que l'Église croit et « ordonne, même dans les plus petites choses. Pour la « cabale, qui est-ce qui n'en peut point être accusé, si « on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le

1. Lire par exemple la lettre à Boileau du 28 septembre 1694. Du reste, le commentaire de Voltaire sur Corneille est d'une minutie étonnante.

« suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à « s'informer des grandes actions du roi, et à inspirer aux « autres les sentiments d'amour et d'admiration qu'il a « pour le roi ? Dans quelque compagnie que je me sois « trouvé, Dieu m'a fait la grâce de ne jamais rougir ni du « roi ni de l'Évangile. » Pour moi, je pense que de tels sentiments étaient utiles pour peindre avec complaisance et perfection une cour aristocratique. — Nous sommes bien changés depuis ; un fonds d'orgueil s'est amassé dans chaque âme ; la soumission paraît basse, et nous naissons indépendants ou révoltés. Nous voulons vérifier les croyances que nous acceptons et autoriser le pouvoir que nous subissons ; nous réclamons pour notre esprit le droit d'examiner, pour notre volonté le droit de consentir ; et nous ne souffrons d'empire sur nous que celui qui dérive de nous. L'homme livré à lui-même s'est jugé souverain de lui-même : désormais, sous les obscurités ou les contraintes, son cœur et sa raison restent libres, et il refuse d'adorer, comme sacrés ou comme légitimes, son aveuglement ou son oppression. — Au dix-septième siècle, il employait à se plier la force que nous employons à nous affranchir. Il était frappé de son devoir, non de son droit ; il voulait se résigner aux choses, et non réformer les choses ; la vertu était dans l'obéissance, comme elle est dans l'indépendance, et les âmes mettaient leur noblesse non à résister, mais à fléchir. Là-dessus, les lettres de Racine sont extrêmement touchantes ; son ménage est pauvre, triste ; il est souffrant ; il a toujours quelque

enfant malade; une de ses filles a des tourments de conscience; une autre se fait religieuse; il en a le cœur déchiré, mais il se résigne. Il n'est jamais indigné ni irrité contre le sort ni contre les hommes; Dieu l'a voulu, tout est bien. Chacun devine ce qu'un père aujourd'hui, bien vu du roi comme celui-ci l'était, ami des grands seigneurs, souhaiterait pour ses enfants, et quels projets il bâtirait. Ici, au contraire : « Songez, » écrit Racine à son fils, « que notre ambition est fort « bornée du côté de la fortune, et que la chose que « nous demandons du meilleur cœur au bon Dieu, « c'est qu'il vous fasse la grâce d'être homme de bien « et d'avoir une conduite qui réponde à l'éducation « que nous avons tâché de vous donner. » En effet, cette éducation est toute morale; jamais il ne le pousse vers un emploi; jamais il ne lui parle de succès, mais seulement de droiture, de religion et de devoir, corrigeant ses jugements hasardés, lui enseignant le respect, ne voulant pas qu'il traite lestement Cicéron ni aucun autre grand homme; ne lui souffrant ni romans ni comédies. « Je vous dirai, avec la sincérité avec « laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un « extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de ces « niaiseries, qui ne doivent servir tout au plus qu'à « délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient « point autant vous tenir à cœur. Vous jugez bien que « je ne cherche pas à vous chagriner, et que je n'ai « d'autre dessein que de contribuer à vous rendre « l'esprit solide. Je vous assure qu'après mon salut,

« c'est la chose dont je suis le plus occupé. » Et un peu plus loin : « Je devais avant toute chose vous « recommander de songer toujours à votre salut, et de « ne point perdre l'amour que je vous ai vu pour la « religion. Le plus grand déplaisir qui puisse m'arriver « au monde, c'est s'il me revenait que vous êtes un « indévot et que Dieu vous est devenu indifférent. » Il revient sur ce conseil à l'approche de Pâques; ailleurs, c'est l'avertissement répété d'être économe, exact, diligent, point vaniteux, inviolablement attaché à son devoir. Cette affection si grave, cette direction incessante, ce *vous* si différent de la familiarité moderne, montrent un temps où la famille était encore gouvernée, où le père gardait son autorité, où subsistait une discipline, où les tendresses et les épanchements ne détruisaient ni la dignité ni le respect. Cet esprit est celui de la famille aristocratique; il y était et il y a péri pour la même raison et de la même façon que dans l'État.

J'arrive enfin à la pure et profonde source d'où a coulé sa poésie, et à qui tout le reste n'a fait que fournir un lit, je veux dire la délicatesse et la vivacité des sentiments. Il était passionné, ardent à soutenir son opinion, fécond en raisons, en images, en railleries, jusqu'à fâcher quelquefois Boileau, son ami le plus ancien et le plus intime, ingénieux, brillant, abondant, livré à la verve, au point de ravir d'admiration ceux qui l'écoutaient. Mais en même temps il était doux, plein de ménagements, de tendresse, prompt aux affections, « tout sentiment et tout cœur ». Une phrase de

Nicole l'avait blessé, lorsqu'il travaillait pour le théâtre; il se crut désigné comme « un empoisonneur public », prit feu, et répondit par la lettre la plus maligne; la seconde était prête, et allait lui attirer, avec la faveur des jésuites, l'applaudissement de tous les gens d'esprit, lorsqu'il réfléchit, comprit que son action pourrait être entachée d'ingratitude, et supprima son écrit. Bien longtemps après, il se repentait encore; ayant enfin obtenu le pardon de M. Arnaud, « il entra « chez lui avec la confusion et l'humilité peintes sur le « visage, et, quoiqu'on fût en nombreuse compagnie, « il se jeta à ses pieds ». — Cette âme trop fine s'attachait à tous les devoirs avec excès et scrupule; quand il fut nommé historiographe par le roi, « pour se « mettre ses devoirs devant les yeux, il fit une espèce « d'extrait du traité de Lucien sur la manière d'écrire « l'histoire ». Il recueillit les traits qui avaient rapport à son office, les écrivit, puis, pour étudier les précédents et les modèles, se mit à extraire Mézerai, Siri, et à dépouiller toutes sortes de Mémoires, d'instructions et de lettres, transformant sa sinécure en un fardeau de lourd labeur. On voit, dans sa correspondance avec son fils, qu'il se représente avec excès les émotions des autres, qu'il adoucit le blâme, qu'il a toujours peur d'avoir la main maladroite ou pesante, que sa sensibilité est inquiète, timide et presque féminine. Un jour, à Saint-Cyr, la jeune fille qui jouait Esther manqua de mémoire; il s'écrie avec sa vivacité ordinaire : « Ah! mademoiselle, quel tort vous faites à ma

« pièce! » La pauvre enfant s'étant mise à pleurer, il courut à elle, prit son mouchoir, essuya ses larmes et pleura lui-même. Ce cœur si tendre avait besoin de s'attendrir; ayant renoncé aux vers, il poursuivait innocemment la poésie, et allait aux vêtures, dit Mme de Sévigné, parce qu'il « voulait pleurer ». C'est encore par bonté de cœur qu'il s'attira sa demi-disgrâce, ayant donné à Mme de Maintenon un mémoire sur les misères du royaume et sur les moyens d'y remédier. Dans ses lettres, dans ses actions, il y a cent traits de cette humanité, si rare alors et qui chez lui était si naturelle. On se souvient des vers dignes de Fénelon où son Joad recommande au nouveau roi la compassion et le soin du pauvre peuple. Ailleurs, sortant d'une magnifique revue, il s'écrie : « J'étais si las, si ébloui « de voir briller les épées et les mousquets, si étourdi « d'entendre des tambours, des trompettes et des timbales, qu'en vérité je me laissais conduire par mon « cheval sans plus avoir d'attention à rien, et j'eusse « voulu de tout mon cœur que tous les gens que je « voyais eussent été chacun dans leur chaumière ou « dans leur maison, avec leur femme et leurs enfants, « et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille! » — En effet, il s'y trouvait plus heureux qu'ailleurs, jouant avec ses enfants, les instruisant, les redressant, d'une simplicité parfaite, d'une bonté admirable, tellement qu'un jour, étant invité chez M. le Duc et averti qu'une nombreuse compagnie l'attendait pour dîner, il refusa, disant qu'il n'avait point vu depuis huit jours

sa femme ni ses enfants, qui comptaient sur lui pour manger une belle carpe. Puis, avec une naïveté charmante, il montra au messager la carpe, qui coûtait environ un écu : « Jugez vous-même si je me puis « dispenser de dîner avec ces pauvres enfants, qui ont « voulu me régaler aujourd'hui et n'auraient plus de « plaisir s'ils mangeaient ce plat sans moi. Je vous « prie de faire valoir cette raison auprès de Son « Altesse Sérénissime. » On voit que, s'il avait les façons d'un courtisan, il n'en avait point l'âme. — Cette sensibilité éclate encore mieux dans sa pénitence : pour expier ses tragédies, il voulut d'abord se faire chartreux et n'en fut détourné qu'à grand'peine ; plus tard, il refusa de relire les éditions de ses œuvres ; une seule fois il y consentit, et ne put s'empêcher de faire des corrections en marge ; puis tout d'un coup il jeta l'exemplaire au feu. Une autre fois, on lui demanda de donner des leçons de déclamation à une jeune princesse ; mais, quand il vit qu'il s'agissait de lui faire réciter un morceau d'*Andromaque*, il supplia en grâce qu'on l'en dispensât. Ne sont-ce point là des sacrifices étranges de la part d'un poète qui avait tant aimé la gloire et son art encore plus que la gloire ? Il était passionné dans la religion comme dans le reste ; l'enthousiasme le prenait d'abord ; il s'attachait ardemment aux choses, et sa parole enlevait ses auditeurs. M. de Seignelay étant tombé malade, il allait près de son lit lui lire les psaumes ; là-dessus, il s'enflammait et en faisait sur-le-champ la plus éloquente paraphrase. Un

autre jour, dans un entretien sur Sophocle, il saisit l'*Œdipe roi* et le traduit de verve devant ses amis. « Rien n'a jamais approché, dit M. de Valincour, du « trouble où me jeta cette lecture; au moment où « j'écris, je m'imagine voir encore Racine, le livre à la « main, et nous tous consternés autour de lui. » — C'est cette sorte d'âme qui fait les grands artistes, délicate, excessive, troublée et malheureuse, mais de temps en temps comblée de douceurs ou de ravissements dont les autres hommes n'ont point l'idée. Quand je veux me figurer Racine, ce n'est point à sa table, occupé à mettre en vers le plan de sa tragédie : il n'y a là que le labeur et le métier; c'est le soir revenant de la cour ou de Saint-Cyr, vers cette triste rue Saint-André-des-Arts ou des Maçons-Sorbonne, l'esprit rempli des nobles figures qu'il avait vues et des nobles sentiments qu'il y devinait ou qu'il y supposait. C'est dans ces moments qu'il a été heureux, se rappelant un geste, un fin sourire, la pudeur d'une rougeur subite, la générosité d'un silence, et ces mille témoignages de l'âme qui, pour être réprimés, n'en sont que plus forts. C'est pendant que la voiture longe les plates cultures et les longues rangées d'ormes poudreux, qu'un personnage se lève de lui-même dans l'imagination inattentive, se reforme, se développe, agit, tellement qu'on le hait ou qu'on l'aime, et qu'ensuite on attend son retour comme celui d'un ami ou d'un ennemi. C'est alors qu'il était lui-même au spectacle, et goûtait au centuple l'élégance et la dignité, la passion et la vertu,

qu'il répandait à pleines mains sur ses héros. Jugez des mille rêveries dont un personnage comme Esther ou comme Monime sont l'abrégé et l'issue; tout Racine est dans ces songes; tant d'années de silence et de pénitence n'avaient fait que les détourner ailleurs et les cacher aux yeux. La piété a été pour lui une autre espèce d'amour; ainsi se sont formés secrètement en lui Esther, Athalie et les cantiques. — Il me semble qu'en tenant ce petit volume j'ai toute sa vie dans la main, du moins tout ce qui dans la vie vaut la peine qu'on y tienne, tous les moments où il a oublié les choses réelles, n'en détachant que la partie la plus fine et partant la plus précieuse, la retirant du contact grossier de toutes les circonstances lourdes ou plates qui l'écrasaient ou la déformaient, comme un habile ouvrier qui retire un bijou sous les scories du creuset; en sorte que, dans ce théâtre, qui ne parle ni de son temps ni de sa vie, je trouve l'histoire de sa vie et de son temps.

(*Journal des Débats*, juillet-août 1858.)

M. DE SACY

LITTÉRATURE : VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, MORALES ET HISTORIQUES.

« Le même travail a rempli toute ma vie ; j'ai fait des articles de journaux, je n'ai pas fait autre chose ; encore n'ai-je travaillé qu'à un seul journal, *le Journal des Débats*. J'y travaille depuis trente ans. En quatre mots, voilà toute mon histoire.

« Parmi les articles de critique et de littérature que j'y ai publiés, j'ai choisi ceux qui m'ont paru les moins indignes d'être remis sous les yeux du public ; je les ai revus avec tout le soin dont je suis capable, sans rien changer pour le fond des choses, et j'en ai formé ces deux volumes.... Du moins puis-je dire qu'ils expriment très fidèlement mes sentiments, mes goûts et mes opinions en toute matière. Si peu de valeur qu'ait le cadeau, c'est moi-même que j'offre au public. Je ne pouvais pas faire autrement, je ne pouvais pas faire mieux, je suis là tout entier. »

Ces mots indiquent au critique sa tâche. Puisque

M. de Sacy est dans ce livre, il s'agit de l'en dégager. Je citerai beaucoup ; il y a des hommes que leurs paroles font aimer.

Peu de vies ont été plus laborieuses et plus passionnées que la sienne. Conservateur et libéral, il est entré dans la polémique en 1828 à l'aurore d'une révolution ; il l'a quittée en 1848 au plus fort d'une révolution : il l'a exercée dans tout l'intervalle parmi les souvenirs et les menaces d'une révolution. Toutes les passions politiques l'ont traversé, et sans relâche. « Dans l'espace de ces vingt années, il n'y a pas eu à la tribune ou dans la presse une discussion de quelque importance à laquelle je n'aie pas pris part ; le cours des événements n'a pas soulevé une question qui ne m'ait passé, pour ainsi dire, sous la plume.... Il fallait aller aux Chambres, et, pendant de longues heures, l'esprit tendu, le cœur brûlant, assister, l'arme au bras, à ces joutes héroïques de la tribune ; puis, le soir, prendre la plume à la hâte, retracer la séance en traits rapides, et en reproduire, pour le public, le sens politique et l'effet oratoire. Des nuits agitées suivaient des jours d'émotion. Jamais je n'ai pu assister de sang-froid à un grand débat parlementaire. Je frémissais d'indignation avec Casimir-Périer. Un discours de M. Guizot, de M. Thiers ou du duc de Broglie me remuait jusqu'au fond de l'âme. Même après avoir écrit, le calme ne me revenait que lentement. Il fallait répondre aux journaux, et nous les avions presque tous contre nous. Pas un jour de relâche, pas un moment de repos. Nos mains ne quittaient pas la

plume. Je m'étais promis de rester sur la brèche. J'y suis resté jusqu'à la fin. »

Il y est encore. Quand on veut le trouver, il faut monter en face Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la vieille maison sombre, patrie du journal. Le luxe moderne ne l'a point transformée ; elle a gardé l'aspect de ces antiques et sérieux ateliers de travail et de pensée, où l'on s'occupait des choses de l'esprit sans se soucier d'autre chose. Une cour étroite, humide ; des escaliers en bois et en briques, poudreux, remplis des odeurs de l'imprimerie ; des ouvriers noircis, les yeux fatigués, qui sortent ou rentrent ; de vieux employés assidus et doux qui, depuis trente ans, en conscience, font derrière la même grille le même ouvrage ; partout un air d'honnêteté et de mesure ; rien n'est donné à l'apparat et à l'étalage. Au second est une chambre carrelée, meublée d'un paravent, de deux tables tachées d'encre, d'une carafe et d'un verre. Vous voyez là des hommes d'État, des banquiers, de grands écrivains, des savants, des musiciens célèbres : on entre, on sort, on cause de toutes choses avec une liberté, une égalité, une franchise étranges ; l'argent, les rangs restent à la porte ; on n'y cherche que le plaisir de discuter et de penser. Personne n'y joue un rôle ; on aurait horreur des phrases ; il s'agit d'y dire son opinion avec preuves et anecdotes, de la manière la plus courte et la moins ennuyeuse possible : c'est la conversation en déshabillé. On n'exige, pour vous admettre, que deux points : vous devez croire ce que vous dites, et tolérer ce que disent

les autres. Cela établi, vous entrez, et vous trouvez un musée d'opinions. En fait de goût, de sciences, de philosophie et de religions, tout s'y rencontre et tout s'y choque ; il n'y a point d'endroit où l'on puisse mieux voir et tant apprendre : la contradiction ouverte, multiple et polie, les mots révélateurs et rapides des hommes spéciaux et des hommes illustres, les souvenirs précis des témoins oculaires, les petits détails caractéristiques des grands événements, le jour vrai répandu sur l'histoire défigurée par l'ignorance ou la légende, les impressions personnelles exactes et crues, les observations rapportées de tous les coins de l'Europe, la biographie attestée de tous les personnages importants du siècle, voilà la mine tous les jours ouverte où tout le monde peut puiser.

Tout au fond, près de la fenêtre, est assis un petit homme d'une figure souriante et fine. La vivacité, la bienveillance, voilà les deux premiers traits qu'on remarque en lui ; et plus on l'écoute, plus cette impression se fortifie. Une nature délicate, nerveuse, féconde en impressions rapides et profondément senties, c'est là son fond ; pour s'en convaincre, on n'a pas besoin de l'écouter, il n'y a qu'à le lire. Quoique imbu des classiques, adorateur des formes graves et du ton régulier dont on ne s'écartait jamais au XVIIe siècle, il a tous les abandons et tous les mouvements dans son style. Il entre en scène, il nous fait des confidences, il s'épanche, il s'attendrit, il s'irrite. Au XVIIe siècle, l'écrivain parlait comme une idée, celui-ci parle comme

un homme. Les exclamations, les souvenirs, les regrets abondent. Au milieu d'un jugement sur M. Janin, vous l'entendez qui s'écrie : « Jamais début a-t-il été entouré de circonstances plus heureuses ? Depuis ce temps, hélas ! quel vide s'est fait autour de nous ! que d'illusions détruites ! que de révolutions dans l'État !... Pardon, mais ces souvenirs tout personnels se sont si vivement emparés de moi, qu'il m'a été impossible de n'en pas dire ici quelques mots. » Souvent, c'est un retour sur lui-même : après avoir conté que Huet passait six ou sept heures sur les livres et ne s'en trouvait que plus dispos, il ajoute tristement : « Hélas ! je connais des gens qui seraient bien heureux de pouvoir lire sans trop de fatigue une heure seulement de suite. Ils ont des livres, ils les voient, ils les aiment, et c'est à peine s'ils peuvent les ouvrir. Il est vrai qu'ils ne les en aiment que plus. Consolons-nous. Peut-être, n'ayant pas leur paradis dans ce monde, ces gens-là l'auront-ils dans l'autre. » Vous voyez ici un subit changement de ton, un sourire de gaieté voulue, un effort pour ne pas nous laisser sur une idée triste, comme d'un malade qui voudrait nous distraire de son mal. Cette sensibilité si aimable et si prompte n'en est que plus véhémente. Quand il rencontre un ennemi, c'est un combat à toutes armes, sans relâche, ni pitié, ni pardon. Il est comblé d'émotions, il en déborde ; lui, si retenu, si classique, il se lance dans toutes les audaces du style : contre les terroristes, il ose tout, jusqu'aux figures de Bossuet ; il est hors de lui ; il semble qu'il ait vu les

têtes plantées au bout des piques et que ses nerfs, bouleversés par l'horreur, en aient gardé le frémissement. « Hors de la Convention, des échafauds, rien que des échafauds ! Ce sont des fous furieux qui gouvernent, ce sont les sages qui obéissent et qui servent. L'esprit se rebute, et il se détourne avec dégoût de ces scènes non interrompues de massacres et de sang. Y a-t-il une Providence ? Y a-t-il un Dieu ? Ce que nous appelons la justice, n'est-il pas un mot ? Ce misérable monde, qui se croyait l'œuvre d'une intelligence bienfaisante, n'est-il pas le jouet du hasard, la victime de la force ? Après le 9 Thermidor, la réaction commence. Venez et admirez le doigt de ce Dieu que vous étiez sur le point de méconnaître ! Confondez-vous devant cette implacable justice qui éclate, je ne dis pas dans le supplice de quelques misérables, dans la terreur renvoyée aux terroristes, dans l'échafaud faisant couler le sang de ceux qui en ont tant fait couler ! Non, non ! Je dis dans l'obligation imposée aux chefs du mouvement révolutionnaire, à ces hommes que la France salua un moment comme ses libérateurs, à un Tallien, à un Bourdon de l'Oise, à un Legendre, de dénoncer de leur propre bouche les crimes et les horreurs auxquels ils avaient pris tant de part, de flétrir le régime dont ils avaient été les fauteurs fanatiques ou les lâches complices, de traiter de scélérats et de monstres leurs anciens frères en jacobinisme, leurs anciens amis de la Montagne, de soulever l'opinion, cette opinion qu'une longue habitude de stupeur tenait presque muette encore après la

mort de Robespierre, et qui ne pouvait se réveiller cependant sans leur dire tôt ou tard à eux-mêmes: Vous aussi vous étiez de ces hommes-là. »

Cette impétueuse éloquence a sa source dans l'humanité révoltée ; un naturel humain est plus blessé qu'un autre par le vice des actions cruelles. Ceci est le second trait de ce caractère. « Aucun fiel, dit-il avec Crébillon, n'a jamais empoisonné ma plume. » A le lire ou à l'écouter, on en est bien vite convaincu. Une affabilité soutenue, un air accueillant, engageant, une aménité visible au milieu de la discussion la plus vive, et devant la contradiction la plus radicale un sourire amical toujours prêt et toujours sincère, voilà ce qu'il a conservé parmi les aigreurs de la vie militante. De là le charme de sa morale, qui est l'âme de son livre ; il fallait cette sorte d'esprit pour la faire accepter. Je ne sais rien de plus difficile que de prêcher les hommes. Quand nous voyons un écrivain entreprendre de nous donner des conseils, nous commander la générosité et la justice, blâmer notre égoïsme et notre sécheresse, ne manquer aucune occasion de nous rabattre par le contraste des dévouements anciens et des tiédeurs modernes, ordinairement nous nous révoltons ; nous grondons qu'un homme semblable à nous ose prendre sur nous cet empire. Nous nous demandons tout bas s'il est irréprochable, et s'il ne ferait pas mieux de s'appliquer ses maximes avant de nous en accabler. Nous cherchons secrètement dans son discours des raisons de méfiance ; nous notons ses métaphores pour savoir si elles ne sont

pas apprêtées ; nous sommes disposés à croire qu'il parle ainsi par métier ou du moins de parti pris, qu'il a le style moral comme d'autres ont le style lyrique, qu'il y cherche de beaux développements et un air d'autorité, qu'il s'y complaît, que le ton grondeur lui tient lieu d'images ou d'antithèses, et qu'il fait de l'éloquence sur le dos de son prochain. Ici, l'accent personnel, la tendresse, l'émotion vraie, écartent ce danger ; on sent que l'auteur aime les choses honnêtes, comme un autre aime les beaux tableaux ou les belles fleurs. A l'aspect des nobles sentiments, il dit son plaisir ; il le dit comme il le sent, involontairement ; ses leçons sont des confidences. Il n'est point aigre contre l'homme, censeur et pédagogue ; il n'aime pas à châtier, à humilier. Au contraire, il voudrait nous relever ; il nous veut du bien, il nous parle avec intérêt et confiance ; il pense tout haut, et en homme qui ne voit dans les autres hommes que des égaux et des amis. « Je tiens, dit-il, les maximes de La Rochefoucauld pour un mauvais livre. J'éprouve en le lisant un malaise, une souffrance indéfinissable.... Je sens qu'elles me flétrissent l'âme et me rabaissent le cœur. Est-ce mon amour-propre qui souffre ? J'ai beau m'examiner, je ne le crois pas.... Je lis les moralistes anciens, Sénèque, Cicéron, Épictète, Marc-Aurèle : ils m'enchantent. Les plus sévères me plaisent le mieux ; la rigidité de tous les principes m'élève et me fortifie l'âme. Que de fois, par un beau jour de printemps ou d'automne, lorsque tout me souriait, la jeunesse, la santé, le présent, l'avenir, ai-je

relu dans mes promenades le *Traité des Devoirs* ! J'étais stoïcien avec Sénèque ; j'aurais voulu être le parfait citoyen avec Cicéron. Ces grands hommes ne dissèquent pas le cœur pour y aller chercher, dans quelque coin obscur, un motif honteux à une bonne action. Ils ne chicanent pas le courage, le dévouement... Pourquoi La Rochefoucauld seul m'inspire-t-il une répugnance invincible ? Pourquoi cette souffrance en le lisant ? Ah ! le voici, je crois : la morale de La Rochefoucauld, c'est tout ce qui peut humilier et abattre le cœur dans la sévère doctrine de l'Évangile, moins ce qui le relève ; c'est la morale chrétienne, moins, si je puis m'exprimer ainsi, le christianisme lui-même. » Et nous aussi, nous comprenons maintenant l'attrait de ces pages ; elles renferment ce qu'il y a de plus touchant dans le christianisme, les effusions et la bonté.

Ce caractère est rare aujourd'hui et quelque peu antique. M. de Sacy, en effet, est presque un ancien parmi les modernes ; il l'est par ses goûts, par ses convictions, par les traditions de sa famille, par son éducation. Il a peint ce vieux monde, et qui peut mieux en parler que lui ? « Je les ai vus bien souvent (les frères de Bure), dans ce magasin, ou plutôt dans ce salon de la rue Serpente, 7, où mon père allait tous les jours, où les Larcher, les Villoison, les du Theil, les Sainte-Croix, s'étaient si souvent réunis. Comme ils représentaient bien cette vieille bourgeoisie de Paris enrichie par un honorable commerce, ces familles qui se transmettaient la même profession de père en fils comme une noblesse,

avec le magasin souvent noir et enfumé de l'aïeul, et l'antique enseigne, armoirie qui en valait bien une autre. Quelle franche et gracieuse bonhomie éclatait dans leur accueil! Quel air de candeur et de loyauté parfaite était peint sur leur visage! Point de prétentions, point de morgue; rien qui sentît dans leurs manières l'humilité du gain, ou l'orgueil de la fortune acquise. »

La sévérité janséniste s'était conservée dans plusieurs de ces familles. Des personnes qui les ont vues m'ont conté que la vie y était régulière et sérieuse comme au couvent : on se levait de grand matin; les mêmes occupations revenaient aux mêmes heures; on n'y sortait guère; on ne voyageait point; on ignorait entièrement ce que nous appelons les distractions; les seuls plaisirs étaient des lectures graves et pieuses; le dimanche, dans le salon sombre et d'une propreté recherchée, quelques vieux amis venaient s'asseoir, toujours les mêmes, en costume noir ou marron, aussi soigneusement brossé et aussi sévère que les meubles. On ne riait pas, tout au plus on souriait encore d'un air contenu; les demoiselles écoutaient, silencieuses, dans un coin, ne parlant que lorsqu'on les interrogeait, ayant passé leur après-midi à copier quelque sermon ou un volume de Nicole; une vieille tante à lunettes, versée dans la controverse, laissait tomber de temps en temps une allusion, quelque souvenir des disputes sur la grâce; les grands portraits en perruque, l'air serein et cérémonieux, regardaient leurs descendants qui leur ressemblaient, et l'austère salon qui n'avait point changé

depuis leur mort. De ce monde était M. Larcher, l'helléniste, ancien universitaire; il avait conservé l'habitude de se donner congé tous les jeudis, et passait ce jour de congé dans le magasin de MM. de Bure « à causer avec eux des nouvelles de la République des lettres », ou à fureter parmi les livres. Les autres jours, on était sûr de le trouver, à la même heure, sous le même arbre, au Luxembourg, en compagnie de sa bonne, presque aussi vieille que lui. « Les jours de jeûne et de pénitence, il avait inventé un moyen de se mortifier, qui ne pouvait être bon que pour lui seul. » Ces jours-là il ne lisait pas de grec, et se réduisait au vil latin.

De ces mœurs naissait une religion d'un tour particulier, que M. de Sacy a conservée, et qui, en ce siècle, est sa marque distinctive. Parmi des habitudes si réfléchies, si graves, ceux qui étaient chrétiens étaient bien sûrs de l'être; ils ne s'accrochaient pas à leur foi d'une étreinte violente et pénible; ils s'y reposaient comme dans un port tranquille. Ils pouvaient être équitables envers leurs adversaires ; ils n'avaient pas cette croyance improvisée, inquiète et militante qui damne les opinions voisines pour être certaine de n'y pas tomber. M. de Sacy qui, en cent endroits, rabaisse les philosophes païens au-dessous de l'Évangile, sait cependant les honorer; il est respectueux et bienveillant envers la raison humaine. Il blâme les apologistes qui vilipendent Socrate et Marc-Aurèle ; il ne veut pas qu'on reproche à Platon et aux autres de s'être enfermés dans la spéculation pure, et d'avoir restreint leurs enseignements à un petit

nombre de disciples choisis; il excuse les divisions et les erreurs des philosophes; il reconnaît que le christianisme répond par des mystères aux questions que la philosophie résout par des hypothèses, et que des mystères non plus que des hypothèses ne sont des raisons. « On a beau injurier la raison, l'appeler une folle et une orgueilleuse, se plaire à l'écraser, elle est la base de tout; et si la base est fragile, ce qu'on élèvera dessus en sera-t-il plus solide? Qu'on laisse donc à la philosophie sa liberté; qu'on ne s'effraye pas de ses hardiesses et de ses écarts. » Un autre signe d'antiquité, c'est le fondement sur lequel il assoit sa religion : ce fondement, c'est la persuasion personnelle, et involontaire, antérieure aux raisonnements, instituée par la grâce. Il faut ignorer la foi pour essayer de l'imposer par la polémique. Les vrais chrétiens savent par expérience que leur conviction n'est point de l'ordre humain, que la logique n'en est point la source, qu'une émotion intérieure et inexplicable a tout fait. « Tâchez de mettre les Évangélistes en contradiction les uns avec les autres; expliquez par des conjectures ingénieuses ce que les auteurs sacrés racontent comme de fidèles et naïfs témoins; faites de l'Évangile une histoire ordinaire, cela ne me touche point du tout. Le caractère divin de l'Évangile est dans la suite même de l'Évangile tout entier. C'est l'effet qu'il produit sur l'âme qui est sa preuve et son témoignage; une difficulté de plus ne me le ferait pas plus rejeter qu'une difficulté de moins ne serait une raison de l'accepter. » Cette tolérance pour

la raison et ce sens profond de la foi font un contraste étrange avec l'esprit persécuteur et la polémique étroite dont nous sommes assaillis : les gens qui ont lu les monuments du christianisme tirent de là une conséquence singulière : c'est que M. de Sacy est un des derniers chrétiens.

Sur beaucoup d'autres points il s'éloigne des modernes encore davantage. Il n'aime pas les sciences qui traitent de la matière, ou qui améliorent la vie corporelle. Il se souvient d'Arnauld et de Nicole, qui se trouvaient bien dans une cellule, et ne voyaient dans les mathématiques qu'un moyen de former le raisonnement : « Je donnerais, dit-il, tous les vaisseaux à hélice pour une *Énéide.* » Un capitaine de vaisseau répondrait que M. de Sacy en parle bien à son aise, qu'apparemment il a fait peu de traversées, que lorsqu'on vit dans sa chambre parmi des livres, loin des machines, on reçoit plus de plaisir des livres que des machines, et qu'on ne doit pas donner pour un argument solide un goût personnel. « Le genre humain, ajoute M. de Sacy, préfère les pages immortelles de Tacite et de Thucydide à tous les $a + b$ du monde. » Ses collègues de l'Académie des Sciences font partie du genre humain, et pourtant ne sont pas de cet avis. Ce spiritualisme me semble excessif ; que l'homme soit le plus bel objet de science, on l'accorde ; mais la beauté se rencontre ailleurs que dans l'homme, et il y a de la poésie partout. J'ai vu des jeunes gens qui apprenaient la géométrie analytique sortir transportés de la leçon,

et parler avec enthousiasme de ces petits x si pleins de vérités inattendues. La guerre de Corcyre ou la mort de Tibère sont de grands spectacles; mais un chapitre de Herschel ou de Laplace en offre encore de plus grands.

M. de Sacy n'est pas moins sévère contre l'histoire et la critique contemporaine. « Le grand mérite, dit-il, le but suprême de la critique, c'est d'inspirer l'envie de lire et de relire les maîtres. » Si cela est, un critique n'est qu'un commentateur panégyriste ; j'avoue que je serais fâché de voir des hommes comme M. Sainte-Beuve, M. Renan, M. Carlyle, M. Weber, M. Macaulay, se réduire à provoquer des actes d'admiration envers les œuvres des autres; ce rôle de cicérones louangeurs ne les aurait point élevés au rang qu'ils occupent aujourd'hui. « Pour moi, dit M. de Sacy, je confesserai tout doucement qu'à l'aspect formidable de cette pile d'in-folios qui bouchent l'entrée de notre histoire, je me suis senti plus d'une fois prêt à maudire l'érudition et à regretter que nous ne nous soyons pas tenus grossièrement à notre origine troyenne et à notre bon roi Francion, fils d'Hector et fondateur de la monarchie française. » Et ailleurs : « En histoire, plus encore qu'en poésie et en éloquence, l'antiquité nous a vaincus d'avance. Quels historiens comparer parmi les modernes à Hérodote, à Thucydide, à Tite-Live, à Tacite, à Salluste !... Le mot de philosophie historique pour moi ne signifie qu'une chose : les leçons de morale et de philosophie que l'observation tire de l'histoire. C'est la philosophie des historiens de l'antiquité; ils n'en ont

pas connu d'autre. » C'est rayer d'un trait toutes les découvertes modernes; je vais sans doute scandaliser M. de Sacy : à mon avis l'histoire est née depuis cinquante ans.

Au fond cependant toutes ces condamnations sont plutôt des goûts que des théories; on s'en aperçoit au style si vif, si personnel, abandonné et persuasif comme une conversation et un épanchement. M. de Sacy nous avertit de ce qu'il préfère ; il n'impose point un système au genre humain. « Je passe aux autres leurs goûts à condition qu'ils me passent les miens, et je trouve très bon qu'ils lisent et admirent tout ce qu'il leur plaira, pourvu qu'ils ne m'obligent pas à partager leurs admirations et leurs lectures.... C'est un malheur peut-être, mais malgré moi et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main toute seule va chercher dans une bibliothèque les livres que les enfants savent déjà par cœur : un Boileau, un Corneille, un Racine, un La Fontaine, un La Bruyère, un Pascal, un Bossuet. Quand j'ai eu à rendre compte de quelques-uns des ouvrages de notre littérature moderne, c'est donc avec mes goûts antiques que je les ai lus et appréciés. Un livre est plus ou moins bon à mon gré, selon qu'il s'approche ou s'éloigne davantage des vieux modèles.» Aussi quelle admiration que la sienne ! Elle fait plaisir à voir, tant elle est sincère, inépuisable, minutieuse; tant elle marque la jouissance intime et parfaite. On se figure l'auteur dans cette bibliothèque du pont des Arts, assis dans un fauteuil de maroquin vert, parmi les colonnes de bois

sculpté, dans une tiède atmosphère sagement entretenue, où perce le soleil d'hiver qui fait miroiter les reliures et déploie une poussière lumineuse sur les panneaux des armoires comblées. Comme il goûte et savoure chaque période, sa structure, ses liaisons, ses ornements, son mouvement, son effet, sa richesse! Quelle diversité, quel intérêt il trouve en des ouvrages que nous ne pouvons plus lire qu'à titre de documents: « Le *Télémaque* est le comble et le chef-d'œuvre de l'esprit; c'est le livre d'un grand poète, d'un sage, d'un homme de génie. » De Massillon, il confronte les éditions, note les variantes, essaye de deviner le véritable texte, se hasarde avec scrupule parmi les plus légères corrections. Mais, au-dessus de tous, au plus haut faîte de gloire, de génie, de vertu, il élève et il exalte Bossuet; il répand devant lui toutes les effusions de l'admiration, du respect, de la tendresse. Il en est presque superstitieux, il a peur de le juger; il se reproche de n'avoir pas toujours compris telle oraison funèbre. « Dieu me le pardonne! je l'avais trouvée presque ennuyeuse. » L'ayant relue, il la met au niveau, presque au-dessus des autres; là-dessus, il se reproche cette préférence, comme si c'était déprécier celles qu'il n'a pas nommées. Voilà une vraie passion, et toutes les vraies passions sont séduisantes. Celle-ci, tout intellectuelle, se complète par un goût sensible; avec les bons auteurs, il aime les beaux exemplaires. Ses articles sur M. de Bure sont un chef-d'œuvre d'entrain, d'émotion, d'abandon et de vérité. Le bibliophile s'y trahit à chaque

phrase par tous les éclats et toutes les nuances de la passion. Il décrit « ce plaisir délicat, cette volupté secrète, qu'on ressent à lire un ouvrage excellent dans un exemplaire d'une condition parfaite, dans un exemplaire qui rappelle par sa reliure ou par ses armoiries, si c'est un vieux livre, les contemporains de sa publication, le grand Condé ou Mme de Sévigné qui l'ont touché de leurs mains peut-être! » Évidemment, à ce moment, Mme de Sévigné et Monsieur le Prince sont devant lui; c'est les voir, c'est causer avec eux que manier leurs livres. Il y a des mots de gourmet : « Une bible délicieuse; une bibliothèque simple, mais appétissante de propreté. » Il y a des mots d'enthousiaste : « Un manuscrit admirable, un exemplaire merveilleux.» — « Qui l'aura, ce manuscrit? qui mettra dans son écrin cet inestimable bijou? » Ailleurs il s'agit des *Élévations à Dieu*, « deux volumes de la reliure la plus délicate et qui me donnent des battements de cœur quand j'y pense! » Tout se transfigure, la lecture d'un catalogue est pour lui le voyage le plus poétique. « Lisez ce catalogue rédigé avec tant de soin et de goût; si vous êtes vraiment bibliophile, jamais lecture ne vous aura fait passer une heure plus charmante! » Pour assembler de tels trésors, il faut une patience, un tact infinis; ce sont les divinations, les émotions d'une chasse. « Quelles occasions n'ont-ils pas eues! Quelles rencontres n'ont-ils pas dû faire! D'occasion, il n'y en a plus. De rencontres, on n'en fait que chez les libraires, et ces rencontres-là coûtent cher, je vous le jure. Les biblio-

philes tranquilles, pères de famille, qui aiment les livres parce qu'ils aiment les lettres, sont vaincus par l'argent. C'était le bon temps après la Révolution! On trouvait des livres précieux jusque sur les quais. Quand on avait payé un beau volume relié en maroquin et doublé en maroquin vingt ou trente francs, cela paraissait excessif.... On y trouvait de beaux in-douze d'autrefois, reliés solidement en veau fauve ou en veau marbré. Pendant cinquante ans peut-être, M. Parison, d'une main sûre et heureuse, a écrémé journellement la boîte modeste des libraires en plein vent. » Des mots tristes et charmants achèvent ces confessions si aimables. En voici une qui rappelle le vieux Michel-Ange, qui, ne pouvant plus voir les statues, allait les palper pour en sentir encore les formes. « Je deviendrais aveugle que j'aurais encore, je le crois, du plaisir à tenir dans mes mains un beau livre. Je sentirais le velouté de sa reliure et je m'imaginerais la voir. J'en ai tant vu! O mes chers livres! un jour viendra aussi où vous serez étalés sur une table de vente, où d'autres vous achèteront et vous posséderont, possesseurs moins dignes de vous peut-être que votre maître actuel! Ils sont bien à moi pourtant ces livres; je les ai tous choisis un à un, rassemblés à la sueur de mon front, et je les aime tant! Il me semble que, par un si long et si doux commerce, ils sont devenus comme une portion de mon âme ! » Hélas ! je copie ces touchantes paroles en barbare ; que ne suis-je bibliophile !

(*Revue de l'Instruction publique*, 18 novembre 1858.)

LES MORMONS

Voyage au pays des Mormons, par M. Jules Remy.

M. Jules Remy, auteur de ce livre, était en Californie en 1855, étudiant les pierres et les plantes, quand il s'avisa que les Mormons étaient à sa portée. Une société et une religion nouvelle valent bien une couche de calcaire coquillier ou une légumineuse rare. M. Remy partit avec un Anglais de ses amis, M. Brenchley, afin de les visiter. Pour des voyageurs, l'entreprise était ordinaire : il n'y avait que quatre cents lieues de désert à traverser. M. Remy fut mordu par des serpents, faillit mourir de la fièvre, fut presque assassiné par des blancs, resta seul trois jours sans provisions ni ressources, s'égara, reçut des sauvages une volée de flèches et de balles, marcha huit semaines, dépensa quarante mille francs. A la fin, il arriva au Grand Lac Salé, dans la cité sainte, y demeura un mois, vécut avec les Mormons, put observer leurs mœurs, leur constitution, leur culte, et rassembler les matériaux de leur histoire. C'est l'abrégé de ces recherches que l'on va présenter ici.

I

Joseph Smith, fondateur de la secte, naquit en 1805, dans l'État de Vermont, à Sharon, comté de Windsor. Il paraît avoir été en partie visionnaire, en partie fourbe, mais surtout fourbe. Son père se convertit en 1811 et eut jusqu'à sept visions. Sa mère était toute mystique, se crut miraculeusement guérie d'une maladie mortelle, interprétait la Bible à sa guise, avait des apparitions et en même temps disait que toutes les religions faisaient fausse route. En voilà assez pour tourner la tête d'un enfant vers les rêveries. D'ailleurs Joseph n'était guère instruit ni capable d'idées justes. Il apprit à lire, « à écrire médiocrement, à faire tant « bien que mal les quatre opérations de l'arithmétique », et ce fut là tout ce qu'on lui enseigna. Il travaillait de ses mains, se louait à la journée, et avait épousé la fille d'un restaurateur. — Le cerveau fermente aisément quand, avec une telle éducation et dans un tel emploi, on se trouve face à face avec sa Bible, et qu'on n'a d'autres ressources pour l'interpréter que le grossier bavardage des journaux, les criailleries des sectes discordantes et les inspirations d'une tête mal faite. Joignez à cela l'état des esprits en Amérique. Les savants et les lettrés n'y font pas la loi, comme ici ; ils forment une petite société d'amateurs et de dilettanti, isolés, occupés à causer entre eux et avec l'Europe, mais sans autorité sur les croyances publiques. L'Américain est

indépendant ; un charpentier se croit aussi sage, aussi capable de décider qu'un historien, un critique, un philosophe ou un théologien de profession. Partant la carrière est ouverte aux inventions religieuses. On a compté cent cinquante sectes dans la seule ville de New York, et on ne les a pas toutes comptées. Il y a dans la race un fonds de folie mystique : des commerçants, des planteurs, des hommes d'affaires, les plus positifs du monde, le plus versés dans l'art de faire fructifier le dollar, font les assemblées appelées *shoutings*, où ils prêchent, prient, pleurent, sentent l'attouchement de l'esprit, confessent leurs péchés publiquement et à grands cris. — Un des événements qui remua le plus profondément Joseph Smith fut un *revival* tenu dans le village de Manchester, quand il avait quinze ans. Il y vit toutes les sectes du voisinage se réunir, faire des prédications, discuter et s'exalter. Ces *revivals*, où l'on vient de fort loin, sont des méthodes d'échauffement qui provoquent souvent des extases, toujours de l'enthousiasme, et parfois des maladies mentales. Joseph en sortit plein d'angoisse, obsédé du besoin d'une religion, ne sachant laquelle choisir, et, peu de temps après, s'étant retiré dans un petit bois, il eut une vision. Trois ans après, il en eut une autre, et les révélations commencèrent. Elles se multiplièrent ; il finit, si on l'en croit, par en avoir presque tous les jours et sur tous les événements graves. — Il nous est difficile de nous dégager de nos habitudes critiques et sceptiques pour comprendre ce qui se passe dans ces têtes

bizarres. Il est probable pourtant qu'il tomba à peu près dans le même état que Mahomet. Il était ignorant, obstiné, imaginatif; il fut possédé d'une grande idée; à force de la répéter aux autres, il se persuada lui-même et ne distingua plus le mensonge de la vérité. Un acteur peut s'enivrer de son rôle et verser de vraies larmes. A regarder sa vie et sa mort, on est disposé à penser qu'il devint enfin sa propre dupe et crut la fable qu'il avait fabriquée.

Les marques de la fabrique n'en sont pas moins visibles. Rarement charlatanisme fut plus grossier. On suit encore mieux ici que dans le Coran toutes les traces de l'imposture. En 1827, un ange lui apprit que l'Évangile éternel était écrit sur des plaques d'or cachées dans la colline du Cumorah, avec une paire de lunettes en diamant, au moyen desquelles on pouvait les lire et les traduire. Joseph y alla, les vit; quatre ans plus tard, l'ange lui permit de les emporter; mais en 1838 le même ange eut soin de les reprendre, pour empêcher les profanes de les vérifier. Joseph copia les caractères des plaques : ce sont tout simplement des caractères de fantaisie, plus ou moins bien imités du calendrier mexicain Il se mit ensuite à les traduire; son secrétaire lui ayant volé les cent premières pages de la traduction, une révélation prudente vint aussitôt lui défendre de les refaire, pour empêcher les profanes de comparer les deux copies et d'y trouver des différences. La traduction achevée, Joseph emmena trois de ses amis dans un bois, où un ange leur apparut, déclarant

que les plaques venaient de Dieu et que la version était exacte. Sur quoi, ils signèrent un certificat, et huit autres témoins, un peu plus tard, firent une seconde attestation. Le prophète prenait ses précautions d'avance, comme un dentiste ou comme un juge de paix. Enfin le livre parut, après qu'une révélation eut ordonné à un disciple, sous peine de damnation, de vendre tous ses biens pour payer les frais d'impression. — Ce malheureux livre est une histoire fantastique, à peu près comme celle des Sévarambes, contenant les annales des anciens peuples de l'Amérique, qui sont, comme chacun sait, les descendants des Hébreux émigrés en ce pays après la construction de la tour de Babel et aussi après la captivité de Babylone. Selon Joseph, il a été écrit l'an 420 par Mormon et enseveli dans la colline où lui, Joseph, l'a retrouvé quatorze cents ans plus tard. Il n'y a guère de compilation plus plate, plus farcie de miracles vulgaires, plus tachée de contradictions, de niaiseries, d'anachronismes et de fautes de grammaire. Et, ce qu'il y a de pis, c'est que l'ouvrage n'est pas même original. Les noms, les événements sont empruntés à une fiction restée manuscrite, mais lue de beaucoup de personnes, et où Salomon Spaulding, vers 1809, avait raconté, pour se divertir, la légende de l'ancienne Amérique colonisée par les dix tribus d'Israël : en sorte que le livre de la vérité nouvelle est la contrefaçon d'un vieux roman.

Une multitude de révélations vinrent le commenter et le compléter. Les disciples y ajoutèrent, et l'un d'eux,

Orson Pratt, mit la chose en système. — Il n'y a pas d'esprit, tout est matière ; chaque portion de la matière est douée de force et d'intelligence, et existe ainsi de toute éternité. La plus intelligente, qui est Dieu le Père, a organisé le reste. Dieu le Père a un corps immortel et des femmes, desquelles il a engendré Jésus-Christ. Jésus-Christ, qui est le premier après lui, a aussi un corps et des femmes, et se promène avec elles dans le ciel sur un char traîné par des chevaux blancs. Tous deux agissent au moyen de l'Esprit-Saint, qui, quoique matière, n'a pas de corps limité ; cet Esprit-Saint est un fluide infini qui se trouve en tous les endroits à la fois, pénètre les corps les plus solides, se meut avec une rapidité inconcevable, gouverne les intelligences, meut le monde et fait des miracles. Au-dessous d'eux, il y a beaucoup de dieux, et tous ensemble, sous la présidence du Père, forment le pouvoir suprême qui organise et améliore les mondes. L'homme est un des membres de cette grande famille. Il est engendré dans le ciel par Dieu et à l'image de Dieu. Il y reçoit sa première éducation, il y jouit des embrassements de ses parents divins. De là il est envoyé sur la terre, où il revêt un corps mortel. Sorti de ce corps, il entre dans un troisième monde, qui est celui des esprits. Enfin il revient au ciel muni d'un corps éternel de chair et d'os, au moyen duquel il boit, mange, fait l'amour, agit, pense, et goûte tous les plaisirs dont on peut jouir. — Pour relever l'homme et le conduire à cet état parfait, trois révélations ont été données,

celle de Moïse, celle de Jésus-Christ et celle de Joseph Smith. Les deux premières étaient préparatoires, celle-ci est définitive. Son but est d'établir le royaume de Dieu sur la terre, de rassembler tous les hommes en une seule communion, « d'unir toutes les diverses « sectes dans les liens de l'amour ». Il y a eu déjà une résurrection après la mort du Christ, il y en aura encore deux autres. La première se fera prochainement, en 1890, dit Joseph Smith. Jésus-Christ apparaîtra en grande pompe avec ses saints et ses anges, et rappellera à la vie tous les justes qui ont reçu l'Évangile depuis sa Passion. Ces justes, au lieu de monter au ciel, demeureront sur la terre, dont les climats seront changés et qui deviendra un vaste jardin. Ils y régneront mille ans, ayant pour serviteurs les peuples païens. Toutes les nations seront sœurs; il y aura partout des chemins de fer et des télégraphes électriques; les maisons et les murs seront en or et en pierres précieuses; le monde entier aura une cité capitale, un gouvernement unique, un temple central, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul esprit. Enfin viendra la dernière résurrection, qui comprendra tous les hommes et qui établira la réconciliation et la félicité universelle de toutes les races et de toutes les âmes, de tous les morts et de tous les vivants.

Ces folies ressemblent fort à celles qui ont entouré le christianisme à son berceau, particulièrement aux imaginations des gnostiques. Les peuples alors s'étaient mêlés, les cultes s'étaient heurtés, chacun cherchait ou

se faisait une foi, le rêve avait pris l'empire. Dans cette poussière de philosophies et de religions brisées, les gens grossiers ou subtils, charlatans ou visionnaires, ramassaient et amalgamaient des dogmes ascétiques ou sensuels, et l'on vit naître des centaines de sectes, comme d'un grand animal mort naissent des milliers de vers. — Il est aisé de voir que le mormonisme est une secte de ce genre. C'est un pêle-mêle d'idées courantes, collées l'une sur l'autre par des esprits incultes et de mauvais aloi. Vous avez reconnu dans cet amas des réminiscences de la Bible, des aspirations humanitaires, le matérialisme du dix-huitième siècle, des traces du panthéisme allemand, un fond de socialisme, le voisinage de la doctrine spirite, les espérances de l'industrie moderne, bref toutes les banalités emphatiques, toutes les indications superficielles, toutes les importations saugrenues, qui traînent dans les colonnes d'un journal américain. Cette doctrine est une religion de cordonniers ou de maçons élevés dans la Bible et tenus par la gazette à la hauteur de l'esprit moderne. Dieu leur devient plus sensible ayant un corps. Ils entendent mieux la création, à présent qu'elle est supprimée et que le Père céleste n'est plus qu'un directeur d'usine qui, avec l'aide de ses contremaîtres, organise le monde. Le Saint-Esprit, transformé en fluide, devient palpable, et ils le sentent physiquement dans leurs attaques de nerfs. De plus, il est fort agréable de croire qu'on est saint, choisi par Dieu, qu'on régnera mille ans sur la terre, qu'on aura les Gentils pour domestiques, qu'on

finira par avoir un corps éternel, avec beaucoup de femmes et toutes sortes de plaisirs. Quand on ne sait pas un mot d'histoire et qu'on a la tête farcie de noms bibliques, il est aisé d'admettre que les os des anciens Indiens sont ceux des Israélites. Enfin les phrases des *meetings* sur le progrès conduisent naturellement à l'idée d'une terre défrichée, embellie et changée en Eden. Ajoutez que l'instruction se réduit chez les Mormons aux premiers éléments, que la science y est négligée, méprisée ou suspecte ; on n'y admire et on n'y pratique que le travail des mains. Ce chaos et cette grossièreté démocratique eussent fait échouer la doctrine en France ; ils l'ont fait réussir aux États-Unis. Fourier, qui nous a donné une théologie, des conseils et des promesses du même ordre, est tombé dans le ridicule. Je crois qu'il aurait réussi si, en saupoudrant son système de citations bibliques, il l'avait transporté aux États-Unis.

Voilà la doctrine que Joseph Smith se mit à prêcher, et dans quel style ! Un mélange de platitude et d'emphase, nulle suite dans les idées, des métaphores usées, décousues, comme ces vieux habits qu'on exporte des capitales civilisées en Océanie, des plaisanteries basses et baroques, une pensée qui s'affaisse sous son propre poids, s'embarrasse de périodes interminables et trébuche sous les oripaux dont elle veut s'affubler : partout, dans l'expression comme dans le dogme, on retrouve le cordonnier fanatique qui veut passer pour lettré. — Il commença par convertir ses frères, son

père et sa mère; avec cinq fidèles, il institua son Église, le 6 avril 1830; le même mois, il fit un miracle, ayant chassé le démon du corps d'un possédé. Le 1er juin 1830, trente croyants étaient rassemblés; plusieurs tombèrent en extase, prophétisèrent, virent les cieux ouverts; les conversions devinrent nombreuses, et des disciples furent envoyés de toutes parts pour prêcher le nouvel Évangile aux infidèles. L'année suivante, Joseph, pour mieux propager sa doctrine, fonda un journal et publia le *Livre des révélations*. Il traduisait à sa façon le Nouveau Testament, choisissait, dans le comté de Jackson, l'emplacement de la future Sion, instituait l'ordre de Melchisédech, prescrivait la construction d'un temple. Le 22 janvier 1833, le don des langues se manifesta pour la première fois parmi les saints. Ils passèrent une partie de la nuit à s'entretenir dans des idiomes qu'ils n'avaient jamais sus; il faut savoir que ce don est divisé en deux parties : les uns parlent des langues sans les entendre, et les autres entendent les langues sans les parler. En même temps, les révélations pleuvaient, et fort à propos, en toute circonstance et sur tout objet. Il achetait des papyrus égyptiens, les traduisait et y trouvait des écrits authentiques d'Abraham et de Joseph. Ses disciples étaient si dévoués, qu'en 1837 il put achever le temple de Kirtland et en faire la dédicace. Ce temple avait coûté 40 000 dollars. Ce jour-là, Moïse, Élie et Élisée lui apparurent et lui remirent les clefs du sacerdoce. Plusieurs disciples virent les anges qui, pendant la céré-

monie, venaient s'asseoir auprès d'eux. Une colonne de feu apparut au-dessus du temple, et des bruits surnaturels furent entendus. Cinq jours durant, les extases et les jouissances spirituelles se multiplièrent. La nouvelle religion s'étendait, s'affermissait, et Joseph Smith la soutenait par des talents d'organisateur et d'homme d'affaires. Il en avait établi le siège à Nauvoo en 1839, et Nauvoo, qui alors se composait de six cabanes, renfermait un an après deux cent cinquante maisons de Mormons; l'esprit pratique et l'activité des Américains font ces merveilles. Joseph obtenait du gouvernement de l'Illinois une charte d'incorporation et des privilèges qui faisaient de Nauvoo une ville libre. Il instituait sa hiérarchie, établissait une milice, fondait une société agricole et industrielle, réglait les mœurs, présidait aux cérémonies, rendait même la justice, et agissait, aux applaudissements de tous les siens, en véritable chef d'État; les hommes de ce pays naissent administrateurs, comme nous naissons soldats. On commençait à compter avec lui. Le général Bennets lui demandait d'appuyer sa candidature à la présidence de l'Illinois et l'appelait un nouveau Mahomet, supérieur au premier comme à Moïse, « bref, l'homme le plus extraordinaire de son temps ». En 1844, il prêcha devant 20 000 personnes. Il osa même prétendre à la suprême magistrature des États-Unis, envoya deux cent quarante-quatre missionnaires dans les différentes parties de l'Union pour prêcher sa candidature, et publia un programme de réformes qui, par le vague de ses promesses, par la

singularité de ses citations chaldéennes, par le ronflement de ses tirades patriotiques et libérales, était propre à séduire les pauvres diables et les imbéciles, qui sont la majorité du genre humain.

La persécution l'avait porté à cette hauteur. Le fanatisme est comme le caillou : plus on le frappe, plus il pétille. — Dès 1832, Joseph avait été battu, roulé dans le goudron et enduit de plumes, plaisanterie américaine dont le peuple là-bas use envers ceux qui lui déplaisent. L'année suivante, les Mormons du Missouri furent attaqués par leurs voisins ; ils résistèrent à main armée ; puis, sur l'invitation du lieutenant-gouverneur, ils déposèrent leurs armes. La populace en profita le lendemain pour tomber sur eux. On les cravacha, on tira sur eux, on les chassa comme du gibier. C'était en novembre ; il faisait une pluie battante ; les malheureux traversèrent le Missouri sur un bac et passèrent la nuit en plein air. Dix de leurs maisons furent détruites. — Réfugiés dans le comté de Clary, ils en furent encore chassés par la haine publique. Une ligue se forma dans le Missouri pour les exterminer. On pilla leurs maisons ; le mari et plusieurs enfants d'Amanda Smith furent tués sous ses yeux ; un vieillard fut coupé en morceaux ; un autre, qui était venu dans le comté de Jackson pour réclamer son bien, fut piétiné à mort. A Hawn's Mill, le 30 octobre 1838, les assassins, ayant égorgé quinze Mormons, dépouillèrent leurs cadavres. Trois ou quatre cents personnes périrent, et les Mormons perdirent toutes leurs terres, qui leur avaient

coûté 20 000 dollars. Ils demandèrent justice et protection : on leur répondit que l'opinion du peuple était contre eux, et le gouverneur Boggs, pour mettre fin aux troubles, fit arrêter Joseph, avec six autres. Joseph manqua d'être mis à mort, fut retenu six mois en prison et indignement traité. Les Mormons réclamèrent devant la Chambre du Missouri : on ajourna la question. Ils s'adressèrent à Van Buren, président des États-Unis, qui leur répondit : « Votre cause est juste ; mais je ne puis rien faire pour vous. Si je prenais votre parti, je perdrais les voix du Missouri. » C'est avec cette impudence qu'on affiche là-bas son culte de l'intérêt et son mépris pour la justice ; le peuple est tyran aux États-Unis ; le droit et la loi plient à l'occasion devant « Monsieur tout le monde » ; voilà le vice de la démocratie, et, si l'on ne la regardait que de ce côté, on aurait grande envie de bénir les gendarmes. — Les Mormons, n'ayant rien obtenu, émigrèrent dans l'Illinois et y achetèrent des terres. C'est alors qu'ils fondèrent Nauvoo, et que leur prospérité s'éleva au plus haut point. C'est alors aussi que l'irritation publique fut portée au comble. Trente-huit fois Joseph avait été traduit devant les tribunaux, et toujours on l'avait relâché faute de preuves. La haine de ses ennemis croissait avec leur impuissance. Ils ne pouvaient souffrir l'orgueil des Mormons, qui se disaient les héritiers prédestinés de la terre et les saints du dernier jour. Ils voyaient grandir la ville naissante et se trouvaient battus aux élections par le vote compact de leurs ennemis. Ils

firent des *meetings*, puis des préparatifs, et résolurent de marcher sur Nauvoo avec cinq canons. Sur l'ordre du gouverneur, qui voulait prévenir une guerre civile, Joseph se constitua prisonnier. Le 26 juin 1844, une centaine d'hommes déguisés et armés assaillirent les portes de sa prison ; les gardes, qui étaient convenus de se laisser forcer, tirèrent sans blesser personne. Les émeutiers entrèrent, tuèrent Hyram Smith ; Joseph déchargea sur eux son revolver et essayait d'enjamber la fenêtre, quand il fut atteint de deux balles. Il tomba de vingt pieds, en s'écriant : « O Seigneur ! mon Dieu ! » Un des meurtriers traîna son corps et l'appuya contre la margelle d'un puits. Le colonel Williams ordonna alors à quatre hommes de faire feu sur lui à huit pieds de distance. Il s'affaissa ; il était mort. — Tel est le profit de ces sortes d'actions : on y gagne pour soi le nom d'assassin, et pour son ennemi le nom de martyr.

II

Quand on apprit à Nauvoo le meurtre du prophète, le deuil fut universel. Tous les Mormons coururent, avec des larmes et des cris de douleur, au-devant de leurs chers martyrs. Ce désastre leur annonçait leur propre ruine. L'hostilité publique était si grande, que, pour préserver les sépultures, ils durent mettre des sacs de sable dans les cercueils à la place des corps, et enterrer les deux morts dans un endroit différent, en secret et à minuit. Les meurtriers, traduits devant

les tribunaux, furent relâchés. Les Mormons ne pouvaient espérer ni protection, ni justice, ni repos, ni trêve. En 1845, un *meeting*, tenu à Quincy, décida qu'ils videraient le pays de gré ou de force, et on leur signifia cette résolution. Brigham Young, leur nouveau chef, comprit qu'il fallait partir, et l'on se détermina, après mûr examen, à émigrer vers les Montagnes Rocheuses. Cependant les vexations continuaient; pressés l'épée dans les reins, ils se mirent en route dès le mois de février. Des pionniers prirent les devants, et, huit jours après, les douze apôtres, le grand conseil des prêtres et seize cents émigrants passèrent le Mississippi sur la glace. D'autres détachements suivirent. Le zèle des Mormons était si vif, qu'ils voulurent, avant de partir, accomplir à tout prix une prophétie de leur prophète, achever le grand temple de Nauvoo et y officier au moins une fois. Ce temple leur coûtait un million de dollars. Le lendemain, ils le fermèrent et abandonnèrent la ville. Quelques Mormons pauvres y restaient. Le peuple des environs vint avec six pièces de canon et une armée de 1000 hommes les expulser de leur asile. — Ce fut dès lors l'expatriation de tout un peuple. Vers la fin de juin 1846, ils arrivèrent à Council Bluff sur les bords du Missouri, et y campèrent sous des cabanes ou sous des tentes. Le scorbut et la fièvre se mirent parmi eux; beaucoup moururent. L'hiver vint et fut horrible. Ils étaient plus de quinze mille, hommes, femmes, enfants, dans un pays désert, mal nourris, exténués de fatigue, glacés par le froid, obligés de se creuser des

caves dans la terre, entourés d'Indiens, affligés par le souvenir de leurs malheurs passés et par la pensée de leurs misères futures. Ils chantaient pourtant, se donnaient des concerts, fondaient un journal, et remerciaient Dieu de leur délivrance. Au printemps, Brigham Young partit avec cent quarante-trois hommes pour chercher la patrie promise, et, au bout de trois mois, arriva au Grand Lac Salé, ayant traversé quatre cents lieues de terre inhabitée. Il choisit un emplacement, traça le plan des rues, laboura la terre, planta le froment, et revint au camp. Les Mormons se mirent alors en marche par grandes troupes sur la voie frayée. Le 1er mai 1848, le corps principal était en route. A l'arrivée, ils manquèrent mourir de faim; les sauterelles mangeaient leur récolte. Pour atteindre la moisson suivante, il fallut se rationner, et pendant six mois chaque personne n'eut que douze onces de blé par jour. Beaucoup d'émigrants se dispersèrent dans les campagnes, grattant la terre pour avoir des racines et disputant aux Indiens les oignons sauvages. Le froid devint glacial; il y avait partout trois pieds de neige. Un grand nombre de Mormons n'avaient ni toit ni feu. Le bois manquait, les montagnes étaient nues; on ne trouvait pas d'eau douce. La plupart des plaines étaient couvertes de sel ou d'alcali, impropres au pâturage et à la culture. Le pays était désert et semblait hostile à la végétation et à la vie. Les rares trappeurs qui par hasard l'avaient visité affirmaient que toute colonie nombreuse y mourrait de faim. Les sauterelles et la

sécheresse détruisaient ou menaçaient presque chaque année la moisson. Par surcroît, les sauvages attaquaient les Mormons, tuaient les hommes isolés, volaient le bétail. —Voilà les difficultés qu'ils ont vaincues. Depuis l'exode des Israélites, il n'y a point d'exemple d'une si grande émigration religieuse, exécutée à travers de tels espaces en dépit de tels obstacles, par un pareil nombre d'hommes, avec tant d'ordre, d'obéissance, de courage, de patience et de dévouement. Sans doute le sang-froid, l'énergie, l'aptitude à la vie de *squatter* et de planteur, toutes les qualités américaines y ont aidé; mais le ressort de cette grande volonté a été la foi. Sans elle, des hommes n'eussent point fait de telles choses. Ces exilés croyaient fonder la cité de Dieu, la métropole du genre humain : ils se considéraient comme les rénovateurs du monde. Souvenons-nous de notre jeunesse, et avec quelle force une idée, même médiocre, par cela seul qu'elle nous paraissait bonne et vraie, nous lançait en avant, en dépit de l'égoïsme naturel, des faiblesses journalières, des habitudes contractées, des préjugés environnants, des obstacles accumulés. Nous ne savons pas ce dont nous sommes capables; tel bourgeois qui se chauffe en robe de chambre, occupé à ne rien faire et à tout craindre, sursautera si l'on touche une certaine fibre, et, sans y penser, sera un héros.

Le 24 novembre 1847, avant de partir pour l'Utah, Brigham Young avait été proclamé président de l'Église, prophète révélateur et voyant. A côté de lui, selon la constitution établie par Joseph Smith, étaient deux

conseillers; au-dessous, les douze apôtres, le conseil des grands prêtres, les septante chargés d'évangéliser, puis les évêques et tout le clergé inférieur. Quoique les principales de ces dignités fussent à la nomination du peuple, Brigham en était le maître: jamais on ne nommait que les candidats qu'il avait présentés. Le Congrès fédéral l'ayant choisi comme gouverneur du nouveau territoire, il eut la puissance civile avec la puissance religieuse; il se trouvait prince et pape, et l'admiration publique centuplait son autorité officielle. Rarement, dit M. Remy, un homme fut plus aimé, plus vénéré, mieux obéi. On mourrait pour lui, et on est prêt à tout quitter et à tout entreprendre sur une de ses paroles. Il mérite cette confiance. Il a été le pionnier, le guide, l'âme de l'expédition et de l'établissement. Il est sincère, énergique, actif, habile, dévoué à son œuvre, fécond en ressources, capable de patienter et d'oser. Mais ce qui contribue surtout à l'affermir, c'est qu'il est au niveau de son peuple par ses facultés, ses défauts, son éducation et ses goûts. Il est pieux, souvent inspiré; il a eu le don des langues, il a été missionnaire; il a osé, pendant la vie de Joseph, les actions d'un enthousiaste et d'un fanatique. Il a été charpentier, il est fort ignorant, il méprise les sciences et dit qu'un quart d'heure de révélation en apprend plus que toutes les bibliothèques. Il est homme pratique et a gagné deux millions dans des spéculations personnelles. Il est prédicateur, tour à tour bouffon et sérieux, fort expert dans ce style bizarre, ampoulé, décousu et affirmatif.

qui plaît tant aux gens des États-Unis. Il est architecte, négociateur, agriculteur, industriel, militaire, juste autant et aussi peu qu'il faut l'être pour la pratique. Voilà les deux ressorts de cette théocratie : la nouveauté d'une foi jeune, et le gouvernement d'un homme supérieur.

Ils ont été plus loin : après avoir transformé la pensée et la foi, le sol et l'État, ils ont touché à la famille. Déjà Joseph Smith avait pratiqué et prêché la polygamie. Mais la chose était si énorme, qu'on avait dû garder un peu de mesure et prendre quelques précautions. Une fois dans l'Utah, séparé de toute société humaine par quatre cents lieues de désert, Brigham Young promulgua la révélation nouvelle[1]. C'est un point de leurs croyances que, dans le monde à venir, chaque homme régnera sur ses enfants qui feront son royaume; « que, plus il aura d'enfants, plus il aura de gloire, et que, s'il n'a ni femmes ni enfants sur la terre, il n'aura pas de gloire dans le ciel. » De plus, les Mormons, étant les élus d'en haut, doivent augmenter le plus possible le peuple du Seigneur. On reconnaît là une restauration du vieux principe musulman, la paternité transformée en souveraineté, les enfants en propriété, la génération en œuvre pie, les sentiments naturels en passions ambitieuses, les sentiments humains en passions religieuses, bref la théocratie introduite au foyer domestique. En 1858, trois mille six cents Mormons avaient plusieurs femmes, deux mille deux cents en avaient quatre et

1. 1852.

au-dessus, Brigham Young seul en avait dix-sept. Si beaucoup de Mormons se contentaient d'une femme, ce n'était pas leur faute : il n'y en avait pas assez dans le pays. Ceux qui, pouvant être polygames, ne l'étaient pas, étaient médiocrement considérés et passaient pour des gens de peu de foi. — Sans doute un état de choses aussi peu naturel produit beaucoup de douleurs privées; mais ces douleurs sont atténuées, parce que c'est volontairement que les femmes ainsi sacrifiées se sacrifient. Il est admis que le mari, s'il est saint, sauve sa femme avec lui; plus il est réputé saint et plus il a de femmes, plus elle est sûre d'être sauvée; c'est pourquoi on voit beaucoup de jeunes filles convoiter la main de vieux polygames, que le nombre de leurs ans et de leurs femmes confirme dans la foi et prédestine au salut. D'autres fois, la femme unique d'un homme riche, afin de lui assurer un plus grand royaume céleste, le supplie de contracter de nouveaux mariages, fait pour lui la cour aux jeunes filles, et pleure sincèrement quand elle ne peut obtenir leur main. Toutes les saintes de l'Utah que M. Remy a interrogées lui ont déclaré qu'elles étaient heureuses. « Nous ne savons pas, disent-elles, ce que vous entendez par rivales : plus il y a d'épouses, plus c'est agréable. » Une autre, femme d'un évêque qui avait huit femmes, défendit doctement la polygamie par des raisons médicales, par l'exemple des patriarches, et aussi par l'exemple de Jésus-Christ, qui, selon les Mormons, a eu trois femmes; l'évêque, son mari, avait vingt-cinq enfants, et tout ce petit monde vivait

en bonne harmonie. — Le fanatisme explique tout, parce qu'il suffit à tout. Il a fondé ici des vertus chrétiennes parmi des institutions orientales, et purifié des mœurs que la loi semblait devoir dépraver. « Après dix ans de voyages sur tous les points du globe, dit M. Remy, je doute qu'il y ait un pays où les femmes soient en général plus vertueuses et plus morales que dans la société mormone. » La prostitution y est inconnue, « l'adultère si rare, qu'on peut dire qu'il n'existe pas. » — « Tous les hommes y sont occupés de travaux utiles; nous n'y avons vu ni paresseux, ni désœuvrés, ni joueurs, ni ivrognes. Les saints polygames nous ont, presque sans exception, offert l'image de bons pères et de bons époux. » En 1855, il n'y avait que trois détenus dans la prison pénitentiaire, tous les trois Indiens. La nouvelle société vit honorablement et pacifiquement, en dépit de sa propre forme, et il n'y a rien qui prouve mieux la force et la sincérité de sa foi.

Le simple dehors des objets physiques en fournit un autre témoignage plus éclatant encore. Il a fallu tout créer dans ce désert, et ils ont tout créé. « Les Mormons, dit un de leurs apostats, sont les plus laborieux des hommes. Depuis le simple fidèle jusqu'à l'évêque et l'apôtre, tous sont occupés à des travaux *manuels.* » Les plaines n'avaient point d'eau douce, et le climat manquait de pluie au moment des semailles; ils ont amené l'eau des montagnes dans des rigoles. Le pays ne produisait rien d'utile à la vie; ils y ont introduit le bétail, les arbres fruitiers, les légumes, les céréales, la bette-

rave, la canne à sucre et le coton. La contrée était un lieu de chasse où jeûnaient quelques sauvages; au bout de sept ans, on y voyait des scieries mécaniques, des moulins pour le blé, pour le sucre, des tanneries, des machines à carder, des fonderies pour le fer, le bronze, le plomb, les poteries, des fabriques de papier, de drap, de tapis, d'armes, des distilleries, bref toutes les manufactures de première nécessité. Une ville s'était élevée, ayant des rues larges de quarante mètres, un palais de justice, une bibliothèque, un hôtel de ville, plusieurs maisons particulières aussi grandes et aussi belles que des palais, un vaste temple en construction. En 1859[1], il y avait 80 000 Mormons dans l'Utah, et probablement 100 000 autres dans le reste de l'Amérique et du monde. Songez que trente ans auparavant la nouvelle religion n'avait que six adeptes. Tous les jours, la propagande accroissait cette multitude. — Sur ce point, le dévouement des Mormons est extraordinaire. Un ordre du grand conseil arrive : à l'instant, le Mormon désigné quitte sa famille, ses travaux commencés, et part sans argent pour l'Europe, la Chine ou l'Océanie. Il vit du travail de ses mains, paye comme il peut son passage, se fait domestique; l'un d'eux, M. Bolton, fils d'un riche armateur, fut huit ans missionnaire à Paris, ne gagnant le plus souvent que dix francs par mois. Ordinairement, la mission dure de trois à six ans; ils ne reviennent que sur

1. Tome II, p. 178.

un ordre du grand conseil et à leurs frais. Ils s'adressent aux pauvres, aux ignorants, vivent avec eux, reviennent à la charge, les exaltent par des histoires merveilleuses et par des promesses magnifiques. L'enthousiasme engendre l'enthousiasme. Les convertis ont des songes prophétiques, entendent des bruits doux ou terribles, voient des spectres éblouissants, des bêtes de l'Apocalypse, assistent à des guérisons de malades, et bientôt partent pour l'Utah. Une banque de secours a été établie en 1849 pour leur fournir l'argent du voyage. Tous les fidèles y ont contribué, et les convertis, une fois arrivés, remboursent les avances qu'on leur a faites. Les mesures ont été si bien prises, que le voyage de Liverpool au Grand Lac Salé ne coûte pas plus de cinq cents francs et souvent moins de deux cent cinquante. Dans ces dernières années, beaucoup d'émigrants ont traversé à pied les quatre cents lieues de désert, traînant sur des brouettes ou sur des charrettes à bras leurs bagages, leurs vivres et même leurs enfants. Trente mille personnes, en vingt ans, sont venues accroître la population de l'Utah. Si la guerre contre le Congrès a suspendu un instant ce mouvement, il reprend de plus belle. Un seul navire parti de Liverpool en 1860 a amené huit cents néophytes. Les Mormons en triomphent, prophétisent la dissolution des États-Unis pour la fin du siècle, et se promettent l'empire de l'Amérique et de l'univers.

Mais le trait qui donne la plus haute idée de leur zèle est la conduite qu'ils tinrent en 1857 et en 1858

dans les démêlés qu'ils eurent avec le Congrès. On les accusait de rébellion, et on envoya contre eux une armée. Brigham leva des soldats, et cependant, par prudence ou par patriotisme, décida qu'on ne ferait point la guerre à la mère-patrie. Il fallait donc émigrer encore une fois, et en effet les Mormons prirent ce parti héroïque. « Dans un *meeting* où assistait Brigham, John Taylor ayant invité à lever la main tous ceux qui étaient résolus à réduire leurs propriétés en cendres plutôt que de se soumettre à l'autorité militaire, l'assemblée tout entière leva les deux mains par un mouvement unanime. » Les troupes du Congrès arrivèrent. Avec une modération étonnante, les Mormons s'abstinrent de toute hostilité; seulement ils déclarèrent que, si les soldats entraient dans la ville, ils la quitteraient et la brûleraient. Le nouveau gouverneur, Cumming, eut beau prier et promettre : à la fin de mars, le peuple commença à émigrer vers les montagnes, ne laissant dans la ville que le nombre d'hommes qu'il fallait pour l'incendier. La plupart des *settlements* du nord furent abandonnés. et Brigham, emmenant avec lui sa famille, se retira dans le Sud. Devant une pareille résolution, le gouvernement céda; on s'accommoda; les troupes ne firent que traverser la ville et campèrent à quarante milles plus loin. Elles ont quitté le pays en 1860; les Mormons sont restés libres, et Brigham est toujours leur chef effectif.

Cette singulière société subsistera-t-elle? Les détails qu'on vient de lire indiquent, je crois, que trois choses

la maintiennent : son isolement, la nouveauté de son enthousiasme et l'habileté de son chef. Or Brigham mourra, et on trouvera difficilement une suite de chefs aussi bien doués et adaptés à leur rôle. D'autre part, l'enthousiasme vieillira, et, si l'on regarde les religions précédentes, on n'en trouve guère dont la foi vive et la ferveur pieuse aient duré plus de cent ans. Enfin les déserts se peupleront, et la civilisation ordinaire rejoindra et enveloppera ce petit monde. Il est probable qu'alors ses vices intimes feront leur effet; et l'on a de la peine à croire qu'une société, fondée sur l'ignorance du public, sur l'asservissement des sujets et sur l'abaissement des femmes, puisse durer quand son fanatisme se sera refroidi, quand son chef sera un homme ordinaire, et quand la civilisation environnante l'attaquera par la contagion de la science solide et profonde, de la liberté civile et religieuse, du mariage égal et naturel.

En attendant, on peut remercier les Mormons de la périlleuse expérience qu'ils veulent bien faire à leurs dépens et à notre profit. Rien n'est plus utile à l'histoire que de grandes opérations exécutées sur des milliers d'hommes, pendant de longues années, sous nos yeux, en des circonstances précises et connues. Celle-ci, faite en un endroit isolé et, pour ainsi dire, dans un vase clos, sera une des plus nettes et des plus instructives. Il faut laisser le mélange fermenter; on en verra le produit dans un siècle. — Déjà maintenant une conclusion surnage. Nous jugions notre siècle à peu près comme les beaux esprits romains

jugeaient leur siècle au temps d'Auguste; nous le trouvions réfléchi, savant, raisonnable et même sceptique; nous croyions avoir endormi, apaisé ou dompté le monstre intérieur et tout-puissant, l'imagination crédule et enthousiaste; nous pensions avoir enseveli, sous un amas de raisonnements, de documents positifs, de science transmise, d'éducation propagée, de journaux populaires, le fou que tout homme porte en lui-même. Nous nous étions trompés. Voilà une civilisation d'hommes d'affaires, tout orgueilleuse de son bon sens pratique, assise sur trois siècles de science prouvée; mais son protestantisme libre laissait une ouverture, et tout d'un coup, par cette ouverture, on a vu se lâcher le fou.

(*Journal des Débats*, 30-31 Janvier 1861.)

JEFFERSON

Jefferson, étude historique sur la démocratie américaine,
par Cornélis de Witt.

Le public ne sait pas ce qu'il en coûte de peine pour faire un bon livre, c'est-à-dire un livre dans lequel l'auteur pense par lui-même et écrit d'après les documents originaux. En voici un qui donne l'envie d'établir ce compte : on s'habitue un peu trop volontiers à nous traiter d'amateurs et de paresseux.

Les écrits de Jefferson comprennent neuf volumes. Les biographies et les documents publiés pour ou contre lui en comprennent quatorze; les biographies et les œuvres de ses plus illustres contemporains, soixante-dix-sept; les histoires originales et les expositions authentiques de la Constitution américaine, quatorze; la correspondance manuscrite des ministres et plénipotentiaires français, environ cent cinquante. En tout, deux cent soixante-quatre volumes, auxquels on doit en ajouter une centaine pour les voyages, romans, autobiographies, poèmes et autres ouvrages de littérature courante, sans lesquels on ne connaît pas la physionomie vraie d'un siècle et d'un pays.

Vous remarquerez ensuite qu'on n'est point maître d'un document pour l'avoir feuilleté ni même pour l'avoir lu. Il faut l'avoir relu, l'avoir comparé à d'autres, se l'être rendu familier, y avoir réfléchi hors de son cabinet, en promenade, en voiture; les idées ne nous viennent pas à l'heure dite; on ne juge pas une époque au pied levé; on ne ressuscite pas à volonté dans son imagination et dans son esprit la figure d'un homme; il faut attendre, laisser faire le temps, l'occasion, le hasard. Souvent c'est un accident de la vie journalière, une observation domestique, une lecture de journal qui achèvent en nous une idée qu'après beaucoup d'efforts nous avions laissée incomplète. Quelquefois on lit un volume pour écrire une page. Je sais un homme qui un jour en lut quatre pour écrire trois lignes. Il y a telle phrase que nous avons mûrie depuis quinze ans avant d'en être sûrs et d'oser la dire. Et au fond il en est ainsi de toutes nos phrases. Les idées d'un homme réfléchi ont leurs racines et leurs attaches dans toute sa vie spéculative et pratique, dans tout son présent et dans tout son passé. Concluez hardiment qu'un écrivain ou un artiste, même lorsqu'il rêvasse dans un fauteuil ou qu'il flâne sur le boulevard, se donne autant de mal qu'un autre, et que les trois ou quatre cents pages barbouillées d'encre auxquelles de loin en loin aboutit son effort contiennent autant de travail que les rapports d'un secrétaire de préfecture, les écritures d'un caissier ou les requêtes d'un avoué.

I

Ce livre, écrit par un esprit judicieux et décidé, politique de tempérament et d'éducation, en style sobre, exact, serré, avec un sang-froid constant, des préférences marquées et des applications visibles, « sans « complaisance aucune pour les vices de la démocratie », expose comment la Constitution américaine dégénéra en démocratie pure, d'abord par sa tendance propre, mais aussi par la persévérance, l'adresse et les complaisances de son principal promoteur, Thómas Jefferson.

Thomas Jefferson, né en 1743, fils d'un riche colon virginien, tour à tour député, gouverneur, ambassadeur, secrétaire d'État, deux fois président, fit une grande œuvre et fournit une grande carrière avec un caractère mixte et un esprit qui l'était encore plus. Dès sa première jeunesse, on aperçoit en lui ce mélange. A beaucoup d'égards, il semble qu'il ne soit pas Américain; il est théoricien, bel esprit, esprit fort; il court après l'érudition encyclopédique et la philosophie spéculative. Il est à l'affût de toutes les curiosités et de toutes les élégances d'Europe. Il veut obtenir de Macpherson une copie des poèmes originaux d'Ossian, et prendre des ouvriers musiciens pour établir chez lui un concert économique. Il fréquente les salons du gouverneur Fouquier, qui est un homme du bel air, et se moque du diable, personnage fort considéré en Amé-

rique. Mais, d'autre part, il reçoit l'éducation pratique et politique, et devient naturellement, au contact et au spectacle des faits, homme d'action et homme d'État. A l'âge de vingt-deux ans, il assistait, dans la Chambre des bourgeois de la Virginie, aux résolutions qui furent prises contre l'acte du timbre et commencèrent la révolution américaine. Quatre ans plus tard, il entrait lui-même à la Chambre, « cuisinait des formules bibli« ques pour instituer des jours de jeûne », apprenait à ne s'avancer qu'à demi, à se couvrir des autres, à se servir des préjugés populaires, à toucher la fibre nationale, et il rédigeait la Déclaration de l'Indépendance; puis, dans la législature de la Virginie, il abolissait les institutions aristocratiques, s'arrêtait à temps sur la question de l'esclavage, innovait sur un point, cédait sur un autre, obtenait, puis résignait le gouvernement du pays; tour à tour actif et impuissant, vilipendé et remercié, ayant appris par ses bons et ses mauvais succès ce que c'est qu'un gouvernement et qu'un peuple, comment on agit sur les masses, ce qu'il en faut espérer ou craindre. C'est dans ces dispositions et avec cette préparation qu'il vint remplir la place d'ambassadeur et d'observateur en France, aussi maladroit en matière de goût et d'idées que judicieux en fait de conduite et d'affaires d'État.

Il est plaisant de voir sa galanterie. Il veut être gai, gracieux, et il est balourd; il fait penser à cet Allemand qui pour se donner l'air léger se jetait par la fenêtre. Une dame avait eu la cruauté de le quitter; il

lui parle, pour l'attendrir, d'Arlequin et de la Bible, et compose un grand dialogue de douze pages entre sa tête et son cœur. Il aime tant les beaux-arts, qu'il a songé à les réunir tous en paquet dans sa maison : temple gothique, temple grec à toit chinois, harpe éolienne, grotte et cascade artificielle, nymphe endormie, pyramide de rochers, bois sacré orné de fontaines latines; les petits princes allemands, imitateurs de Versailles, se complaisaient aussi dans ces accumulations grotesques : un marchand de bric-à-brac n'eût pas fait mieux. — Avec le même élan, Jefferson se lance dans les imaginations de tout genre. Il croit que les Peaux-Rouges descendent des Carthaginois, et que les couches géologiques du globe ont été produites par une sorte de végétation, comme celle des arbres. Il suit la mode, et donne dans la philosophie sans bien savoir ce que c'est. On voit par sa correspondance qu'il se dit tour à tour « épicurien, vrai chrétien, matérialiste, partisan de « l'immortalité de l'âme ». Les fines distinctions des systèmes sont trop subtiles pour lui; il en parle comme un intrus qui aurait écouté aux portes. En politique, il a le gros enthousiasme du vulgaire; il est furieux contre les nobles, les rois et les prêtres. « Nous « devrions tous assiéger le trône de Dieu de nos prières « pour qu'il extirpe de la face de la terre toute la « classe de ces tigres, de ces lions humains, de ces « mammouths qu'on appelle des rois. Périsse tout « homme qui ne dira point d'eux : Seigneur, délivrez-« nous de ce fléau[1] » — Il y a en lui une certaine

intempérance d'esprit qui le rend sympathique à toutes les rêveries du temps; il aime la logique pure, il veut voler au plus haut de l'air, hors de tout chemin battu, sur le dos des plus étranges chimères, si bien qu'un jour il soutient qu'une génération ne peut en lier une autre, et qu'un État a le droit de faire banqueroute tous les dix-neuf ans. — Mais ces belles théories restent chez lui dans une case à part. Elles sont faites pour y dormir; qu'elles y dorment. Il ne les en tire point quand il veut agir; il sépare, aussi bien qu'un jésuite, la spéculation de la pratique; il juge la Révolution française avec un bon sens parfait et des prédictions sûres : c'est qu'il a vu une révolution. — Figurez-vous des gens du monde et d'académie, parés, poudrés, beaux diseurs, gracieux, sensibles, qui, munis de phrases et d'élégies, essayent de défaire et de remonter une machine énorme et compliquée à laquelle ils n'ont jamais mis la main : voilà les Français du temps. Ce constructeur mécanicien qui leur arrive d'Amérique, et qui essaye de copier leurs dissertations et leur costume, peut faire rire par son exagération et son manque de tact. Mais demandez-lui son avis en matière d'engrenages et de poulies : à côté de lui, tous les autres sembleront des bavards. Il appréciait plus sainement qu'eux leur caractère, leur éducation et leurs mœurs; il avait peur de leurs trop grandes espérances. « Le malheur est qu'ils ne sont pas assez mûrs pour « recevoir les bénédictions auxquelles ils ont droit.... « Il n'y a jamais eu de pays où l'habitude de trop

« gouverner ait pris si profondément racine et fait tant « de mal. Ils sont versés dans la théorie, et novices dans « la pratique du gouvernement; ils ne connaissent les « hommes que tels qu'on les voit dans les livres, et « non tels qu'ils sont dans le monde.... Il est à craindre « que leur impatience de rectifier toutes choses n'ef- « fraye la cour et ne l'amène à ne plus compter que « sur la force. » Et il les engage à s'arrêter, à se contenter pour le moment d'une Charte royale, à ne marcher que pas à pas à la manière anglaise, à se séparer après avoir obtenu : « 1° la liberté individuelle; 2° la « liberté de conscience; 3° la liberté de la presse; 4° le « jugement par jury; 5° la représentation législative; « 6° la périodicité des réunions; 7° le droit d'initiative; « 8° le droit exclusif de voter les taxes et d'en régler « l'emploi; 9° la responsabilité des ministres.... Avec « de tels pouvoirs, ils auraient pu obtenir avec le « temps tout ce qui serait devenu nécessaire à l'amé- « lioration et à l'affermissement de leur Constitution. » — Ils ne le font pas, ils retombent sous un pire despotisme : ils subissent Robespierre, puis Bonaparte; c'est à peine si en 1815 « ils en sont au même point « qu'au Jeu de Paume, le 20 juin 1789 ». Ils ont tout perdu, parce qu'ils ont voulu tout avoir; ils sont tombés en route, parce qu'ils ont refusé d'apprendre à marcher; ils arrivent les derniers, parce qu'ils ont essayé de courir trop vite. On n'apprend ces tristes vérités que par l'histoire ou le maniement des affaires. Personne alors ne les savait en France; les étrangers

nous jugeaient mieux que nous-mêmes; et, dans ces douze cents hommes d'État de l'Assemblée nationale, qui voulaient « régénérer » leur patrie et par surcroît le monde, il n'y en eut pas un qui eut la sagacité et la prévoyance d'Arthur Young, de Burke et de Jefferson.

II

Il revint en Amérique le 20 novembre 1789, pour occuper le poste de secrétaire d'État sous Washington. C'est à ce moment que sa carrière, ouverte plus largement, développe plus clairement son caractère, et qu'on aperçoit chez lui, en opposition parfaite et en conciliation constante, d'un côté la raideur et les audaces du théoricien, de l'autre la flexibilité et les atermoiements de l'homme d'action. Par tempérament et par maxime, il est radical et démocrate. « Quand je quittai le Congrès en 1776, dit-il, ce fut « avec la conviction que tout notre code devait être « revu et adapté à la forme républicaine de notre gou- « vernement. Il était nécessaire de le corriger dans « toutes les parties, en ne tenant compte que de la « *raison.* » Déjà, en effet, dans son gouvernement de la Virginie, il déracinait toutes les institutions aristocratiques, et prétendait, dans le reste de l'Union, substituer à tous les pouvoirs l'autorité souveraine et incontestée du grand nombre. Il se rangeait « parmi ces « hommes forts, sains, hardis, qui s'identifient avec le

« peuple, qui ont confiance en lui, qui l'estiment le « dépositaire le plus honnête et le plus sûr, sinon le « plus sage, des intérêts publics ». Loin de s'attiédir, il s'enhardissait avec l'âge, poussait son principe à bout, estimait que les prêtres, les juges, les magistrats, doivent être élus, payés, révoqués à la volonté du peuple; qu'il faut supprimer toutes les situations indépendantes et soumettre en tout les gouvernants aux gouvernés. Il finissait par écrire[1] « que les « meilleurs impôts sont ceux qui, en pesant exclusi- « vement sur les riches, tiennent lieu de loi agraire; « que la meilleure république est celle où chaque « citoyen a une part égale dans la direction des affai- « res; que les meilleurs gouvernements sont ceux que « le peuple réduit au rôle d'agents », et il se prononçait en conséquence pour le suffrage universel, le mandat impératif et les élections à court terme. — Ordinairement ces inclinaisons niveleuses accompagnent une volonté impérieuse. Le radical, tel que nous le connaissons, est une sorte de fanatique qui, croyant tenir la vérité, veut l'appliquer à l'instant, tout entière, sans restriction ni délai. Au contraire, celui-ci est avisé, modéré, patient et pliant par excellence. Il entre et reste dans le cabinet de Washington, qui est le chef du parti opposé. Il caresse le président en courtisan consommé, et cependant sous main il organise les démocrates; bien mieux, il les contient; on veut l'entraîner,

1. 1816.

il résiste. Il s'applique à modérer les imprudences et les explosions républicaines du citoyen Genet, ambassadeur de la Convention ; au besoin, il devient vigoureux par prudence et finit par rompre en visière à son jacobin français, lorsqu'il le trouve compromettant. Il sait prévoir, s'arrêter, reculer, attendre ; bien plus, il sait quitter le pouvoir. Il donne sa démission de ministre au moment opportun, et, d'un air philosophique, il se retire à la campagne. Quoique convaincu, Il n'est point pressé. Il laisse l'opinion publique refluer, grossir, s'approcher, jusqu'à ce qu'enfin elle soit assez forte pour mettre son navire à flot. C'est ainsi qu'il devient vice-président, puis deux fois président, la seconde fois avec un tel ascendant de popularité victorieuse, que sur 176 voix il en eut 162[1]. — Vous croiriez qu'un tel pouvoir va le tenter et le précipiter dans l'application de ses chères utopies. Tout au contraire. Il sent « combien il est difficile de mettre en mouvement la grande « machine de la société et de changer sa marche, combien il est impossible d'élever brusquement tout un « peuple jusqu'aux hautes sphères du droit idéal ». Il ne veut point « tenter pour une nation plus de bien « qu'elle n'en peut supporter. Tout se réduira donc « probablement à réformer le gaspillage des deniers « publics ». Faire des économies, voilà tout son programme. Encore cède-t-il sur les points où il a une opinion faite ; il suit la majorité, « il s'incorpore à la

1. 1805.

« volonté du peuple » ; de magistrat et de modérateur, il se fait commis; quand il voit la nation se jeter dans quelque folie, il la laisse venir d'elle-même à résipiscence. « La bourse du peuple, c'est là le vrai siège de « sa sensibilité; elle le rendra accessible à bien des « vérités qui n'auraient pu lui parvenir par un autre « organe. » C'est au public à se corriger comme à se conduire. Tandis que nos démocrates aspirent à devenir tyrans, celui-ci se réduit à la condition d'employé : dextérité et docilité singulières qui, jointes à la pente naturelle des choses, l'ont conduit à la plus haute fortune et ont intronisé la démocratie dans son pays.

Ce ne sont point là des qualités héroïques, et M. de Witt en fait ressortir avec une énergie singulière le vilain côté. Quand on a tant de souplesse, c'est qu'on n'est point parfaitement loyal. Jefferson manque de droiture. — Sa conduite dans le cabinet de Washington est celle d'un Figaro malhonnête; il joue un double jeu : il admire publiquement Washington et le décrie sous main; il contre-signe des actes qu'il blâme tout bas ; comme ministre, il négocie à propos de la Nouvelle-Orléans, et, en même temps, comme particulier, il fait entendre qu'une petite irruption spontanée des habitants du Kentucky dans la Nouvelle-Orléans pourrait bien avancer les choses. — Il est traître bassement et platement envers Hamilton, son collègue au ministère, recueillant sur un carnet ses improvisations, ses confidences, et tout ce que cet esprit intrépide et confiant laisse échapper dans la liberté d'une discussion ou

dans la familiarité d'un dîner, pour le représenter aux gens comme un ennemi de la république et comme un suppôt de M. Pitt. Il le dénonce aux journaux et lâche contre lui un misérable nommé Calender, pamphlétaire à gages ; il descend jusqu'à fournir à ce bravo littéraire de l'argent et des renseignements, jusqu'à revoir les épreuves des diffamations qu'il lui a commandées. — Lorsqu'il est vice-président, sous John Adam, il recommence ses menées secrètes, il cherche les voies tortueuses et souterraines : il craint le grand jour; il aime mieux compromettre les autres que de se hasarder lui-même. Il a beau tenir à sa théorie de la banqueroute permise tous les dix-neuf ans, c'est à Madison, puis à M. Eppes, qu'il remet l'honneur de la produire dans le monde. Il se tient à l'abri, quand il les pousse en avant. — Si maintenant on considère le rôle auquel il aspire et parvient, on ne le trouve pas plus noble. Platon a déjà décrit ce rôle du démagogue, complaisant de la foule, qui traite le peuple comme une bête redoutable, sait quels aliments lui plaisent, quels bruits l'irritent, quelles caresses l'apaisent, et qui, bien loin de la conduire, se laisse emporter par elle et se fait le flatteur de ses fantaisies comme le pourvoyeur de ses passions. Un homme fier souhaite le pouvoir pour exécuter les idées qu'il a, non pour exécuter les idées qu'auront les autres; il veut être l'auteur d'une œuvre, non l'instrument d'un caprice. C'est une mince ambition que d'aspirer à l'état de domestique, et l'on est domestique lorsqu'on tremble sous la rumeur de cent mille malo-

trus à mains sales, aussi bien que lorsqu'on s'agenouille sous le sourire auguste d'une Altesse en habit brodé.

Tant de sacrifices l'ont-ils conduit à de grands succès? — Son économie systématique réduisit les États-Unis « à une marine sans marins, renfermée dans des ports sans eau »; il livra le commerce américain désarmé aux confiscations de Napoléon et de l'Angleterre. Son expédient avorté de l'*embargo* et du *non-intercourse* fit subir aux États-Unis une perte annuelle de cinquante millions de dollars et les conduisit à une guerre qui augmenta de soixante-trois millions la dette publique. — L'esprit niveleur qu'il avait favorisé écarta les hommes supérieurs du Congrès, et la médiocrité des représentants devint telle, qu'en louant leur bonne volonté il se plaignait de leur incapacité notoire. — L'autorité qu'il avait partout affaiblie s'affaiblit entre ses mains comme ailleurs, et la chute fut si grande pendant sa seconde administration, que ce n'étaient point ses ministres qui lui soumettaient leurs idées, c'était lui qui soumettait ses idées à ses ministres. Il avait perdu son ascendant en se faisant subalterne. On ne l'écoutait qu'à demi, et souvent on ne l'écoutait pas. Il voulut faire condamner le colonel Burr, espèce d'assassin conspirateur; la Chambre des représentants rejeta sa loi, et le jury rejeta ses preuves. Pendant une vacance du Congrès, il avait nommé son ami M. Short ministre plénipotentiaire en Russie, comptant que le Sénat ratifierait un fait accompli; et le Sénat cassait la nomination du pauvre ambassadeur, qui avait déjà présenté ses lettres

de créance à l'empereur Alexandre. Il n'était pas respecté; Washington avait cessé de l'estimer et de le voir. Le pamphlétaire Calender, s'étant retourné contre lui, avait dénoncé ses tripotages; le public avait ri en apprenant les vilains secrets de ses mœurs privées, son commerce avec une esclave, l'histoire des petits quarterons élevés dans sa maison et qui avaient dans leurs veines le plus beau sang de l'Amérique. Il quitta les affaires à propos et se retira dans ses terres. — Cette retraite même ne fut point tranquille jusqu'au bout. Ses concitoyens se croyaient le droit de le visiter de force, à titre d'ancien président et de curiosité américaine. Une hospitalité prodigue, de mauvaises récoltes, des crises financières, la banqueroute d'un de ses amis, finirent par le ruiner. Déjà, en 1814, il avait été obligé de vendre sa bibliothèque. Des débats offensants s'étaient élevés à ce sujet dans la législature, et on ne l'avait achetée qu'à vil prix. En 1826, il demanda la permission de mettre ses biens en loterie, et. à ce propos, composa un petit écrit pour défendre ces sortes d'entreprises : triste expédient pour un homme qui s'était fait une loi « de ne jamais souscrire à une loterie » ; pour comble d'humiliation, la législature hésita, et, lorsque enfin l'autorisation fut arrachée, il avait eu le temps de sentir jusqu'au fond l'amertume de la mendicité et l'incertitude de la reconnaissance publique. On fit une souscription pour payer ses dettes, et l'on eut de la peine à réunir le quart de la somme nécessaire. Il était malade, il avait quatre-vingt-trois ans, et voyait venir le

moment où il irait finir dans un hôtel garni. Heureusement la maladie se hâta ; il mourut le 4 juillet 1826, anniversaire du jour où il avait composé la Déclaration de l'Indépendance. Six mois après, ses meubles étaient vendus à l'encan.

Deux mots résument ce solide travail : suivant l'auteur, Jefferson, en poussant les États-Unis sur leur pente naturelle, a gagné la popularité et le pouvoir, mais compromis la dignité de son caractère et amoindri l'autorité de sa place. Suivant l'auteur, les États-Unis, en glissant sur leur pente naturelle, ont fini par descendre dans la démocratie brutale, et se tirent maintenant des coups de canon.

(*Journal des Débats*, 3 septembre 1861.)

STENDHAL

(Henri Beyle)

Je cherche un mot pour exprimer le genre d'esprit de Beyle ; et ce mot, il me semble, est *esprit supérieur*. Expression vague au premier aspect, louange banale qu'on jette à tous les hommes de talent, ou sans talent, mais d'un sens très fort et très distinct, car elle désigne un esprit élevé au-dessus des autres, et toutes les conséquences d'une pareille place. Un tel esprit est peu accessible, car il faut monter pour l'atteindre. La foule ne vient pas à lui, car elle hait la fatigue. Il ne cherche point à être loué d'elle ou à la conduire, car elle est en bas, et il faudrait descendre. Du reste il vit fort bien solitaire, ou en petite compagnie ; à cette hauteur, il voit mieux, plus loin et plus à fond ; dominant les objets, il ne choisit que les plus dignes d'intérêt, pour les observer et les peindre. Les visiteurs qui parcourent son domaine, voyant tout d'un point de vue nouveau, sont d'abord surpris ; quelques-uns ne reconnaissent point le paysage ; d'autres descendent au plus vite, criant que la perspective est menteuse Ceux qui resteront, et y regarderont à plu-

sieurs fois, étonnés par la multitude des idées nouvelles et par l'étendue des aspects, voudront demeurer encore, et demanderont au maître du logis la permission de lui rendre visite tous les jours. C'est ce que j'ai fait pendant cinq ou six ans, et ce que je compte faire longtemps encore. Essayons maintenant, *Rouge et Noir* en main, de dire pourquoi. Balzac a révélé *la Chartreuse* au public ; l'autre roman mériterait la critique d'un aussi illustre maître. Tous deux se valent, peut-être même *Rouge et Noir* a-t-il plus d'intérêt, car il peint des Français, et les visages de connaissance sont toujours les portraits les plus piquants : nos souvenirs nous servent alors de contrôle ; la satire y fait scandale, scandale permis, contre le voisin, ce qui est toujours agréable, parfois contre nous-même, ce qui nous empêche de nous endormir.

I

Chaque écrivain, volontairement ou non, choisit dans la nature et dans la vie humaine un trait principal qu'il représente ; le reste lui échappe ou lui déplaît. Qu'est-ce que Rousseau a cherché dans l'amour de Saint-Preux ? Une occasion pour des tirades sentimentales et des dissertations philosophiques. Qu'est-ce que Victor Hugo a vu dans Notre-Dame de Paris ? Les angoisses physiques de la passion, la figure extérieure des rues et du peuple, la poésie des couleurs et des formes. Qu'est-ce que Balzac apercevait dans sa *Comédie humaine* ? Toutes

choses, direz-vous; oui, mais en savant, en physiologiste du monde moral, « en docteur ès sciences sociales », comme .. s'appelait lui-même. D'où il arrive que ses récits sont des théories, que le lecteur entre deux pages de roman trouve une leçon de Sorbonne, que la dissertation et le commentaire sont la peste de son style. — Chaque talent est donc comme un œil qui ne serait sensible qu'à une couleur. Dans le monde infini, l'artiste se choisit son monde. Celui de Beyle ne comprend que les sentiments, les traits de caractère, les vicissitudes de passion, bref la vie de l'âme. A la vérité, il voit souvent les habits, les maisons, le paysage, et il serait capable de construire une intrigue: *la Chartreuse* l'a prouvé; mais il n'y songe pas. Il n'aperçoit que les choses intérieures, la suite des pensées et des émotions; il est psychologue; ses livres ne sont que l'histoire du cœur. Il évite de raconter dramatiquement les événements dramatiques. « Il ne veut point, dit-il « lui-même, par des moyens factices fasciner l'âme du lecteur. » Personne n'ignore qu'un duel, une exécution, une évasion, sont ordinairement pour les auteurs une bonne fortune. On sait comme ils ont soin de suspendre et de prolonger notre attente, comme ils s'appliquent à rendre l'événement bien noir et bien terrible. Nous nous rappelons toutes les fins de feuilletons et de volumes, dans lesquelles nous nous disons, le cou tendu, la poitrine oppressée : Bon Dieu, que va-t-il arriver? C'est là que triomphent les « tout d'un coup » et autres conjonctions menaçantes qui tombent sur nous avec un cortège

d'événements tragiques, pendant que nous tournons fiévreusement les feuilles, l'œil allumé et le cou tendu. Voici dans Beyle le récit d'un événement de ce genre : « Le duel fut fini en un instant. Julien eut une balle dans « le bras. On le lui serra avec des mouchoirs, on le « mouilla avec de l'eau-de-vie, et le chevalier de Beau- « voisis pria Julien très poliment de lui permettre de le « reconduire chez lui dans la même voiture qui l'avait « amené. » Le roman est l'histoire de Julien, et Julien finit guillotiné ; mais Beyle aurait horreur d'écrire en auteur de mélodrame ; il est homme de trop bonne compagnie pour nous mener au pied de l'échafaud et nous montrer le sang qui coule ; ce spectacle, selon lui, est fait pour les bouchers. Il ne note dans cette affaire que trois ou quatre mouvements du cœur. « Le mauvais air du cachot devenait insuppor- « table à Julien ; par bonheur, le jour où on lui annonça « qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la na- « ture, et Julien était en veine de courage. Marcher au « grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme « la promenade à terre pour le navigateur qui a long- « temps été à la mer. Allons, tout va bien, se dit-il, je « ne manque pas de courage. — Jamais cette tête n'avait « été si poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les « doux instants qu'il avait trouvés jadis dans les bois de « Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une ex- « trême énergie. Tout se passa simplement, convenable- « ment, et de sa part sans aucune affectation. » — Rien de plus. Voilà le principal événement et les cinq cents

pages du roman ne sont pas plus dramatiques. Julien est un petit paysan qui, ayant appris le latin chez son curé, entre comme précepteur chez un noble de Franche-Comté, M. de Rénal, et devient l'amant de sa femme. Quand les soupçons éclatent, il quitte la maison pour le séminaire. Le directeur le place en qualité de secrétaire chez le marquis de la Mole, à Paris. Il est bientôt homme du monde, il a pour maîtresse Mlle de la Mole qui veut l'épouser. Une lettre de Mme de Rénal le dépeint comme un intrigant hypocrite. Julien furieux tire deux coups de pistolet sur Mme de Rénal ; il est condamné et exécuté. — On voit que l'analyse des faits tient en six lignes ; l'histoire est presque vraie, c'est celle d'un séminariste de Besançon, nommé Berthet ; l'auteur ne s'occupe qu'à noter les sentiments de ce jeune ambitieux, et à peindre les mœurs des sociétés où il se trouve ; il y a mille faits vrais plus romanesques que ce roman. — Maintenant demandons-nous si ce point de vue de Beyle n'est pas le plus élevé, si les événements du cœur ne sont pas les plus beaux à peindre ; et pour cela, que chacun de nous se dégage de ses habitudes d'esprit personnelles. Il est clair qu'une imagination de peintre mettra au-dessus de tout une imagination de peintre, par exemple Notre-Dame de Paris. Rien de plus amusant pour une cuisinière que les histoires de Paul de Kock. J'ai connu un chasseur qui préférait à tout Cooper, parce qu'il y trouvait des chasses, des dîners froids sur l'herbe, et des bosses de bison cuites à point. Ne soyons ni chasseur, ni peintre, ni cuisinière ; oublions ce qui nous plaît le plus, et cher-

chons ce qui est le meilleur. Les objets ont des rangs, quoi qu'on dise, et le cœur de l'homme est au premier. Certainement une pensée, une passion, une action de l'âme est chose plus importante qu'un habit, une maison, une aventure ; car nos sentiments sont la cause de notre conduite, de nos œuvres et de nos dehors ; et dans la description d'une machine, ce qu'il y a de capital, c'est le moteur. Ajoutez que l'histoire de notre être intérieur nous touche de plus près que toutes les autres. Il s'agit alors de notre fond le plus personnel, et il nous semble que c'est de nous que parle l'auteur. Enfin, la description, même pittoresque et réussie, est de sa nature insuffisante, parce que l'écriture n'est pas la peinture, et qu'avec des griffonnages noirs, alignés sur du papier blanc, on ne peut jamais donner qu'une idée grossière et vague des formes et des couleurs ; c'est pourquoi l'écrivain fait bien de ne pas sortir de son domaine, de laisser les tableaux aux peintres, de s'attacher à la matière propre de son art, j'entends aux faits, aux idées et aux sentiments, toutes choses que la peinture ne peut atteindre et que la parole atteint naturellement. En effet, en quoi nous intéressent, dans un roman, les paysages, et le détail des apparences extérieures ou de la vie physique, si ce n'est parce qu'ils portent l'empreinte de la vie morale ? Une chambre dans Balzac, un visage, un costume dans Walter Scott sont des manières de peindre un caractère. La maison du père Grandet lui convient et le représente, comme une coquille son limaçon. Sans cela souffrirait-on ce style de commissaire-priseur,

et voudrait-on se faire, avec l'écrivain, tapissier, brocanteur, épicier, argousin ou marchande à la toilette? Beyle a donc choisi la plus belle part, et son monde est le plus digne d'intérêt et d'étude. Prémier avantage de cette place supérieure qu'occupait naturellement son esprit, et qui nous a servi pour le distinguer entre tous.

II

Une seconde conséquence, c'est que ses personnages sont des êtres supérieurs. On devine bien qu'un esprit comme le sien ne pouvait se résigner à vivre pendant quatre cents pages avec les petites pensées égoïstes et vaniteuses d'âmes vulgaires. Il choisit ses gens à son niveau, et veut avoir sur son bureau bonne compagnie. Non qu'il peigne des héros. D'abord, il n'y a pas de héros, et Beyle ne copie aucun écrivain, pas même Corneille. Ses personnages sont très réels, très originaux, très éloignés de la foule, comme l'auteur lui-même. Ce sont des hommes remarquables, et non de grands hommes, des personnages dont on se souvient, et non des modèles qu'on veuille imiter. Cette originalité, dira-t-on, va presque jusqu'à l'invraisemblance. Bien des lecteurs trouveront les caractères impossibles. Ils penseront que la singularité devient ici bizarrerie et contradiction. Pour moi, je retiendrais volontiers mon jugement, surtout après avoir lu ces mots de Beyle à Balzac. La lettre était confidentielle, ce qui adoucit l'impertinence : « Je parle, dit-il, de ce qui se passe au fond de

« l'âme de Mosca, de la duchesse, de Clélia. C'est un « pays où ne pénètre guère le regard des enrichis, « comme ce latiniste directeur de la Monnaie, M. le « comte Roy, etc., le regard des épiciers, des bons « pères de famille. » Dans *Rouge et Noir*, Mlle de la Mole, Mme de Rénal, le marquis, Julien, sont de grands caractères. Tâchons d'en expliquer un seul, le principal et le plus étrange, celui de Julien. A la fois timide et téméraire, généreux, puis égoïste, hypocrite et cauteleux, et un peu plus loin rompant l'effet de toutes ses ruses par des accès imprévus de sensibilité et d'enthousiasme, naïf comme un enfant, et au même instant calculateur comme un diplomate, il semble composé de disparates. On ne peut guère s'empêcher de le trouver ridicule et affecté. Il est odieux à presque tous les lecteurs, et fort justement, du moins au premier aspect. Parfaitement incrédule, et parfaitement hypocrite, il annonce le projet d'être prêtre et va au séminaire par ambition. Il hait ceux avec qui il vit, parce qu'ils sont riches et nobles. Dans les maisons où il reçoit hospitalité et protection, il devient l'amant de la femme ou de la fille, laisse le malheur partout derrière lui, et finit par assassiner une femme qui l'adorait. Quel monstre et quel paradoxe ! Voilà de quoi dérouter tout le monde ; Beyle jette ainsi sous nos pieds des épines, pour nous arrêter en chemin ; il aime la solitude, et écrit pour n'être pas lu. Lisons-le pourtant, et nous verrons bientôt ces contradictions disparaître. Car à quels signes doit-on reconnaître un caractère naturel?

Faut-il que nous en ayons rencontré de semblables? Point du tout, car notre expérience est toujours étroite, et il y a bien des espèces d'âmes que nous n'avons point remarquées ou que nous n'avons point comprises; et tel est Julien, puisque l'auteur le donne pour un caractère original et d'élite. Un caractère est naturel quand il est d'accord avec lui-même, et que toutes ses oppositions dérivent de certaines qualités fondamentales, comme les mouvements divers d'une machine partent tous d'un moteur unique. Les actions et les sentiments ne sont vrais que parce qu'ils sont conséquents, et l'on obtient la vraisemblance dès qu'on applique la logique du cœur. Rien de mieux composé que le caractère de Julien. Il a pour ressort un orgueil excessif, passionné, ombrageux, sans cesse blessé, irrité contre les autres, implacable à lui-même, et une imagination inventive et ardente, c'est-à-dire la faculté de produire au choc du moindre événement des idées en foule et de s'y absorber. De là une concentration habituelle, un retour perpétuel sur soi-même, une attention incessamment repliée et occupée à s'interroger, à s'examiner, à se bâtir un modèle idéal auquel il se compare, et d'après lequel il se juge et se conduit. Se conformer à ce modèle, bon ou mauvais, est ce que Julien appelle le *devoir*, et ce qui gouverne sa vie. Les yeux fixés sur lui-même, occupé à se violenter, à se soupçonner de faiblesse, à se reprocher ses émotions, il est téméraire pour ne pas manquer de courage, il se jette dans les pires dangers de peur d'avoir peur. Ce modèle, Julien ne l'emprunte pas, il le crée, et

telle est la cause de son originalité, de ses bizarreries et de sa force ; en cela, il est supérieur, puisqu'il *invente* sa conduite, et il choque la foule moutonnière, qui ne sait qu'imiter. Maintenant, mettez cette âme dans les circonstances où Beyle la place, et vous verrez quel modèle elle doit imaginer, et quelle nécessité admirable enchaîne et amène ses sentiments et ses actions. Julien, délicat, joli garçon, est maltraité par son père et ses frères, despotes brutaux, qui, selon l'usage, haïssent ce qui diffère d'eux. Un vieux chirurgien-major, son cousin, lui conte les batailles de Napoléon, et le souvenir du sous-lieutenant devenu empereur exalte ses dégoûts et ses espérances ; car nos premiers besoins façonnent nos premières idées, et nous composons le modèle admirable et désirable, en le comblant des biens dont le manque nous a d'abord fait souffrir. A chaque heure du jour, il entend ce cri intérieur : Parvenir ! Non qu'il souhaite étaler du luxe et jouir ; mais il veut sortir de l'humiliation et de la dépendance où sa pauvreté l'enfonce, et cesser de voir les objets grossiers et les sentiments bas parmi lesquels sa condition le retient. Parvenir, comment ? Songeons que notre éducation nous fait notre morale, que nous jugeons la société d'après les trente personnes qui nous entourent, et que nous la traitons comme on nous a traités. Vous avez été dès l'enfance aimé par de bons parents : ils ont songé pour vous à votre subsistance, ils vous ont caché toutes les vilenies de la vie ; à vingt ans, entrant dans le monde, vous l'avez cru juste, et vous regardiez la société comme

une paix. Donc Julien devait la regarder comme une guerre. Haï, maltraité, spectateur perpétuel de manœuvres avides, obligé, pour vivre, de dissimuler, de souffrir et de mentir, il arrive dans le monde en ennemi. Il a tort, soit. Il vaut mieux être opprimé qu'oppresseur, et toujours volé qu'un jour voleur; cela est clair. Je ne veux point l'excuser; je veux seulement montrer qu'il peut être au fond très généreux, très reconnaissant, bon, disposé à la tendresse et à toutes les délicatesses du désintéressement, et cependant agir en égoïste, exploiter les hommes, et chercher son plaisir et sa grandeur à travers les misères des autres. Un général d'armée peut être le meilleur des hommes et dévaster une province ennemie : Turenne a incendié le Palatinat. Julien fait donc la guerre, et voici sa tactique. Il comprend par divers petits événements de sa petite ville (on est en 1820) que l'avenir est aux prêtres. « Une idée « s'empara de lui avec toute la puissance de la première « idée qu'une âme passionnée croit avoir inventée. — « Quand Bonaparte fit parler de lui, la France avait peur « d'être envahie ; le mérite militaire était alors néces- « saire et à la mode. Aujourd'hui on voit des prêtres « de quarante ans avoir cent mille francs d'appointe « ments, c'est-à-dire trois fois plus que les fameux gé- « néraux de division de Napoléon. Il leur faut des gens « qui les secondent. Voilà ce juge de paix, si honnête « jusqu'ici, si bonne tête, si vieux, qui se déshonore par « crainte de déplaire à un jeune vicaire de trente ans. « Il faut être prêtre. »

Là-dessus, Julien fait la cour au curé, apprend le latin, et devient hypocrite. Le lecteur se récrie ici, et déclare que l'hypocrisie est en tout cas exécrable. Très bien, mais ici elle est naturelle ; elle est « l'art de la faiblesse ». Julien fera la guerre en faible, c'est-à-dire en trompant. Pareillement, le sauvage rampe à terre et se tient en embuscade pour surprendre et saisir son ennemi. Les stratagèmes de l'un ne sont pas plus singuliers que l'hypocrisie de l'autre ; des circonstances semblables ont appris à tous deux des ruses semblables ; et Julien, aussi bien qu'un héros de Cooper, pourra être franc, loyal, fier, intrépide, et passer sa vie à déguiser et à trahir ses sentiments. Bien plus, tous deux mettront leur point d'honneur à mentir, et la grimace parfaite deviendra pour Julien la gloire suprême, comme la dissimulation impénétrable est pour le sauvage la plus haute vertu. On devine maintenant quels récits un pareil caractère offre à l'analyse, quelle singularité et quel naturel, quels combats, quels éclats de passion et quels exploits de volonté, quelles longues chaînes d'efforts pénibles et combinés tout d'un coup brisées par l'irruption inattendue de la sensibilité victorieuse, quelle variété, quelle multitude, quelle vivacité d'idées et d'émotions jetées à pleines mains par cette imagination féconde aux prises avec des caractères aussi grands et aussi originaux que le sien. « Chez cet « être singulier, c'était presque tous les jours tempête. » Cette âme profonde, atteinte par sa première éducation d'une incurable méfiance, sans cesse en garde contre

des ennemis qu'elle a ou qu'elle imagine, inventant des dangers qu'elle brave, se punissant des faiblesses qu'elle se suppose, mais soulevée à chaque instant au-dessus de toutes ses misères par les élans du plus juste et du plus puissant orgueil, donne une magnifique idée de la vigueur inventive et agissante de l'homme. — A peine ai-je besoin maintenant d'expliquer ses contradictions apparentes. Julien est résolu jusqu'à l'héroïsme, et sa force de volonté monte à chaque instant au sublime ; c'est que le modèle idéal, non enseigné par un autre, mais découvert par lui-même, obsède sa pensée, et qu'intérêt, plaisir, amour, justice, tous les biens disparaissent en un moment, dès qu'il aperçoit son idole. Mais il est timide et embarrassé presque jusqu'à la gaucherie et au ridicule, parce que l'imagination passionnée, inquiète lui grandit les objets, et multiplie devant lui, à la moindre affaire, les dangers et les espérances. Il déshonore deux familles, parce que son éducation lui fait voir des ennemis dans les riches et les nobles, et parce que l'amour conquis de deux grandes dames le tire à ses propres yeux de la basse condition dans laquelle il est emprisonné. Mais quand il se voit aimé par Fouqué, par le bon curé Chélan, par l'abbé Pirard, il est attendri jusqu'aux larmes, il ne peut supporter l'idée du plus petit manque de délicatesse à leur égard, les sacrifices ne lui coûtent rien, il revient à lui-même, son cœur s'ouvre et révèle toute sa puissance d'aimer. Il exécute pendant longtemps, avec un empire étonnant sur lui-même, de savants et pénibles plans de conduite, parce

qu'il se les impose au nom de ce devoir et de cet orgueil, et qu'habitué à se replier et à se concentrer en lui-même, il a pu prendre le gouvernement de ses actions. Mais lorsqu'un événement subit accumule à l'improviste les causes d'émotion, toutes les barrières cèdent, il détruit en un moment son propre ouvrage, parce que l'imagination enthousiaste a pris feu, et produit la passion irrésistible. Deux mots encore pour montrer la force de ce caractère : on me les pardonnera parce que ce sont des citations :

« Le premier jour, les examinateurs nommés par le
« fameux grand vicaire de Frilair furent très contrariés
« de devoir toujours porter le premier ou tout au plus
« le second sur leur liste ce Julien Sorel qui leur était
« signalé comme le Benjamin de l'abbé Pirard. Il y eut
« des paris au séminaire que dans la liste de l'examen
« général Julien aurait le numéro premier, ce qui em-
« portait l'honneur de dîner chez Mgr l'évêque. Mais à
« la fin d'une séance où il avait été question des Pères
« de l'Église, un examinateur adroit, après avoir inter-
« rogé Julien sur saint Jérôme et sa passion pour
« Cicéron, vint à parler d'Horace, de Virgile et des
« autres auteurs profanes. A l'insu de ses camarades,
« Julien avait appris par cœur un grand nombre de
« passages de ces auteurs. Entraîné par ses succès, il
« oublia le lieu où il était, et, sur la demande réitérée
« de l'examinateur, récita et paraphrasa avec feu plu-
« sieurs odes d'Horace. Après l'avoir laissé s'enferrer
« pendant vingt minutes, tout à coup l'examinateur

« changea de visage, et lui reprocha avec aigreur le
« temps qu'il avait perdu à ces études profanes, et les
« idées inutiles ou criminelles qu'il s'était mises dans
« la tête.

« Je suis un sot, monsieur, et vous avez raison, dit
« Julien, d'un air modeste. »

Un homme de dix-neuf ans, qui au lieu de se cabrer se tient si fort et tout de suite en bride, doit devenir un homme de premier ordre et maîtriser un jour la fortune et les événements.

Quant à l'esprit, Beyle lui a donné le sien, c'est tout dire. Condamné à mort, Julien repasse dans sa mémoire ses espérances détruites, et plaisante involontairement, dans ce style pittoresque et vif dont il a l'habitude, de la même façon qu'on met son chapeau et ses gants, sans la moindre affectation ni le moindre effort.

« Colonel de hussards, si nous avions la guerre;
« secrétaire de légation pendant la paix, ensuite ambas-
« sadeur; car j'aurais bientôt su les affaires, et, quand
« je n'aurais été qu'un sot, le gendre du marquis de la
« Mole a-t-il quelque rivalité à craindre? Toutes mes
« sottises eussent été pardonnées, ou plutôt comptées
« pour des mérites. Homme de mérite, et jouissant de
« la plus grande existence à Vienne ou à Londres....

« — Pas précisément, monsieur, guillotiné dans trois
« jours. — Julien rit de bon cœur de cette saillie de
« son esprit. En vérité, se dit-il, l'homme a deux êtres
« en lui. Qui diable songeait à cette réflexion maligne?
« Eh bien! oui, mon ami, guillotiné dans trois jours,

« répondit-il à l'interrupteur. M. de Cholin louera une « fenêtre, de compte à demi avec l'abbé Maslon. Pour « le prix de cette location, lequel des deux dignes per- « sonnages volera l'autre?

« Après-demain matin, je me bats en duel contre un « homme connu par son sang-froid et d'une adresse « remarquable. — Fort remarquable, dit le parti Mé- « phistophélès, il ne manque jamais son coup.

« Ce passage du *Vinceslas* de Rotrou lui revint subi- « tement :

« LADISLAS. . . . . Mon âme est toute prête.
« LE ROI. L'échafaud l'est aussi; portez-y votre tête. »

« Belle réponse, pensa-t-il, et il s'endormit. »

De pareils caractères sont les seuls qui méritent de nous intéresser aujourd'hui. Ils s'opposent à la fois aux passions générales et aux idées habillées en homme qui peuplent la littérature du dix-septième siècle, et aux copies trop littérales que nous faisons aujourd'hui de nos contemporains. Ils sont réels, car ils sont complexes, multiples, particuliers et originaux comme ceux des êtres vivants; à ce titre ils sont naturels et animés, et contentent le besoin que nous avons de vérité et d'émotion. Mais, d'autre part, ils sont hors du commun, ils nous tirent loin de nos habitudes plates, de notre vie machinale, de la sottise et de la vulgarité qui nous entourent. Ils nous montrent de grandes actions, des pensées profondes, des sentiments puissants ou délicats. C'est le spectacle de la force, et la force est la source

de la véritable beauté. Corneille nous donnera des modèles, tel contemporain des portraits; l'un nous enseignera la morale, l'autre la vie. Au contraire, nous n'imiterons ni nous ne rencontrerons les héros de Beyle; mais ils rempliront et ils remueront notre entendement et notre curiosité de fond en comble, et il n'y a pas de but plus élevé dans l'art.

III

Un esprit supérieur se porte naturellement vers les idées les plus hautes, qui sont les plus générales; pour lui, observer tel caractère, c'est étudier l'homme; il ne s'occupe des individus que pour peindre l'espèce; aussi le livre de Beyle est-il une psychologie en action. On pourrait en extraire une théorie des passions, tant il renferme de petits faits nouveaux, que chacun reconnaît et que personne n'avait remarqués. Beyle fut l'élève des idéologues, l'ami de M. de Tracy, et ces maîtres de l'analyse lui ont enseigné la science de l'âme. On loue beaucoup dans Racine la connaissance des mouvements du cœur, de ses contradictions, de sa folie; et l'on ne remarque pas que l'éloquence et l'élégance soutenues, l'art de développer, l'explication savante et détaillée que chaque personnage donne de ses émotions, leur enlève une partie de leur vérité. Ses discours et ses dissertations sont entraînants, touchants, admirables, mais tels que les ferait un spectateur ému qui commenterait la pièce : nos tragiques ne sont que de grands orateurs. Ils sont

bien plus rhétoriciens qu'observateurs; ils savent mieux mettre en relief des vérités connues que trouver des vérités nouvelles. Beyle n'a point ce défaut, et le genre qu'il choisit aide à l'en préserver. Car un roman est bien plus propre qu'un drame à montrer la variété et la rapidité des sentiments, leurs causes et leurs altérations imprévues. L'auteur explique son héros mieux que ne ferait le héros lui-même, parce que celui-ci cesse de sentir dès qu'il commence à se juger. Je noterai quelques-uns de ces détails frappants, que Beyle jette à profusion sans jamais s'y arrêter, laissant au lecteur le soin de les comprendre.

Une lettre anonyme apprend à M. de Rénal les amours de sa femme et de Julien; cet homme, vraiment malheureux, passe la nuit à réfléchir, à douter, à parcourir tous les moyens d'espérance, de vengeance ou de consolation.

« Il passa en revue ses amis, estimant à mesure le « degré de consolation qu'il pouvait tirer de chacun. « A tous, à tous, s'écriait-il avec rage, mon affreuse « aventure fera le plus extrême plaisir. Par bonheur, « il se croyait fort envié, non sans raison. Outre sa « superbe maison de ville que le roi de... venait d'ho- « norer à jamais en y couchant, il avait fort bien « arrangé son château de Vergy. La façade était peinte « en blanc, et les fenêtres garnies de beaux volets « verts. *Il fut un instant consolé par l'idée de cette* « *magnificence.* » — Telle est l'intervention des idées involontaires qui rompent le mouvement de la passion et lui ôtent l'éloquence pour lui donner le naturel.

Ruy-Blas, dans le désespoir et dans l'extrême angoisse, dit de même, mais avec l'accent de folie et d'imbécillité d'un homme anéanti :

Les meubles sont rangés, les clefs sont aux armoires.

L'âme cesse de penser, les lèvres disent machinalement ce que les yeux aperçoivent. Le poète des angoisses physiques conduit son héros à la stupeur. Beyle, peintre ironique de la nature humaine, mène le sien au ridicule. Cet excès de vérité est la perfection de l'art.

Comme la passion n'est qu'une idée douloureuse sans cesse traversée par d'autres, les mots associés aux idées doivent surgir aussi à l'improviste et jeter la maladie morale dans des accès inattendus.

« M[me] de Rénal ne pouvait fermer l'œil. Il lui semblait « n'avoir pas vécu jusqu'à ce moment. Elle ne pouvait « distraire sa pensée du bonheur de sentir Julien cou- « vrir sa main de baisers enflammés.

« *Tout à coup l'affreuse parole* : « *adultère,* » *lui* « *apparut.* Tout ce que la plus vile débauche peut « imprimer de dégoûtant à l'idée de l'amour des sens « se présenta à son imagination. »

Ici le disciple de Condillac a senti que les mots nous gouvernent. Mme de Rénal ne se reprochait pas sa conduite en pensant à la chose, le mot se présente et lui fait horreur. Les mots sont des dépôts d'idées, où s'amassent lentement nos impressions et nos jugements.

Toute notre vie passée s'y renferme et se lève avec eux devant nous.

Beyle continue ainsi : « *Ces idées voulaient tâcher de* « *ternir* l'image tendre et divine qu'elle se faisait de « Julien et du bonheur de l'aimer. » Quelle phrase que celle-ci pour ceux qui savent regarder en eux-mêmes ! Spinoza, après l'avoir lue, eût serré les mains de Beyle. Le philosophe et l'homme du monde se rencontrent ici pour constater tous deux que c'est dans la région des idées que se livrent les combats des passions. Désirer et souffrir, c'est avoir tour à tour deux pensées contraires, faire effort pour retenir la première, et sentir l'arrivée inattendue et violente de l'autre. L'âme est comme un enfant, qui, devant un spectacle horrible, chercherait à dégager ses mains liées pour se cacher les yeux.

Encore un trait. Quand nous passons d'un sentiment à un autre, ordinairement c'est sans savoir pourquoi, et par les causes les plus légères ; l'âme est changeante, et le même homme dix fois par jour se dément et ne se reconnaît plus. On a tort de se figurer un héros comme toujours héroïque, ou un poltron comme toujours lâche. Nos qualités et nos défauts ne sont point des états de l'âme continuels, mais très fréquents ; et notre caractère est ce que nous sommes la plupart du temps. Ces alternatives accidentelles et involontaires sont marquées dans Beyle avec une justesse singulière. Il n'a pas peur de dégrader ses personnages. Il suit les mouvements du cœur un à un, comme un

machiniste ceux d'une montre, pour le seul plaisir d'en sentir la nécessité et de nous faire dire : « En effet, cela est ainsi. »

Le bon curé Chélan, si vif, si énergique autrefois, maintenant décrépit et apathique, est venu voir Julien quelques jours avant l'exécution.

« Cette apparition laissa Julien plongé dans un mal-
« heur cruel et qui éloignait les larmes. Cet instant
« fut le plus cruel qu'il eût éprouvé depuis le crime. Il
« venait de voir la mort dans toute sa laideur. Toutes
« ses illusions de grandeur d'âme et de générosité
« s'étaient dispersées comme un nuage devant la tem-
« pête. Cette affreuse situation dura plusieurs heures.
« Après l'empoisonnement moral, il faut des remèdes
« physiques, et du vin de Champagne. »

Il se fait en vain des raisonnements : « Précisément,
« une mort rapide et à la fleur des ans me met à l'abri
« de cette triste décrépitude. » Mais son cœur reste amolli et faible; Beyle ne nous en dit pas la raison; c'est à nous de comprendre que, dans une imagination vive comme celle de Julien, la sensation imprimée par un objet présent anéantit tous les syllogismes. Les idées abstraites en vain appelées et combinées ne peuvent chasser le souvenir vivant. L'image de ce pauvre corps courbé, de ces yeux ternes et fixes revient toute-puissante, et obsède le cerveau, jusqu'à ce que le temps l'ait usée, ou qu'une autre sensation forte l'ait remplacée.

« Ce sera là mon thermomètre, se dit-il. Ce soir, je

« suis à dix degrés au-dessous du courage qui me con-
« duit de niveau à la guillotine. Ce matin, je l'avais ce
« courage. Au reste, qu'importe, pourvu qu'il me
« revienne au moment nécessaire? — Cette idée de
« thermomètre l'amusa et parvint enfin à le distraire. »

Enfin survient Fouqué qui veut vendre tout son bien pour séduire le geôlier et sauver son ami. « Toutes les
« fautes de français, tous les gestes communs de
« Fouqué disparurent. Julien se jeta dans ses bras....
« Cette vue du *sublime* lui rendit toute la force que
« l'apparition de M. Chélan lui avait fait perdre. »

Les ébranlements acquis durent; nous ne nous donnons pas notre élan; nous le recevons des rencontres : telle est la part que les accidents ont dans nos faiblesses et dans nos redressements.

Maintenant comptons que le livre est tout entier composé d'observations pareilles; on en rencontre à chaque ligne, accumulées en petites phrases perçantes et serrées. Ordinairement un auteur ramasse un certain nombre de ces vérités, et en compose son livre en ajoutant du remplissage, comme lorsque avec quelques pierres on bâtit un mur, en comblant de plâtras les intervalles. Il n'y a pas dans tout l'ouvrage de Beyle un seul mot qui ne soit nécessaire, et qui n'exprime un fait ou une idée nouvelle digne d'être méditée. Jugez de ce qu'il contient! Or ce sont ces traits qui marquent à un esprit sa place. Car à quoi mesure-t-on sa valeur, sinon aux vues originales et nouvelles qu'il a de la vie et des hommes? Toutes les autres connaissances sont

spéciales; elles classent leur possesseur entre les gens de son métier. Un chimiste peut exceller dans sa science, un administrateur fera parfaitement son office, et tous deux peut-être seront fort médiocres. On les estimera comme des outils très utiles, mais point autrement. Chacun de nous a son atelier où il expédie une besogne laide et ennuyeuse. Le soir, nous quittons l'habit de travail, nous nous réunissons, nous mettons ensemble nos idées générales; celui qui en a le plus est au premier rang : c'est dire le rang de Beyle.

IV

Reste un point capital. Car, pour obtenir le premier rang, il faut non seulement avoir des idées, mais les dire d'une certaine manière. C'est peu de les posséder, il faut s'en servir avec grâce. Elles sont comme l'argent : il est beau d'en avoir, et plus beau de savoir le dépenser. Supposez un homme qui les présente avec affectation, en s'extasiant sur leur importance, en racontant tout ce qu'elles lui ont coûté de peine, en cherchant par des exagérations ou des tours d'adresse à surprendre l'admiration de ses auditeurs; on dira peut-être : Voilà un penseur. Mais on ajoutera certainement : Voilà un homme de mauvais goût; ce riche ne sait pas porter ses richesses; elles l'accablent, et le rabaissent au niveau d'autres plus pauvres que lui. Tel est, par exemple, le défaut de Balzac : il prévient à chaque pas les lecteurs que ses personnages sont grandioses, que

telle action qu'il va raconter est sublime, que telle intrigue qu'il combine est extraordinaire. Il appelle son Vautrin le Cromwell du bagne. Il nous avertit que les artifices de Mme de Cadignan laissent bien loin en arrière l'hypocrisie de Tartufe. Dans un mouvement de colère généreuse, un vieux colonel, Chabert, casse sa pipe bien-aimée. « Les anges eussent ramassé les mor-« ceaux de la pipe. » N'est-ce pas dire au lecteur en paroles bien claires : Avouez que je suis un génie sublime? Faire soi-même son panégyrique, c'est empêcher les autres de le faire : il faut laisser aux petits le travail de se guinder sur des échasses; Balzac avait assez de talent pour se passer de charlatanisme, et il serait plus grand, s'il avait moins voulu paraître grand. — D'autres, sans prétention, mais à force de verve et de sympathie, se passionnent et souffrent avec leurs personnages. Tel est George Sand. Il ressent l'émotion qu'il excite : lorsqu'il raconte, il devient acteur; l'accent de sa voix se trouble, et son drame se joue tout entier dans son cœur. Cette faculté si noble est d'un artiste. Mais prendre part aux misères et aux émotions humaines, c'est descendre jusqu'à elles; celui-là semble bien plus haut placé, qui remue les passions des autres sans se troubler lui-même, qui, entouré de personnages et d'auditeurs transportés, reste calme, debout en pleine lumière, sur une hauteur, pendant qu'au-dessous de lui s'agite la bataille des désirs déchaînés. Certainement rien ne va plus droit au cœur, ni ne touche plus profondément que les peintures de Beyle; mais il raconte sans se commenter; il

laisse les faits parler d'eux-mêmes; il loue les gens par leurs actions. Une fois ou deux, je crois, il juge son héros; voyez de quel ton : « Ses combats étaient bien « plus pénibles que le matin. *Son âme avait eu le « temps de s'émouvoir.* Ivre d'amour et de volupté, il « prit sur lui de ne pas parler. — C'est, selon moi, l'un « des plus beaux traits de son caractère. Un être ca- « pable d'un pareil effort sur lui-même peut aller loin, « *si fata sinant.* » — Beyle fuit l'enthousiasme, ou plutôt il évite de le montrer; c'est un homme du monde, qui se comporte devant ses lecteurs comme dans un salon, qui croirait tomber au rang d'acteur si son geste ou sa voix trahissaient une grande émotion intérieure. — Sur ce point, bien des gens lui donnent raison. Prendre le public pour confident, c'est mettre son logis dans la rue; on a tort de se donner en spectacle, de pleurer sur la scène. S'il est de bon goût de se contenir devant vingt personnes, il est de bon goût de se contenir devant vingt mille lecteurs. Nos idées sont à tout le monde, nos sentiments doivent n'être qu'à nous seuls. — Un autre motif de cette réserve est qu'il se soucie peu du public; il écrit beaucoup plus pour se faire plaisir que pour être lu; il ne se donne pas la peine de développer ses idées et de les mettre à notre portée par des dissertations. La supériorité est dédaigneuse, et ne s'occupe pas volontiers à plaire aux hommes ni à les instruire : Beyle nous impose les allures de son esprit, et ne se laisse pas conduire par le nôtre. Ses livres sont écrits « comme le Code civil » :

chaque détail amené et justifié, l'ensemble soutenu par une raison et une logique inflexibles; mais il y a place entre chaque article pour plusieurs pages de commentaires. Il faut le lire lentement ou plutôt le relire, et l'on trouvera que nulle manière n'est plus piquante, et ne donne un plaisir plus solide. Avouons-le, le style à développements, celui de Rousseau, de Buffon, de Bourdaloue, de tous les orateurs, a quelque chose d'ennuyeux. Ces écrivains savent à merveille prouver, expliquer, faire entrer de force une conviction dans des esprits inattentifs, étroits ou rebelles. Mais ils plaisent à ceux-là plutôt qu'aux autres. Leur art consiste à répéter cinq ou six fois de suite la même idée avec des expressions toujours nouvelles et plus fortes, si bien que leur pensée, sous une forme ou sous une autre, finit par trouver une entrée, et pénétrer dans l'esprit le moins ouvert, ou le mieux fermé. Cette méthode convient fort bien à la chaire et à la tribune, parce que, dans une assemblée, l'auditeur sot, distrait ou hostile n'écoute pas ou ne comprend pas. Mais un homme qui est de bonne foi, qui a l'habitude de penser et qui lit tranquillement un livre dans son cabinet, entend et juge votre pensée tout d'abord et dès sa première forme. Son opinion est faite à l'instant. S'il achève la longue période, c'est pour voir un tour d'habileté littéraire, pour apprécier la dextérité de l'auteur, et son talent de piétiner sans avancer. Au bout d'une page, cette sorte de curiosité est satisfaite : on trouve que l'auteur marche trop lentement, on lui demande moins

de phrases et plus d'idées. Au lieu de poser si régulièrement et si paisiblement un pied devant l'autre, on voudrait qu'il fît de grandes enjambées. Beyle est, pour aller vite, le meilleur guide que je connaisse. Il ne vous dit jamais ce qu'il vous a déjà appris, ni ce que vous savez d'avance. En ce siècle, où chacun a tant lu, la nouveauté incessante et la vérité toujours imprévue donnent le plaisir le plus relevé et le moins connu.

V

Il y a pourtant un accent dans cette voix indifférente : celui de la supériorité, c'est-à-dire l'ironie, mais délicate et souvent imperceptible. C'est le sang-froid railleur d'un diplomate parfaitement poli, maître de ses sentiments et même de son mépris, qui hait le sarcasme grossier, et plaisante les gens sans qu'ils s'en doutent. Il y a beaucoup de grâce dans la mesure, et le sourire est toujours plus aimable que le rire. De grosses couleurs crues sont d'un effet puissant, mais lourd; un esprit fin peut seul attraper les nuances. La raillerie dans Beyle est perpétuelle, mais elle n'est point blessante; il se garde de la colère aussi soigneusement que du mauvais goût. Il se moque de ses héros, de Julien lui-même, avec une discrétion charmante. Julien, en homme d'imagination, voit dans tous les gens du séminaire des génies profonds, de savants hypocrites ; il admire entre autres l'abbé Chas Bernard, directeur des cérémonies.

qui lui parle pendant des heures entières des ornements gardés en dépôt dans le trésor de la cathédrale :

« Le déjeuner de dix heures fut très gai; jamais « l'abbé Chas n'avait vu son église plus belle.

« Cher disciple, disait-il à Julien, ma mère était « loueuse de chaises dans cette vénérable basilique; « de sorte que j'ai été nourri dans ce grand édifice. — « Depuis le rétablissement du culte par Napoléon, j'ai « le bonheur de tout y diriger. Cinq fois par an, mes « yeux la voient parée de ces ornements si beaux; mais « jamais elle n'a été si resplendissante, jamais les lés « de damas n'ont été si bien attachés qu'aujourd'hui, « aussi collants aux piliers.

« Enfin, il va me dire son secret, pensa Julien, le « voilà qui me parle de lui. Mais rien d'imprudent ne « fut dit par cet homme, évidemment exalté. — Et « pourtant il a beaucoup travaillé, il est heureux, se « dit Julien; le bon vin n'a pas été épargné. Quel « homme! quel exemple pour moi! »

Julien ne devine pas encore que le meilleur moyen de cacher sa pensée est de n'en point avoir. On voit comment les faits sans commentaire se chargent de critiquer les personnages. Parfois la moquerie est jetée en passant; on ne sait si Beyle y a songé, tant elle est naturelle et ressemble au pur récit :

« Quoi, ma fille ne sera pas duchesse! quoi, ma fille « s'appellera Mme Sorel! — Toutes les fois que ces « deux idées se présentaient aussi nettement à M. de

« la Mole, les mouvements de son âme n étaient plus « volontaires. »

Si parfois Beyle raille avec intention meurtrière, il assomme les gens avec une élégance parfaite. C'est le ton d'un grand seigneur, qui garde les plus belles manières, tout en goûtant le plaisir de rosser un plat coquin.

« Julien remarqua quelque chose de singulier dans « le salon : c'était un mouvement de tous les yeux vers « la porte, et un demi-silence subit. Le laquais annon- « çait le fameux baron de Tolly, sur lequel les élec- « tions venaient de fixer tous les regards. Julien « s'avança et le vit fort bien. Le baron présidait un col- « lège. Il eut l'idée lumineuse d'escamoter les petits « carrés de papier portant les votes d'un des partis. « Mais, pour qu'il y eût compensation, il les remplaçait « à mesure par d'autres petits carrés de papier portant « un nom qui lui était agréable. Cette manœuvre déci- « sive fut aperçue par quelques électeurs, qui s'em- « pressèrent de faire compliment au baron Tolly. Le « bonhomme était encore pâle de cette grande affaire. « Des esprits mal faits avaient prononcé le nom de « galères. M. de la Mole le reçut froidement. Le pauvre « baron s'échappa. — S'il nous quitte si vite, c'est « pour aller chez M. Comte[1], dit M. Chalvet. — Et l'on « rit. »

Le salon de M. de la Mole et celui de M. de Rénal

1. Célèbre prestidigitateur.

fournissent vingt portraits dignes de La Bruyère, mais plus fins, plus vrais, plus différents des figures de fantaisie, plus brefs, excellents surtout, parce qu'ils sont de la main d'un homme du monde observateur, et non d'un moraliste, et qu'on n'y sent pas, comme dans les *Caractères*, l'amateur de phrases parfaites et frappantes, le littérateur jaloux de sa gloire, l'écrivain de profession.

Ce dernier trait achève de peindre Beyle. « La part « de la forme, disait-il, devient moindre de jour en « jour. Bien des pages de mon livre ont été imprimées « sur la dictée originale. Je cherche à raconter avec « vérité et clarté ce qui se passe dans mon cœur. Je « ne vois qu'une règle : être clair. Si je ne suis pas « clair, tout mon monde est anéanti. » Au fond, la suppression du style est la perfection du style. Quand le lecteur cesse d'apercevoir les phrases et voit les idées en elles-mêmes, l'art est achevé. Un style étudié et qu'on remarque est une toilette qu'on fait par sottise ou par vanité. Au contraire, un esprit supérieur est si amoureux des idées, si heureux de les suivre, si uniquement préoccupé de leur vérité et de leur liaison, qu'il refuse de s'en détourner un seul instant pour choisir les mots élégants, éviter les consonnances, arrondir les périodes. Cela sent le rhéteur, et l'on sait mauvais gré à Rousseau d'avoir « tourné souvent une phrase « trois ou quatre nuits dans sa tête », pour la mieux polir. Cette négligence voulue donne aux ouvrages de Beyle un naturel charmant. On dirait, en le lisant,

qu'on cause avec lui. « On croyait trouver un auteur, « dit Pascal, et l'on est tout étonné et ravi de rencontrer « un homme. » Supposez-vous dans votre chambre, avec quelques amis, gens d'esprit, et obligé de leur raconter un événement de votre vie; l'affectation vous ferait horreur : les mots sublimes et les antithèses sonores n'oseraient vous apparaître. Vous diriez la chose comme elle est, sans l'agrandir, sans chercher à briller, sans apprêt. Tel est le récit de Beyle. Il écrit sans se figurer qu'un public l'écoute, sans vouloir être applaudi, face à face avec ses idées qui l'assiègent, et « qu'il a besoin de *noter* ». De là plusieurs qualités singulières, que certaines écoles littéraires lui reprocheront, par exemple la nudité du style, la haine de la métaphore et des phrases imagées. Il est plaisant de voir Balzac prétendre « que le côté faible de Beyle est le style », supposant sans doute que le bon goût consiste à mettre des enluminures aux idées. Il croyait lui-même enrichir la langue, lorsque, « dans une des assises les plus travaillées de son édifice littéraire », il commençait ainsi : « A quel talent devrons-nous un jour la plus émouvante « élégie, la peinture des tourments subis en silence « par les âmes dont les racines, tendres encore, ne ren- « contrent que de durs cailloux dans le sol domestique, « dont les premières frondaisons sont déchirées pa « des mains haineuses, dont les fleurs sont atteintes « par la gelée au moment où elles s'ouvrent? » Il s'estimait grand coloriste parce qu'il inventait des métaphores ichtyologiques, et parlait « des avortements

inconnus où le frai du génie encombre une grève aride ». Ces images prolongées sont comme des robes écarlates à longues queues traînantes, où l'idée trébuche ou disparaît. Beyle, à cet égard, est tout classique, ou plutôt simple élève des idéologues et du sens commun ; car il faut dire hardiment que le style métaphorique est le style inexact, et qu'il n'est ni raisonnable ni français. Quand votre idée, faute de réflexion, est encore imparfaite et obscure, ne pouvant la montrer elle-même, vous indiquez les objets auxquels elle ressemble ; vous sortez de l'expression courte et directe, pour vous jeter à droite et à gauche dans les comparaisons. C'est donc par impuissance que vous accumulez les images ; faute de pouvoir marquer nettement dès la première fois votre pensée, vous la répétez vaguement plusieurs fois, et le lecteur, qui veut vous comprendre, doit suppléer à votre faiblesse ou à votre paresse, en vous traduisant vous-même à vous-même, en vous expliquant ce que vous vouliez dire et ce que vous n'avez pas dit. A ceux qui prétendent que les couleurs éclairent, on répond que dans la lumière pure il n'y a pas de couleurs. Beyle est aussi net que les Grecs et nos classiques, purs esprits, qui ont porté l'exactitude des sciences dans la peinture du monde moral, et grâce auxquels parfois on se sait bon gré d'être homme. Entre ceux-ci, Beyle est au premier rang, de la même façon et par la même raison que Montesquieu et Voltaire ; car il a comme eux ces mots incisifs et ces phrases perçantes qui forcent

l'attention, s'enfoncent dans la mémoire et conquièrent la croyance. Tels sont ces résumés d'idées contenus dans une image vive ou dans un paradoxe apparent, d'autant plus forts qu'ils sont plus brefs, et qui d'un coup éclairent à fond une situation ou un caractère. Julien, au séminaire, finit par comprendre la nécessité de la démarche humble, des yeux baissés, de toute la tenue ecclésiastique. « Au séminaire, il est une façon de « manger un œuf à la coque qui annonce les pro- « grès faits dans la vie dévote. — Que ferai-je toute ma « vie? se disait Julien. Je vendrai aux fidèles une place « dans le ciel. *Comment cette place leur sera-t-elle ren- « due visible?* Par la différence de mon extérieur et de « celui d'un laïque.... » Et ailleurs : « *L'opinion pu- « blique est terrible dans un pays qui a la Charte.* — « Je vais chercher la solitude et la paix champêtre au « seul lieu où elles existent en France, dans un qua- « trième étage donnant sur les Champs-Élysées. » Les mots sur Paris sont charmants et abondent. En voici un, par exemple : « Toute vraie passion ne songe qu'à elle; « c'est pourquoi, ce me semble, les passions sont si « ridicules à Paris, où le voisin prétend toujours qu'on « pense beaucoup à lui. Je me garderai bien de racon- « ter les transports de Julien à la Malmaison. Il pleura. « Quoi! malgré les vilains murs blancs construits cette « année, qui coupent le parc en morceaux? Oui, mon- « sieur. *Pour Julien, comme pour la postérité, il n'y « avait rien entre Arcole, Sainte-Hélène et la Malmai- « son.* » J'ai achevé la citation pour montrer comment

les idées profondes arrivent coup sur coup, en fusillade. Elles échappent à la première lecture, parce qu'elles sont partout et jamais en saillie. A la deuxième elles fourmillent, et on aura beau relire, on en trouvera toujours de nouvelles. Beyle les jette en forme de transitions, de dialogues, de petits événements; c'est là son *remplissage* : vous diriez un prodigue qui bouche les trous de ses murailles avec des lingots d'or. Et ce style piquant n'est jamais tendu, comme parfois celui de Montesquieu, ni bouffon, comme parfois celui de Voltaire; il est toujours aisé et noble, jamais il ne se contraint ou ne s'emporte; c'est l'œuvre d'une verve qui se maîtrise, et d'un art qui ne se montre point.

Est-ce un écrivain qu'on puisse ou qu'on doive imiter? Il ne faut imiter personne; on a toujours tort de prendre ou de demander aux autres, et en littérature c'est se ruiner qu'emprunter. D'ailleurs la place d'un homme comme lui est à part; si tout le monde était, ainsi que Beyle, supérieur, personne ne serait supérieur, et pour qu'il y ait des gens en haut, il faut qu'il y ait des gens en bas. — Est-ce un écrivain qu'il faille lire? J'ai tâché de le prouver. S'il nous choque au premier coup d'œil, nous devons, avant de le condamner, méditer cette définition de l'esprit qu'il met dans la bouche de Mlle de la Mole. Beyle avait l'original en lui, c'est pourquoi sans doute il peignait si bien. « Mon « esprit, j'y crois; car je leur fais peur évidemment à « tous. S'ils osent aborder un sujet sérieux, au bout de

« cinq minutes de conversation ils arrivent, tout hors « d'haleine et comme faisant une grande découverte, à « une chose que je leur répète depuis une heure. »

Nouvelle Revue de Paris, 1er mars 1864.)

LE BOUDDHISME

Die Religion des Buddha und ihre Entstehung, par M. Kœppen.

---

§ I

LES ORIGINES

Ce livre est un résumé excellent et complet, comme il s'en fait souvent en Allemagne, des cinq ou six cents monographies et des cinq ou six mille dissertations spéciales qui pendant vingt ans se sont accumulées sur un sujet. Il est de plus fort clair, écrit en style abondant par un homme compétent, décidé, point pédant, excellent logicien et très au fait des matières philosophiques. Par malheur, l'auteur est Allemand, et il écrit en allemand, ce qui fait qu'en France on ne le lira guère : c'est pourquoi nous allons, avec son aide, exposer le sujet au lecteur [1].

1. Consulter encore : Spencer Hardy, *Manual of Buddhism. Eastern monachism* ; — E. Burnouf, *Lotus de la bonne loi*, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme* ; — Foucaux, *Rgya-tcher-*

I

Quand les Aryens descendirent à travers les passes du Caboul pour s'établir dans le Penjâb, ils ressemblaient fort aux Perses tels que les décrit Hérodote, ou aux Germains tels que les décrit Tacite. C'étaient des tribus demi-fixées, demi-errantes, ayant pour principale richesse de grands troupeaux de bœufs et de vaches, possédant des villages, des bourgs, et connaissant déjà l'agriculture, bref situées, comme les peuplades d'Arminius et de Cyrus, sur les confins de la vie nomade et de la vie sédentaire, chaque famille régie par le père, chaque tribu menée par une sorte de roi ou chef de guerre ; point de castes, point de corporation cléricale, chaque père de famille sacrificateur dans sa maison ; des mœurs simples, libres et saines, comme on en rencontre à l'origine chez tous les peuples de notre race ; nulle rêverie mystique et maladive ; au contraire, des sentiments mâles, honorables, et des prières aux dieux pour demander la force, la gloire, la victoire et le butin.

Si maintenant on cherche le trait qui, dès ce moment, les distingue entre toutes ces races de la même souche, on le trouvera dans leur imagination, qui est de la plus rare délicatesse et de la plus étonnante fécondité. —

rol-pa; — Wilson, traduction du *Rig-Veda*; — Stanislas Julien, *les Pèlerins bouddhistes*; — Colebrooke, *On the philosophy of the Hindus*, — et surtout Lassen, *Indische Alterthumskunde.*

Nulle part le mythe n'a été si transparent ni si abondant. Il semble que cette race ait été faite pour voir des dieux dans toutes les choses et des choses dans tous les dieux. C'est le ciel lumineux qu'ils adorent, la grande clarté épanouie qui enveloppe et ranime toutes choses. C'est la foudre victorieuse, le tonnerre bienfaisant qui fend les nuages et délivre de leur prison les pluies fertilisantes ; ce sont les deux rayons jumeaux qui s'élancent du bord du ciel pour annoncer le retour de la lumière ; ce sont les rougeurs du matin, « les « Aurores blanchissantes qui sortent de l'ombre avant le « soleil et, comme une jeune fiancée devant son époux, « découvrent en souriant leur sein en sa présence ». C'est Agni, le feu qui sort des bâtons frottés l'un contre l'autre, « tout habillé de splendeur, » aux couleurs changeantes, aux formes innombrables, mais charmant, qui court sur toute la terre, languit et renaît, « devient « souvent vieux et redevient toujours jeune ». Ce sont les vents, les fleuves, les divers aspects du soleil, bref les puissances naturelles, non pas transformées en hommes, comme chez Homère, mais intactes et pures. On n'imagine point, avant d'avoir lu les Védas, une limpidité si grande. Le mythe n'est point ici un déguisement, mais une expression; point de langage plus juste et plus souple ; il laisse entrevoir, ou plutôt il fait apercevoir les formes des nuages, les mouvements de l'air, les changements des saisons, tous les accidents du ciel, du feu, de l'orage; jamais la nature extérieure n'a rencontré une pensée aussi molle et aussi pliante pour s'y

figurer avec l'inépuisable variété de ses apparences. Si ondoyante que soit la nature, cette imagination l'est autant. Elle n'a point de dieux fixes; les siens sont fluides comme les choses ; ils se confondent les uns dans les autres. Varouna est Indra, car le tonnerre est le ciel foudroyant ; Indra est Agni, car la foudre est le feu céleste. Chacun d'eux est, à son tour, le dieu suprême ; aucun d'eux n'est une personne distincte ; chacun d'eux n'est qu'un moment de la nature, capable, suivant le moment de l'aperception, de contenir son voisin ou d'être contenu par son voisin. A ce titre, ils pullulent et fourmillent. Chaque moment de la nature et chaque moment de l'aperception peut en fournir un. On voit des qualités, des attributs divins, même des attributs d'attributs devenir des dieux. Le breuvage qu'on offre aux dieux, la prière, l'hymne, toutes les parties du culte finissent elles-mêmes par se transformer en forces divines, en êtres divins qu'on invoque et qu'on révère. Partout où il y a une puissance, et il y en a partout, l'Aryen met un dieu qui n'est point un individu, mais une puissance. Étrange assemblage de pénétration métaphysique et d'émotion poétique, d'aptitude à comprendre la nature et d'inclination à figurer la nature. Nulle race, à son origine, n'a fait preuve d'une intelligence si fine et si sensible, si prompte aux créations incessantes et absorbantes, si disposée à se déployer et à s'étouffer sous le luxe de la végétation de ses propres dieux.

Que le lecteur veuille bien remarquer cette forme

d'esprit primitive ; si l'on y joint la situation nouvelle que la conquête et le climat feront aux peuplades aryennes, on a les deux causes qui vont engendrer le reste. Toute l'histoire de la condition et de la pensée de la race indienne y tient en raccourci. On touche ici les forces indestructibles qui mènent le tourbillon des événements humains et des volontés humaines, qui font les institutions, qui suscitent les religions, qui ploient les idées, qui constituent les caractères, que nul accident ne peut arrêter, que nul effort personnel ne peut vaincre, et qui condamnent des centaines de millions de créatures à l'oppression, à l'immoralité, à l'hallucination et au désespoir. C'est de ces points de vue, comme d'une éminence, qu'on peut embrasser tout entière la lamentable et grandiose bataille de la vie. Nous ne nous réjouissons pas ici, comme Scipion, à l'aspect du carnage qui abattait pêle-mêle les deux armées de Massinissa et de Carthage. Nous ne sommes point des Romains ; nous nous sentons hommes ; la pitié nous prend ; nous faisons un retour sur notre propre destinée. S'il y a quelque chose de grand et capable de nous faire réfléchir sur les chances auxquelles notre espèce est assujettie, ce sont ces tragédies vraies et non feintes qui ont pour théâtre un demi-continent, pour durée trente siècles, pour personnages des puissances fatales, et qui, à travers les misères et les sanglots de quatre-vingt-dix générations humaines, entre-choquent leurs catastrophes sans jamais se reposer dans un dénoûment.

Ils s'avancèrent par degrés de l'Indus au Gange, subjuguant la population noire, aux cheveux plats, qui occupait la péninsule, population grossière, sujette à d'horribles maladies de peau, qui adorait les serpents, les démons de l'air, et qui fut traitée comme un troupeau d'animaux ignobles. — Il y eut là de longues guerres, un grand établissement et une sorte de Moyen Age, comme après l'invasion des Goths d'Alaric, des Lombards d'Alboïn et des Franks de Clovis. La vie sédentaire remplaça la vie nomade ; le régime patriarcal fit place aux monarchies militaires. Les classes se distinguèrent. Au-dessous de la race noble et conquérante descendit la race vaincue et vile, les çoûdras, sorte de serfs, journaliers et manouvriers, qui s'étaient soumis à la conquête, et plus bas encore les impurs, les outlaws, les sauvages brutaux, qui, obstinés contre la société nouvelle, s'étaient réfugiés dans les repaires des montagnes et des marais. La race conquérante elle-même se divisa par la seule force de la situation acquise. Le gros de la nation, les laboureurs, tombèrent au-dessous des familles guerrières obligées de s'exercer aux armes, et des familles sacerdotales chargées de conserver et de pratiquer les rites sacrés. Sous l'effort de la civilisation qui séparait les emplois, comme par l'effet de la conquête qui opposait les races, les castes commencèrent, et l'on vit par degrés leurs barrières se fortifier et s'agrandir. — Un dernier événement, en les rendant sacrées, les rendit éternelles. Comme autrefois entre les guelfes et les gibelins, une querelle de pré-

pondérance s'éleva entre les deux classes maîtresses : les brahmanes et les kschattriyas se firent la guerre ; et les brahmanes, appuyés sur les populations inférieures, remportèrent la victoire, victoire plus complète que celle des papes sur les Hohenstaufen, victoire si complète que la race des kschattriyas fut exterminée, et que les prêtres furent obligés d'en ramasser et d'en relever de leurs propres mains une branche bâtarde, pour se sauver de la dissolution où la société démantelée semblait près de s'engloutir. Dès lors il fut établi que le principal office des rois et des kschattriyas était d'être les protecteurs et les bienfaiteurs des brahmanes. La société reçut l'empreinte ecclésiastique. La séparation des castes fut érigée en dogme. Les institutions civiles devinrent des ordonnances religieuses ; l'État prit la forme théocratique et l'esprit la forme théologique qu'ils conservent encore aujourd'hui.

Plusieurs causes avaient amené cette suprématie des brahmanes, et entre autres l'altération du caractère aryen transformé par le climat. — Le soleil de l'Inde est terrible ; nul homme ne peut le supporter tête nue, sauf les populations indigènes à peau noirâtre. Figurez-vous, sous un ciel étouffant, une race étrangère sortie d'un pays tempéré, même froid. Les exercices corporels deviennent intolérables ; le goût du repos et de l'oisiveté commence ; l'estomac n'a plus de besoins ; les muscles s'amollissent ; les nerfs deviennent excitables, l'intelligence, rêveuse et contemplative, et vous voyez se former l'étrange peuple que les voyageurs nous

décrivent aujourd'hui ; une sensibilité féminine et frémissante, une finesse de perception extraordinaire, une âme située sur les confins de la folie, capable de toutes les fureurs, de toutes les faiblesses et de tous les excès, prête à se renverser au moindre choc, voisine de l'hallucination, de l'extase, de la catalepsie[1], une imagination pullulante dont les songes monstrueux ploient et tordent l'homme, comme des géants écrasent un ver : aucun sol humain n'a offert à la religion de semblables prises. — Elle grandissait, enfonçant ses racines, étendant ses branches, et le naturalisme poétique se changeait en un panthéisme mystique. D'abord on voit les dieux flottants et nombreux se rassembler sous trois dieux souverains, Varouna dans le ciel, Indra dans l'air, Agni sur la terre ; puis, derrière eux, apparaît « la grande âme », qui opère par eux, anime toutes choses, et qui est le soleil. Bientôt la profonde faculté métaphysique, développée par le spectacle de la nature tropicale incessamment renouvelée et coulante, écarte ce soleil sensible, démêle la puissance idéale derrière les formes changeantes, « déclare qu'au commencement « il n'y avait que l'être indéterminé, pur, sans forme[2], « que tout était confondu en lui, qu'il reposait dans le « vide, et que ce monde a été produit par la force de « sa pensée ». Quel est-il cet être ? Un sourd travail d'élaboration philosophique et sacerdotal a fini par le retirer de la nature sensible pour le mettre aux mains

1. Voyez les procès-verbaux sur les sutties et les ascètes.
2. *Tat*, en allemand *das*, en grec *τό*.

des prêtres. Parmi les dieux anciens était aussi le Feu allumé par les brahmanes, qui s'était accrédité avec eux, mais qui, tout auguste qu'il était, restait trop palpable pour devenir l'être universel et pur. Insensiblement un de ses noms, Brâhmanaspati, c'est-à-dire *le seigneur de la prière*, devient un dieu distinct et plus abstrait, chaque jour plus important et plus absorbant ; de celui-ci se détache un autre Brahma, *la prière*, plus abstrait encore et qui devient l'être primordial sans forme, d'où tout découle et qui contient tout. — Voilà la Prière qui s'est confondue avec le principe des mondes, avec le Dieu suprême ; c'est que le sacrifice, la parole sacrée, la prière, pour ces cerveaux exaltés, ne sont pas une simple sollicitation, mais une force contraignante et souveraine. Dès l'origine, ils ont cru que par elle ils imposent aux dieux l'obéissance ; leur conception est si intense, qu'elle leur a paru irrésistible : c'est pour cela qu'ils ont divinisé le mortier, les bâtons et tous les moments du sacrifice ; et les voilà qui, par degrés, arrivent à mettre dans la pensée tendue la force à laquelle est soumis tout l'univers. « Je suis la reine », dit la Parole dans un des hymnes du Rig, « et la première « parmi ceux qui doivent être honorés. Je porte Mitra, « Indra, Agni, les deux Açvins et le reste. Je suis pré- « sente par les dieux en toutes choses et je pénètre toutes « choses. Je suis le principe de tous les êtres, et je « souffle partout comme le vent. » Quels sont les maîtres de cette parole et de cette prière ? Les brahmanes. Les brahmanes sont donc des dieux sur la terre. Brahma lui-

même déclare dans un Pourâna « qu'il mange par leur « bouche, qu'il ne sait aucun être qui leur soit égal, « qu'ils sont des dieux ». Les voilà au sommet des choses, et l'on comprend que, parmi de pareilles croyances, leur empire se soit fondé pour toujours.

Considérons maintenant le système entier, conceptions et institutions, et voyons ce que, sous son effort, devient la vie. — L'âme des choses, l'être indéterminé, Brahma, se développe, et son développement est le monde. Ce développement n'est point séparé de lui ; c'est lui-même qui coule, s'épand et sort de lui-même, comme le ruisseau de la source, comme l'arbre de la semence, comme la toile de l'araignée. Mais ce monde, qui est son être, n'est que son être amoindri et altéré. A mesure que la substance primordiale s'éloigne d'elle-même, elle empire, et les divers degrés de son émanation continue ne sont que les divers degrés de sa dégradation croissante : au premier rang le monde des dieux et de la lumière, au second celui des hommes et de la passion, au troisième celui des bêtes, des plantes, de l'obscurité et de la matière. Ces manifestations successives de Brahma ne sont que Brahma brisé, troublé, tombé, chaque fois tombé plus bas. Le monde est une pourriture, la vie un mal, la terre un gouffre de misères. Il n'y a de perfection et de bonheur que dans l'existence immobile et vide, et le souverain bien pour tout être est de s'enfoncer de nouveau dans l'immobile Brahma d'où il est sorti. Un pareil dogme indique et maintient le désespoir incurable, le dégoût universel de

la vie et l'écrasement complet de toute la personne humaine. Tel était l'état de notre Europe lorsqu'un dogme semblable se montra chez les alexandrins, chez les gnostiques et dans toutes les sectes mystiques qu'engendra l'oppression romaine. — Ici, pour comble de misères, il s'aggrave encore d'une doctrine pire. Non seulement la vie est un mal, mais c'est un mal où l'on retombe après la mort. Les âmes émigrent de corps en corps, dans les corps de toute espèce, pierres, plantes, animaux, dieux, hommes, sans trêve ni repos, pendant des millions de siècles, en haut, en bas de l'échelle, précipitées, selon le degré de leurs fautes, dans les conditions les plus lamentables et les plus viles, quelquefois dans les vingt-huit enfers, où elles épuiseront les supplices calculés, raffinés et prolongés par des imaginations de condamnés et de bourreaux. — Le mal, situé et enfoncé au centre et au cœur des choses; le mal, multiplié et étendu à l'infini dans tout l'*au-delà* qui entoure la vie humaine; le mal, agrandi hors de toute limite par les inventions atroces d'une imagination gigantesque et délirante, voilà l'idée maîtresse qui, dans la vie spéculative, les accable, et, dans la vie pratique, ils trouvent des maux presque aussi grands.

Car le despotisme y est partout. De toutes parts l'action est barrée et la volonté brisée. Dans l'énervement général, les royautés militaires se sont changées en tyrannies arbitraires, et les supplices, les exactions, les dévastations, toutes les misères des gouvernements orientaux ont commencé. Les barrières des castes sont

infranchissables, et chacun est lié à son état comme par une chaîne de fer. Bien plus, tous les moments et toutes les parties de la vie sont réglés, et il n'y a plus dans l'homme un seul mouvement qui soit libre. La tyrannie ecclésiastique, bien plus étroite que la tyrannie laïque, n'a rien laissé chez lui qu'elle n'ait lié et garrotté. La multitude des prescriptions est infinie. Toutes sont saintes, et la griffe intérieure du scrupule est là pour les imprimer dans la conscience terrifiée. Il y en a pour tous les détails du culte et des cérémonies, pour les diverses sortes d'invocations, de prières, d'offrandes, de libations, d'ablutions, de vœux, de fumigations. Il y en a pour les habits, les parures, les mœurs, l'étiquette de chaque caste. Il y en a pour le boire, pour le manger, pour la manière d'aller, de venir, de se coucher, de dormir, de s'habiller, de se déshabiller, de se baigner, de se parfumer, d'accoucher, d'uriner, et le reste des fonctions corporelles. Figurez-vous les innombrables pratiques qui occupaient la journée d'un moine dans le couvent du Moyen Age. C'était un péché d'avoir marché trop vite ou d'avoir levé les yeux à l'église; la contrainte est pareille ici, seulement elle est centuplée; aucun rigorisme, non pas même celui des pharisiens, ne l'égale. Nulle mémoire ne peut retenir la variété infinie des prescriptions, et la moindre omission est un péché. Nulle attention ne peut éviter les incalculables occasions de souillures, et la moindre souillure est un péché. Le fidèle est souillé, non seulement par l'attouchement d'un cadavre, d'un

tchândâla, mais encore par l'approche d'un lieu où l'on a mis les restes d'un homme ou d'une bête, des os, des cheveux, des ongles, des ordures, par l'emploi d'un vase non purifié, par l'haleine d'un homme qui a bu de l'eau-de-vie ou qui a mangé de l'ail. A chaque faute correspond une expiation, purifications par l'eau et la bouse de vache, récitations de prières, pénitences quelquefois plus terribles que les macérations de nos moines. Celui qui involontairement a tué une vache doit se revêtir de sa peau et se tenir trois mois ainsi accoutré, jour et nuit, dans son dernier pâturage. Celui qui a bu volontairement de l'arak doit avaler une liqueur bouillante jusqu'à ce que ses entrailles soient brûlées et qu'il meure. Par ce seul trait, jugez des terreurs religieuses. Songez encore qu'il y a vingt-huit enfers effroyables ; que tout péché, toute omission d'une pratique, toute imperfection dans une pénitence, tout oubli dans une expiation peut y plonger ; qu'on n'en sort que pour errer misérablement à l'infini de corps en corps, pour être un ver, un serpent, un crapaud, un tchândâla; considérez les scrupules sans cesse renaissants, les angoisses de ces imaginations exaltées et fourmillantes, et vous comprendrez le désir de la délivrance finale qui, comme un cri passionné, continu, sort de ce puits de désolation.

Comment atteindre cette délivrance? Le besoin en est si fort, que les chefs de cette société y aspirent et que la loi même en indique le chemin. « Que le brahmane, « dit Manou, lorsqu'il remarque que ses muscles de-

« viennent faibles et ses cheveux gris, et lorsqu'il a vu « un fils de son fils, se retire dans la solitude avec sa « femme. » Qu'il s'exerce aux abstinences, aux mortifications, à la prière ; qu'il jeûne et veille, qu'il expose son corps nu au mauvais temps pendant la saison des pluies ; qu'il se tienne debout entre quatre feux, sous le soleil ardent, pendant la saison chaude ; qu'il supprime en lui toute passion et tout désir. Cela fait, il quittera sa femme, renoncera à toute compagnie, ne mangera plus qu'une fois par jour, vivra d'aumônes, effacera de son esprit toute volonté et toute idée sensible, et, ainsi simplifié, épuré, détaché, il se trouvera affranchi du mal. En effet, ceci est un remède. A force de s'endurcir, l'homme devient insensible ; à force de se réduire, l'homme cesse de donner prise à la douleur. — A ce moment s'ouvre une nouvelle voie. La spéculation savante va commencer, et les écoles de métaphysiciens vont s'établir. La solitude a provoqué la contemplation; l'ascète est devenu philosophe, et les sectes de raisonneurs vont se heurter. Les uns, conformément au dogme, posent d'abord qu'il n'y a qu'un seul être, Brahma, l'être indéterminé et pur, sans qualité ni forme, dont les créations particulières ne sont que les métamorphoses et les dégradations ; puis, développant le dogme, ils ajoutent que le monde est une illusion, qu'au fond rien n'existe en dehors de Brahma ; que la science consiste à reconnaître le néant des choses ; que le sage, au terme de sa méditation, cesse de croire à son existence distincte et n'aperçoit plus que l'être vide hors duquel

il n'y a rien. A côté de ces penseurs orthodoxes[1] paraissent les penseurs libres[2], avec le même but, qui est la délivrance, et par le même moyen, qui est la découverte d'une illusion. Les premiers affranchissent l'homme de la nature, en lui déclarant que la nature n'existe pas; les seconds affranchissent l'homme de la nature, en lui déclarant que l'âme est une monade sur laquelle la nature n'a pas de prise. Les premiers supprimaient le mal en niant les objets qui le causent; les seconds suppriment le mal en niant le canal par lequel il arrive jusqu'à nous. Le vêdanta délivrait l'âme en l'engloutissant dans l'être uniforme; le sânkhya délivre l'âme en la retirant en elle-même. — Telles sont les méditations qui déjà, avant la venue de Bouddha, remplissaient les solitaires. Le voyageur qui aurait vu ces hommes tels que les montrent les poètes, debout sous un bananier, desséchés, immobiles, les yeux fixes, retenant leur souffle, aurait eu un singulier spectacle[3]. La philosophie n'était point ici, comme en Grèce, un divertissement de l'esprit, un déploiement de la raison curieuse et méthodique. Quoique féconde en distinctions, en analyses, en spéculations subtiles, elle avait pour but une œuvre; elle-même était une œuvre, une transformation de l'homme par lui-même, un effort énorme par lequel, se concentrant sur un seul point, s'y maintenant

1. Vêdanta.
2. Sânkhya.
3. Leurs descendants, deux siècles plus tard, furent appelés par les Grecs *gymnosophistes*, « les raisonneurs qui vivent nus ».

et s'y ramenant pendant des mois et des années entières, l'esprit parvenait à se dénaturer et à se porter sur les confins de la monomanie et de l'hallucination En effet, et par surcroît, on trouve chez les ascètes des moyens mécaniques pour provoquer les visions et la catalepsie. — Tel est l'effet des situations prolongées et violentes. L'homme fuit la douleur, comme l'eau coule sur sa pente ; et, quand la douleur est extrême, il se réfugie dans tous les asiles, jusque dans l'insensibilité, par la destruction systématique de ses organes, jusque dans la folie par la destruction systématique de sa raison. En ce temps-là, quiconque lève la tête un peu au-dessus du troupeau cherche des yeux un refuge ; chaque grand esprit invente le sien et y appelle les autres ; ainsi se forment par multitudes les philosophies et les religions, les disciplines et les théories, jusqu'à ce qu'enfin un révélateur paraisse et rallie la masse dans le vrai chemin du salut.

§ II

CARACTÈRES DU BOUDDHISME

Ce n'est pas avec une idée qu'on soulève les hommes, c'est avec un sentiment. La plus profonde et la plus exacte théorie peut les laisser froids, et un conseil qui semble ordinaire peut les transporter hors d'eux-mêmes ; tel lieu commun auquel nous ne faisons plus attention a paru jadis une découverte surhumaine et a

donné la divinité à son révélateur. — Il en est d'une foule qui souffre et désire comme d'un homme qui désire et qui souffre. Vous pouvez lui apporter vingt doctrines bien liées et le plus merveilleux tissu de spéculations philosophiques : toutes ces explications glisseront sur lui sans pénétrer dans son âme; il vous écoutera un instant, vous saluera comme un habile homme, et tout de suite il se renfoncera dans sa peine. Au contraire, tel accent ému, telle parole vulgaire, lui arracheront des larmes ; il se jettera dans vos bras et vous livrera sa conduite avec sa volonté. — Pareillement, dans les grandes crises de l'espèce humaine, il y a une parole que tous attendent ; c'est la seule qu'ils puissent comprendre ; les autres ne sont qu'un vain bruit qui bourdonne confusément à leurs oreilles. Celle-ci, au contraire, est à peine chuchotée, que la voilà écoutée, recueillie, répétée, enflée par le concert de toutes les voix. Elle correspond à quelque vaste et ancien besoin, à quelque sourd et universel travail, à quelque accumulation énorme de rêveries et d'efforts prolongés pendant des siècles dans toutes les couches hautes ou basses de la société et de l'intelligence. Comme un coup de sonde qui rencontre enfin une nappe d'eau comprimée, elle fait jaillir une source. On a dit que Mahomet était un plagiaire, compilateur de la Bible et des sectes contemporaines, que Luther répétait avec de gros mots les vieilleries de Jean Huss et de Wiclef. La vérité est qu'ils ont prononcé dans leur temps et dans leur nation la *parole unique*, non pas des lèvres, mais de tout leur

cœur et avec toutes les forces de leur être ; c'est là ce qui a donné de l'ascendant à leurs discours et un prix à leur réforme, et c'est là ce qu'il faut chercher dans les discours et dans la réforme de Çâkya-Mouni.

Il était dans le ciel, disent les légendes, et parmi les dieux, ayant amassé des mérites infinis, par sa charité, ses dévouements, ses pénitences, dans la suite infinie de ses vies antérieures, lorsque, pour délivrer tous les êtres vivants, il résolut de s'incarner encore, cette fois dans le sein d'une femme. Après avoir parcouru l'univers d'un regard, il choisit Mayadêvi et descendit en elle comme un rayon lumineux de cinq couleurs, sans qu'elle eût eu commerce avec un homme. Au bout du temps fixé, il naquit et fut élevé, puis marié par le roi dont elle était l'épouse. Mais lorsqu'il eut atteint vingt-neuf ans et traversé les joies ordinaires du monde, ses grandes pensées fermentèrent, et touché de compassion pour les créatures, il songea à les sauver. Un jour qu'il était sorti du palais pour aller dans un jardin de plaisance, il vit un vieillard, le corps courbé, la tête chauve, le visage ridé, les membres tremblants ; une autre fois, un malade incurable, abandonné, rempli d'ulcères; une autre fois enfin, un cadavre corrompu, mangé aux vers ; et, réfléchissant profondément sur ces misères, il conclut que la jeunesse, la santé, la vie, ne sont rien, puisqu'elles sont ainsi détruites par la vieillesse, la maladie et la mort. Il prit en pitié la condition humaine et chercha un remède à de si grands maux. Étant sorti une quatrième fois, il aperçut un

religieux mendiant dont la contenance grave et digne indiquait la sérénité intérieure, et tout de suite, sur cet exemple, il résolut de renoncer au monde. Son père mit des gardes autour du palais afin d'empêcher sa retraite ; mais il leur échappa, et, s'étant réfugié dans la solitude, il passa sept ans parmi des pénitences extraordinaires, supportant la faim, la soif, le froid, le chaud, la pluie, et ne mangeant qu'un grain de sésame par jour. Au bout de ce temps, il s'aperçut que les mortifications, au lieu d'éclaircir l'esprit, l'obscurcissaient ; il mangea, redevint beau et fort, et s'en alla en un endroit d'où il fit vœu de ne plus sortir avant de devenir Bouddha. Là, le prince de ce monde, Mara, dieu de l'amour, du péché et de la mort, vint l'assaillir avec toutes ses tentations, par la terreur de ses tempêtes, par l'assaut de ses armes, par les attraits de ses filles. Le saint homme demeure calme ; l'effroi ne l'ébranle point, « car il considère tous les éléments comme une illusion et un rêve ». La beauté ne le séduit pas, « car les corps les plus charmants ne lui semblent qu'une bulle d'eau et un fantôme ». Les démons sont vaincus, et l'illumination intérieure commence. Il se rappelle ses naissances antérieures et celles de toutes les créatures ; il embrasse d'un seul regard les mondes immenses et innombrables ; il saisit l'enchaînement infini de tous les effets et de toutes les causes ; il perce à travers l'apparence trompeuse du devenir et de l'être, découvre le néant qui est la vraie substance des choses, et atteint la doctrine suprême qui conduit au salut.

Quatre vérités composent cette doctrine. — Toute existence est une souffrance, parce qu'elle comporte la vieillesse, la maladie, la privation et la mort. — Mais ce qui a fait d'elle une souffrance, c'est le désir, sans cesse renouvelé et sans cesse contrarié, par lequel nous nous attachons aux objets, à la jeunesse, à la santé, à la vie.—Donc, pour détruire la souffrance, il faut détruire ce désir. — Pour le détruire, il faut renoncer à soi-même, « se délivrer de la soif de l'être », ne plus sentir d'attrait pour aucun objet ni pour aucun être. Telle est la doctrine primitive. Très probablement Çâkya-Mouni n'est pas allé au delà. — Mais, en sondant plus avant, on trouve pour fondement une profonde conception métaphysique, et les penseurs qui sont venus plus tard n'ont pas manqué de la dégager. Le sage atteint au renoncement et à l'insensibilité en considérant que tout être étant composé est périssable, qu'étant périssable il est une simple apparence sans solidité ni support, un phénomène en train de disparaître, semblable à l'écume qui se fait et se défait à la surface de l'eau, à l'image qui flotte dans un miroir; bref, par la conviction profonde que les choses ne sont pas. « L'être n'existant « pas, la naissance n'existe pas; par l'anéantissement « de la naissance, la vieillesse, la mort, la misère, les « lamentations, les douleurs, l'inquiétude, le trouble « sont anéantis. C'est ainsi que tout le grand amas de « douleurs sera anéanti. » — Arrivé à cette conscience de son néant, l'homme échappe à la souffrance; car la souffrance, comme l'être, n'étant qu'une fumée, s'éva-

nouit [1] avec l'être dans l'évanouissement universel. Il est désormais affranchi; les événements n'ont plus de prise sur lui; il se repose éternellement dans la pacifique sensation du vide, qui est au fond et le fond de toute chose [2]; il a touché le *nirvâna*, il est Bouddha.

Ceci est la voie philosophique; mais il y en a une autre toute populaire, et c'est par cette autre entrée largement ouverte que les malheureux se sont réfugiés dans la nouvelle religion. Rien de mieux approprié que la doctrine nouvelle à l'état des âmes. Ce qu'il y a de plus voisin de l'abattement profond, c'est le renoncement à soi-même. L'indignation, les convoitises, tous les âpres désirs militants ou absorbants se sont affaissés; on peut marcher sur l'homme sans le mettre en colère; il ne songe plus à se relever; à force d'être tombé, il trouve naturel d'être à terre; quand on lui parle de lui, il lui semble que c'est d'un étranger; il ne tient plus à lui-même; les objets beaux et brillants le laissent inerte; sa sensibilité est usée; il est tout prêt à recevoir le précepte de l'abnégation infinie. — « Supprime « en toi le désir, » dit Bouddha, et il se trouve que le désir est déjà à demi supprimé. — « Coupe cette attache « égoïste et passionnée par laquelle tu te cramponnes « aux choses, » et déjà le malheur l'a coupée jusqu'à la dernière fibre. — Écrasé comme le voilà, l'homme peut

1. *Ryga-tcher-rol-pa*, p. 333. Trad. Foucaux.

2. Des commentateurs indiens et européens diffèrent sur le sens du mot *nirvâna*. Plusieurs pensent qu'au temps de Bouddha ce mot désignait l'anéantissement de la perception, de la sensation et de l'action tout entière, mais non de la substance nue.

comprendre une révélation qui lui commande la stupeur de l'indifférence. Abolis en toi-même la vanité, la concupiscence, la colère ; évite le plaisir sensible, tiens ta pensée en bride. — « Il est meilleur de se vaincre « que de vaincre mille fois mille hommes. » — « Comme « le rocher demeure inébranlable dans l'orage, ainsi le « sage n'est ému ni par la louange ni par le blâme [1]. » — Dompte-toi, voilà le précepte unique. Ne résiste pas, ne te défends pas, laisse-toi faire. Donne-toi, abandonne-toi, n'aie jamais égard à toi-même. Un laboureur, étant enlacé par un serpent, saisissait son aiguillon pour se défendre, lorsqu'il songea qu'il est défendu de tuer et lâcha son arme. Le fils du roi Vissantara donne tout à la première demande, trésors, esclaves, jusqu'à ses propres enfants qu'il a nourris de sa chair ; il les donne une seconde fois, lorsque, s'étant enfuis, ils reviennent à lui ; et il les voit fouetter impitoyablement jusque sous ses yeux. Ce sont là les exemples que, du haut de la chaire, on propose encore aujourd'hui à l'imitation des bouddhistes. Arrivé à cet état, l'homme semble dénaturé, pareil à une pierre, capable de tout souffrir, mais incapable de rien aimer.

C'est justement dans ce renoncement parfait que la charité trouve sa racine. Car la délivrance à laquelle aspire Çâkya-Mouni n'est pas seulement la sienne, c'est encore celle de toute créature. Il pense à elles autant qu'à lui-même ; c'est pour les sauver qu'après une infi-

1. *Dhamnapadam*, passim. Traduction latine par Fausbœll.

nité de dévouements il s'est replongé dans le gouffre de nos misères. « Toi qui autrefois entourais tous les « hommes de bien-être et d'égards, quoique ensuite « ils soient devenus tes bourreaux, tu leur as pardonné. « O maître, dans le temps que tu étais une ourse, un « homme fut rempli d'épouvante par les torrents de « l'eau des neiges; tu le pris, et lui donnant des raci- « nes et des fruits en abondance, tu l'entouras de toutes « sortes de soins. Mais bientôt il revint amenant des « gens pour te tuer, et tu lui pardonnas. » En ce moment encore, si Çâkya-Mouni fait son salut, c'est pour nous montrer la voie du salut. Dans son idée de la souffrance, il y a l'idée de la souffrance des autres; au fond de sa tristesse, il y a la *compassion*. — La voilà, la parole unique, la bonne nouvelle qui relèvera et consolera tant de misérables; c'est elle qu'attendaient tous ces cœurs défaillants ou désespérés. Au fond de l'extrême douleur et dans l'abîme sans issue, quand l'énergie et l'âpreté des passions viriles ont été brisées, quand l'âme délicate et l'organisation nerveuse, à force de froissements, sont tombées dans la résignation et ont renoncé à la résistance, quand les larmes, à force de couler, sont taries, quand un faible et triste sourire erre languissamment sur les lèvres pâles, lorsque à force de souffrir l'homme a cessé de penser à sa souffrance, quand il se détend et se déprend de lui-même, alors souvent, comme un murmure, s'élève dans son cœur une petite voix douce et touchante, et ses bras, qui n'ont plus de vigueur pour combattre, retrouvent un dernier reste

de force pour se tendre vers les malheureux qui pleurent à côté de lui. C'est ce geste qui fond les cœurs; c'est lui qui conquiert et qui sauve. Que m'importent à moi la vérité abstraite ou les exhortations viriles, lorsque j'ai renoncé à désirer et à espérer? En quoi me touchent les spéculations sublimes, et comment puis-je faire effort pour entrer dans les disciplines actives, lorsque je n'ai plus la force de me traîner jusqu'à la réflexion et à l'action? Tout cela est fait pour les gens bien portants, non pour moi, qui défaille. Tout cela est sec, personnel, et j'ai tant souffert, que j'ai cessé de m'intéresser à moi. Ce qu'il me faut pour me panser, ce n'est point l'application âpre d'une doctrine compliquée ou d'un régime ascétique; c'est l'attouchement tendre d'une main humaine, c'est l'idée qu'un autre se soucie de moi et veut me guérir, c'est la croyance que je dois aider et consoler les autres, c'est le sentiment de ces pitiés, de ces amitiés, de ces miséricordes associées, qui s'unissent pour porter tous les hommes et toutes les créatures vers la paix et le salut. L'égoïsme solitaire du brahmane et de l'ascète avait répandu autour de la vie humaine la température rigide d'un jour d'hiver; voici qu'une sorte de souffle tiède fond ce givre avec ces mille pointes et rend le mouvement aux membres engourdis et douloureux. Au moment où Bouddha est conçu, « tous les êtres eurent « des pensées affectueuses et secourables, eurent les « uns pour les autres les sentiments d'un père ou d'une « mère. » Les barrières de caste, de classe et de nation

sont renversées; Bouddha appelle au salut tous les hommes, rois et esclaves, brahmanes et tchândâlas, purs et impurs, compatriotes et étrangers, hommes et femmes. Ses missionnaires iront dans le Thibet, dans la Mongolie, dans toute l'Asie, convertir les idolâtres. Même il préfère les petits et les pauvres. Selon de vieux textes, « il est difficile aux « petits et aux grands d'atteindre au salut; mais cela « est plus difficile aux grands qu'à personne ». Son disciple favori appelle une tchândâla « ma sœur » et veut boire de sa main, sans se croire souillé par son contact. Il y a parmi ses auditeurs des balayeurs de rues, des banqueroutiers, des mendiants, des vieillards abandonnés de leurs proches, des faibles d'esprit, des estropiés, des courtisanes usées, des filles qui dorment sur un fumier, même des voleurs et des meurtriers. Toutes les têtes flétries ou opprimées viennent se courber sous sa main pour obtenir la rénovation spirituelle. — Et ses instructions sont appropriées à un tel auditoire. Il prêche dans la rue, il cause en public avec ses disciples, il conte en langage simple l'histoire de diverses vies antérieures, les crimes et les châtiments, les bonnes actions et les récompenses. Nulle théorie, nulle philosophie, nulle liturgie; il n'exige point d'études, il ne prescrit pas de pratiques; il ne demande que l'apaisement et la mansuétude du cœur. Il veut que l'homme songe, non aux vices d'autrui, mais aux siens, qu'il réponde aux injures par la douceur, qu'il ne tue personne, même un animal, même un ennemi, même un

criminel; qu'il souffre le mal sans le rendre, qu'il tolère tous les adversaires, même les hérétiques; qu'il soit charitable et bienfaisant, même envers les bêtes. — Il est clair qu'il y a ici une révolution complète des mœurs et de la morale; au plus profond de l'homme, par une fermentation étrange, sur les débris des anciennes passions brisées, quand tout semblait inerte et vide, on voit se lever, comme une plante inattendue et sans ancêtres, une nouvelle puissance d'action.

Cinq siècles plus tard, parmi les frères occidentaux des conquérants de l'Inde[1], parut, après une élaboration presque semblable, une rénovation presque semblable, et, de tous les événements de l'histoire, cette concordance est le plus grand. — Entre les deux branches de la souche primitive, les différences étaient médiocres; les aryens du couchant avaient apporté avec eux une imagination mieux équilibrée et moins grandiose, et ils avaient rencontré un climat plus modéré et plus propre à l'exercice de la raison. Dans tout le reste, les grands traits de leur développement s'étaient correspondus. Pendant quinze cents ans, les mœurs et la morale virile avaient régné sur les bords de la Méditerranée comme dans la péninsule de l'Indostan. L'homme fort et armé avait conquis la terre, défriché le sol, établi des cités, détruit ou asservi les races infé-

1. On rapporte approximativement la mort de Çâkya-Mouni au temps de Darius et de Xerxès. D'autres la rapprochent davantage et la fixent au milieu du quatrième siècle, vers l'époque d'Épaminondas.

rieures, construit des épopées, des mythes, des sciences, des morales, des philosophies, et s'était contemplé orgueilleusement lui-même dans la légende de ses héros et de ses dieux. Il avait conçu comme le bien suprême le développement de ses facultés et l'accroissement de sa puissance. Si le brahmane avait voulu devenir un dieu dans le ciel, le Grec et le Romain avaient voulu devenir des dieux sur la terre, et leur œuvre, comme la sienne, s'était défaite par l'exagération du sentiment qui la faisait. Le noble athlète grec était devenu un dilettante et un sophiste, et les belles cités, heurtées les unes contre les autres, s'étaient affaiblies jusqu'à tomber sous la main des barbares qui les entouraient. L'énergique citoyen romain était devenu le soldat, puis le sujet de ses capitaines, et le grand empire qu'il avait étendu sur tant de peuples s'était changé en une machine d'oppression régulière dans laquelle, avec les autres, il demeurait pris. La servitude, après avoir usé les races inférieures, usait les races nobles, et la force, intronisée avec la monarchie militaire, se dressait au milieu de toutes ces vies captives, comme une muraille d'airain contre laquelle nul effort ne prévalait. On ne pouvait plus, comme autrefois, dire à l'homme d'agir et d'être fort, de se défendre et d'oser, de repousser violemment la violence. Il était dans le piège, et l'ancien héroïsme des races militantes et fières n'avait plus d'emploi. — De tous côtés, on chercha des remèdes, dans l'extase et dans l'orgie, dans la résignation calme et dans le mysticisme effréné, dans les rêveries cosmogo-

niques et dans les contemplations philosophiques, dans la théurgie du charlatan et dans l'illuminisme du malade [1]. Tout cela ne remuait que l'esprit et les nerfs; c'est le cœur qu'il fallait toucher. Il fallait toucher un nouveau ressort d'action, le même que dans l'Inde, et, de même que dans l'Inde, la morale fit volte-face. « On « te frappe; ne rends pas, selon la loi antique, blessure « pour blessure. Cette loi, qui depuis quinze cents ans « gouverne les hommes, n'a fait d'eux que des com- « battants, des vainqueurs et des vaincus. Ce n'est pas « assez de renoncer à la colère et à la vengeance, de « mépriser l'injure, de subir froidement l'injustice, « comme le prescrivent les derniers sages. Tends les « bras tendrement vers celui qui t'a frappé. Tends « l'autre joue, laisse-le prendre ton bien, donne-lui ce « qu'il n'a pas pris encore; aime-le, c'est ton frère; « par-dessus les royaumes visibles, il y a le royaume « de Dieu, cité idéale où il n'y a qu'abnégation et ten- « dresse, où tous n'ont qu'un cœur, celui du Père com- « mun qui vous aime et vous unit. » Voilà le grand sentiment qui, dans notre continent, a renouvelé la volonté humaine. — Il est plus borné, il ne s'étend pas aux animaux, comme dans l'Inde; il est moins métaphysique et ne s'appuie pas sur l'idée du néant universel, comme dans l'Inde. Mais il est plus mesuré et plus sain que dans l'Inde, il laisse une plus grande part à l'action et à l'espérance, il ne conduit pas au quiétisme

1. Voyez saint Épiphane, *Traité des hérésies*, notamment l'histoire des gnostiques.

inerte, à la résignation morne, à l'extinction finale; il convient à des esprits plus pratiques, à des âmes moins malades, à des imaginations plus sobres. Il est européen et non asiatique. En tout cas, ici comme dans l'Inde, il est le centre du développement humain et marque le moment où l'homme, semblable à un animal apprivoisé par la souffrance et dompté par la force après avoir abusé de la force, abandonne le culte des puissances naturelles pour l'adoration des puissances morales, dépasse les idées de caste, de classe et de privilège, et conçoit la fraternité du genre humain.

§ III

LA SPÉCULATION

Quand une graine est plantée, elle se développe; mais elle se développe par deux sollicitations distinctes: celle des forces intérieures qui la composent, et celle des forces extérieures qui l'entourent. Il y a en elle un arbre qui tend à se produire; mais il y a en dehors d'elle un sol et une température qui tendent à diriger ou à déformer sa croissance. — Pareillement, dans une religion, il y a une conception nouvelle de la nature et de la conduite humaine, qui se complète par son propre effort, mais qui en même temps reçoit des circonstances une impulsion distincte. La réforme morale devient par degrés une théologie systématique, et, dans le grand arbre qui est sorti du petit germe, on démêle

à la fois ce qui provient du germe et ce qui provient du milieu.

Ce qui provient du germe dans la spéculation bouddhique, c'est l'idée du néant, substance des choses, et du vide, qui par suite se rencontre à l'origine et au terme des choses. Ce qui provient du milieu dans la spéculation bouddhique, c'est l'énormité et le dévergondage de l'imagination intarissable qui, entassant les nombres et les mondes, s'éblouit elle-même dans le fourmillement de ses créations. Çâkya-Mouni avait laissé des préceptes de morale, des récits édifiants, et la doctrine du renoncement fondée sur le sentiment du vide. Ses religieux, dans leurs solitudes, puis dans leurs cellules, armés de la philosophie environnante et poussés par le grossissement involontaire de l'invention mystique, échafaudèrent un système de dogmes semblables à ceux d'Origène et de Denys l'Aréopagite, et un système de légendes semblables à celles de Dante et de Jacques de Voragine.

Selon eux, il n'y a point de matière première, point de principe qui se développe, point de Dieu créateur et antérieur au monde. Même c'est une hérésie, l'hérésie « du dernier des six imposteurs, que d'affirmer « l'existence d'un Être suprême créateur du monde et « de tout ce que le monde contient ». L'idée de l'Être stable et subsistant par soi-même est aussi antipathique à leur doctrine que la forme circulaire l'est au carré. Point de cause première. La nature est une série infinie de naissances et de destructions, un enchaînement

infini de causes qui sont des effets et d'effets qui sont des causes, une lignée infinie en arrière, infinie en avant, de décompositions et de recompositions qui n'ont pas eu de commencement et qui n'auront pas de terme. Telle est la vue d'ensemble à laquelle ils sont conduits, d'un côté, par leur idée maîtresse du néant, de l'autre côté, par le spectacle des choses incessamment changeantes. Ayant supprimé les causes fixes, il ne leur reste que la série des effets mobiles. Là-dessus, l'imagination se donne carrière ; le lecteur va voir le chemin qu'elle a fait.

Il y a dans l'espace infini un nombre infini de mondes. Si l'on entourait d'un mur un espace capable de contenir cent mille fois dix millions de ces mondes, si l'on élevait ce mur jusqu'au plus haut des cieux, et si l'on remplissait cet énorme magasin de grains de moutarde, le nombre des grains n'égalerait pas encore la moitié du nombre des mondes qui occupent une seule des contrées du ciel. Au centre de chaque monde est une montagne gigantesque à quatre flancs, l'un d'or, l'autre de cristal, l'autre d'argent, l'autre de saphir, le Mérou, qui s'élève de quatre-vingt-quatre mille yodschanas au-dessus des eaux de la mer et s'enfonce d'autant dans la mer. Cette mer est bornée par une ceinture de hautes roches, derrière laquelle est une autre mer et une autre ceinture de roches, la mer diminuant toujours de profondeur et les roches de hauteur, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à la septième mer et à la septième terre, qui est la nôtre et dont les montagnes ne s'élèvent

que de sept cent six yodschanas au-dessus de l'eau. Quatre continents composent cette terre : celui de l'est, où l'on vit deux cent cinquante ans et où l'on a huit aunes ; celui de l'ouest, où l'on vit cinq cents ans et où l'on a seize aunes ; celui du nord, où l'on vit mille ans et où l'on a trente-deux aunes ; celui du sud, où l'on vit cent ans et où l'on a trois aunes. Toute cette région est enfermée par un monstrueux mur de fer, au delà duquel luit un autre soleil et s'étend un autre monde. Au centre et au-dessous du Mérou est une assise gigantesque de roc dans lequel sont creusés les huit enfers. Au centre et au-dessus du Mérou commence le ciel, d'abord le monde du désir, où habitent les dieux, qui comprend six cieux et en outre la terre ; plus haut, le monde des formes, qui comprend quatre régions, selon les quatre degrés de l'intuition ; plus haut encore, le monde sans forme, qui aussi a quatre cieux. C'est dans la mesure de ces derniers mondes que la fantaisie bouddhique, entassant les myriades de millions les uns sur les autres, atteint des accumulations prodigieuses qui, posées elles-mêmes comme des unités, deviennent le point de départ de multiplications encore plus colossales, et ainsi de suite, sans trêve ni mesure, tellement que l'esprit défaille et cesse de rien voir.

Tous ces mondes, du bas jusqu'en haut, sont peuplés de créatures. Dans la région la plus profonde se rangent par étages les damnés des huit enfers, ceux du plus doux, déchiquetés avec des couteaux et des épées pendant cinq cents ans ; pour les autres, l'atrocité et la

durée des supplices vont jusqu'à l'effroyable. Mais l'expiation n'est point éternelle : seuls les bouddhistes du Sud ont condamné les sceptiques et les incrédules à ramper éternellement le long du mur de fer, dans la mer corrosive et dévorante qui occupe les interstices des mondes ; en revanche, aux huit enfers brûlants les bouddhistes du Nord ont ajouté huit enfers glacés. Dans ces ateliers superposés de tortures, on monte ou l'on descend selon ses mérites. Au-dessus des damnés sont les Prêtas, géants desséchés, infects et horribles, aux cheveux hérissés, au ventre insatiable et énorme, au gosier aussi étroit qu'un trou d'aiguille, tourmentés par une faim et une soif atroces, « entendant le mot *eau* à peine une fois « en cent ans, » rongeant les cadavres ou dévorant leur propre chair : condition lamentable où tombent les avares qui refusent l'aumône aux religieux. Au-dessus des Prêtas sont les animaux. Puis viennent les Azuras, esprits méchants et ennemis des dieux, et, à côté d'eux, des démons de toutes sortes, ogres, géants, nains, grands serpents, couleuvres au visage d'hommes, monstres à tête de cheval, vampires, princes des oiseaux, et quantité d'autres, dans les eaux, dans l'air, sur la terre, auprès des dieux, sur les racines du Mérou, chaque espèce faisant un État et ayant son souverain. Au-dessus d'eux sont les hommes, et, au-dessus des hommes, les dieux, ceux-ci divisés en plusieurs ordres ; au plus bas, les dieux ordinaires des brahmanes, Indra et les autres, bien armés et qui, campés sur le sommet du Mérou, repoussent incessamment les démons infé-

rieurs. Les quatre cieux qui sont au-dessus d'eux ne touchent plus le monde et s'éclairent, sans soleil ni lune, par leur propre et pure lumière. Là sont les Bouddhas futurs, attendant le moment de s'incarner pour la dernière fois et de sauver les mondes. Toute cette région est encore sous la domination de Mara, le prince du Désir, le tentateur des Bouddhas. Pour s'affranchir de lui, il faut s'élever jusqu'à la suivante, entrer dans le monde des formes pures. Là sont les Brahmas, puis les dieux de la pure lumière, plongés dans l'intuition extatique, affranchis du raisonnement, et qui pensent sans succession d'images : plus haut, les êtres vertueux et purs ; plus haut encore, les délivrés, ceux qui ne sont plus assujettis à la métamorphose et ont échappé à la conscience et à la douleur. Au degré supérieur s'ouvrent les quatre régions du monde sans couleur ni forme, où les corps éthérés eux-mêmes disparaissent : c'est le ciel des Bouddhas.

Dans tout l'espace qui plonge au-dessous de ce ciel immuable règne la loi du changement. Nulle religion, au milieu de ses divagations poétiques, n'a plus fortement appliqué son dogme fondamental de l'instabilité de l'être, ni plus rigoureusement développé cette idée primordiale, que chaque chose vivante contient comme germe sa propre mort. Cet univers naît et périt, et un autre prend sa place pour périr à son tour, et ainsi de suite sans trêve ni terme, avec des périodes prodigieuses de durée et d'anéantissement. — Un *kalpa* est le temps qui s'écoule entre un de ces commencements et une de ces

destructions. S'il y avait un rocher haut, large et long de seize milles, et si une fois en cent ans on le touchait avec un morceau de la plus fine toile de Bénarès, il serait réduit aux dimensions d'un noyau de mangue avant que le quart d'un de ces kalpas fût écoulé. Dans l'intérieur de la grande période s'étendent quatre-vingts périodes secondaires, où la destruction se fait cinquante-six fois par le feu, sept fois par l'eau et une fois par le vent, chacune étant annoncée cent mille ans à l'avance par un Dêva qui ordonne aux créatures de faire pénitence. La dernière, celle qui se fait par le vent, est la plus grande, et elle est si terrible, que de tout l'univers il ne subsiste pas un seul atome entier. Après chaque destruction, l'espace demeure vide et sombre, puis, les temps étant accomplis, un vent violent se lève, et, avec lui, un nuage qui se fond en pluie. Les gouttes deviennent par degrés des cataractes, jusqu'à ce que l'espace soit occupé par un océan immense dont les vents retiennent les bords. Peu à peu, les parties solides se déposent, et, sous l'effort du vent, elles se consolident. Les régions supérieures des délivrés, des Brahmas, des dieux, apparaissent tour à tour à mesure que l'eau s'abaisse. Le monde se repeuple par l'incarnation des créatures supérieures qui sont demeurées à l'abri des chocs et dont l'épuration n'est point encore achevée. Leur chute elle-même a ses degrés. Ils s'incarnent d'abord sous forme d'êtres innocents et heureux, sans sexe, sans besoins, lumineux et aériens. Insensiblement, ils s'appesantissent et se corrompent,

tombent dans la convoitise et la passion ; leur vie, qui était d'abord presque infinie, n'est plus que de quatre-vingt-quatre mille années. Le vice croît ; la propriété, les gouvernements, les castes, s'établissent ; des milliers de vivants, dégradés par leurs fautes, ont déjà formé les animaux, les ogres de la faim, les damnés. Le monde est alors tel que nous le voyons, et il dure ainsi un quart de kalpa, avec divers degrés d'abaissement et de redressement, tantôt abandonné à lui-même, tantôt relevé par les Bouddhas. Pendant ce temps, la vie humaine oscille, selon le degré de vice et de vertu des hommes, entre dix années et quatre-vingt mille années. Nous sommes en ce moment dans une des plus tristes périodes. — Ainsi tourne « la grande roue » de l'Être, et quand, de ce petit coin étroit où nous nous cramponnons comme sur un isthme, nous contemplons des deux côtés les deux abîmes du temps, et, tout autour de nous, le gouffre prodigieux de l'espace, nous n'apercevons de toutes parts que le renouvellement inépuisable de l'éternelle évolution.

Quelle force le maintient ? Ici reparaît la pensée morale qui est le fond de la doctrine. Cette force est le *mérite* et le *démérite* ; il n'y a qu'elle et elle partout. — Rien de semblable ici aux idées helléniques, mahométanes, chrétiennes ou modernes. Il n'y a point de destin extérieur qui gouverne la vie des êtres ; chaque être, par son vice ou sa vertu, se fait à soi-même son propre destin. Il n'y a point de lois naturelles qui enchaînent les événements ; les événements ne sont enchaînés que

par la loi morale. Il n'y a point de Dieu autocrate qui distribue le bien et le mal par des décrets arbitaires, ni de Dieu juste qui distribue le bien et le mal pour récompenser et pour punir ; aucun Dieu ne s'interpose entre la vertu et le bonheur, entre le vice et le malheur, pour les séparer ou pour les unir. Par sa propre nature, le bonheur s'attache à la vertu, et le malheur au vice, comme l'ombre au corps. Chaque action vertueuse ou vicieuse est une force de la nature, et les actions vicieuses et vertueuses prises ensemble sont les seules forces de la nature. « Le démérite « général de tous les vivants est la véritable cause de la « destruction du monde, comme le mérite général de tous « les vivants est la véritable cause de la reconstruction « du monde [1]. » Chaque œuvre s'attache à son auteur, comme un poids ou comme le contraire d'un poids ; selon qu'elle est bonne ou mauvaise, elle l'entraîne invinciblement en bas ou l'élève invinciblement en haut dans l'échelle des mondes, et sa place à chaque renaissance, comme sa destinée pendant chaque incarnation, est déterminée tout entière par la proportion de ces deux forces, comme l'inclinaison du fléau d'une balance est déterminée tout entière par la proportion des poids qui sont dans les deux plateaux. Tant que l'âme est infectée par la convoitise, elle renaît ; plus l'âme est infectée par la convoitise, plus la condition où elle renaît est misérable ; l'attache aux choses et les mauvaises actions qui en sont l'effet sont seules les causes des renaissances ; là est la pesanteur innée qui, selon

1. Pallegoix.

son degré, nous précipite plus ou moins bas dans le lamentable gouffre de la vie. C'est pourquoi, par la suppression radicale de cette attache, nous pouvons rompre la barrière de la destinée universelle, échapper à la renaissance, atteindre la délivrance finale. On n'a jamais donné à l'homme une si haute place dans le monde ; selon les bouddhistes, la volonté est une puissance sans limites ; il dépend de l'homme d'atteindre le sommet des choses, d'entrer dans le nirvâna, de s'élever au-dessus des dieux.

Quel est-il ce ciel plus sublime, ce monde « sans « couleur ni forme », où les Bouddhas accomplis résident, où la nature est vaincue, où la délivrance s'opère ? — Il a quatre régions : celle de l'espace sans limites, où la vie est de vingt mille grands kalpas ; celle de la sagesse sans limites, où la vie est de quarante mille grands kalpas ; celle où il n'y a plus absolument rien et où la vie dure soixante mille grands kalpas ; celle où il n'y a plus ni pensée ni non-pensée et où la vie dure quatre-vingt mille grands kalpas : au delà s'étend le nirvâna, le pur rien, l'extinction complète. — Cette échelle de régions indique les progrès de l'épuration mystique. En effet, par degrés, la contemplation se simplifie et s'efface. Le religieux, concentrant sa pensée sur un seul point, arrive, après diverses haltes, à chasser de son esprit les idées « de résistance, de forme, de « diversité », et à ne plus apercevoir que l'espace uni et sans bornes. Bientôt cet espace, si simplifié qu'il soit, disparaît à son tour, et il n'en reste plus devant ses

yeux que l'idée infinie, j'entends l'intelligence infinie. Celle-ci disparaît elle-même ; alors il n'y a plus rien, absolument rien devant les yeux, et le religieux s'arrête. Encore un effort cependant ; car il pourrait affirmer qu'il n'y a rien, et cette affirmation serait quelque chose. Il la supprime aussi. A cette hauteur, il n'y a plus de pensée ni de négation de pensée ; « l'idée et la « perception cessent[1] ». L'esprit a fait le vide en soi-même, comme au moyen d'une machine, effaçant tour à tour les objets divers, les idées diverses, tout objet, toute idée, jusqu'à ce que sa substance se soit évaporée, et que, sous cette absorption puissante, il se soit réduit à un pur néant. Là est le but, l'accomplissement, la perfection suprême. Sortir non seulement de la vie, mais de l'être, tel est le souverain bien. C'est à cela que les Bouddhas, à travers des millions d'existences, aspirent et arrivent, par des sacrifices et des renoncements infinis, abandonnant ou donnant leurs biens, leur vie, leur chair, la chair et la vie de leurs plus proches bien-aimés, de leurs enfants, de leur femme. — Pour concevoir une pareille doctrine, il faut renverser toutes nos habitudes occidentales, effacer toutes les couleurs sombres dont nous entourons l'idée du néant, ne plus considérer avec Pascal, comme deux misères égales, « l'horrible alternative d'être éternellement malheu- « reux ou éternellement anéanti ». Cela est bon pour des races fortes, actives, âprement attachées à leurs projets, incessamment relevées par la salubrité ou

1. *Lotus*, p. 809; Kœppen, p. 592.

la dureté de leurs climats, portées en avant par un souffle continu de courage et d'espérance. Ici, le point de départ est la doctrine que le changement fait souffrir, que le désir est une source de douleurs, que la vie est un mal ; l'idée du bonheur est celle de l'affranchissement et du repos ; ne pas être troublé, ne plus sentir, demeurer éternellement dans une quiétude uniforme, voilà la pacifique image qui flotte dans l'homme pendant ses rêves. Sans doute les esprits grossiers, les gens du peuple, surtout les races rudes de l'Asie septentrionale, ne conçoivent pas ce dogme dans sa pureté métaphysique. Ils persistent à voir dans le nirvâna la béatitude, une sorte de joie sensible ; on ne les contredit pas expressément : pour devenir populaire, toute doctrine est forcée de s'accommoder au peuple. Mais la conception primitive n'en subsiste pas moins sous les altérations qui çà et là viennent la recouvrir. Telle qu'elle est, elle offre encore assez d'attraits au cœur de l'homme. Il y a une douceur extrême à contempler intérieurement ces hautes régions paisibles où n'atteignent point les agitations terrestres, ces corps éthérés qui, de ciel en ciel, vont se purifiant et s'illuminant sans cesse, ces bienheureux dont la pensée demeure, pendant des milliards de siècles, immobile et sereine, et qui, à mesure qu'ils montent, sentent tomber les barrières de leur être, pour s'effacer dans l'immensité vide ; comme des gouttes d'eau qui, pendant des myriades incalculables d'années, tour à tour congelées, fondues, salies, et toujours froissées par les révolutions

brutales de notre terre, finissent par s'élever en vapeurs, chatoient magnifiquement sous le soleil qui les dore, montent plus haut, se raréfient, n'apparaissent plus que comme un voile transparent et pâle, s'élèvent encore, et, arrivées dans les régions où le bruit n'atteint plus, où le changement cesse, où la matière finit, s'évanouissent insensiblement dans le vide de l'incommensurable azur.

Ils sont allés plus loin ; car le propre de la spéculation indienne, c'est la perspicacité qui pousse un principe à bout ; à proprement parler, ils sont les seuls qui, avec les Allemands, aient le génie métaphysique ; les Grecs, si subtils, sont timides et mesurés à côté d'eux ; et l'on peut dire, sans exagération, que c'est seulement sur les bords du Gange et de la Sprée que l'esprit humain s'est attaqué au fond et à la substance des choses. Peu importe l'absurdité des conséquences : ils ont posé les questions suprêmes, et personne hors d'eux n'a même conçu qu'on pût les poser. Les philosophes bouddhistes ont osé toucher le terme de leur doctrine ; lorsque, à travers les vulgarités de leur physique et les insuffisances de leur dialectique, on arrive jusqu'à leurs vues d'ensemble, on découvre, en dépit de leur style énervé et de leur plat bavardage, qu'ils n'ont rien redouté et qu'ils ont tout compris. — Comment le changement est-il possible ? Comment se fait-il qu'un être soit s'il doit cesser d'être, ou puisse commencer s'il n'est pas ? Comment se fait-il qu'à un moment donné l'être et le néant, au lieu de persévérer dans leur nature propre,

reçoivent leur contraire, et comment comprendre que l'essence d'une chose consiste à se contredire et à se supprimer? Nous sautons aujourd'hui par-dessus cette question ; même, la plupart de nos penseurs ne l'aperçoivent point : ils la laissent dans la région méprisée des abstractions vaines. C'est pourtant cette question qui est le fond de toutes les autres, et c'est elle que les bouddhistes ont tranchée avec une vigueur de logique qui prouve avec quelle force ils en avaient senti les difficultés. — Selon eux, douze causes produisent l'existence et tous les maux, en sorte que celui qui supprime l'une supprime toutes celles qui suivent, comme un homme qui, tranchant une tige d'arbre à une certaine hauteur, détruit par là même toutes les branches qui poussent au-dessus de la coupure. A la racine se trouve l'ignorance, non pas l'ignorance ordinaire, mais cette erreur fondamentale par laquelle nous admettons qu'il y a quelque chose de réel. *Là est l'illusion primitive*, là est l'origine de l'existence et de tous les maux. Il n'y a rien de réel, il n'y a pas d'être, tout est vide. Et là-dessus les divers philosophes bouddhistes, enchérissant les uns par-dessus les autres, admettent, les uns que les objets n'existent que pendant le temps qu'ils sont perçus, les autres qu'ils n'existent pas et qu'il n'y a rien en dehors des sensations intérieures, les autres enfin que ces sensations ne sont pas, et qu'en dedans comme en dehors de nous-mêmes il n'y a que le pur rien et le néant absolu. Sur ce vide flotte une fantasmagorie d'apparences; au fond, une grande noirceur calme ; au-dessus,

un jeu puéril de couleurs et de formes vacillantes : quiconque a pénétré cette vérité ne trouve plus de sens aux mots de jeunesse, mort, lumière, obscurité, forme, grandeur, temps, espace ; toutes les conceptions, tous les jugements ordinaires ne sont pour lui qu'un rêve risible ; semblable au brahmane, pour qui le monde est un reflet trompeur qui se joue à la surface de l'être immobile, il ne voit dans le monde qu'un vain reflet qui se joue à la surface du néant immobile. Il le dédaigne, il cesse d'y faire attention. Dès lors il est délivré, il est au-dessus des œuvres, il possède la vérité suprême. — Tel est le faîte de la sagesse, « la loi par delà la loi », la doctrine intérieure dont le dogme ordinaire n'est que la préparation ; rien ne manque ici, ni l'élaboration mystique qui chiffre et cadastre le temps jusqu'à défaillir sous l'entassement de ses nombres, ni l'élaboration philosophique qui, dégageant et poursuivant un principe, arrive, au terme de ses formules, à s'évanouir avec tout le reste par l'excès de son propre effort.

§ IV

LA PRATIQUE

Il y a dans les institutions comme dans les doctrines une force intérieure par laquelle elles se développent ; la discipline du maître, comme sa parole, se transforme et se complète, et, à côté de la théologie, l'Église se

fait. — D'un côté, on recueille la doctrine, on en classe les parties, on la commente avec l'aide de la logique, de l'imagination et de la science environnante ; on l'amplifie en poèmes, on la fixe en catéchismes, on la sublime en philosophies, et les quelques récits, conseils ou discours prononcés par un solitaire sous un arbre deviennent un vaste corps de spéculations systématiques, dans lequel tout l'univers visible et invisible se trouve compris. De l'autre côté, on assied l'institution, on précise par écrit les devoirs et les fonctions de ses membres, on l'organise, on l'étend, et peu à peu le monde voit se construire un grand gouvernement dont les compartiments solides enferment la société entière. Enfin, par le travail accumulé des siècles, l'édifice ecclésiastique s'élève à côté de l'édifice théologique, et tous deux ensemble s'offrent et s'imposent à la volonté et à la pensée humaine, comme un asile et comme une prison.

Ce qu'il y a d'original et de capital dans la discipline de Çâkya-Mouni, c'est qu'il a fondé une communauté de moines. Avant lui, il y avait des ermites et des ascètes ; le premier, il réunit les solitaires, et, appelant à lui tous les hommes de bonne volonté, sans distinction de caste ou de race, il composa un ordre mendiant, dont les membres renonçaient à la propriété et à la famille, pour faire vœu de pauvreté et de chasteté. Là est le germe, et l'on voit d'abord comment l'institution primordiale est conforme à la doctrine primordiale. La première applique la seconde ; elle la rend sensible et se moule sur elle, avec tant d'exactitude, qu'elle n'en dif-

fère point, sinon comme le dehors diffère du dedans. Une pareille association est construite pour retirer l'homme de l'égoïsme et le livrer à l'abstinence. Celui qui pratique le renoncement dans la fraternité est un religieux mendiant.

Dans les temps primitifs, les hommes de toute classe, de tout état, de tout âge, tchândâlas, criminels, vieillards, malades, pouvaient entrer dans la fraternité nouvelle ; il suffisait de croire au Bouddha et de renoncer au monde. Les religieux ne devaient porter que des vêtements sales, composés de loques cousues ensemble et ramassées dans les cimetières ou sur les fumiers. Les uns habitaient dans les forêts, les autres sous les racines des arbres, quelques-uns dans les lieux ouverts, d'autres dans les cimetières. Même le vrai fidèle « devait ressem-
« bler à l'animal des bois, qui n'a point de demeure
« fixe, mange aujourd'hui en cet endroit, demain en cet
« autre, et s'étend pour dormir là où il se trouve. » Mais, comme il était obligé d'enseigner la vérité et de convertir les hommes, il s'entourait d'un groupe de disciples. — Insensiblement ces petites associations ambulantes se changèrent en grandes sociétés sédentaires. Les solitaires des bois étaient forcés de se réunir pour se garantir de la malveillance des brahmanes : les femmes, appelées comme les hommes à la vie spirituelle, étaient portées, par leur sexe même, à rechercher la protection d'une clôture ; les ascètes devaient rentrer dans les villes et dans les bourgades pendant la saison des pluies ; enfin les assemblées de religieux, qui déli-

béraient ensemble pour fixer la foi, formaient des centres. Ainsi se fondèrent les communautés et s'établit l'Église. Peu à peu elle s'organisa, décréta ses lois, compila ses formulaires, fixa les règles de l'admission. — A présent, quand le novice se présente, il est enfant, pour l'ordinaire; il s'est rasé la tête, il s'est baigné, et, devant le prêtre qu'il a choisi pour père spirituel, il fait vœu de renoncement; celui-ci lui revêt alors la robe jaune, lui coupe la dernière touffe de cheveux, et lui donne à étudier les dix grands préceptes. Pendant son apprentissage, il est l'écolier et le serviteur de son père spirituel, et, arrivé à l'âge de vingt ans, lorsqu'il sait un certain nombre de rituels et de prières, il est ordonné religieux. On lui remet le parasol et le vase destiné à recevoir les aumônes; il revêt trois vêtements, une sorte de chemise, une blouse qui descend jusqu'aux genoux, un manteau attaché sur l'épaule gauche. Avec son vase, il va quêtant; il y reçoit et il y mange les provisions qu'on lui donne; rien de plus : la règle qui lui est prescrite est dirigée tout entière vers le détachement.

Il abandonne ses parents, il n'a plus de patrie; « il « ne doit point pleurer la mort de son père ni de sa « mère ». Il n'a ni femme ni enfants; s'il en a, il doit les abandonner. « Plus grand est le danger pour ceux « qui sont attachés à une femme, à un enfant, à une « fortune, à une maison, que pour ceux qui sont en pri- « son, dans les fers et dans les chaînes. Car ceux-ci « peuvent être délivrés de leur prison par un heureux « hasard, tandis que les autres sont comme dans la

« gueule d'un tigre. » Entre toutes les racines du mal, l'appétit du sexe est la plus profonde. « S'il y avait eu « dans l'homme une autre passion aussi violente, per- « sonne n'aurait pu atteindre la délivrance. O religieux! « ne regardez pas les femmes. Si vous rencontrez une « femme, ne la regardez pas ; prenez garde, et ne lui « parlez pas. Si vous lui parlez, dites-vous intérieure- « ment : Je suis un religieux ; dans ce monde cor- « rompu, je dois être comme un lotus sans tache. — « Vous devez regarder une vieille femme comme votre « mère, une femme un peu plus âgée que vous comme « votre sœur aînée, une femme plus jeune que vous « comme votre sœur cadette. » Et ici les prescriptions se multiplient : ne pas toucher de la main une femme ni même une petite fille, ne pas entrer dans un bateau où rame une femme, ne pas recevoir l'aumône des mains d'une femme. — Contre la propriété, la règle est presque aussi rigide que contre le plaisir. Un religieux ne peut posséder que huit objets : les trois pièces de son vêtement, sa ceinture, son vase à aumône, son pot à eau, un rasoir et une aiguille à coudre. Il vivra d'aumônes, et il n'en demandera pas. Il se montrera simplement avec son vase, sans tousser, sans faire aucun bruit pour indiquer sa présence, sans dire qu'il a faim, sans rien demander par signe, geste ou parole. Il n'a pas même le droit de demander un remède s'il est malade, et il pèche s'il reçoit plus qu'il ne lui faut pour un repas. Il ne doit plus manger après midi ; il ne doit pas prendre goût aux aliments. Il ne doit recevoir ni or, ni argent,

ni bien d'aucune sorte : le couvent seul possède. — Pour le troisième vœu, celui d'obéissance, la règle y insiste moins que sur les autres, quoiqu'elle mette le religieux aux ordres du supérieur et lui impose en maints endroits la vénération et l'obéissance. Mais, en revanche, elle appuie sur l'obligation de la concorde, et, selon elle, quiconque introduit la division parmi les religieux commet un des cinq grands péchés mortels. — Voilà l'homme selon le cœur du bouddhisme. Sans doute le relâchement et la corruption ne manquent pas dans la pratique : la casuistique est venue tordre la règle pour l'accommoder à la nature ; les abus qui, comme une vermine, ont rongé nos couvents du Moyen Age ont pullulé dans les monastères de Ceylan, du Thibet et de la Chine Mais, en somme, l'idée du Bouddha s'est accomplie, et sa discipline, comme un mortier tenace, est venue s'appliquer sur l'homme, pour boucher toutes les fentes par lesquelles jaillissaient les violentes sources de la passion et du désir.

Cet homme ainsi discipliné et apaisé, que va-t-il devenir et que va-t-il faire? — Tout changement dans la nature humaine amène un changement correspondant dans la société humaine, et le réformateur de l'individu réforme la communauté par contre-coup. Par cet adoucissement de l'homme, la paix entre dans la vie sociale. Les sacrifices humains pratiqués par les brahmanes sont défendus. Les pèlerins chinois qui visitent l'Inde au Moyen Age trouvent la peine de mort supprimée. On cesse de sacrifier les animaux. Les rois et les princes

convertis renoncent aux grandes chasses meurtrières. La doctrine va jusqu'à interdire, non seulement les guerres de conquête, mais encore les guerres de défense. La charité devient une obligation et une pratique. Tous les cinq ans, les rois bouddhistes, au moment de la grande assemblée, donnent leurs épargnes et jusqu'à leurs joyaux, non seulement aux religieux, mais encore aux pauvres, aux orphelins, aux abandonnés. Ils fondent des hôpitaux, des asiles de pauvres, des caravansérails; ils plantent des arbres à fruits, ils creusent des fontaines pour les voyageurs. Même on voit s'établir des hospices pour les animaux; à Siam, dans la Mongolie, des personnes pieuses rachètent des oiseaux et des poissons, et leur donnent la liberté; d'autres préparent des abris et des aliments pour les animaux des steppes, surtout dans le temps où ils mettent bas. — Ce qui met le comble à cette rénovation des mœurs, c'est la tolérance; bien mieux, les bouddhistes sont bienveillants pour les autres religions; ils considèrent ces religions comme des formes inférieures de la vérité vraie: le premier grand roi bouddhique, Dharmaçoka, le Constantin de la nouvelle doctrine, ordonne à toutes les sectes le respect mutuel et la concorde. « Puissent les disciples de chaque doc-« trine être riches en sagesse et heureux par la vertu! » Les bouddhistes vont encore plus loin : leurs sentiments affectueux s'étendent à toutes les races comme à toutes les sectes. Chez eux, un étranger est traité comme un compatriote; personne n'écarte le missionnaire chrétien; le voyageur Turner prend du thé dans le vase qui a servi

au Grand-Lama. Il n'y a plus pour eux de purs ni d'impurs. Par contre-coup, quoique rejetée au second plan, la vie de famille gagne au contact de la foi nouvelle. « Il est meilleur d'honorer son père et sa mère que de « servir les dieux du ciel et de la terre. Quand même un « enfant prendrait son père sur une épaule et sa mère « sur l'autre et les porterait ainsi pendant cent ans, il « ferait moins pour eux qu'ils n'ont fait pour lui. » La condition des femmes est améliorée ; elles ne sont plus des esclaves comme dans les pays mahométans, ni « des vases d'impureté » comme dans les pays brahmaniques ; elles peuvent sortir, se visiter, aller sans voile ; la règle est de n'en épouser qu'une. — Pour rassembler tout ceci sous un coup d'œil, que l'on considère la façon dont le bouddhisme a transformé la Mongolie, le Thibet, Ceylan et les autres pays où il a pris l'empire. On connaît Gengiskhan et Tamerlan, leur férocité, leurs dévastations, les pyramides construites avec des têtes humaines, les tours maçonnées avec des corps d'hommes et du mortier. Aujourd'hui, les meurtres et le pillage sont aussi rares en Mongolie que dans l'Europe civilisée. Les Thibétains, que leur triste et stérile climat retenait dans une barbarie révoltante, qui mangeaient leurs morts, qu'on pouvait comparer aux loups affamés des neiges, sont devenus un peuple doux, lettré et presque cultivé. Les rancunes atroces, les emportements sanguinaires, la violence effrénée des Siamois se sont tempérés à tel point, qu'à Bangkok, une ville de 400 000 habitants, il n'y a presque jamais de rixe, qu'un meurtre y est un

événement extraordinaire, et que souvent il n'en arrive pas un en tout un an. Bref, on peut dire que, si l'on ramassait, comme autant de gouttes d'eau dans un vase, tout ce qu'il y a maintenant de bienveillance et d'humanité dans la vie civile et domestique de l'Asie, c'est le bon fleuve bouddhique qui en fournirait la meilleure part.

Mais, d'autre part, s'ils ont adouci l'homme, c'est en l'amortissant. Qu'on se figure des animaux sauvages, taureaux et béliers, dont on fait des moutons et des bœufs, qu'on parque dans un enclos pour les faire vivre fraternellement, et qu'on mène paître d'un pas monotone : certainement ils se feront moins de mal qu'auparavant, mais ce seront d'assez médiocres créatures. — Si l'on compare les écrits bouddhiques aux écrits brahmaniques, on est tout d'abord frappé du contraste. La gigantesque poésie des Pourânas, l'enthousiasme, les puissants élans de l'esprit qui, embrassant d'un coup d'œil un ciel, un continent, un monde entier, participe à la grandeur et à l'exubérance de la nature, la richesse et la magnificence des épopées, l'accent grandiose de Manou, la voluptueuse délicatesse des pastorales, la force effrénée, la fougue délirante de l'émotion et de l'invention primitive, ont disparu. Les livres bouddhiques sont, pour la plupart, des livres de moines, diffus et traînants, qui rappellent la décadence scolastique du quinzième siècle ou l'imbécillité du radotage byzantin. Le style est lâche : il semble que l'homme ne sache plus raisonner ; il répète et relie

longuement et péniblement ses preuves. Ses manuels semblent des litanies, et ses dialogues, des cahiers d'écoliers. Il n'a plus de grandes vues subites; le beau et le sublime n'entrent plus chez lui par éclairs. Il ne sait qu'accumuler platement les redites ; on se le figure, un chapelet à la main, comptant et recomptant ses myriades de myriades, et s'hébétant à enfler les nombres. Le Bouddha, tel qu'il le figure sur ses autels, n'a rien de viril ; c'est un corps amolli, gras, dont la poitrine et le ventre ressemblent à ceux d'une femme, avec une expression de repos inerte et d'indifférence bienveillante, qui va jusqu'au demi-sourire terne. On comprend vite que de pareils hommes n'ont point dû se montrer rétifs à l'autorité. Comme les peuples européens au quatrième et au dixième siècle, ils ont tendu eux-mêmes les mains à la servitude. Comme la société chrétienne au quatrième et au dixième siècle, la société bouddhique s'est divisée en deux portions : les laïques, classe inférieure, encore engagée dans les liens du monde, du mariage et du travail, incapable d'atteindre au quatrième degré de la sainteté ; les religieux, classe supérieure, sans famille, oisive, ayant renoncé aux biens de la terre, et occupée à acquérir des mérites spirituels. — Le laïque doit nourrir le religieux et celui-ci lui fait une grâce en acceptant ses aumônes ; car quand même un laïque remplirait des sept joyaux le grand millier des trois mille mondes et les offrirait à un religieux, toutes ces richesses ne seraient rien comparées aux trésors spirituels dont le religieux lui ferait

part en daignant accepter son offrande. Plus le religieux est saint, plus l'offrande est méritoire. Il est plus méritoire de nourrir un religieux que plusieurs milliers de laïques fidèles ; il est plus méritoire de nourrir un saint du quatrième degré[1] que plusieurs millions de religieux ordinaires ; il est plus méritoire de donner à un Bouddha commencé qu'à plusieurs centaines de millions de religieux du quatrième degré ; il est plus méritoire de donner à un Bouddha accompli qu'à un milliard de Bouddhas commencés. Par cet échafaudage de nombres, on peut juger du crédit que s'est acquis le clergé dans les pays bouddhiques. Chez les peuples fervents de la Mongolie et du Thibet, on voit les laïques se mettre à genoux devant les religieux d'une sainteté reconnue, pour obtenir d'eux qu'ils veuillent bien agréer des offrandes. On estime l'ensemble des religieux et des religieuses dans le Thibet au cinquième, dans la Mongolie au tiers de la population totale. « Vous arriverez, « dit la loi, à la plus haute sagesse, si vous honorez les « Lamas. Le soleil même, qui dissipe les brouillards « impénétrables, ne se lève que parce qu'on rend des « honneurs aux Lamas. Toute offense contre les reli- « gieux fait perdre des mérites acquis pendant plu- « sieurs milliers d'existences. » De fond en comble, l'état de la société est clérical. Si enfin on considère que dans cette contrée le Grand-Lama est regardé comme une incarnation du Bouddha et comme une sorte

1. Un archat.

de dieu terrestre, on ne pourra s'empêcher de reconnaître ici l'établissement d'une domination ecclésiastique semblable à celle qui couvrit l'Europe, lorsque au douzième siècle le clergé devint possesseur du tiers des terres en Angleterre, de la moitié des terres en Allemagne, et que le pape se fit le souverain des empereurs et des rois.

La superstition a la même racine que l'obéissance. L'esprit énervé qui se retranche le jugement personnel est promptement envahi par les croyances folles. Privé du discernement, il tombe dans le rêve, et sa débilité acquise le replonge parmi des imaginations d'enfant. Rien n'est comparable en extravagance aux inventions des bouddhistes; les miracles de la Légende dorée n'en approchent pas. Ils ébranlent le monde, font marcher des myriades de dieux, manient le ciel et la terre, avec une prodigalité d'exagérations puériles et avec une monotonie de radotage vieillot qui dégoûte au bout d'un instant. Le saint accompli, l'archat, a le pouvoir de faire des miracles, la faculté d'embrasser d'un regard toutes les créatures et tous les mondes, d'entendre toutes les paroles et tous les bruits de tous les mondes; il a la connaissance des pensées de tous les êtres, le souvenir de toutes ses vies antérieures et de toutes les vies antérieures des autres. Au-dessus de l'archat, les Bouddhas commencés ou achevés ont encore des facultés plus merveilleuses. Si l'on écrivait toutes les prérogatives du Bouddha achevé, cela ferait un livre qui s'étendrait depuis la terre jusqu'au ciel de Brahma. Son corps a trente-deux signes caractéris-

tiques et quatre-vingts signes secondaires de beauté. Son esprit possède « dix-huit indépendances, trente-sept « accompagnements, quatre fondements de confiance, « dix forces ». L'énumération et la classification scolastique de ces vertus sont rebutantes. Après avoir grossi leur Dieu, ils le cadastrent : c'est la pédanterie lourde qui succède à l'extase maladive. — Naturellement, ils aboutissent à la petite dévotion et au culte machinal. C'est en vain que le fondateur a réduit les moyens du salut à la charité, à l'abstinence, à l'empire de soi, et purgé la religion des pratiques extérieures ; l'esprit alangui se laisse aller insensiblement de ce côté. Faute du libre et ferme regard qui sépare le fond de la forme, c'est à la forme qu'il s'attache. Il trouve plus aisé de saisir un corps palpable qu'une vérité invisible. Son adoration devient idolâtrie. Il s'agenouille devant le Bouddha et devant les autres saints. Il multiplie leurs images et leur rend un culte. On institue des fêtes en leur honneur. On bâtit des pyramides et des châsses pour conserver leurs os, leurs dents, leur manteau, leur pot à aumônes. Les rois achètent ces reliques à des prix énormes. De tous les coins de l'Asie, les dévots viennent se prosterner devant l'empreinte du pied de Bouddha, combler d'offrandes les saintes chapelles : on peut voir, dans les voyages des pèlerins chinois, avec quel zèle, à travers quelles fatigues et quels dangers. L'épaississement d'esprit est devenu si grand, que les Lamas ont fini par réunir le Bouddha, la Loi et l'Église en une trinité suprême et vivante, où l'Église

joue le rôle d'une personne divine, la première et la plus divine des trois. — Quand la raison est descendue jusque-là, on peut s'attendre à des choses étranges. Les Mongols et les Thibétains de toute classe et de tout sexe passent la journée à réciter des oraisons, en marchant, en mangeant, en jouant, surtout la prière de six syllabes, et la plupart du temps, à Ceylan comme en Mongolie, dans une langue qu'ils n'entendent pas. Plus on prononce, plus on écrit ou plus on imprime de ces prières, plus on a de mérite. Afin d'en accroître le nombre, on a remplacé l'homme par la machine. Des cylindres, remplis de petits papiers où la prière est écrite, se trouvent dans les principales rues, dans les temples et chez les particuliers; chaque tour de roue équivaut à la récitation de toutes les prières contenues dans le cylindre, et quelques-uns, énormes, renferment cent millions de fois la formule sacrée. Les personnes pieuses ont chez elle un serviteur dont tout l'emploi est de tourner le cylindre de famille. De grands moulins à eau et à vent font le même office. Les voyageurs ont été frappés, même dans le Sud, de l'affaissement où tombe l'intelligence ainsi conduite. « Les prêtres ont « presque tous une expression qui approche de l'idio- « tisme. Le plus grand nombre de ces pauvres gens vont « vaguant, avec un sourire niais et un regard vide; ils « semblent peu éloignés, pour l'intelligence, de la créa- « tion animale[1]. » Sous cette théologie et sous cette discipline, l'homme se réduit à un mannequin.

1. Spencer Hardy, *Eastern Monachism*, p. 312.

Telle est cette religion, événement capital de l'histoire asiatique. — Toute morale et toute humaine à son origine, elle s'est développée et mélangée dans le courant des siècles, et ce serait une longue histoire théologique que le récit de sa transformation métaphysique et légendaire, de ses altérations païennes et brahmaniques. Toute indienne à son début, elle s'est étendue au nord et au sud, jusqu'à embrasser la Cochinchine, l'Empire Birman, la Chine, le Japon, la Mongolie, la Sibérie, le Thibet, l'Irân et le Turân, et ce serait encore une plus longue histoire que le récit de ses progrès gigantesques, de ses défaites partielles, de ses combats contre les adorateurs du feu, contre les musulmans et contre les brahmanes, des formes diverses qu'elle a dû revêtir chez les diverses races et dans les civilisations où elle pénétrait. — Si, dans ce pêle-mêle ondoyant et énorme qui occupe le plus vaste des continents pendant vingt-cinq siècles, on cherche à démêler, puis à définir le trait fondamental de l'œuvre, on pourra la comparer à une opération de chirurgie bienfaisante et débilitante. L'animal humain, comme un étalon trop fort et terrible à lui-même, a été saigné aux quatre membres ; affaibli et adouci par cette perte, il est devenu moins actif et plus sociable, et dorénavant il a moins créé et moins détruit.

(*Journal des Débats*, mars 1864.)

FRANZ WŒPKE

M. Franz Wœpke, dont les journaux annonçaient la mort il y a quelques jours[1], était un homme de premier mérite, quoique inconnu, sauf à quelques savants spéciaux. Il possédait plusieurs éruditions, et toutes à un degré éminent. Les grands mathématiciens de notre temps louaient ses mémoires théoriques et le considéraient « presque comme un inventeur ». Il savait l'arabe comme M. de Slane, en outre le persan, et, depuis quelques années, le sanscrit. Pour les langues modernes de l'Europe, il parlait et écrivait les principales comme sa langue maternelle. Quant à l'instruction générale, philosophique et littéraire, celle qu'on tire des livres et celle qu'on tire des hommes, je n'ai connu personne qui en fût mieux fourni. Quoique orientaliste et mathématicien, il ne s'était jamais tenu renfermé dans les études spéciales ; au contraire, dès le commencement de sa vie, il s'était proposé pour

1. Avril 1864.

objet les vues d'ensemble ; il ne s'était engagé dans les recherches limitées et dans les questions particulières que par une aversion naturelle pour les considérations vagues, et parce qu'il regardait ces travaux bornés et concentrés comme la meilleure discipline de l'esprit.

Il avait publié en français, en allemand, en italien, plusieurs mémoires sur les mathématiques pures et sur l'histoire des mathématiques. Depuis quelques années, c'est sur cette seconde branche des connaissances humaines qu'il portait sa principale attention et son plus grand effort. Il entrevoyait dans l'avenir, pour la fin de sa vie, une histoire générale des mathématiques, du moins depuis leurs origines dans l'Inde jusqu'à la Renaissance. Mais il n'y comptait guère. « On se donne cette espérance à soi-même, me disait-il ; c'est pour s'encourager. Mais c'est là une illusion de l'esprit ; le travail est trop grand, et la vie d'un homme est sujette à trop de chances. » — « Je ferais bien un système, ajoutait-il une autre fois ; il n'y faudrait qu'un peu d'invention, et peut-être en suis-je capable tout comme un autre ; mais à quoi bon, puisque mon système ne serait pas prouvé, et pourquoi perdrais-je mon temps à me duper moi-même avec des phrases ? » Il pensait que tous les jugements d'ensemble sur l'ancienne histoire des mathématiques et sur le passage des sciences anciennes aux sciences modernes doivent demeurer en suspens encore pour un ou deux siècles. Il comparait les connaissances que nous avons aujour-

d'hui sur la science et la civilisation arabes à celles que nous avions au seizième siècle sur la science et la civilisation grecques, et croyait que pendant bien longtemps tout travail fructueux doit se réduire, comme au siècle de Casaubon et de Scaliger, à la publication des manuscrits. Il s'était enterré lui-même dans ce labeur ingrat et pénible ; il avait publié, corrigé, annoté plusieurs traités mathématiques des Arabes ; son dernier travail est un mémoire sur l'histoire des chiffres dont nous nous servons, sur la probabilité de leur origine indienne, sur les diverses transmissions par lesquelles ils sont arrivés jusqu'à nous. Au moment où la mort est venue, il éditait l'ouvrage d'un mathémacien arabe qui, au dixième siècle, est allé dans l'Inde, et dont le livre nous montre l'état des sciences dans les deux pays. Il comptait employer cinq ans à ce travail. — Ce que de pareilles recherches exigent de science, d'exactitude, de patience, d'attention soutenue, minutieuse et laborieuse ; ce qu'il faut de voyages, de fatigues et de temps pour copier et comparer à Dublin, à Oxford, à Paris, à Berlin, les divers manuscrits ; ce qu'il faut de sagacité pour trouver la bonne leçon sous la mauvaise écriture des copistes, et le sens vrai sous l'imperfection de la langue et des méthodes anciennes ; ce qu'il faut de persévérance pour revenir soir et matin sur des solutions de géométrie et d'arithmétique dépassées depuis longtemps, utiles seulement à titre de documents, incapables d'éveiller la grande curiosité spéculative ou la grande imagination historique, personne,

sauf les cinq ou six savants qui, en Europe, s'emploient à des études pareilles, ne peut ni le mesurer ni le dire. Il ne se rebutait pas, il continuait à travailler presque chaque nuit, afin de profiter du silence, en dépit de sa mauvaise santé, tout en sachant que le travail l'abrégeait ; il était comme un des maçons du Moyen Age qui, dans les soubassements d'une cathédrale, courbés, poudreux, sous la lampe, usaient leur vie à tailler une pierre, puis une autre, puis encore une autre, sans autre plaisir que de penser parfois au grand édifice qui s'élèverait un jour sur ces assises et que leurs yeux ne verraient pas.

Je le connaissais depuis douze ans, et je n'ai point rencontré d'homme dont la conversation fût plus profitable. Il avait observé les mœurs de plusieurs nations ; il avait fréquenté les savants les plus illustres ; il lisait tous les principaux livres modernes, et, sur chaque chose, il avait une opinion originale ; il pouvait parler de tout, même des femmes et des salons, et toujours d'une façon qui méritait l'attention. Mais il ne parlait guère que par force ; il aimait mieux écouter. Quand il disait son avis, c'était en très peu de mots, d'une voix lente, avec une solidité mathématique ; il semblait qu'il eût coupé à ses idées tout ce qu'elles pouvaient avoir d'abondant et de brillant, pour n'en laisser que la substance ; ses observations ressemblaient toujours à un résumé. Le trait le plus marquant de son esprit était la haine du charlatanisme ; il ne devenait moqueur et caustique que sur ce point ; et, quand il mettait le

doigt sur les prétentions et l'insuffisance de quelques contemporains, ses petits exposés de faits, si exacts et d'apparence si sèche, arrivaient au plus haut comique. Pour ce qui est de lui-même, il était toujours prêt à se réduire, même à se rabaisser. « Je ne puis pas parler de cela, disait-il, je n'ai pas fait d'études là-dessus. » Son plus vif désir était de n'être jamais dupe de lui-même ; il tenait toujours dans sa main une balance pour peser ses opinions ; il ne voulait rien admettre que de vrai et de prouvé, et préférait l'ignorance aux conjectures. Il avait un sentiment profond de l'imperfection de nos sciences, des limites de chaque esprit, des bornes du sien entre tous les autres. Quoiqu'il eût aimé passionnément la métaphysique, il l'avait laissée derrière lui et la considérait seulement comme une façon commode de grouper les faits, comme un système provisoire, utile pour tirer l'esprit des recherches spéciales et pour le diriger vers les vues d'ensemble. Il comparait les sciences positives à des piliers à peine ébauchés, quelques-uns tout au plus à demi construits, mais tous si incomplets et séparés entre eux par tant de lacunes, que nul esprit ne peut tracer le plan de l'édifice qui s'appuiera sur eux. Non qu'il fût sèchement positiviste : il suivait avec intérêt et sympathie les hautes constructions idéales que l'on essaye d'élever sur ces rares soutiens ; il estimait que chacun doit essayer ou esquisser la sienne, et il jugeait qu'après tout le plus noble emploi des sciences est de fournir matière à ces divinations grandioses par lesquelles, en

dépit de nos erreurs et de nos doutes, nous prenons part aux contentements et à l'œuvre des siècles qui nous suivront.

Ces sortes de spéculations ont été toute sa joie; les autres plaisirs, toutes les satisfactions qui, aux yeux des hommes, donnent un prix à la vie, lui ont manqué. Il vivait seul, loin de sa patrie, loin de sa famille, dans une chambre garnie, sobrement et silencieusement, d'une pension que lui faisait un prince italien protecteur des mathématiques, se croyant obligé de publier tous les ans ou tous les deux ans quelque mémoire, afin de mériter l'argent qu'il recevait. Son travail n'avait aucune récompense, pas même la gloire; quelques savants estimaient ses recherches, et c'était tout. Il ne pouvait point espérer, même dans un avenir lointain, cette réputation à demi bruyante qui contente la partie imaginative de notre âme et qu'on appelle la gloire; ses recherches étaient trop spéciales. Quant aux emplois scientifiques et aux honneurs publics, il n'y songeait pas; il avait horreur de toute intrigue et de toute parade, et, par une délicatesse naturelle, quand il voyait les autres s'étaler sur le grand théâtre, il allait discrètement et avec un sourire se cacher dans un coin. « Ma vraie satis-« faction, me disait-il un jour, c'est que les érudits qui « travailleront après moi trouveront une recherche bien « faite, sur laquelle ils pourront compter, et de laquelle ils « pourront partir pour aller plus loin. » Il passait la journée à collationner des textes aux bibliothèques et à suivre au Collège de France des cours de hautes ma-

thématiques et de langues orientales. La nuit, il écrivait. Sa vie était d'une régularité minutieuse; le travail l'avait rendu malade dès sa jeunesse; il souffrait encore d'une irritation de la gorge, et son ouïe était devenue dure; il était obligé de s'observer, de se soigner, de se guérir, et il accomplissait tout ce triste service avec une patience et un sang-froid admirables. Il était stoïcien de cœur et de conduite; nul n'a mieux pratiqué la maxime qui ordonne « de supporter et de s'abstenir ». Bien des fois, en moi-même, je l'ai comparé à notre cher et vénéré Spinoza. Sa douceur était extrême, et son attention à tous les petits devoirs de la société, scrupuleuse. Il semblait touché du moindre service, comme d'un bienfait. Même, au premier abord, cette politesse pouvait paraître exagérée et cérémonieuse. C'est qu'il se l'était prescrite comme une loi, et pour une de ces raisons générales qui gouvernaient sa conduite. « Les « hommes, disait-il, ont une tendance naturelle à la « brutalité et à l'égoïsme; et, s'ils ne la répriment pas « jusque dans leurs petites actions insignifiantes, il est « impossible que la paix et la bienveillance se main« tiennent parmi eux. » Son principe était qu'il faut toujours se tenir en bride. « Nos passions, me disait-il encore, « sont comme des enfants; nous les aimons, « nous les nourrissons, elles grandissent et nous bat« tent. Quand il était dans une compagnie, il se croyait obligé d'entretenir particulièrement les femmes âgées, et ses façons respectueuses, presque antiques, faisaient un contraste marquant avec le sans-gêne

moderne. En de tels moments, lorsqu'il persévérait à s'ennuyer volontairement, et par devoir, à rabaisser tant de science et d'idées jusqu'aux puérilités de la conversation vulgaire, on ne pouvait s'empêcher de regarder avec une compassion affectueuse ce grand front pâle sillonné d'une ride profonde et de lui souhaiter le bonheur qu'il n'avait pas.

Il était fort réservé, et, depuis quelques années seulement, j'étais entré avant dans son amitié. C'est alors que, passant des discussions abstraites aux causeries intimes, j'ai pu apprécier son extrême noblesse et sa grande raison. J'ose dire que je ne lui ai pas connu un seul défaut; j'avais fini par éprouver pour lui un sentiment singulier, qui était une sorte de respect; c'est presque le seul homme de qui je puisse dire une pareille chose. Il n'y a guère d'esprits qui, ayant fait comme lui le tour des idées et aperçu l'envers de l'homme, n'en aient pas rapporté l'aigreur ou le découragement : le désenchantement amène l'égoïsme; si les hommes se dévouent, c'est le plus souvent parce que pour eux la distance revêt les objets d'une belle couleur; lorsqu'ils les ont touchés, ils s'en dégoûtent : l'extrême scepticisme conduit à l'amour de soi. Celui-ci était resté généreux, quoiqu'il fût devenu sceptique. De ce grand voyage qu'il avait fait autour des choses, il ne lui était resté que de la tristesse et du sang-froid. Il sentait sa jeunesse usée, sa santé ébranlée, ses forces amoindries, ses recherches limitées, ses espérances réduites. Au milieu de tant de regrets, un regret pro-

fond et sourd perçait par intervalles. Il était né géomètre, et croyait s'être trompé en tournant sa vie vers l'histoire. Néanmoins il vivait résigné et calme, pénétré par le sentiment des nécessités qui nous plient ou qui nous traînent, persuadé que toute la sagesse consiste à les comprendre et à les accepter[1].

Je l'avais laissé souffrant, et, la veille de mon départ. j'étais allé lui chercher un médecin. Depuis, on m'avait écrit qu'il se portait mieux, et j'espérais au retour le retrouver, comme toujours, actif et calme. Il m'avait promis de prendre dorénavant un mois chaque année pour vivre au grand air et faire de l'exercice à la campagne. Hier, en sortant de la Sixtine, dans un café de Rome, je trouve sur un journal l'annonce de sa mort et de son enterrement. Le lecteur n'a que faire de nos sentiments personnels; je m'abstiens d'exprimer les miens; j'espère seulement qu'un de ses collègues de la Société Asiatique dira au public ce qu'il a fait et ce qu'il pouvait faire. Il faut un homme compétent pour lui donner sa place; je n'ai pu parler que de son esprit et de son caractère. Lorsque, me détachant de moi-même, j'essaye de le juger en critique, j'en viens à penser que personne n'était plus digne que lui d'être aimé, admiré et de vivre. Il n'a été ni aimé ni admiré comme il devait l'être, et il est mort à trente-sept ans.

(*Journal des Débats*, 11 mai 1864.)

1. Il me disait un jour : « J'ai pris la vie par le côté poétique. — Mot étrange et l'un des plus profonds que j'aie entendus.

RENAUD DE MONTAUBAN

Renaud de Montauban, publié pour la première fois d'après les manuscrits, par M. Michelant.

Ce livre est un poème français du Moyen Age, et il est publié par un Français. Mais, ce qu'il y a de particulier, c'est qu'il est édité dans le Wurtemberg, à Stuttgart, avec titres, sommaires, appréciations, commentaires en allemand, aux frais d'une Société allemande. Cette Société s'est formée en 1842 et se compose de quatre à cinq cents curieux et savants. Elle publie ainsi, tous les ans, environ cinq volumes d'ouvrages importants et rares; chaque membre reçoit un exemplaire de chaque ouvrage et paye vingt-cinq francs par an. Ils ne vendent point de volume isolé, mais seulement la collection d'une année, et encore à un petit nombre d'exemplaires. Ils se suffisent à eux-mêmes, sans encouragements ni souscriptions officielles. Ils impriment les livres pour les lire et ne travaillent qu'afin de savoir. Voilà la véritable association, désintéressée et libre, exempte d'ambition et affranchie de protection. « C'est pourquoi dira le lecteur, elle

« siège non à Paris, mais à Stuttgart. » — Je demande pardon au lecteur, il y en a plusieurs semblables, non à Stuttgart, mais à Paris.

Il est bien entendu que le travail de l'éditeur est gratuit; il prend la peine de publier, pour avoir le plaisir de publier. En tout cela, il semble qu'il n'y ait qu'une corvée pure. Déchiffrer des manuscrits illisibles, copier de sa main vingt ou trente mille vers, corriger de mauvais textes, comparer et noter les variantes, revoir deux ou trois fois toute cette besogne en épreuves, il est difficile de démêler quelque attrait dans un pareil travail. Et cependant il en est ici comme pour toutes les corvées : jamais les hommes de bonne volonté ne manquent; quand un capitaine en campagne demande vingt volontaires pour un service dangereux, il y en a quarante qui s'offrent. L'idée d'une œuvre utile, d'un but noble, suffit pour vaincre les lassitudes et les répugnances. Dès qu'on se sent compris comme ouvrier dans une grande œuvre, on ne songe plus à soi, mais à l'œuvre. — Ce serait une longue liste que celle des dévouements obscurs par lesquels la société subsiste et se développe, et qui s'accomplissent en silence, sans emphase, parfois sous des dehors de gaieté indifférente et de scepticisme mondain. Tel a perdu un œil à force de regarder au microscope des préparations anatomiques; un autre a employé des mois à démêler les causes de la putréfaction, et cela parmi des odeurs si suffocantes qu'il ne pouvait rester en observation plus d'une minute à la fois ; un autre passe deux mois

à fouiller vingt mille pages de vieux bouquins, pour ramasser quatre observations d'une maladie. J'en sais un qui, sa femme et ses enfants couchés, ayant achevé ses dix heures de travail alimentaire, travaillait la moitié de la nuit pour écrire les petits articles ennuyeux d'un dictionnaire de la Bible; à cet effet, entre ses heures de bureau, il avait appris le grec et l'hébreu. Notez que, dans la plupart des cas, il y a auprès du travailleur une femme qui voudrait bien des chapeaux, une fille qui a besoin d'une dot, un fils qu'il faut mettre au collège, une famille qui se croit lésée toutes les fois qu'on ne travaille pas fructueusement et pour elle. Le travail se fait pourtant, même en France, même à Paris, où l'homme est plus chargé qu'ailleurs, où les frais de la vie sont plus grands, où les tentations du luxe sont plus âpres, où la femme ne se résigne pas, comme celle de tel grand indianiste allemand, à faire de ses mains la cuisine et la lessive. — Comment les choses s'arrangent-elles? On ne se l'explique point, sinon par la toute-puissance de l'*idée*; l'homme en est possédé et marche en avant, sans faire attention aux ronces qui le blessent. Il n'y a point de science, d'administration, d'établissement public où l'on ne rencontre des Littré et des Burnouf de second ordre, simples soldats, sergents, si vous voulez, dans la patiente armée dont ceux-ci sont les capitaines, mais qui, comme leurs capitaines, ont passé leur vie à s'oublier. Leur plus grand chagrin est de servir trop peu, de demeurer l'arme au bras, attendant qu'on les emploie. On me

dit que M. Michelant, qui a déjà publié trois ou quatre volumes dans cette société de Stuttgart, tient en portefeuille depuis dix ans un autre travail énorme, soixante mille vers copiés de sa main, tout *Chrétien de Troyes*; je suis sûr que le meilleur jour de sa vie sera celui où il obtiendra, par tour de faveur ou ancienneté d'attente, la rebutante commission de l'imprimer.

I

Ce poème est l'histoire de Renaud de Montauban et de ses frères, les quatre fils d'Aymon, persécutés par Charlemagne. Je ne parlerai pas de son intérêt dramatique; il en a un pourtant, car c'est le récit d'une vie héroïque, et il est le seul poème du Moyen Age qu'on réimprime tous les ans à Épinal, dans la Bibliothèque bleue, pour les paysans. Il a un autre intérêt, tout historique, et c'est celui-là que je m'efforcerai d'indiquer.

Le principal service que les écrits littéraires rendent à l'historien, c'est qu'ils lui mettent devant les yeux les *sentiments éteints*. Aucun autre document, surtout pour les temps lointains et les peuples incultes, ne rend ces sentiments visibles. Les chartes, les lois et les constitutions montrent les pièces de la machine sociale, et non le ressort de l'action morale; on y voit les cadres dans lesquels les hommes agissaient; c'est le squelette de l'histoire, ce n'en est pas l'âme. Pour les chroniques

en ces âges grossiers, elles sont trop sèches; elles content l'événement en bloc, disent que Pierre tua Jean, que Jacques tua Pierre, qu'il y eut une inondation, puis une disette; rien de plus. Les hommes sont encore trop lourds pour démêler les circonstances, les petits faits préparatoires, les incidents de l'émotion et de la résolution; leurs récits ressemblent aux figures crayonnées par un enfant, raides, étriquées, toutes semblables, incapables de nous rien apprendre sur les nuances des caractères et des actions. Ces nuances ne peuvent être exprimées que par le talent littéraire, et voilà pourquoi les poèmes où il apparaît pour la première fois sont si instructifs. Le vieux trouvère, obligé de développer, rapporte les discours des gens, les précédents de l'action, les changements de l'âme, bref tout ce qui échappait au chroniqueur; et souvent deux ou trois de ces petits faits suffisent pour expliquer une civilisation tout entière. Ils dénotent un état singulier de l'âme humaine; cet état, par suite, se rencontre dans toutes les âmes, et, par suite encore, dans toutes les actions.

Qu'on en juge par un seul exemple : Lorsque, dans le poème, un baron vient de la part de l'empereur faire à quelque seigneur récalcitrant sommation de comparaître, il court danger de mort. Le droit des gens, l'humanité, l'intérêt personnel, rien ne le protège; le rude homme de guerre, menacé dans son château, devant ses hommes, sent ses veines s'enfler, son sang tourbillonner, ses muscles se tendre, et il se jette comme un taureau sur le messager. Tout disparaît pour lui sous

l'afflux de la fureur irrésistible. Le duc Beuve se lève en pied : « Prenez-moi les mesages, chascun soit des-« tranchiés, » et lui-même il se jette sur eux, fend Enguerrand depuis la tête jusqu'à la mâchoire. — Ils sont trop forts, trop prompts aux coups, trop enfoncés dans la vie animale, trop assujettis aux violences subites de l'imagination et du tempérament. Ils ont passé leur vie à chasser et à se battre, mangeant de fortes viandes et de la venaison, habitués au sang et aux coups, encore voisins, pour les muscles et pour les instincts, du lion et du dogue. Leur tête est vide des innombrables préceptes, des calculs prudents, des idées alignées dont l'éducation, la conversation et les lectures remplissent la nôtre. Ils ne raisonnent pas, ils ne se contiennent pas; ils sentent, s'abandonnent et se lancent; ils injurient, puis ils frappent. — Lothaire, le fils de Charlemagne, à qui son père a recommandé la prudence, ne se trouve pas plutôt devant le duc Beuve, avec quatre cents hommes contre deux mille, qu'il s'emporte. « Dame Dex confunde duc Buef, et sa chevalerie. » Si tu ne viens, lui dit-il, servir l'empereur Charles, « en haut « seras pendus à un arbre ramée, — et ta moiller sera « honie et vergondée ». Il s'enflamme par ses propres paroles. « Foi que doi le mien père, — poi s'en faut « ne t'oci à m'espée acérée. » Jugez par ce ton d'un ambassadeur à quoi doivent aboutir les ambassades. Au bout de vingt phrases, ils tombent l'un sur l'autre à coups d'épée, tranchent « les piés, et poins, et es-« paules, et bras », éclaboussent les tables et les murs

« du sanc et cervelle » répandus. Il faut que leur rage se décharge; quand les cadavres seront là, par tas, couchés dans la salle, et que les survivants, blêmes, appuyés sur leur lame, commenceront à sentir leurs blessures, alors la lassitude et la perte de sang laisseront une sorte de bon sens et de demi-pitié pénétrer dans leurs cervelles. Beuve s'arrête, épargne ce qui reste et renvoie à Charlemagne le corps de Lothaire. Il n'y a que l'épuisement qui les calme; ils sont comme ces robustes corps de moines, leurs contemporains, qu'on domptait par des saignées, par des breuvages refroidissants, par des jeûnes, par des flagellations, par des veilles, sans qu'il y eût d'autre moyen de les réduire et de les brider. Quand la sève animale est si forte, l'homme ressemble à un étalon sauvage; ni les flatteries, ni les coups, ni les entraves ne le retiennent : il faut diminuer sa substance pour réprimer ses emportements.

Telle était la vie au Moyen Age ; on tuait et on était tué sans avoir eu le temps d'y penser. L'idée raisonnable de l'utile ou du juste n'avait qu'une faible prise sur les hommes; à chaque instant, l'explosion des instincts farouches venait déchirer le tissu régulier dans lequel toute société tend à s'enfermer. Un mot lâché, la rencontre d'une idée, un hasard, les démuselait et les précipitait en avant. — Renaud vient d'être armé chevalier par Charlemagne; le jour même, en jouant aux échecs, il se prend de querelle avec le neveu de l'empereur, Bertolais, qui « se corroce », l'appelle félon

et renégat, et le frappe à la figure tellement, que « le « sang est espandié ». Peu s'en faut que Renaud ne le tue; par un extrême effort, il va se jeter aux pieds de Charlemagne pour demander satisfaction. Chose étrange, l'empereur entre en colère, l'appelle « coart, mauvais « garçon ». On n'est jamais sûr de rien avec ces âmes incultes et violentes, elles n'agissent point d'après les principes fixes, mais selon la disposition du moment. Plaignez-vous à un homme du peuple de ses enfants; selon l'humeur et l'occasion, il tombera sur vous ou sur eux; en tout cas, il tombera sur quelqu'un, à coups de poing, ou du moins avec des injures; chez l'homme primitif, portefaix ou barbare, toute idée fait éclat. — Chez l'un comme chez l'autre, l'insulte ouverte provoque aussitôt l'insulte ouverte; Renaud jette à la face de Charlemagne le meurtre de Beuve, son oncle; Charlemagne « lève son gant » et le frappe si bien, que « li « sans vermeus à terre cola ». Renaud, se retournant, aperçoit Bertolais, empoigne un échiquier, et du coup lui fait sauter les yeux et jaillir la cervelle. Les clameurs montent dans tout le palais: la bataille commence, et les parents de Renaud se jettent entre lui et les assaillants. — On rencontrerait dans le poème vingt exemples de ces actions extrêmes et soudaines. L'homme ne se tient jamais en bride; il ne sait pas au moment présent ce qu'il fera le moment d'après; tel avis jeté à l'improviste peut retourner toute sa conduite; la volteface sera complète et brusque; Charlemagne avait pardonné à Beuve, et tout d'un coup, sur une

remontrance des parents, il s'est décidé à le faire tuer.

Tous ces traits de mœurs, on les verra paraître dans les chroniques, sitôt que la langue sera déliée et que l'observation historique commencera à remarquer, autour du fait brut, les circonstances particulières. Les personnages de Froissart ont la même violence que ceux des trouvères; leur désir ou leur colère les aveugle; la passion chez eux, comme chez les enfants, s'élance tout de suite pour s'assouvir et se gorger. La nuit de Pâques fleuries, le roi Jean[1] arrive comme un furieux sur le roi de Navarre, qui est à table : « Il « lança son bras par-dessus lui, le prit par la keue, et « le tira moult roide contre lui en disant : Par l'âme « de mon père, je ne pense jamais à boire ni à manger « tant comme tu vives.... Puis prit une masse de sergent, « et s'en vint sur le comte de Harecourt et lui donna un « grand horion entre les épaules et dit : Avant, traître « orgueilleux, passez en prison à mal estrere. Par « l'âme de mon père, vous saurez bien chanter quand « vous m'échapperez.... Et les quatre furent menés aux « champs... et décollés sans que le roi voulût souffrir « que oncques fussent confessés. » Il n'écoute rien; c'est un soudard qui bouscule et tue. — Que le lecteur se rappelle l'histoire du comte de Foix, chez qui Froissart fut hébergé; « un prud'homme à régner, de toutes « choses si très parfait qu'on ne le pourrait trop

1. Froissart, liv. I, partie II, chap. xx.

« louer, » tellement « que nul haut prince de son « temps ne pouvoit se comparer à lui de sens, d'hon- « neur et de sagesse ». — Il fait venir Pierre Ernault, à qui le prince de Galles a donné la garde d'un château, et lui demande de livrer ce château ; sur le refus bien humble et bien doux du pauvre capitaine, le comte serre les dents, son sang bout, il se jette sur l'homme et le perce de cinq coups de dague. — Certainement la moitié de l'histoire humaine au Moyen Age est enfermée là ; avec de tels hommes, il n'y avait point de paix véritable ni d'ordre stable. La subite détente de la passion, la raideur impétueuse de la volonté meurtrière démontaient la grande machine sociale ; encore sous Henri IV, elles tuaient quatre mille gentilshommes par les duels. Pour établir la sécurité moderne, il a fallu, non seulement transformer les institutions, mais encore et surtout atténuer les passions, multiplier les idées, établir la délibération préalable, ranger les pensées humaines dans des compartiments distincts et sous des préceptes reconnus, bref refaire l'intérieur de la tête humaine, et, pour tout dire, changer l'état des muscles et l'état des nerfs.

II

Comment une société, qui de sa nature est une discipline, a-t-elle pu se former et durer parmi des instincts si indisciplinables? Quel était le lien assez fort pour maintenir de pareils hommes et pour ne point craquer

à toute minute sous les soubresauts de leurs passions? — Lorsqu'on considère la société féodale à son origine, on s'aperçoit qu'elle a pour racine unique un événement simple, semblable à ceux que nous voyons encore autour de nous, l'*engagement volontaire*. Dans le péril commun et journalier, contre les Normands et les brigands, les hommes portant armes se liguent entre eux et avec un de leurs pareils, qu'ils prennent pour chef. — Qu'on se figure les flibustiers du dernier siècle, leur héroïsme et leurs violences, leur fidélité mutuelle, leur égalité foncière. Dernièrement, vingt-cinq soldats et sous-officiers de l'armée d'Afrique, ayant fini leur service, s'en allèrent à travers le Brésil pour chercher fortune, bien fournis de munitions et de bonnes armes, ayant choisi leurs chefs parmi les plus capables d'entre eux. Ils s'engagèrent dans les pampas, vivant de leur chasse, guidés par la boussole, se formant en carré contre les charges des lanciers indiens, et traversèrent ainsi l'Amérique du Sud sans avoir perdu plus de deux ou trois hommes. — Une situation semblable a produit les mœurs, les sentiments, les vertus et la morale du Moyen Age. Car les vertus et la morale varient selon les âges, non pas arbitrairement ou au hasard, mais d'après des règles fixes. Selon que l'état des choses est différent, les besoins des hommes sont différents; par suite, telle qualité de l'esprit ou du cœur devient plus précieuse; on l'érige alors en vertu; et en effet elle est une vertu, puisqu'elle sert un intérêt public. Même elle deviendra une vertu de premier ordre si elle sert un

intérêt public de premier ordre; la vertu, étant le sacrifice de soi-même au bien général, ne peut manquer de se déplacer en même temps que ce bien pour le suivre; elle s'attache à lui comme l'ombre au corps. Or quel est le bien essentiel et visible de cette petite troupe armée, toujours en éveil, entourée d'ennemis, qui périra demain si chacun ne demeure pas ferme auprès de son camarade de file et cesse un instant d'obéir à son chef? Il faut avant tout qu'ils se tiennent ensemble, et que chacun compte sur son voisin comme sur lui-même; s'ils se dissolvent ou s'ils se défient, ils sont perdus Tous les sentiments, affections de famille, dangers personnels, certitude de la ruine, présence de la mort, doivent plier sous celui-là; il est désormais le roi de la vie humaine. — Telle est l'idée mère de la société féodale : un camarade ne peut pas abandonner son camarade ni manquer de suivre son chef. Le bon « vassal » est désormais le modèle idéal des hommes. « Je donne- « rais deux impératrices, disait Frédéric Barberousse, « pour un chevalier tel que toi. » C'est ce profond attachement de l'homme pour l'homme, c'est cette fermeté de la foi librement donnée, c'est ce mélange de fraternité militaire et de subordination militaire qui a soudé les mailles du tissu féodal. Pour se le figurer, il faut se faire conter comment aujourd'hui un grenadier va sous les balles prendre sur son dos et rapporter son voisin de rang, ou comment, pour sauver son capitaine, il se jette au-devant d'un coup de baïonnette. — Le poème de Renaud est bâti tout entier sur ces deux idées capi-

tales. Renaud est poursuivi par son seigneur, et il faut bien qu'il se défende; mais, à chaque occasion, il est prêt à se soumettre, il renonce à tous ses avantages; lorsque, dans la mêlée, il l'a frappé sans le connaître, et qu'un instant après il le reconnaît à la voix : « Li « s'est moult vergondé ». Quoi, dit-il, c'est « Charle« magne, à cui je ai josté, — ki norri mon linage et « tot mon parenté! — J'ai forfait le poing dextre dont « je l'ai adesé ». Il vient se jeter à ses pieds et les embrasse. Il le supplie par Dieu et la Vierge : « Je « suis Renaus, vostre hom, k'aves desérité — et châcié « de sa terre, bien a vingt ans passés. » Il déclare que ni lui ni ses frères ne manquent de chevaux ni d'hommes; mais ils sont « dolant et esfraé » d'avoir perdu « son « amor ». Il lui offre de redevenir son homme, de le servir, de livrer son château de Montauban, et Bayard « son destrier », le meilleur qu'il y ait en la chrétienté; il lui remettra ses biens; il quittera la France pour toute sa vie; il s'en ira à pied « sens chauce et sens « solers » au Saint Sépulcre. Plus tard, lorsqu'il tient Charlemagne en son pouvoir, dans son château, sous son épée, il se met encore à genoux, il recommence ses offres; rebuté et menacé, il laisse Charlemagne libre de s'en retourner et de le persécuter de plus belle : « Bons « rois, ales vos ent, s'ils vos vient à talent. — Jà ne vos « tenrai jor, altre vostre commant. — Vos estes mes « droits sires.... Jà ne vos desdirai por nul home vi« vant. — Quand Dieu plaira et vos. — Si seromes « ami ansi comme devant. » Fidélité inflexible que rien

ne peut pousser à bout, ni l'emportement de la bataille, ni la longueur des calamités, ni les conseils de ses frères, ni l'endurcissement de l'ennemi. — Que veut donc Charlemagne, et quelle condition si rude met-il à la paix, pour qu'un serviteur comme Renaud ne l'accepte pas? Une seule : que Renaud lui livre son cousin Maugis; et c'est justement la seule à laquelle Renaud ne puisse se plier. Le sentiment de fidélité qui l'attache à son chef l'attache aussi à son camarade : il ne peut pas plus livrer l'un que trahir l'autre; c'est le même honneur qui le fait bon allié et bon vassal. « Comment « rendrai Maugis, por Dieu le fil Marie! — Maugis et « mes secors, m'espérance et ma vie, — mes escus et « ma lance et m'espée forbie, — mes pains, mes vins, « ma charz et ma herbergerie, — mes serganz et mes « sire, mes maistres et ma vie, — et s'est mes desfen-« siers vers tote vilonie. — Je me lairoie ançois à cevax « traïner, — que je Maugis vos rende à faire décolper. » — Dix fois dans le poème, et jusque parmi les personnages accessoires, reparaissent les deux sentiments qui gouvernent les autres. Aymon, pour tenir son serment à Charlemagne, poursuit ses fils, et tout en pleurant les combat. « Nul hom de son âge ne doit parjurer por fils « ni por ami. » Il les charge, et cependant il s'écrie : « Ahi, mes quatre fils! Tant vos deüsse amer. — Et « encontre tos homes garentir et tenser! » La bataille recommence; ils perdent tous leurs hommes, sauf quatorze, s'échappent à grand'peine, et vivent dans les bois de chasse et de pillage, si maltraités par le froid et la

faim, que, lorsqu'ils reviennent au château, leur mère d'abord ne les reconnaît pas. Le père arrive, s'emporte contre eux, puis, entendant le récit de leurs misères, fond en larmes et abandonne le château, pour ne pas manquer au serment qu'il a fait de ne point les recueillir. — Voyez encore le grand combat des quatre frères, qui seuls, sans cuirasses, sans lances et sans chevaux, sont attaqués par mille chevaliers. Ogier a juré de les livrer, s'il les prend; mais ce sont ses cousins, et il est décidé à ne pas les prendre. Il les attaque, mais il les fait secourir. Il combat Renaud, mais seulement quand il voit Renaud délivré, armé, en selle sur Bayard, et muni de toute sa force. Il y a une idée qu'ils ne peuvent supporter, celle de la déloyauté; tout sanglants, à demi morts, elle les ressuscite : Richard est tombé percé d'un coup de lance, évanoui; « par la plaie li pert le « foie et le pomon. » Quand il revient à lui, il songe à l'honneur de Renaud, son frère : « Il est salies en pies, « n'i fist arestion. — Et empoigna la plaie de son ventre « en son poing; — ses boiax y rebote et lie à son « giron. — Et a traite l'épée ki li pent al gieron, — « vers Girart s'aproça et li dist par iror : — Hé! glos, « ce dist Richars, menti aves del tot. — Jà n'en aura « reproce Renaud, lit fixt Aymon. — Que jà Richars ses « frères y soit ocis par vos! » Et, d'un coup gigantesque, il fend, de l'épaule jusqu'à la cuisse, le cheval avec l'homme, en deux tronçons.

Les chroniqueurs latins du Moyen Age ont un mot pour désigner les barons : *miles*, *armiger*; en effet, ce

mot est le seul qui donne à ces mœurs leur vrai caractère. — Le seigneur a son vassal, qui mange son pain, le sert à table, lui verse à boire, soigne son cheval; de même aujourd'hui le capitaine a son *soldat*. — Le seigneur, comme le vassal, est, par l'éducation et les instincts, un homme du peuple; Charlemagne frappe Richard, son prisonnier, se collette avec lui, et tous deux se jettent par terre.

Ces deux traits, à mon avis, résument tous les sentiments du Moyen Age. Ce sont des soldats, pour les coups de poing et pour les hauts faits, pour la rudesse inculte et pour le dévouement loyal, pour le corps et pour le cœur. En effet, au dixième siècle, quand le peuple des hommes libres prend les armes et vit sous les armes, c'est le Moyen Age qui commence; au quinzième siècle, quand il pose les armes et les remet aux mains des soudoyers ou des armées permanentes, c'est le Moyen Age qui finit.

(*Journal des Débats*, 30 décembre 1864.)

LÉONARD DE VINCI

Leçon professée à l'École des Beaux-Arts.

Léonard de Vinci est le premier maître accompli de la Renaissance, l'homme en qui se trouve exprimé pour la première fois, d'une manière complète, ce système d'idées, cet ensemble de dispositions que l'on peut désigner sous le nom de « naturalisme ».

I

SA VIE

Il naquit en 1452, près d'Empoli, bourg florentin. Il était fils naturel de Ser Pietro d'Antonio, notaire de la république de Florence, et d'une certaine Catherine di Cartabriga. Enfant, il apprit l'arithmétique, et en quelques mois ses progrès furent tels, qu'il embarrassait son maître en lui proposant des difficultés. Ce goût pour les chiffres, qui n'est pas ordinaire chez les artistes, est caractéristique chez Léonard de Vinci, et s'accorde avec ses dispositions pour les sciences mécaniques. Nous

lui trouverons bien d'autres talents qui n'ont rien de commun avec les beaux-arts. Son esprit était universel. Habile musicien, il excellait à jouer de la lyre, et il s'en accompagnait en improvisant « d'une facon divine », disent les contemporains. Par une aptitude toute spontanée, il dessinait et modelait avant d'avoir reçu aucune leçon. Son père, témoin de ses étonnantes dispositions, alla montrer ses dessins au peintre Verocchio, qui les admira et prit le jeune homme pour élève. Léonard de Vinci étudia sous lui la peinture avec passion; mais, suivant une habitude qu'il garda toute sa vie, il ne se contentait pas de peindre, il sculptait, il façonnait avec de la glaise une quantité de têtes de femmes et d'enfants qui lui servaient de modèles pour ses dessins. En outre, il était devenu excellent géomètre et traçait des plans d'édifices. Étant encore tout jeune homme, il avait conçu le projet d'un canal entre Pise et Florence, exécuté des plans de machines qui devaient être mues par la force de l'eau, et médité les moyens d'aplanir des montagnes, de faire des souterrains, de nettoyer des ports, de soulever de grands poids, de dessécher des marais : en sorte que sa cervelle ne se reposait jamais d'inventer.

A cette époque, chaque atelier de peinture était une sorte de boutique. Les élèves travaillaient comme des apprentis, et le maître leur confiait le soin d'exécuter une grande partie de ses tableaux. Un jour, dans un tableau de Verocchio qui représentait le baptême du Christ, Léonard fut chargé de peindre un ange. Cet ange, qu'on voit encore à Florence, parut si beau à côté des

autres personnages de Verocchio, que le maître ne voulut plus toucher un pinceau. En effet, cet ange est d'un autre caractère que les personnages osseux et anatomiques de Verocchio : il est doux, suave; il a quelque chose de ce fondu, de ce moelleux que Léonard de Vinci mit plus tard dans toutes ses créations.

Ici se placent quelques anecdotes, une, entre autres, qui montre combien Léonard était naturellement inventif, ingénieux et chercheur. Son père le pria de peindre une rondache qu'un paysan, son voisin, avait faite avec du bois de figuier. Léonard porta dans une chambre isolée des lézards, des serpents, des chauves-souris, des sauterelles, les bêtes les plus hideuses qu'il put imaginer; il retourna dans cette chambre tous les jours, et, malgré l'abominable odeur qu'y répandaient les cadavres de ces animaux, il se mit à peindre une tête de Méduse, dont ces bêtes formaient les cheveux. Il la disposa de façon que la lumière l'éclairât vivement; l'œuvre terminée, on crut voir un véritable monstre. La figure semblait sortir d'une caverne, jetant le feu par les yeux, la fumée par les narines et empoisonnant l'air. C'est dans cet attirail et avec cette expression qu'elle fut présentée au père de Léonard. Il recula d'horreur. « Trouvez-vous que j'ai réussi? dit Léonard. — J'emporte la rondache, répondit le père, et je crois que cela fera plaisir à notre voisin. » Mais, comme il avait le génie commercial, il fit exécuter par un artisan un autre pavois où était peint un cœur percé d'une flèche, le donna au voisin, et vendit la tête de Méduse,

moyennant 100 ducats, à un marchand, lequel, plus ingénieux encore, la revendit 300 ducats au duc de Milan.

Vers 1483, ayant à peu près trente ans, Léonard s'aperçut qu'il ne pouvait pas faire fortune à Florence, les commandes et les faveurs de la maison des Médicis se trouvant toutes réservées à quelques favoris. Il écrivit au duc de Milan, Ludovic Sforza. La lettre nous est restée, et vous montrera la quantité de projets et d'inventions, le légitime orgueil et le génie qui couvaient dans cet esprit.

Voici des extraits de cette lettre :

« Mon très illustre seigneur, ayant vu et considéré à présent, d'une façon suffisante, les œuvres de tous ceux qu'on répute maîtres et inventeurs des instruments de guerre, et remarquant que les inventions et opérations desdits instruments ne sont pas d'un effet au delà du commun, je m'efforcerai, sans attaquer personne, de me faire apprécier à Votre Excellence en lui découvrant mes secrets....

« J'ai une manière de faire des ponts très légers et faciles à porter, pour suivre et parfois mettre en fuite les ennemis; et d'autres à l'abri et inattaquables au feu et à la bataille, faciles et commodes à lever et à poser. En outre, une manière de brûler et détruire ceux des ennemis....

« Si par hauteur des remparts, par force du lieu et de la situation, on ne peut, dans le siège d'une place, employer les bombardes, j'ai le moyen de ruiner toute roche ou autre forteresse, quand elle serait assise sur roche....

« J'ai des moyens, par des souterrains et boyaux faits sans aucun bruit, d'arriver à un point donné, quand même il faudrait passer sous des fossés ou sous un fleuve.

« Je fais des chars couverts, sûrs et inattaquables, lesquels entrant dans les rangs de l'ennemi avec leur artillerie, il n'y a si grande multitude de gens d'armes qu'ils ne rompent. Et derrière pourront suivre les fantassins à l'abri et sans aucun empêchement.

« Besoin se présentant, je ferai des bombardes, mortiers, et des passe-volants de forme très belle, et utiles au delà de l'usage commun....

« Et si les choses se passent sur mer, j'ai le moyen de faire beaucoup d'instruments pour attaquer et défendre, et des équipements de navire qui résisteront au tir des plus grosses bombardes.

« En temps de paix, je crois pouvoir satisfaire, à l'égal de tout autre, dans l'architecture, dans la construction d'édifices publics et privés, et pour conduire l'eau d'un lieu à l'autre.

« De même, en sculpture, je ferai des ouvrages de marbre, bronze, terre; semblablement en peinture, tout ce qu'on peut faire, en comparaison de tout autre, quel qu'il soit.

« En outre, je pourrai travailler au cheval de bronze qui sera une gloire immortelle et un honneur éternel pour l'heureuse mémoire du seigneur votre père, et de l'illustre maison des Sforza.

« Et si aucune desdites choses paraît impossible et infaisable à quelqu'un, je m'offre, et je suis prêt à en faire l'épreuve dans votre parc ou dans tout autre lieu qui plaira à Votre Excellence, à laquelle je me recommande humblement autant que je peux. »

Vous le voyez, il s'offrait seul pour remplir un programme qui aujourd'hui occuperait, non seulement l'Académie des Beaux-Arts tout entière, mais encore une portion notable de l'Académie des Sciences.

Accueilli à Milan, voici comment Léonard y débuta. Ce qui plaisait surtout en lui, c'était son rare talent de musicien. Il arriva au moment où un concours réunissait devant le prince les plus habiles musiciens de l'Italie. Il se fit entendre sur une lyre fabriquée de sa main et presque tout entière d'argent; elle avait la forme d'un crâne de cheval, Léonard ayant découvert que cette forme était la plus propre à rendre des sons pleins et vibrants. Vainqueur au tournoi des musiciens, il fut en outre proclamé le meilleur improvisateur de vers et de chant. En même temps il gagna la faveur du duc par

l'abondance de ses idées, la beauté de sa conversation et l'agrément extrême de ses raisonnements et de ses paroles.

C'était une cour étrange que celle où il entrait, non pas qu'elle différât beaucoup des autres cours italiennes de ce temps-là, mais étrange pour nous, qui vivons au milieu de mœurs très différentes. Le prédécesseur de Ludovic Sforza, Philippe Galéas Visconti, avait été assassiné en 1476 par trois jeunes gens, parce qu'il avait l'habitude, disent les historiens, non seulement de déshonorer les femmes, mais de publier les circonstances de leur déshonneur, et non seulement de tuer les hommes, mais de les faire périr dans des supplices très choisis et très raffinés. Du reste, homme de goût et d'esprit, lettré et amateur de belle latinité. C'est là le trait saillant : esprit, scélératesse et mollesse. Il se rencontrait bien à cette époque des gens capables d'assassiner ou d'empoisonner leur prochain ; mais le courage militaire semblait perdu dans tous les rangs de la société, même dans les rangs supérieurs. « Les princes « italiens, dit Machiavel, leur contemporain, croyaient, « avant d'être rendus sages par les coups des guerres « ultramontaines, qu'il suffisait à un prince de savoir « apprécier dans les écrits une réplique piquante, rédiger « une belle lettre, montrer dans ses paroles de la vivacité « et de la finesse, tisser une fraude, s'orner de pierres « précieuses et d'or, dormir et manger avec une plus « grande splendeur que les autres, et réunir autour de « soi toutes sortes de voluptés. » Ludovic le More, le pro-

tecteur de Léonard de Vinci, avait fini par devenir tout à fait pusillanime, et se piquait seulement de littérature et d'habileté; même à la fin, il ne voulait plus entendre parler de guerre, et toutes les fois qu'on racontait devant lui une action un peu violente, ses nerfs se crispaient de douleur. Mais il était charmant, fort aimable dans toutes ses façons; ses goûts étaient recherchés et élégants. Il bâtit l'université de Milan, et y appela de célèbres professeurs, Démétrius Chalcondyle, Mérula, et d'autres encore. Son secrétaire, nommé Calchi, était un latiniste et un helléniste du premier ordre, d'une mémoire prodigieuse, d'une érudition accomplie, digne, par l'espèce et le nombre de ses titres, d'être secrétaire dans une illustre Académie. En outre, Ludovic fit venir le grand architecte Bramante à Milan. Il avait plaisir à se trouver au milieu des lettrés et des artistes illustres, des beaux parleurs et des érudits de son temps, et à les faire discuter sur toutes sortes de questions savantes ou ingénieuses. En voici une qui fut proposée par lui, et que Léonard traita dans un livre qui a été perdu : Quel est l'art le plus noble, celui du peintre ou celui du sculpteur? Léonard se décida en faveur de la peinture, en disant (j'en demande pardon aux sculpteurs) que l'art supérieur est celui qui exige « le moins de fatigue des mains ».

Vous pouvez juger quelle était l'activité d'un homme tel que Léonard dans une pareille cour. On ne lui demandait pas seulement d'être utile, mais encore d'être agréable. On raconte que, le roi de France étant venu à

Milan, Léonard fut chargé d'imaginer en son honneur quelque chose d'ingénieux. Il fabriqua un lion mécanique qui marchait tout seul, et qui, étant arrivé devant le roi, s'ouvrit la poitrine et la montra toute pleine de lis, fleurs héraldiques de la maison de France. En 1489, il construisit pour les fêtes de Jean Galéas et d'Isabelle d'Aragon une machine appelée *Paradis*, d'où sortaient les sept planètes (il n'y en avait alors que sept), tour à tour représentées par des chanteurs habillés comme le veulent les poètes, et chacun récitant des vers. En d'autres circonstances, il avait dessiné des ornements et fait exécuter des peintures pour l'appartement que Ludovic habitait dans le château de Milan ; il avait fait construire des bains dans le parc pour la duchesse Béatrix, et si vous parcourez le livre de ses dessins qui est conservé au Louvre, vous y trouverez un nombre infini de feuillages, d'animaux, de chars, de fantaisies composées pour les fêtes, dont il était le principal ordonnateur.

Malgré ces occupations, il n'abandonnait pas la peinture. Il fit les portraits de deux maîtresses du duc. C'étaient des personnes de grande qualité : l'une s'appelait Cécile Galerani, et l'autre Lucrèce Grivelli. On pense que le second de ces portraits n'est autre que la *belle Ferronnière* qui est au Louvre. Il peignit aussi la femme du duc, Béatrix d'Este, et Ludovic lui-même. La sculpture prenait aussi une part de son temps. Il faisait le modèle en terre d'une statue équestre en bronze, représentant le duc François Sforza, qui devait avoir vingt-trois pieds

de haut et peser deux cent mille livres. Il y travailla seize ans, et l'on trouve dans ses notes : « Aujourd'hui « j'ai recommencé le cheval. » Il avait étudié l'anatomie équestre et entrepris une quantité de dessins pour faire quelque chose de parfait; mais il n'était jamais content et tardait toujours. Quand Ludovic fut détrôné, le modèle en terre était seul achevé. Les Français arrivèrent à Milan. A cette époque, ils étaient fort grossiers : le cheval fut abandonné aux arbalétriers gascons, qui en firent une cible et le mirent en pièces à coups de flèches.

Je ne fais que mentionner ses grands travaux hydrauliques et mécaniques. Il rendit l'Adda navigable sur un espace de 200 milles; ce sont les nombreux travaux d'irrigation entrepris sous sa conduite qui fécondèrent la Lombardie et la couvrirent de ces moissons si vertes qu'on ne trouve pas dans le reste de l'Italie.

Mais la principale œuvre qu'il fit à la cour de Ludovic, vous le savez, c'est la *Cène*, gravée depuis par Morgens, et qu'on voit encore bien gâtée et trop restaurée au couvent de Santa-Maria delle Grazie. Permettez-moi de vous lire un passage d'un auteur contemporain, qui montre quels soins il mit à ce chef-d'œuvre.

« Du temps de Ludovic, quelques gentilshommes qui se trouvaient à Milan se rencontrèrent un jour au monastère des *Grâces*, dans le réfectoire des pères dominicains. Ils contemplaient en silence Léonard de Vinci, qui achevait alors son miraculeux tableau de la *Cène*. Ce peintre aimait fort que ceux qui voyaient ses ouvrages lui en dissent librement leur avis. Il venait souvent de grand matin au couvent des *Grâces*, et cela je l'ai vu moi-même. Il montait en courant sur son échafaudage. Là, oubliant jusqu'au soin de se nourrir, il ne quittait pas les pinceaux depuis le lever du soleil

jusqu'à ce que la nuit tout à fait noire le mît dans l'impossibilité absolue de continuer. D'autres fois, il était trois ou quatre jours sans y toucher; seulement il venait passer une heure ou deux, les bras croisés, à contempler ses figures, et apparemment à les critiquer en lui-même. Je l'ai encore vu en plein midi, quand le soleil dans la canicule rend les rues de Milan désertes, partir de la citadelle, où il modelait en terre son cheval de grandeur colossale, venir au couvent sans chercher l'ombre, et par le chemin le plus court, là donner en hâte un ou deux coups de pinceau à l'une de ses têtes, et s'en aller sur-le-champ.

» Le Vinci avait terminé le Christ et les onze apôtres; mais il n'avait fait que le corps de Judas : la tête manquait toujours, et il n'avançait point son ouvrage. Le prieur, impatienté de voir son réfectoire embarrassé de l'attirail de la peinture, alla porter ses plaintes au duc Ludovic, qui payait très noblement Léonard pour cet ouvrage. Le duc le fit appeler, et lui dit qu'il s'étonnait de tant de retard. Vinci répondit qu'il avait lieu de s'étonner, à son tour, des paroles de Son Excellence, puisque la vérité était qu'il ne se passait pas de jour qu'il ne travaillât deux heures entières à ce tableau.

» Les moines revenant à la charge, le duc leur rendit la réponse de Léonard. « Seigneur, lui dit l'abbé, il ne reste plus à » faire qu'une seule tête, celle de Judas; mais il y a plus d'un an que » non seulement il n'a touché au tableau, mais qu'il n'est venu le » voir une seule fois. » Le duc irrité fait revenir Léonard. « Est- » ce que les pères savent peindre? répond celui-ci. Ils ont raison, » il y a longtemps que je n'ai mis les pieds dans leur couvent; » mais ils ont tort quand ils disent que je n'emploie pas tous les » jours au moins deux heures à cet ouvrage. — Comment cela, » si tu n'y vas pas? — Votre Excellence saura qu'il ne me reste » plus à faire que la tête de Judas, lequel a été cet insigne coquin » que tout le monde sait. Il convient donc de lui donner une phy- » sionomie qui réponde à tant de scélératesse : pour cela, il y a un » an et peut-être plus que tous les jours, soir et matin, je vais au » Borghetto, où Votre Excellence sait bien qu'habite toute la canaille » de sa capitale: mais je n'ai pu trouver encore un visage de scé- » lérat qui satisfasse à ce que j'ai dans l'idée. Une fois ce visage » trouvé, en un jour je finis le tableau. Si cependant mes recher- » ches sont vaines, je prendrai les traits de ce père prieur qui » vient se plaindre de moi à Votre Excellence, et qui d'ailleurs » remplit parfaitement mon objet. Mais j'hésitais depuis longtemps » à le tourner en ridicule dans son propre couvent. »

» Le duc se mit à rire, et, voyant avec quelle profondeur de

jugement le Vinci composait ses ouvrages, comprit comment son tableau excitait déjà une admiration si générale. Quelque temps après, Léonard, ayant rencontré une figure telle qu'il la cherchait, en dessina sur la place les principaux traits, qui, joints à ce qu'il avait déjà recueilli pendant l'année, le mirent à même de terminer rapidement sa fresque. »

Vous voyez que ce célèbre Judas, qu'on voit au couvent delle Grazie, et qui a une vraie figure de coquin, n'est pas le prieur.

Ludovic avait accordé à Léonard une pension de 2000 ducats; mais, comme les finances de ces grands seigneurs italiens, qui vivaient pour s'amuser et dépensaient beaucoup, étaient souvent embarrassées, la pension de 2000 ducats était loin d'arriver exactement à son adresse. Un jour, étant très gêné, il écrit au duc qu'il n'a pu payer ses ouvriers, qu'il va être obligé de les renvoyer, et qu'il veut abandonner un art qui ne peut le nourrir. Ludovic eut honte et, n'ayant pas d'argent sous la main, il lui fit présent d'une vigne de seize perches aux environs de Milan. Mais il fut bientôt détrôné par les Français, qui revendiquaient les droits du roi Louis XII sur le duché, et Léonard, après la chute de son protecteur, se rendit à Florence, où il espérait trouver du travail.

Là il attendit quelque temps, et, faute de mieux, se laissa nommer par César Borgia (ce célèbre duc, le premier assassin et le premier empoisonneur de son temps), ingénieur en chef de ses armées. Vous voyez qu'il était bon, à cette époque, de savoir autre chose que la peinture. Il voyagea pour ce duc et fit un cer-

tain nombre d'études pour ses fortifications. Quand il revint à Florence en 1499, le peintre Filippino, chargé de faire dans un couvent de moines une peinture de sainte Anne, et plein d'admiration pour le talent de Léonard, lui céda sa commande. Léonard dessina donc un grand carton de sainte Anne, qui se trouve aujourd'hui en Angleterre. Quand ce carton fut exposé dans son atelier, l'admiration fut si universelle, que pendant deux jours tout Florence défila pour le voir. Mais Léonard se dégoûtait volontiers de ses propres œuvres; au lieu de terminer ce tableau, il s'amusa à peindre les jolies femmes de la société florentine, notamment Ginevra di Benci et la célèbre Monna Lisa, femme de Francesco del Giocondo, gentilhomme florentin. On raconte qu'il mit quatre ans pour faire ce portrait. Pendant que Monna Lisa posait, afin d'entretenir sur ses lèvres le sourire si charmant et si délicat que nous y voyons encore, il l'entourait de musiciens, de chanteurs et de bouffons pour l'égayer. A ce propos, je dois mentionner une conjecture des érudits. Lorsqu'on vendit les tableaux appartenant au roi Louis-Philippe, un panneau de bois de cèdre, qui portait une peinture très médiocre, fut acheté par un marchand de Paris, lequel, persuadé qu'un morceau de bois si précieux n'avait pu être employé pour une peinture si mauvaise, s'avisa de le gratter, et découvrit la figure d'une jeune femme, demi-couchée et presque nue, dont la tête était exactement celle de Monna Lisa. Il y a encore en Europe deux autres portraits dans lesquels, au-dessus du buste nu, la tête de

Monna Lisa est évidemment reproduite. Les critiques et fureteurs de papiers, qui sont de terribles gens et qui s'obstinent à la recherche des actes de naissance et de mariage, ont découvert que le mari de Monna Lisa en était, à cette époque, à sa troisième femme, que, par conséquent, il n'était plus fort jeune; et rapprochant tout cela de ce qu'on sait de Léonard, de sa beauté, de sa grâce, de sa gloire, considérant qu'il est resté quatre ans à faire ce portrait, qu'il s'est chargé de tous les frais de mise en scène, ils ont conclu que le sourire de Monna Lisa s'adressait peut-être à son mari par raillerie, peut-être à Léonard par bienveillance, et peut-être à tous les deux à la fois.

Là-dessus le gonfalonier de Florence commanda à Léonard, pour l'hôtel de ville, un grand carton qui devait représenter la bataille d'Anghiari, gagnée par les Florentins sur Nicolas Piccinino, général du duc de Milan. Léonard se mit à l'œuvre avec un grand empressement, et comme il était connaisseur en chevaux, il représenta particulièrement des cavaliers à cheval et combattant. Dans le même temps, Michel-Ange fut chargé de peindre une bataille du même genre, et, par un singulier contraste, représenta des hommes nus qui sortaient de leur tente au son de la trompette. La composition de Léonard de Vinci fut admirée, mais celle de Michel-Ange le fut bien davantage. Léonard se sentit froissé; et ce qui acheva de le brouiller avec Michel-Ange, c'est que, s'étant mis à peindre son carton, la préparation se gâta et jaunit complètement.

Il sortit de Florence, et se retira pendant quelque temps à Milan, qui était sous la domination des Français. Il y fut bien accueilli, aimé et très admiré du maréchal de Chaumont, qui en était gouverneur, et fit divers portraits, entre autres celui de Trivulce. Quand les Français furent chassés, voyant que les événements l'obligeaient sans cesse à changer de séjour et à mener une vie vagabonde, il partit pour Rome, où il espérait que le pape lui donnerait de l'emploi. Mais il eût fallu solliciter, et Léonard était trop fier pour descendre aux humbles supplications. Il fit pour le chancelier du pape deux tableaux, une Madone et un Enfant Jésus ; il en fit un autre petit qui se trouve à Rome, dans l'église de Saint-Onuphre. Le pape finit par lui commander quelque chose ; suivant son habitude de raffiner sur tout, Léonard se mit à préparer lui-même des huiles et à distiller des herbes pour ses vernis, afin de les avoir plus exquis. Cela ne plut pas au pape, qui dit : « Cet homme ne finira rien, puisqu'il commence par la fin. » — Léonard, blessé, abandonna ce travail. Et là-dessus François Ier, qui estimait beaucoup Léonard et qui aurait, s'il l'avait pu, fait transporter la *Cène* en France, lui offrit le titre de premier peintre à sa cour. Léonard accepta, se fit accompagner de plusieurs de ses élèves, notamment de Melzi, et s'installa à Amboise. Il était vieux, triste et fatigué ; un grand changement s'était fait dans ses dispositions morales et dans ses croyances. Il ne peignit aucun tableau, pas même ce carton de sainte Anne que le roi voulait lui faire terminer ; il ne s'occupa que de travaux hydrauliques et

mourut à Amboise, en 1519, non pas, comme le veut la légende, dans les bras de François Ier. On a conservé une lettre de Melzi, son élève favori, qui déplore sa mort comme celle d'un père, et un testament où Léonard, laissant de côté les spéculations philosophiques auxquelles il s'était livré pendant sa vie, revient aux idées de sa première jeunesse. Il se recommande à saint Michel, prescrit des messes pour le repos de son âme, trente messes basses dans trois églises d'Amboise et plusieurs messes hautes. Ces grands retours sont fréquents en Italie; peut-être sont-ils plus naturels qu'ailleurs dans un génie comme celui-ci, universel, chercheur, se dégoûtant facilement, voluptueux, qui a pris dans la vie ce qu'il y a de meilleur, et que son lot si brillant, si complet, ne semble point avoir rendu content.

SON CARACTÈRE ET SON ESPRIT

A l'aurore de la Renaissance, il est bien difficile de trouver des documents qui permettent de tracer d'une manière satisfaisante le portrait des grands artistes; leur personne ressemble à leurs œuvres : ce n'est pas une figure, c'est une esquisse. Au temps de Léonard, il n'en est plus ainsi; nous sommes à une époque où l'on possède des textes assez nombreux pour remettre en lumière des figures exactes et complètes, et nous pouvons

nous représenter les grands peintres aussi nettement que les grands écrivains qui vivaient à côté d'eux.

Si l'on en croit ses biographes, Léonard de Vinci avait « une beauté de corps qu'on n'a jamais louée suffisam-« ment, et une grâce plus qu'infinie dans toutes ses ac-« tions ». Sa chevelure était très belle, sa barbe abondante. « Il paraissait comme un autre Hermès ou un « autre Prométhée. » Notez ces deux mots très justes et très significatifs ; ils désignent les premiers inventeurs des sciences et des arts, et l'on peut, en effet, ranger Léonard de Vinci à côté d'eux. « Son âme avait quelque « chose de royal, son courage était magnanime. » C'était un cavalier très hardi, admirable pour faire faire aux chevaux les sauts les plus dangereux. Sa vigueur était telle, qu'il tordait un battant de cloche et ployait un fer à cheval comme si c'eût été du plomb. Son adresse était extrême. Il semble qu'aucun des talents, pas même celui de la parole, ne lui ait manqué. Son génie, disent enfin ses panégyristes, était si grand, que « partout où « il l'appliqua à des choses difficiles, il fit sans peine des « œuvres parfaites ». En un mot, il offre un des exemples les plus accomplis de ce genre d'esprit que les Italiens appellent *ingegno*, et qui est l'heureuse facilité de l'invention naturelle. On peut dire de lui ce que disait un auteur comique du parfait gentilhomme : « Il semble « qu'il ait su tout sans avoir rien appris. »

Son caractère était très noble. Il dit dans son *Traité sur la peinture* : « N'alléguez pas pour excuse votre « pauvreté qui ne vous permet pas d'étudier et de vous

« rendre habile; l'étude de l'art sert de nourriture au « corps aussi bien qu'à l'âme. Combien n'a-t-on pas vu de « philosophes qui, étant nés au sein des richesses, y ont « volontairement renoncé pour n'être pas détournés de « leur but! » Et ceci n'est pas simplement une phrase : ses actions ont été d'accord avec ses paroles. Il fut pour ses élèves un ami et un père; ils ne manquèrent jamais de l'accompagner dans ses nombreux voyages et de le suivre comme s'ils eussent été ses enfants. « N'ayant, « pour ainsi dire, aucun bien et produisant peu, il entre- « tenait cependant des serviteurs et des chevaux, et re- « fusa de les renvoyer même dans des moments de « gêne. » — D'autres traits achèvent de montrer ce caractère aimable. — « Il avait un beau et éclatant sourire « qui rassérénait les esprits les plus tristes; il était si « persuasif, que les volontés les plus endurcies se lais- « saient vaincre par ses raisonnements, et ses paroles « tournaient au oui ou au non les volontés les plus endur- « cies. Sa conversation était si agréable, qu'il attirait « à lui tous les cœurs. » Il avait un grand amour pour tous les animaux, et l'on raconte que, passant devant des boutiques où l'on vendait des oiseaux, il les tirait de leur cage, payait le prix qu'on lui demandait, et les laissait s'envoler, leur rendant ainsi la liberté perdue. Reportez-vous à la dureté de mœurs de cette époque, à la rudesse et à l'insensibilité de ces hommes exposés sans cesse à de grands dangers et témoins de cruels supplices; il fallait quelque chose de bien délicat, de bien doux, de presque féminin

dans un homme pour qu'il fût capable de pareilles actions.

Je reviens sur ce mot *féminin*. Léonard semble avoir eu des gaietés, des caprices, des fantaisies, des nerfs tout autrement raffinés que ceux des hommes d'armes et de guerre qui l'entouraient. Il aimait à s'amuser d'une façon originale, ingénieuse. souvent même enfantine. Il fabriquait avec de la cire des animaux très légers, pleins d'air, que le vent emportait. S'étant un jour procuré un lézard très singulier, il lui fit, avec du vif-argent et des écailles prises à d'autres lézards, des ailes qui remuaient quand il marchait ; il lui ajusta, en outre, des yeux tout particuliers, une barbe, des cornes ; il l'apprivoisa, le tint dans une boîte et s'amusait à en effrayer ses amis. Une autre fois il rassemblait une quantité de vessies dans une salle qui communiquait par un tuyau avec la chambre voisine où il se tenait ; de là il les remplissait d'air, si bien que les gens qui se trouvaient dans la salle étaient obligés de quitter la place, faute d'espace pour s'y maintenir. Il fit une quantité de folies, de gamineries, si vous voulez, de gentillesses de cette sorte. Ce sont les vives échappées de l'originalité fantasque ; elle voltige au-dessus du sérieux de la vie, et l'oublie pour un moment.

Beaucoup d'autres traits laissent entrevoir la même âme étrange, disproportionnée et songeuse. Son meilleur ami fut Botticelli, ce peintre dont les figures ont une grâce maladive, une délicatesse si délicieusement frêle, une personnalité si ardente et si recueillie. Un de

ses camarades fut Credi, dont le Louvre possède quelques œuvres et dont les têtes portent le même caractère languissant de douleur pensive et de rêve intime. De Léonard lui-même il nous reste un sonnet un peu dur de forme (on ne savait pas encore manier le langage), mais dont le sens et la morale annoncent une âme qui s'est beaucoup repliée sur elle-même, qui, étant trop sensible aux choses du dehors, a fini par s'en détacher pour arriver à une résignation douce et triste, qui, n'aspirant plus à être heureuse, se contente du plaisir d'observer et de regarder.

Celui qui ne peut pas ce qu'il veut doit vouloir ce qu'il peut,
Car vouloir ce qu'on ne peut pas est folie.
Donc le sage doit se faire un précepte
D'ôter sa volonté de ce qu'il ne peut pas atteindre.
L'homme non plus ne doit pas toujours vouloir ce qu'il peut :
Souvent une chose paraît douce, et puis se tourne en amertume.
J'ai déjà pleuré d'avoir obtenu ce que j'avais désiré.

Son esprit est semblable à son caractère ; la même disposition naturelle l'a poussé vers la science universelle avec une curiosité qui cherchait en tout le raffiné, l'exquis, le complet, qui ne se contentait de rien, qui voulait pousser toujours en avant, dépasser les autres, se dépasser soi-même, et qui avait toujours les yeux fixés vers l'infini et l'au-delà.

Il y a trois classes d'hommes parmi ceux qui s'occupent de travaux d'esprit. On peut d'abord distinguer les gens qui s'emplissent d'érudition et se munissent de procédés, qui font de leur tête une bibliothèque et de

leurs mains une machine à écrire ou une machine à peindre; en un mot, qui restent simples ouvriers. — Au-dessus de ceux-là se placent des hommes d'un talent véritable, mais qui se renferment dans ce talent : ce sont les spécialistes. Ils possèdent leur art, ils savent leur science, mais ils ne comprennent rien au delà. S'ils sont sculpteurs, ce sont des maçons perfectionnés; s'ils sont lettrés, ce sont de simples antiquaires. Ils sont utiles; mais, s'étant enfermés eux-mêmes dans un genre limité, ils ont comme une visière des deux côtés des yeux, et ne voient jamais rien en dehors de leur étroit horizon.

Mais il y a une troisième classe, celle des hommes supérieurs, qui, lorsqu'ils étudient les détails d'un art ou d'une science, ne les apprennent que pour s'en servir comme d'un piédestal, ou comme d'une échelle, afin d'atteindre à la vue la plus large possible de la nature tout entière. Je sais un chimiste éminent qui me disait : « Croyez-vous que j'ai employé quinze, vingt ans de ma vie à étudier des réactions, à peser des alcools, à doser des mélanges pour en rester là? Ce ne serait vraiment pas la peine d'y avoir dépensé tant de temps; mais j'ai jugé qu'il est impossible de se former une idée de la science et de la nature, si l'on s'en tient à des notions vagues, à des renseignements de seconde main. J'ai voulu toucher par moi-même les détails les plus intimes de la science; partant de là, je rayonne de tous côtés, aussi loin qu'il m'est possible, me servant de mes études spéciales comme de spécimens et d'exemples pour

m'acheminer à des conclusions générales sur l'ensemble des choses. » — J'ai eu l'honneur de connaître, la dernière année de sa vie, Eugène Delacroix et de causer quelquefois avec lui. Bien que peu expansif, il sortait cependant, au bout d'un certain temps, de cette réserve qui lui était habituelle, surtout quand on le touchait à l'endroit sensible, qui était son art. Il me racontait une fois ses études anatomiques. Pendant longtemps, avec le sculpteur Barye, il avait dessiné des animaux au Muséum ; on leur avait donné un lion écorché qu'ils éclairaient le soir avec des lampes. Delacroix l'avait dessiné dans toutes les attitudes, essayant de comprendre le jeu du moindre muscle. Ce qui l'avait le plus frappé, c'est que la patte antérieure du lion était le bras monstrueux d'un homme, mais tordu et renversé. Selon lui, il y a ainsi, dans toutes les formes humaines, des formes animales plus ou moins vagues qu'il s'agit de démêler, et il ajoutait qu'en poursuivant l'étude de ces analogies entre les animaux et l'homme, on arrive à découvrir dans celui-ci les instincts plus ou moins vagues par lesquels sa nature intime le rapproche de tel ou tel animal. Si maintenant vous examinez ses tableaux, vous remarquez le résultat de ces études et de ces divinations zoologiques. Ses lions sont des *chats* grandioses, parce qu'en effet le lion est une subdivision particulière de la grande espèce qui comprend tous les chats. Le monstre qui va dévorer son Angélique n'est pas un monstre d'opéra, une figure de carton non viable, mais un batracien énorme, parent de ces lézards

fossiles qui ont rampé dans les bourbes et dans les fougères des marécages antédiluviens. C'est par des révélations de cette sorte que le moindre de ses tableaux frappe et porte coup. Gœthe agissait de même, et il en est ainsi de la plupart des grands hommes. Presque tous ceux qui ont voulu se faire, soit dans une science, soit dans un art, une carrière large et glorieuse, ont fait converger autour de cette science ou de cet art toutes les études qui pouvaient s'y rattacher. Ils y ont apporté, non seulement leur spécialité propre, mais l'ensemble des documents et des renseignements qu'ils avaient pu rassembler de tous côtés. C'est seulement de cette façon qu'ils sont parvenus à comprendre, à s'assimiler, à exprimer la complexité de la nature, et, par suite, à la retrouver, à la reproduire, à la refaire dans leur art. Car nulle œuvre naturelle, animal ou plante, n'est isolée; elle est baignée, trempée dans un flot d'influences passées et présentes. En sorte que celui qui veut la peindre d'une manière satisfaisante est obligé de remonter en esprit à la création de cette plante ou de cet animal, c'est-à-dire de démêler et d'embrasser cette multiplicité et cet enchevêtrement de causes de toute espèce qui se sont entre-croisées dans toutes les profondeurs du passé et du présent pour la former et la nourrir.

Pour cela, il faut travailler toute la journée et toujours. Léonard de Vinci avait toujours sur lui, dit-on, un petit livre sur lequel il prenait des notes, quel que fût l'objet qui se présentât. Il en faisait une sorte de

magasin, et avait ainsi, selon le mot de notre grand Balzac, « son garde-manger toujours plein ». Ses manuscrits forment treize volumes écrits à rebours, pour échapper aux regards des curieux. Ses amitiés étaient aussi bien choisies que ses études. Il s'était lié avec Marc-Antoine de Torre, philosophe éminent, qui professait à Pavie, écrivait sur l'anatomie, et appliqua le premier à la médecine la doctrine de Galien. Léonard fit sous sa direction un volume de dessins au crayon rouge et à la plume, représentant d'abord la charpente osseuse, puis tour à tour les divers revêtements des muscles et des tendons. Pareillement, il fut l'ami du mathématicien fra Luca Paciolo, et dessina soixante figures pour son livre *De divina proportione*. Ses propres recueils contiennent une quantité innombrable de plantes et d'animaux : singes, rats, chameaux, lions, mulets, ânes ; en un mot, toutes les études que ferait le naturaliste, le zoologiste le plus curieux, le plus persistant, le plus infatigable. Il voulait se rendre compte de toute figure et de toute forme. Enfin, disent ses biographes, « sa curiosité fut si grande, que, philosophant « sur les choses naturelles, il s'appliqua à comprendre les « propriétés des plantes, à suivre et à observer le mou- « vement du ciel, le cours de la lune et les allées et « venues du soleil ».

Mais ce qu'il y a de plus notable dans ses recherches scientifiques, c'est l'esprit complètement moderne dans lequel elles sont conçues. Il est le précurseur de Bacon dans les sciences expérimentales. Ce grand édifice sous

lequel nous vivons aujourd'hui, ces connaissances solides de toutes sortes sur lesquelles s'appuie non seulement notre vie spéculative, mais encore notre vie corporelle et pratique, doit reconnaître pour premier fondateur, non pas Galilée ou Bacon, mais Léonard, qui les a devancés. Il ne lui a manqué que de faire école; mais, quoiqu'il n'ait pas fourni une colonie de successeurs capables de continuer son œuvre, il n'en reste pas moins le premier qui, de lui-même, ait creusé à l'endroit exact où devait s'élever le monument.

Contre la coutume de son temps, il combat les philosophes partisans de l'autorité et loue uniquement l'expérience : « Si je ne sais pas comme eux, dit-il, alléguer « les auteurs, j'allègue une chose bien plus grande et bien « plus digne d'être écoutée, l'expérience. Ces gens-là « marchent enflés et pompeux, vêtus et armés, non de « leurs fatigues, mais de celles d'autrui, et ne m'accor- « dent pas le fruit des miennes. Je suis inventeur, et ils « me dénigrent. Combien plus doivent-ils être blâmés, « eux qui ne sont pas inventeurs, mais récitateurs et « trompettes des ouvrages d'autrui. »

Appuyé sur ce grand principe, il a fait des découvertes étonnantes. Venturi, qui, au siècle dernier, a déchiffré une partie seulement de ses manuscrits, y a trouvé des raisonnements et des théories admises dans la science un siècle plus tard. Ainsi, en mécanique, Léonard connaît la théorie des forces appliquées obliquement au bras de levier, les lois du frottement, l'influence du centre de gravité sur les corps en repos ou en mouve-

ment, l'application du principe des vitesses virtuelles à beaucoup de cas que l'analyse supérieure a généralisés de nos jours. En optique, il décrit avant Porta la chambre optique, explique avant Maurolico la figure de l'image du soleil dans un trou angulaire. En hydraulique, il invente tout ce que Castelli retrouva un siècle après, et davantage. Il explique les coquilles fossiles par le retrait de la mer; il devine la théorie moderne de la combustion dans la respiration; il découvre que la scintillation des étoiles vient, non pas d'elles-mêmes, mais de notre œil; il fait toutes sortes de découvertes sur les canaux et les fortifications; il invente un compas de proportion à centre mobile, une sorte d'hygromètre pour mesurer la densité et la constitution de l'air, un casque de plongeur pour les pêcheurs de perles; il rédige des projets d'ailes et de machines pour voyager en l'air; il trouve le balancier des horloges; enfin, il n'est sorte de machine qu'il n'ait inventée. Et de tout cela il tire des conséquences. Il lisait Dante, Albert le Grand, se préoccupait de philosophie, et certainement connaissait les philosophes anciens. Les grands esprits de cette époque, Ficin, Politien, Pic de la Mirandole et Laurent de Médicis s'efforçaient de ranimer la noble sagesse antique; ils avaient fondé une académie platonicienne; des dames même se faisaient expliquer les doctrines les plus hautes de Platon, la différence des passions, le but et les principes de la morale, la vraie vertu, le vrai bonheur. Les lettrés interprétaient le christianisme de manière à le rendre le plus platoni-

cien possible. On voit, par le livre du *Courtisan*, de Castiglione, combien les hautes spéculations, les subtiles discussions étaient à la mode dans les cours; l'Italie se faisait grecque et libre penseuse. Nous ne pouvons donc nous empêcher de croire que Léonard de Vinci, si amateur de l'antiquité, si curieux, si raisonneur, n'est pas resté étranger à ces recherches, et parmi les restaurateurs de la grande culture antique, nous pouvons rapprocher son nom, sans injure, des noms de Ficin, Valla, Politien, Pic de la Mirandole et Laurent de Médicis.

III

SON ŒUVRE

Rassemblons maintenant tous ces traits, et voyons comment cette nature d'esprit s'est exprimée dans son œuvre. C'est un génie complet, qui a le goût et l'amour de la nature dans ses diversités innombrables; et, de plus, c'est un génie extraordinairement délicat, chercheur du raffiné et de l'exquis, presque féminin. De ces deux données on peut déduire presque tous les traits caractéristiques de sa peinture, et d'abord ses procédés.

Sa façon de faire était très compliquée, et ses préparations très longues. « Il commença beaucoup de choses « et n'en finit aucune, dit Vasari, parce que son imagina- « tion se créait des difficultés si subtiles et si merveil-

« leuses, qu'avec les mains, si parfaitement habiles qu'elles « fussent, on ne pouvait y atteindre. » Il n'avait jamais fini d'amasser des matériaux et passait sa vie en études. Quand il voyait dans la rue certaine tête singulière, il était capable de la suivre un jour entier, et il se la gravait si bien dans l'idée, que, rentré chez lui, il la dessinait comme si elle était encore devant ses yeux. Un jour, voulant faire un tableau de paysans en train de rire, il choisit certains hommes qu'il trouva convenables, fit amitié avec eux, et par le moyen de ses amis leur offrit un festin. S'étant assis près d'eux, il se mit à raconter les choses les plus folles et les plus plaisantes du monde, de telle façon qu'il les fit rire à gorge déployée. Là-dessus, observant très attentivement tous les gestes qu'ils faisaient, il les imprima dans son esprit, et quand ils furent partis, il les dessina si parfaitement, qu'en les regardant on riait autant qu'eux-mêmes ils avaient ri. Outre cela, il retouchait infiniment; même il raffinait et il innovait jusque dans les moyens matériels de l'art. Au lieu de s'en tenir aux anciens procédés qui nous ont conservé aussi fraîches qu'au premier jour les peintures de Van Eyck et d'Antonello de Messine, il distillait lui-même ses huiles et ses vernis; au bout d'un temps, le tableau s'écaillait, tombait ou poussait au noir. Aujourd'hui, quelques-unes de ses toiles ont changé de couleur, comme la *Vierge aux rochers*; d'autres n'ont plus que des tons gris ou noirs, comme la *Monna Lisa*; d'autres semblent recouvertes d'une espèce de brouillard. Enfin, toujours par un effet de ce

caractère mécontent et chercheur, ses tableaux sont en très petit nombre, et par ce côté du moins son œuvre ne donne pas une idée complète de ce qu'il était.

Elle n'en donne pas moins une idée supérieure, et un seul de ses tableaux suffirait à montrer toute la profondeur de son invention. Ce qui le distingue d'abord, c'est un modelé fondu qu'il a découvert et que personne n'a possédé à un degré pareil, sauf Corrège. Il le fait dans les teintes sombres et le demi-jour décroissant. Remarquez comme ce procédé est en harmonie avec son caractère. Une âme délicate ne peut pas s'accommoder de ces saillies, de ces duretés dans lesquelles se complaisaient Pollaiolo et les anatomistes qui occupaient alors le premier rang. Léonard le déclare expressément : « Les « premiers peintres, dit-il, ne craignaient pas, pour faire « montre de connaissances anatomiques, de faire saillir « tous les muscles, de sorte que les corps nus ressem- « blaient à des sacs de noix ou à des paquets de raves. « On doit apprendre l'anatomie, mais seulement pour « faire saillir les muscles agissants et laisser les autres « en repos. »

Une nature fine comme la sienne a besoin par-dessus tout d'un spectacle doux et aimable, de contours coulants et aisés; ses sens ne doivent pas être heurtés, mais caressés. C'est précisément cette délicatesse naturelle qui révèle à Léonard une chose qui avait échappé à tout le monde avant lui. Entre les objets même les plus rapprochés il y a une couche d'air qui, interposée entre notre œil et l'objet le plus éloigné, colore celui-ci d'une

teinte bleuâtre. Il faut donc une décroissance continue de tons pour marquer la dégradation insensible des plans. On ne l'obtient complète qu'en noircissant beaucoup les parties sombres, et en interposant deux ou trois cents nuances de clair et d'obscur entre la pleine lumière et la pleine nuit. Une sorte de rêverie se développe dans l'esprit quand on observe ces ombres décroissantes, cette gradation infinie, ces teintes noyées dans lesquelles les objets perdent leur âpreté sèche, pour s'arrondir, s'enfoncer et se fondre avec une douceur qui va jusqu'à la suavité. Considérez le saint Jean : il est tout dans l'ombre, sauf une mince ligne de lumière qui va du front au bras. Dans le petit Jésus du tableau de *sainte Anne*, une épaule, une joue, une tempe, émergent seules de la noirceur fluide. Léonard de Vinci était un grand musicien. Peut-être trouverait-on dans cette atténuation et dans cet accroissement ménagé de la couleur, dans cette vague magie troublante et charmante du clair-obscur, un effet qui ressemble aux *crescendo* et aux *decrescendo* des grandes œuvres musicales.

Cette délicatesse l'a conduit aux observations morales : il a découvert la psychologie des têtes. Il a été le premier peintre qui ait observé l'effet des passions humaines sur le visage et sur le corps. Auparavant, on connaissait très bien un corps et un caractère; mais on ne savait pas rendre la transformation fugitive des traits du visage que produit une émotion. Léonard a profondément étudié cette partie de son art; ses études à cet égard sont innombrables. Il y a de lui notamment un recueil de

caricatures violentes et savantes qui montrent combien il avait étudié l'effet expressif de la dégradation ou de l'exagération de chaque trait. Ce sont là des expériences pratiquées avec le crayon sur le muscle, pareilles à celles que M. Duchenne (de Boulogne) fait aujourd'hui avec l'électricité : on ne connaît la valeur d'un organe qu'en isolant et en outrant sa fonction. Pour vous rendre compte de ce genre de découvertes, regardez ensemble la *Cène* de Léonard de Vinci, celle de Giotto et celle de Ghirlandajo. Dans celle de Giotto, les apôtres sont immobiles, tous assis de même, le buste droit, avec des figures dignes, mais dépourvues de toute émotion. Dans la *Cène* de Ghirlandajo, qui est au couvent de Saint-Marc à Florence, les personnages ont plus de variété : ce sont des portraits aussi individuels et achevés que possible; mais le mot que dit le Sauveur : « L'un de vous me trahira », ne semble pas avoir eu d'effet sur eux; ils sont fixes. Ghirlandajo a pris douze personnages de Florence pour les faire figurer dans sa *Cène*; il les a dessinés et drapés noblement, voilà tout. Au contraire, chez Léonard de Vinci, les douze apôtres sont tous dans une attitude et une expression de figure suscitées par le mot du Christ. Il y en a un qui a l'air de dire : « Est-ce moi, Seigneur? » Et il se pose, avec un élan d'indignation, les mains sur la poitrine. D'autres se répètent entre eux la parole du Christ avec une expression de soupçon ou d'horreur; un autre se penche vers son voisin pour lui demander s'il a bien entendu. Judas enfin, au lieu de s'en aller piteusement, comme le

petit juif rabougri du Giotto, jette un regard profond sur l'assemblée pour voir si la parole du Christ a été comprise et s'il y a du danger pour lui-même. Il n'y a pas une tête dans tout le tableau qui n'indique un caractère distinct et n'exprime une nuance d'émotion distincte. Avec Léonard, l'accident, l'imprévu, l'instantané de la passion humaine est pour la première fois fixé sur la toile ; vous n'avez plus seulement la représentation de personnages graves et de corps anatomiquement vrais, mais, ce qui est le dernier progrès et le terme extrême de la vérité naturelle, l'ondulation fuyante du sentiment qui ne fait que traverser l'âme, et dans son attouchement passager lui donne la vie.

Quel est le personnage idéal en qui se complaît un pareil talent ? Il y en a toujours un pour chaque peintre, et la figure que volontairement et involontairement il a choisie et reproduite exprime mieux que toute autre son caractère et ses goûts. Chez Léonard, ce type qui revient sans cesse est celui d'un être sensitif, fin, presque féminin, d'une distinction et d'une grâce incomparables.

Considérez au Louvre son *Bacchus*, et surtout son *saint Jean*. Le corps est svelte et élégant. Il se tord avec un mouvement charmant, étrange, de coquetterie voluptueuse, et l'œil coule sur les douces et délicates formes de ce corps nu. Sans la croix qu'il tient à la main, on le prendrait pour un bel adolescent de Platon. Est-ce même un homme ? C'est une femme, un corps de femme, ou tout au plus un corps de bel adolescent

ambigu, semblable aux androgynes de l'époque impériale, et qui, comme eux, semble annoncer un art plus avancé, moins sain, presque maladif, tellement avide de la perfection et insatiable du bonheur, qu'il ne se contente pas de mettre la force dans l'homme et la délicatesse dans la femme, mais que, confondant et multipliant, par un étrange mélange, la beauté des deux sexes, il se perd dans les rêveries et les recherches des âges de décadence et d'immoralité. Comparez ce saint Jean au jeune homme simple et sain de Raphaël, à Florence, vous verrez la différence. Ce n'est pas la seule fois que Léonard a cherché ce type féminin : son Bacchus s'en rapproche; le portrait de Melzi, son élève favori, en tête de son grand livre de dessins, est la figure d'une belle jeune femme; quantité de dessins et d'études sont des indications semblables. Et quand ailleurs il garde le type viril, il l'adoucit; il ne le tourne jamais du côté de la force, mais du côté de la grâce, de l'élégance, de l'originalité exquise. Ses figures expriment une âme et un esprit incroyables; elles regorgent de sensations. A côté d'elles, les personnages de Michel-Ange ne sont que des gladiateurs héroïques. Les vierges de Raphaël sont des enfants placides dont l'âme endormie n'a pas vécu; celles de Léonard de Vinci ont l'attrait de la sensibilité infinie et de l'intelligence supérieure. Voyez sa pudique et frémissante Léda, ses yeux baissés, sa taille svelte, et par contraste la tragique déesse de Michel-Ange. Regardez, à Rome, la figure de la *Vanité* : il est probable que jamais homme, avec quelques teintes et quelques

contours, n'a mis tant de sentiment et de séduction dans une tête humaine.

J'ai cherché à me rendre compte du procédé par lequel il arrive à un si haut degré d'expression ; voici, selon moi, ce qui donne à ses figures ce caractère absolument unique que personne n'a retrouvé. D'abord, elles ont fort peu de chair; car la chair exprime la vie animale et indique la nourriture abondante. Tout est dans les traits, qui sont extrêmement marqués et délicats, en sorte que par toutes ses lignes le visage parle et pense; rien n'est laissé à la vie végétative, tout exprime la vie intellectuelle. Par la même raison, la couleur est peu éclatante; le rouge et le rose, indices de la prospérité corporelle, y manquent presque complètement Enfin, les parties du visage qui sont affectées aux actions purement animales sont autant que possible atténuées. Le menton et les lèvres sont très minces et très réduits; la lèvre supérieure est très étroite; le menton est creusé, souvent effilé, très différent de ce menton large et carré des statues grecques, qui leur donne un air d'ampleur et de tranquillité, mais en même temps quelque chose d'énergique et de matériel. En outre, Léonard creuse et bosselle le visage entier par toutes sortes d'ombres qui donnent une valeur particulière à chaque trait; des fossettes, des irrégularités viennent rompre l'uniformité sculpturale ou la rondeur luxuriante des joues. Surtout il creuse et développe l'arcade sourcilière; il élargit autant que possible l'œil, organe de l'expression et de la vie, en lui ajoutant ses alentours. Très souvent,

dans la *Vanite*, le *Bacchus*, le *saint Jean*, et une quantité d'études, il couronne la tête de merveilleux cheveux crêpelés, d'une profusion incroyable de torsades, de tresses couleur d'hyacinthe, entremêlées et superposées, végétation luxuriante qui a l'attrait de l'inouï et du fabuleux. Mais c'est surtout l'expression et le sourire qui sont étranges. Quand on s'arrête devant ces figures, il faut un certain temps pour arriver à se mettre en conversation avec elles : avec presque tous les autres peintres on y parvient vite; avec Léonard il en est autrement; non pas que leur sentiment soit peu marqué : au contraire, il transpire à travers l'enveloppe; mais il est trop délié, trop compliqué, trop en dehors et au delà du commun, insondable et inexplicable; il est double et triple, et par delà leur pensée visible on démêle confusément un monde d'idées secrètes, comme une délicate végétation inconnue sous la profondeur d'une eau transparente. Leur sourire mystérieux, celui de sainte Anne, de la Vanité, de saint Jean, de Monna Lisa, troublent et inquiètent vaguement : sceptiques, licencieux, épicuriens, délicieusement tendres, ardents, ou tristes, que de curiosités, d'aspirations, de découragement on y découvre encore! Oui, quelques hommes de cette époque, et notamment celui-ci, après tant de recherches dans toutes les sciences, dans tous les arts, dans tous les plaisirs, rapportent de leur course à travers les choses je ne sais quoi de souffrant, de tourmenté, d'étrange et de mélancolique. Ils vous apparaissent sous ces différents aspects sans vouloir se livrer

tout à fait; ils restent devant vous avec un demi-sourire ironique et bienveillant, derrière une espèce de voile. Si expressive que soit la peinture, elle ne laisse percer d'eux que la grâce complaisante et le génie supérieur; ce n'est que plus tard et par réflexion qu'on reconnaît dans ces orbites enfoncées, dans ces paupières fatiguées, dans ces plis imperceptibles de la joue, l'alanguissement des voluptés infinies et la lassitude du désir inassouvi.

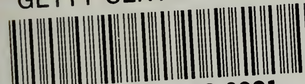
De tous les peintres anciens, Léonard est le plus moderne; du premier coup il a été jusqu'au bout du naturalisme : nul n'a compris plus profondément la complexité et la délicatesse de la nature; nul ne l'a rendue avec une technique plus savante et des procédés plus complets. De même que dans ses œuvres scientifiques il a devancé son temps, possédé des méthodes, pressenti des vérités, entrevu un système que nous démêlons à peine aujourd'hui, de même dans la structure de ses corps et de ses têtes, dans la finesse et la mobilité de ses physionomies, dans l'étrange et maladive beauté de ses expressions, il a découvert d'avance ces sentiments complexes, sublimes, raffinés et délicieux que les poètes exquis de notre siècle sont parvenus à exprimer : je veux dire la supériorité et les exigences de la créature trop fine, trop nerveuse, trop comblée, qui a tout et trouve que c'est peu de chose.

Ce sont ces intuitions qui remplissent les figures de Léonard de Vinci. Ni Michel-Ange, ni Corrège, ni Raphaël, n'iront au delà.

(*Revue des cours littéraires*, 27 mai 1865.)

TABLE DES MATIÈRES

55518. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9 à Paris.


GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00638 0931

55518. — Imprimerie LAHURE, rue de Fleurus, 9, à Paris.